

1916-1918

**Lettres de la famille Wallon**

**Branche Paul Wallon**

**Années 1916-1918**

1916-1918

Personnages dont il est question dans cette correspondance :

**Henri Wallon** (1812-1904) a 10 enfants.

Avec **Hortense Dupire** (1814-1851) 7 enfants :

**Marie** (1840-1904) religieuse

**Adèle** (1842-1920) a épousé Aristide **Guibert** (1834-1873), 9 enfants

**Henri** (1843-1909) a épousé Laure Cronier (1851-1938), pas de descendance

**Paul Alexandre** (1845-1918), architecte, a épousé Sophie Allart (1849-1905), 7 enfants

**Amélie** (1846-1849)

**Jeanne** (1848-1923) a épousé Pierre **Petit** (1840-1904), général, 7 enfants

**Valentine** (1849-1926) a épousé Celestin **Deltombe** (1838-1923), 9 enfants

Avec, **Pauline Boulan** (1820-1878), 3 enfants :

**Etienne** (1855-1924) a épousé en 1882 Mathilde Dupont (1857-1945), d'où 5 enfants

**Marguerite** (1861-1936) a épousé en 1881 Charles **Rabut** (1852-1925), d'où 12 enfants

**Geneviève** (1862-1951) a épousé en 1885 Charles **Rivière** (1856-1939), d'où 10 enfants

**Paul Alexandre Wallon**, 71 ans en 1916, et **Sophie Allart**, décédée brutalement à 55 ans en 1905 aux Petites-Dalles, ont 7 enfants :

**Charles** (1875-1958), architecte épouse en 1905 Madeleine Deleau (1883-1959)

Marguerite (1907-1996)

Henri (1908-1996)

**Louise** (1877-1946), épouse en 1904 Albert **Demangeon** (1872-1940), 4 enfants :

Suzanne (1905-1955)

Paul (1907- )

Albert (1909-1979)

**Henri** (1879-1962), médecin, épouse en 1917 Germaine Roussey, pas d'enfants

**Paul** (1881-1942), ingénieur, sous-directeur de la glacerie de Mannheim puis directeur de la glacerie de Stolberg en Allemagne. Il est le fils de Paul Alexandre Wallon (1845-1918) et le petit-fils d'Henri Alexandre Wallon (1812-1904). Il a 35 ans en 1916. Prisonnier en Allemagne depuis août 1914, il sera libéré en mai 1916.

Il a épousé en 1910 **Thérèse Tommy-Martin** (1886-1921). Elle est la fille d'Abel Tommy-Martin (1842-1899) et d'Henriette Nicolas de Meissas (1850-1902). Elle a 30 ans en 1916. Elle décèdera de tuberculose pulmonaire à 35 ans. Ils ont 1 enfant :

Marcel (1911-1940) qui a 5 ans en 1916. Il sera ingénieur, MPF.

Simone naitra ensuite (1918-2001), elle sera bibliothécaire à la BN.

**André** (1884-1915), ingénieur, MPF le 13 juillet, son décès a été un drame familial.

**Emile** (1889-1980), médecin, épousera en 1919 Claire Versini, ils auront 3 enfants.

**Georges** (1889-1968), ingénieur, épousera en 1925 Madeleine Delavigne, ils auront 3 enfants.

**Abel Tommy-Martin** (1842-1899) et **Henriette Nicolas de Meissas** (1850-1902) ont 8 enfants :

Pierre (1876-1951) épouse en 1914 Antoinette Monange (1884-1981), 1 enfant

Laure (1877-1958) épouse en 1902 Louis Jeannin-Naltet (1874-1960), 7 enfants

Jacques (1878-1914), MPF épouse en 1914 Marie Benoit (1882-1974), 1 enfant

Suzanne (1880-1899)

Jean (1882-1965) épouse en 1913 Charlotte Rivière (1891-1982), 12 enfants

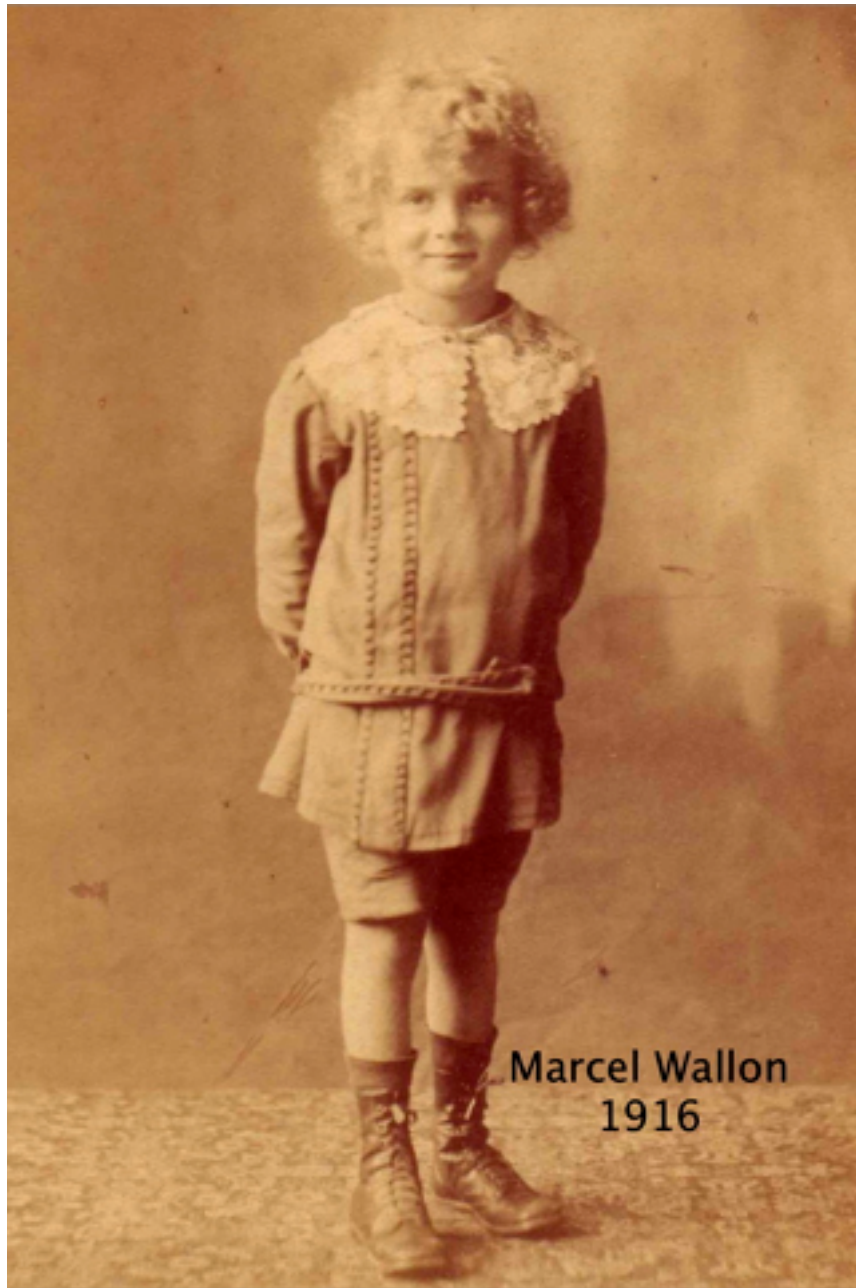
Hélène (1884-1918) épouse en 1907 René Weiller (1878-1942), 4 enfants

**Thérèse** (1886-1921) (cf ci-dessus)

Philippe (1888-1984) épousera en 1921 Marie-Claire Bourdillat (1892-1980), 6 enfants.

1916

1916-1918



Marcel 5 ans



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 1er janvier 1916 10h du matin

*Reçu le 22*

Ma chère Thérèse

Pour la première fois depuis 10 jours j'ai reçu de tes nouvelles. Tes vœux me seront parvenus juste à temps, et j'ai pu avoir le plaisir de recevoir ta photo, sur le balcon des Jeannin à Chalon, avec Marcel. C'est une des mieux de toutes celles que tu m'as envoyées jusqu'aujourd'hui, et je suis bien heureux de pouvoir écrire maintenant en te regardant sourire.

Tu es en ce moment probablement réunie avec une partie des membres de la famille, et quoiqu'il y ait des absents, tu auras une journée assez chargée et probablement fatigante.

Nous ne pouvons cesser de penser d'une façon toute particulière ce Premier de l'an à ceux que nous avons perdu cette année et qui seront toujours absents, à ce pauvre Jacques et à ce pauvre André. Malgré l'inévitable de pertes aussi cruelles, on ne peut s'empêcher d'en ressentir toute l'étendue et la conviction de leur utilité certaine ne peut guère amoindrir notre douleur. Nous ressentirons même certainement encore plus de telles disparitions lorsque nous nous trouverons à nouveau réunis. Nous aspirons de tous nos vœux pourtant que ce moment de réunion finale ait lieu le plus tôt possible, espérant fermement que le résultat voulu sera entièrement atteint, seul motif qui nous donne la dose de patience suffisante. C'est donc de cœur et de pensée que je suis avec toi ma chère petite Thérèse, et avec tous nos frères et sœurs. Ta lettre du 16 reçue ce matin avec tes cartes du 14 et 15, m'annonce malheureusement que Laure n'est pas encore remise de sa crise de rhumatismes qui aura été vraiment longue. J'espère que sitôt qu'elle en sera débarrassée, elle prendra toutes les mesures et fera toutes les cures nécessaires pour en éviter le retour. Je la plains vraiment d'être ainsi immobilisée. Le climat actuel, vraiment humide, doit en être la cause sérieuse et c'est encore le soleil qui est le meilleur remède. Toutes les nouvelles des autres sont bonnes, et je ne peux que souhaiter les recevoir toujours telles. Jusqu'à cette petite Odile dont, d'ici quelques jours, on pourra dire qu'elle entre en convalescence.

J'ai reçu hier le paquet : pain, boîte military, et la boîte de sardine. Le paquet est fort bien arrivé et le pain est en excellent état et fort bon. D'ailleurs le pain de Lons-le-Saunier parvenu la veille était lui aussi parfait. Tu pourras donc prendre des dispositions pour des envois réguliers, si tu ne l'as déjà fait. De semblables fabrications ne peuvent qu'arriver en bon état.

Tu remercieras bien Laure pour ses conserves de foie gras qui, je pense, me parviendront d'ici un ou deux jours. Ton petit séjour à Verchamp aura, je pense, été agréable et tu ferais bien de continuer à aller rendre ainsi visite à toutes tes amies et connaissances, à qui tu feras bien plaisir certainement. Ce sera aussi une bonne distraction pour toi.

La lettre du 15 décembre de Marcel m'est parvenue dans la tienne, et je suis sûr que tu lui auras donné de bons baisers de ma part aujourd'hui. Je suis bien sensible à sa lettre, à défaut de ne pouvoir l'embrasser moi-même. Je pense que tu auras su lui trouver des étrennes lui faisant plaisir et que le petit Noël ne l'aura pas non plus oublié.

Hier a été payé ton mandat de 40 fr. et le 27 je recevais celui de 45 fr.

1916-1918

Le temps est ici plutôt pluvieux, ou gris. Pourtant en ce moment le soleil semble vouloir se montrer.

Récemment est arrivé ici un capitaine du 110<sup>e</sup> d'infanterie, camarade de Jacques. J'avais espéré qu'il pourrait me donner quelques renseignements sur ce dernier. Malheureusement il avait été blessé et pris à la fin du mois d'août précédent. C'est le capitaine Desmont.

Notre vie ne change guère comme tu peux le penser. Mes cours d'anglais me sont d'une grande distraction, et sont intéressants. Avec les devoirs à faire dans l'intervalle, le temps passe relativement vite. Notre professeur a déjà organisé une séance où un certain nombre d'entre nous doit parler en faveur d'une question choisie et l'autre contre. Les sujets sont naturellement traités en farce. Le dernier sujet traité était le vote des femmes, et on m'avait assigné le rôle de chef de parti, contre. Les interruptions les plus saugrenues n'ont pas manqué, et le président (le professeur) a dû faire appel à la police, représentée par un superbe sergent de ville, pour remettre l'ordre. Le public pour cette petite séance était formé par les élèves du cours moyen, et quelques Anglais venus pour troubler la séance de notre petit parlement. En ce moment, notre professeur rêve de nous faire jouer une pièce en anglais naturellement. Toutes ces choses sont autant de bons exercices, et j'espère ainsi arriver à avoir de solides connaissances dans cette langue. Je n'aurais donc pas absolument perdu mon temps ici.

D'ailleurs s'est fondée ici une troupe de théâtre qui joue de temps en temps le dimanche. Ils ont joué récemment : « L'anglais tel qu'on le parle », et l'ont fort bien joué. L'anglais était naturellement en anglais. Hébon lui, faisait la caissière, habillée en femme naturellement, et a rempli son rôle admirablement. Je crois que la troupe étudie un acte de Cyrano pour un prochain dimanche.

Les Russes ont récemment dansé de leurs danses et projettent de continuer. La troupe se compose d'ailleurs d'éléments français, anglais, russe.

Le sénateur Noël, le préfet Tripont, Jacomet, procureur général de Douai, un de Franqueville, le maire de Roubaix, Debars, etc. vont nous quitter. Ce Jacomet n'était pas parent au Jacomet que nous connaissons.

Sur la photo de François et Charles Jeannin que tu m'as envoyée, ils sont tous deux bien amusants. Remercie les Jeannin et leurs enfants de leurs vœux. Mille bien affectueux baisers, ma chère Thérèse, pour toi et Marcel, embrasse aussi papa et nos frères et sœurs. Dis bien à tous que je n'écris uniquement qu'à toi.

Paul

N. B. Le directeur de Centrale sera très heureux de recevoir ta visite chez lui, à l'école. Si tu as le temps, téléphone-lui pour savoir quand le trouver.

Reçu à l'instant une carte de Madeleine.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul.*

Paris, samedi 1<sup>er</sup> janvier 1916

*Reçu le 20 janvier*

Mon cher Paul,

Notre journée a été très remplie et c'est seulement ce soir que je peux t'écrire. Hier aussi, ma journée avait été assez occupée. Le matin, Marcel ayant un peu plus de fièvre et comme je devais déjeuner avec les Weiller, je résolus de leur demander l'adresse de leur médecin. Celui-ci, Docteur Leroux spécialiste d'enfant, sortait de voir Odile au moment où j'arrivais voir Hélène, je pus lui expliquer ce qu'avait Marcel et il vint à la fin de la journée le voir. Il me rassura et me dit que la fièvre irait certainement en diminuant après cataplasme, potions, calmant, etc., et que ce n'était qu'un peu de bronchite. Le soir en effet la température est normale.

Hier au soir est arrivé l'ordonnance d'André : père l'a gardée à dîner. Le brave homme avait voulu apporter lui-même le morceau d'obus que reçut le pauvre André et qui le tua net. Il a aussi déjeuné ce matin avec nous tous et nous a vivement intéressés par tous ses récits dans lesquelles, il faisait revivre les gestes habituels d'André. Il le connaissait dès le début ayant toujours été ensemble ; mais depuis mars dernier jusqu'à cet affreux accident, cet homme l'avait plus intimement approché étant entré à son service. Comme de coutume, après avoir été au cimetière, nous avons été ce matin chez Tante Guibert où toute la famille commençait à arriver lorsque nous la quittions. J'entrevis les deux fiancés Rivière. Germaine R. eut l'idée de nouveau de faire signer une carte que tu recevras en même temps que cette lettre.

Tantôt, ici les Puiseux sont venus, puis les Weiller et Charlotte, et Gilbert Caron pour deux jours à Paris venu des environs où il travaille actuellement dans une école.

Albert est parti cet après-midi pour passer 24 heures à Gaillon. Louise et les enfants viendront déjeuner demain ici. Madeleine me dit que Charles a rencontré Philippe jeudi et lui a donc donné de mes nouvelles toutes fraîches. Ce soir, je reçois un mot d'Émile du 30. Louise avait également tantôt une lettre d'Henri. Nous n'avons pas encore de lettre de Georges depuis son départ. J'ai eu aussi des lettres de Pierre, de Jean, de Marie. Pierre a changé un peu d'endroit et se trouve assez près d'ici. Marie semble satisfaite de le voir très bien portant et avec un moral excellent. C'est tout différent de l'an passé. Cette journée de jour de l'an, mon cher Paul, a dû être encore bien plus pénible à passer loin de nous que l'an passé. Mais chaque jour, à présent, nous rapproche l'un de l'autre. Il ne faut plus penser à présent qu'au jour où nous nous retrouverons.

Nous t'embrassons Marcel et moi bien fort.

Thérèse

Marcel chaque matin en se réveillant me demande si ta surprise est arrivée ; il l'attend avec grande impatience. Je dois le prévenir que les envois sont toujours longs à parvenir.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul.*

Paris, lundi 3 janvier 1916.

*Reçu le 21*

Mon cher Paul,

Hier, Louise et les enfants sont venus déjeuner ici en l'absence d'Albert qui était parti 24 heures pour voir sa mère. Dans la journée, comme Marcel allait bien, je l'ai levé pour l'après-midi. Il s'est malheureusement beaucoup trop excité avec les autres, courant et s'agitant ; il fut pris toute la soirée de quinte de toux et cette nuit aussi ; et ce matin, il avait un peu de température. Il est donc resté aujourd'hui toute la journée au lit et semble déjà ainsi très bien s'être remis. Mais sa figure semble s'être un peu allongée ou du moins pâlie pendant ces quelques jours de grippe.

Le temps gris de ces jours-ci a enfin laissé un peu de ciel bleu apparaître tantôt. Aussi y avait-il foule dans les rues ; et puis, pour beaucoup de personnes, c'est congé aujourd'hui lundi. Père est retourné tantôt à son académie faire des croquis, ce qu'il avait dû interrompre ces jours-ci à cause de sa grippe dont il est à présent presque rétabli.

Je reçois à l'instant une carte de Charles qui m'écrit :

*« Ce triste 1<sup>er</sup> janvier s'achève pour moi sans que j'aie pu encore distraire un moment de mon travail afin de t'envoyer mes vœux de bonne année. Je t'associe en pensée avec notre cher Paul auprès de qui je te prie d'être mon interprète pour lui exprimer mon affection. Je souhaite que vous vous retrouviez avant la fin de cette année. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que votre délicieux petit bonhomme de fils. »*

Henri m'écrit le 30 décembre :

*« Es-tu pour le Nouvel An à Paris ? Je ne sais au juste où t'adresser une lettre. Je la confie à papa. J'espère que tu auras pu te réunir à lui ainsi qu'à Louise, Albert et Madeleine. Pour penser aux absents, rien n'est meilleur que d'être ensemble. Nous avons notre pauvre petite Andrée que nous ne verrons plus jamais, tu as ton frère Jacques dont la place était si grande dans ta vie. Paul est toujours loin de toi. »... « Dis bien à Paul, combien ma pensée et souvent avec lui. Embrasse pour moi ton joli petit Marcel que j'espère bien revoir la prochaine fois que j'irai à Paris, fin janvier ? »...*

J'ai également une lettre d'Émile du 30 :

*« J'ai bien regretté de n'avoir pu te voir dernièrement lors de mon voyage à Paris et de t'avoir raté de si près. Voici bien longtemps que je n'ai vu ni toi ni ton petit Marcel. J'en entends seulement chanter les louanges. Voici la nouvelle année bien proche maintenant. Je t'envoie tous mes vœux. »...« Je t'envoie mes meilleurs baisers pour toi et ce gai luron de Marcel. »*

Nous n'avons pas encore de nouvelles de Georges depuis son départ.

Tu reverras, en même temps que cette lettre, la carte de Germaine Rivière couverte de signatures. Chacun s'est enquis de ta santé.

Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi.

Thérèse

par Pontarlier

Reçu le 20 Jan

Geprüft.  
Offiziergefangenenlager  
CELLE i. H.  
Schloss.

Monsieur Paul Wallon  
prisonniers de guerre Kriegsgefangenen

Schloss ins Celle

Hanovre

Paris Y. Guibert 1<sup>er</sup> janvier 1916

Hurrah! voilà 365 jours de moins à attendre pour te revoir

parmi nous - Genevieve Riviere - Jacqueline Riviere

Cécile Riviere Henriette M. Wiserip Charlotte T.W. In Guibert

Colette M. L. Colette Jeanne M. Rabut

Henriette Riviere Albert P. Pissier

M. Rabut Paul Wallon M. Rabut G. Couron

Louis Demangeon Paul Demangeon Rabut

Suzanne Demangeon Albert Demangeon Rabut

Y. Wallon Albert Demangeon Rabut

Louise Suzanne Rabut

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul.*

*Lettre marquée 1915, il s'agit à l'évidence du 5 janvier 1916.*

Paris, mercredi 5 janvier 1915.

Reçu le 25 janvier

Mon cher Paul,

Nous avons été aujourd'hui Charlotte et moi voir Marie-Jacques que nous avons trouvée en bonne santé ainsi que le petit qui est superbe.

Marie était venue il y a une quinzaine à Paris entre deux trains pour consulter Paul Hallopeau de passage. Celui-ci lui a conseillé d'attendre encore pour l'opération à la lèvre du petit Jacques. Elle ne viendra donc pas avant le printemps à Paris pour cela.

Nous avons été voir un moment Marguerite Dastarac qui a ces jours-ci sa mère auprès d'elle. Tous les enfants paraissent en très bonne santé, mais la situation de la pauvre femme est bien pénible à voir ; elle conserve malgré tout l'espoir d'avoir un jour des nouvelles.

J'ai reçu hier tes cartes du 12 et du 15 décembre ; et père celle du 18. Tantôt père t'a envoyé une boîte de marrons glacés. J'espère que tu les recevras en bon état. Je dois t'avouer que l'ouvrage de Marcel n'a pas été entièrement fait par lui : il n'a fait que les lignes droites.

Sa petite grippe semble s'atténuer hier, il a été levé une grande partie de la journée. Louise et les enfants sont venus le voir et l'ont comblé de jolis animaux découpés dans du bois et qui ont les membres mobiles. Tantôt, il a préféré jouer au lit, car il se trouvait un peu seul à la maison, père ayant passé la journée à Champagne. Il a profité de cette belle journée d'aujourd'hui pour y faire un tour. Je reçois ce soir une lettre de Georges du 31 décembre : « Voici un bien triste 1<sup>er</sup> janvier pour vous et je ne peux m'empêcher de songer à Paul qui depuis si longtemps est éloigné de tous. Comme son charmant petit Marcel doit lui manquer !... »

Je ne sais toujours pas exactement quand Henri doit venir. J'espère que ce sera d'ici la fin du mois avant notre départ pour Flavigny. Je compte toujours aller à cet endroit finir l'hiver en bon air.

Je vois que tu travailles toujours beaucoup l'anglais. Hélène me demande toujours si tu ne te décides pas à apprendre un peu le russe. Elle prétend que cela peut toujours servir.

Mille tendres baisers, mon cher Paul, de nous deux.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à Thérèse*

Celle 6 janvier 1916

*Reçu le 24.*

Ma chère Thérèse,

Le 3 j'ai reçu ta carte du 17 et ta lettre du 20. Il est probable que tu m'as écrit entre ces deux dates, car tu as dû sans doute me parler de ton arrivée à Loulans-les-Forges, et me dire si tu avais dû t'arrêter à Besançon. J'ai eu cette journée du 3, un volumineux courrier, car outre ta correspondance j'avais une lettre de Louise du 18, et une de Germaine Rivière de la même date. Cette dernière m'annonce naturellement les fiançailles de ses sœurs. Dis-lui bien que je suis bien sensible à son attention de me prévenir de suite, et combien je me réjouis du bonheur de ses sœurs. Je regrette bien de ne pouvoir répondre à la lettre de Louise. Elle en comprendra la raison. Elle m'a, paraît-il, fait un envoi. Gronde-la, en la remerciant bien pour moi. En somme toutes les nouvelles que je reçois sont bonnes, et de tous côtés il semble que les santés ne sont pas mauvaises. J'attends pourtant de savoir la crise de Laure passée, et la remise sur pied d'Odile. Les Demangeon sont aussi un peu grippés. J'ai reçu hier et aujourd'hui tes envois de conserve et pain ; ton paquet avec biscuit military et fruits confits, celui avec conserve et marrons glacés, etc., un pain de Lons-le-Saunier, ton colis avec pain, conserves et fruits confits. Tous ces paquets étaient en bon état. Le pain est parfait. Fruits confits délicieux. J'ai en ce moment une avance suffisante de conserve pour que tu cesses d'en envoyer pendant un mois. Par contre, continue tes envois de pain. Je vais toujours très bien. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que le gros bonhomme frisé, dont j'ai fait mettre les trois photos de Gerschel sous-verre et que j'ai toujours sous les yeux.

Paul

*Carte de X à Paul*

Paris, le 7 janvier 1916

*Reçu le 22 janvier*

Cher Monsieur,

Je vous envoie mes meilleurs vœux pour l'année qui commence, souhaits sincères de bonne santé et de satisfaction complète.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir que tout allait relativement bien pour vous et je puis vous dire qu'il en est de même pour votre famille et tous les vôtres.

J'ai été très sensible à vos bons souhaits et aux condoléances émues que vous avez eu l'amabilité de m'adresser.

Veillez agréer, cher Monsieur, avec mon bon souvenir, l'expression de mes sentiments dévoués.

Signé illisible.

1916-1918

*Carte de XX à Paul*

Paris 7 janvier 1916

*Reçu le 22 janvier*

Cher Monsieur,

Je tiens à vous envoyer en mon nom et au nom de tous nos collègues nos meilleurs souvenirs à l'occasion de la nouvelle année. J'y joins mes vœux bien sincères pour votre famille et pour vous-même.

Agréer, cher Monsieur, mes sentiments dévoués.

Signé illisible.

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, vendredi 7 janvier 1916

*Reçu le 21*

Mon cher Paul,

Les bonbons sont l'accompagnement obligé d'un jour de l'an, aussi t'ai-je envoyé une boîte de marrons glacés que j'ai fait faire à ton intention par ma cuisinière qui s'entend assez bien à toutes ces douceurs. J'espère que, malgré la longueur de la route, ils t'arriveront encore en assez bon état pour que tu puisses les apprécier.

Je jouis bien en ce moment de la présence de ta femme et de ton fils ; le gamin après quelques jours de grippe a repris tout son entrain, toute sa gaieté. On ne s'ennuie pas dans sa société et il est si gentil, si affectueux avec son vieux bon-papa ! Thérèse doit te raconter toutes ses farces et bons mots. Elle paraît en être bien fière et avec raison.

Je ne sais encore ce qu'elle a décidé pour sa saison d'hiver. J'aurais voulu qu'elle consentît à attendre chez moi le retour de la belle saison, mais je comprends d'autre part que le séjour de Paris ne vaut pas pour un enfant le grand air de la campagne ou simplement d'une ville de province bien située.

Nous voici cependant bientôt au milieu de janvier et, l'hiver paraissant devoir être bien doux, peut-être insensiblement Thérèse atteindra-t-elle l'époque où elle pourra aller s'installer aux Petites-Dalles. Enfin elle sera juge de faire pour le mieux.

Chez Louise et chez Madeleine, les santés sont bonnes. J'ai vu à la fin de décembre tes frères, Charles, Émile et Georges, venus en permission. J'espère voir Henri sur la fin de ce mois ou le commencement du mois prochain.

J'ai reçu ces jours-ci la visite de l'ordonnance de mon pauvre petit André ; il m'a donné tous les détails bien émouvants sur la mort de ton frère qu'il a veillé et mis lui-même au cercueil ; il m'a rapporté aussi, lugubres, mais bien précieux souvenirs, l'éclat d'obus qui l'a foudroyé et la fusée de cet obus, obus de 150. J'ai rangé ces souvenirs parmi les précieuses reliques que j'ai déjà du cher enfant avec sa croix de guerre et sa belle citation. Dans l'immense douleur qui m'accable, je puis dire que je suis fier de tous mes enfants. Ils sont tous bien dignes de leur beau pays.

Au revoir, mon cher enfant ; courage et patience, console-toi de ton long exil en te disant que ta femme et ton fils sont en bonne santé comme tous et que tout va bien ; c'est l'important !

Je t'embrasse, cher enfant, du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon.



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 7 janvier 1916

*Reçu le 25 janvier*

Mon cher Paul,

Il n'a pas fait assez beau temps aujourd'hui pour faire ressortir Marcel, il est donc encore resté à la maison quoiqu'allant tout à fait bien et ne toussant presque plus. J'ai passé l'après-midi rue Bastiat. Hélène avait fait désinfecter et a repris son jour. J'ai vu Odile qui n'est plus la grosse Odile, tant elle a aminci et s'est allongée. Elle se lève chaque jour pendant une heure de plus et on attendra un très beau jour pour la sortir, ce qui lui rendra des couleurs. Hélène pense qu'elle n'aura pas besoin de lui faire changer d'air. Madame Weiller ramènera les enfants lundi rue Bastiat et la vie reprendra comme de coutume. Suzanne Weiller suit cette année un cours de solfège, celui où va Suzanne Demangeon. Elle a d'ailleurs beaucoup de facilité pour tout et semble très bien travailler pour son âge.

Tantôt, Louise est venue ici après le cours des enfants, mais je n'étais pas encore rentrée. Elle a trouvé père de retour de chez Vignal et Marcel qui ne bougeait pas tantôt. Louise a bien gâté Marcel en lui donnant des bêtes en bois dont les pattes s'articulent. La chambre est remplie de joujoux. Marie-Jacques lui a envoyé des constructions qui lui rappellent avec bonheur ses anciennes. Il a reçu aussi un chemin de fer de Roanne qui a été envoyé rue Bastiat et que j'y laisse ne sachant où il se casserait ici, car la chambre est bien encombrée avec le petit lit que Louise m'a prêté dernièrement pour Marcel, ce qui me permet de le garder à côté de moi. Henriette couche en haut comme Marguerite, et ainsi, la chambre du fond reste libre pour les garçons.

Hier, l'ordonnance d'André est venue déjeuner. Il nous a encore raconté ses derniers moments et nous a affirmé de nouveau qu'André n'avait pas dû souffrir, car la mort avait été instantanée par la blessure au bas-ventre à droite et à l'épaule de face du côté gauche. Il n'y avait parait-il aucune blessure à la tête et ses traits n'étaient même pas changés lorsque cet homme déposa son corps dans le cercueil. Tout en l'émotionnant beaucoup, père était heureux de recevoir tous ces détails.

J'ai reçu une lettre de Louis qui est à présent assez près de Philippe ce qui lui permettra de le voir souvent.

En dehors de cela pas de nouvelles de la famille ces jours-ci.

Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse et Marcel à Paul*

Paris, dimanche 9 janvier 1916

Mon cher Paul,

Hier, j'ai sorti un moment Marcel au Luxembourg. Tantôt, il a fait une bonne séance de deux heures avec ses cousins. Louise et Madeleine ont déjeuné ici ce matin et ont emmené ensuite toute la petite bande se promener pendant que je recevais la visite d'oncle Meissas. Celui-ci venait inviter Marcel à un goûter chez lui où doivent se réunir tous les enfants de la famille le dimanche 23. J'ai accepté pensant que nous serions encore à Paris à ce moment-là.

Henri écrit toujours qu'il compte venir d'ici la fin du mois, mais sans préciser. Une lettre d'Émile du 6 nous disait qu'il se pouvait qu'Henri arrive très prochainement.

Oncle Hallopeau m'a invitée à déjeuner pour dimanche prochain, et j'ai accepté, car cela me permettra de voir tous les siens, et peut-être aussi ses petits-enfants dont je ne connais pas encore tous les numéros.

Cette année, les habitudes reprennent tout à fait, et les jours de réception qui cependant, une fois sur deux, sont remplacés par des ouvroirs chez différentes personnes.

Hier, j'ai été avec Hélène voir Madame Thénard. Elle était souffrante et ne nous a pas reçus, mais nous avons trouvé ses filles avec leurs poupons ; nous ne les avons pas vus depuis fort longtemps.

Marcel t'envoie une petite lettre. Pour ne pas plier son dessin, je te l'enverrai entre deux cartons.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Paris, dimanche 9 janvier 1916

Papa, j'ai un marteau, il n'est pas encore cassé. Tante Madeleine m'a donné un établi avec des instruments pour scier du bois, et puis bon-papa n'a pas voulu me donner des clous ! Pourquoi ? Maman m'a dit que ma fête était dimanche prochain ; alors, aujourd'hui, maman m'a donné un cerceau pour ma fête. Quand il va trop vite, il faut que je coure<. Quand je donne un bon coup, cela va tout droit. Je joue avec des animaux que tant que Louise m'a donnés : un éléphant, un cheval, un âne, un bœuf, un chameau, une autruche est un berger sur son cheval.

Papa je t'ai fait un beau dessin. Je t'embrasse bien.

Ton petit Marcel.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mardi 11 janvier 1916

*Reçu le 28 janvier*

Mon cher Paul,

Hier, j'ai conduit Marcel chez Monsieur Eliot pour la première pause. Au début, cela a mieux marché qu'à la fin ; mais, en somme Marcel ne pose pas ; pendant que je lui raconte des histoires, Monsieur Eliot tâche de travailler à chaque moment où Marcel reprend la position première. Cela ne pourra donc pas aller bien vite ainsi, mais d'un autre côté, il ne faut pas lasser un modèle si jeune. Le dessin sera demi-grandeur nature, un trois quarts vu du côté gauche. Jusqu'à présent l'ensemble est tout à fait flou. Tous les deux jours, nous avons une séance de 2 h moins 1/4 à 4 h moins 1/4.

Demain, nous retournerons donc. Tantôt, Marcel a fait une bonne séance au Luxembourg où il a retrouvé Abel. Il avait emporté son cerceau et a tant couru avec, qu'en rentrant, il s'est endormi après son goûter. Mais à peine l'avais-je déposé sur son petit lit qu'il s'est réveillé et furieux, demanda : « Qu'est-ce qui m'a réveillé ? » Il avait l'air si gravement fâché que je ris beaucoup ce qui arriva à le calmer. Il est actuellement très préoccupé, car il voudrait déjà savoir si tu as reçu sa lettre ; et si toi, tu lui aurais permis d'avoir des clous ?

Tantôt, Louise est venue avec Paupol, après sa leçon ; Suzanne était restée à la maison étant un peu enrhumée. Père tantôt était à son cours de dessin.

J'ai eu aussi à la fin de l'après-midi la visite de Madeleine. Marcel pendant ce temps était allé jouer avec Marguerite et Henri qui étaient entrain de calmer petit Claude dans une grande rage. Marcel est un peu jaloux de voir que Marguerite pouponne un petit frère. Il m'a dit avant-hier d'un ton suppliant qui voudrait bien une petite sœur. Comme je lui demandais pourquoi ? Il me regarda d'un air comme s'il me trouvait stupide, et me dit d'un air convaincu : « Eh bien ! Je m'amuserai avec elle ! Et puis je la baignerai... »

Notre bonhomme, à présent, connaît bien tout son alphabet. J'ai commencé ce matin b a ba et cela a l'air de marcher tout seul.

Nous t'embrassons tous les deux bien fort mon cher Paul.

Thérèse

Je t'ai envoyé de chez Potin :

2 boîtes jambon à la gelée ; 1 boîte poulet rôti ; 2 boîtes bœuf mode ; 1 boîte rôtie de veau ; 1 boîte filet de porc rôti ; 500 g chocolat et un mandat de 49 Fr.

Nous avons toujours amplement tout ce qu'il nous faut, et toujours une réserve.

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse*

Celle 13 janvier 1916

*Reçu le 2 février*

Ma chère Thérèse,

Hier j'ai envoyé à Marcel quelques jouets. Je pense qu'ils lui arriveront pour son anniversaire de naissance. Il commence à devenir un grand garçon, aussi lui ai-je envoyé des boîtes de construction. Mais tu devras l'aider. Si les pièces ne s'emboîtent pas facilement, par suite de ce que le bois aurait un peu joué par exemple, il suffit de frotter les parties à user avec du papier émeri. Depuis ma dernière carte du 6, j'ai reçu ta lettre du 19, tes mandats de 39 et 30 Fr. ; tes deux cartes du 22 décembre, et tes lettres du 23 et 26. Je viens de recevoir un pain de Lons-le-Saunier. Tu peux compter que semblable pain me dure 3 à 4 jours et en faire faire les envois en conséquence. Le paquet de Louise m'est arrivé aussi en excellent état. Remercie-la bien. Je suis content de savoir que tu as pu voir plusieurs d'entre nous ces jours de fin d'année. Tu ne me dis pas ce que tu comptes faire décidément après ton séjour à Paris. Je n'ai pas écrit à M. D... pour le jour de l'an. Je pense que tu auras pu aller voir ces messieurs D. et C. pour leur donner de mes nouvelles. J'ignore si leurs femmes reçoivent. À l'occasion tu pourrais peut-être me renseigner de ce que sont devenus les uns et les autres à la Cie. Nous avons un temps assez maussade il pleut beaucoup aussi. La température est douce, mais humide. Nous n'en continuons pas moins nos petites promenades autour du château. Notre vie ne change guère comme tu peux le penser. Je lis toujours assez. Ma santé est bonne ; j'espère que ton rhume est passé ainsi que celui de Marcel. Mille bons baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, jeudi 13 janvier 1916

*Reçu le 8 février*

Mon cher Paul,

Ton paquet est arrivé hier soir. Marcel était très excité en le voyant et ne me laissait pas le temps de l'ouvrir. Enfin, cela a été des exclamations de joie en apercevant tout le contenu : « Regarde tous ces albums, ces constructions, et encore cette boîte et puis les crayons de couleur ! Papa m'envoie beaucoup de choses ! J'aurai beaucoup de travail. Papa me donne beaucoup de joujoux ! » Puis d'un air convaincu : « Papa me gâte trop ! » Les petits dessous mon fait beaucoup de plaisir, ils sont tout à fait jolis. Le soir, à la lumière, le soyeux brille encore davantage et fait tout à fait élégant. Il me semble en effet que cela a dû être une véritable œuvre de patience pour arriver à ce joli résultat. J'admire la régularité du travail qui donne un ensemble si parfait. Père a trouvé aussi tes petits travaux très jolis.

Nous avons eu hier une séance chez Monsieur Eliot ; Marcel a moins bien posé que la première fois ; à la fin, on dut abréger la séance. J'espère qu'il se tiendra bien la prochaine fois pour permettre aux dessins de s'achever dans de bonnes conditions.

J'ai conduit tout à l'heure Marcel au Luxembourg. Nous y avons retrouvé Abel ; et Henriette Moreau-Thénard avec son poupon. Il faisait assez frais ; le vent est froid tantôt, mais Marcel court tant avec son cerceau, qu'il a des couleurs de pivoine et semble avoir toujours trop chaud.

La grippe de Suzanne D. va mieux, mais c'est Albert (Legrand) qui est pris à présent. Décidément, il faut que tout ce monde y passe cet hiver. Ce matin est arrivée une lettre d'Henri, il ne peut pas encore fixer de date pour son arrivée. Un mot aussi de Charles ce matin, il ne doit pas être très loin de Pierre maintenant.

Tantôt, je vais aller voir Madame Champy, j'y retrouverai Hélène.

Demain, nous irons passer la journée rue Bastiat. Nous y verrons Estelle, Charlotte et Abel doivent y aller aussi. Marcel verra donc enfin ses petites Weiller comme il dit paternellement. Marcel me dit : « Il faut dire à papa que je suis bien content qu'il m'ait envoyé les joujoux. Et puis, je lui dirai merci papa, parce que je ne lui ai pas dit merci ».

Nous t'embrassons tendrement tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, samedi 15 janvier 1916

*Reçu le 2 février*

Mon cher Paul,

J'espère recevoir prochainement une lettre de toi, car je n'ai rien reçu depuis tes cartes du 12, 15, 18 décembre, arrivées le 4.

Hier, nous avons passé l'après-midi rue Bastiat. Pendant que je recevais avec Hélène des visites de parents et d'amis, Marcel joua avec les trois petites W. avec son chemin de fer. Il a véritablement une passion pour cette sorte de jeu qui entraînera peut-être sa vocation un jour de ce côté. Depuis son réveil, Marcel est affairé. Vite ses albums, vite ses crayons et au travail. Dès qu'il est levé, il passe aux constructions : on peut faire et défaire sans rien abîmer, cela est très intéressant.

Aujourd'hui père a passé la journée à Champagne pour des travaux, il avait emmené Marguerite pour faire le déjeuner ayant deux personnes à emmener pour ces travaux. Le temps a été assez beau, mais il faisait paraître froid là-bas. Père semble cependant satisfait de sa journée ; il a rapporté à Marcel un bouquet de primevères cueillies dans le jardin pour sa fête de demain.

Pendant ce temps, nous avons été voir Louise qui a été fortement grippée ces jours-ci. Nous l'avons trouvée au coin de son feu. J'ai emmené les trois enfants se promener avec Marcel jusqu'au pont en face le Jardin des Plantes, puis nous sommes revenus goûter chez Louise. Les enfants se sont tant amusés ensemble que j'ai cru que nous ne pourrions jamais repartir. Les petits polissons se cachaient quand nous les cherchions. J'ai dû décider avec Louise que nous ferions un échange : j'emmènerais Suzanne et je laisserais Marcel puisqu'il ne voulait pas me suivre. Alors, changement immédiat ; il prit au sérieux la chose et ne tarda pas à s'apprêter pour repartir. Toute la matinée il avait été d'une sagesse remarquable. Comme nous étions seuls tous deux à table, il me fit remarquer que la maison était calme sans bon-papa et il me dit qu'il voulait être très sage pour le lui dire quand il rentrerait, ce qu'il n'a pas manqué de faire.

J'ai terminé tantôt l'après-midi chez Charlotte. Demain, je la retrouverai à déjeuner chez oncle Hallopeau. Abel a été photographié et les épreuves sont ravissantes et les poses très naturelles. Sur une des épreuves, on est frappé de sa ressemblance avec Marcel.

Nous t'embrassons bien tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, lundi 17 janvier 1916

*Reçu le 2 février*

Mon cher Paul,

Tantôt Marcel a assez bien posé pour son dessin. Monsieur Eliot a pu entreprendre les crayons de couleur ; nous retournerons mercredi.

Hier, j'ai déjeuné chez oncle Hallopeau avec ses enfants et j'ai vu également ses 16 petits-enfants dont je ne connaissais pas les deux derniers de Paul H. : Henri et France 4 et 1 an. Après le déjeuner, Germaine Guibert joua un morceau de musique et Charlotte chanta quelques romances de Massenet. Après, j'allais avec cette dernière chez oncle et tante Étienne Wallon. Je retrouvais ensuite Marcel à la maison. Il avait déjeuné chez Madeleine ; puis Henriette l'avait emmené promener au Luxembourg avec Marguerite et Henri. Ceux-ci passèrent aussi la fin de la journée avec lui. Le matin, je lui avais apporté pour sa fête un bouquet de roses qui le ravit, et je lui avais fait promettre d'être très sage, car le jour de sa fête, on ne peut être que très sage. Mais, je crois qu'il fut fatigué de sa journée où il avait tant joué, car au dîner, il fit un vilain caprice réclamant de la viande quand il ne doit pas en avoir le soir. Et comme je ne voulais pas céder, il se mit à crier si fort que je dus le mettre à la porte devant bon papa qui était consterné. Je dus user du cabinet noir qui fit merveille. Au bout de quelques minutes, l'orage s'arrêta enfin et nous pûmes revenir à table au moment du dessert. La vue de la bonne compote ramena le calme tout à fait, et Marcel ne fit même pas attention à l'ironie de bon papa qui lui dit le voyant de nouveaux de bonne humeur devant son assiette : « Eh bien ! Voilà le beau temps revenu ? »

Ce matin, Marcel en allant examiner ses fleurs vit que les boutons d'hier étaient tout ouverts et il me dit : « Les fleurs, ça pousse donc aussi dans l'eau ? »

J'ai enfin reçu les photos de Gerschel. Je suis de ton avis, la mienne n'est pas bonne, et même peu artistique. Et en revoyant celles de Marcel, je les ai trouvées aussi moins bien. Il me semble à présent qu'on aurait pu faire mieux avec ce petit modèle, et le prendre avec des poses plus naturelles. Le petit Albert (mais la tête seulement) a très bien été réussi chez Otto. Quant à Abel chez Berger (la tête aussi seulement) les poses sont si naturelles et les photos si artistiques que ces petits portraits sont charmants.

Demain nous déjeunons rue Bastiat.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Une lettre de Georges ce soir ce reposant actuellement. Sa santé est excellente. Une lettre de Marie-Pierre ce matin me donne de bonnes nouvelles. Elle est enchantée de la vitrine que je lui ai choisie de la part de Pierre.

1916-1918

*Carte de Paul à Thérèse son épouse*

Celle 18 janvier 1916

*Reçu le 7 février*

Ma chère Thérèse, je reçois à l'instant ta lettre du 30 et celle de papa du 29 décembre. Je vois que ton rhume et celui de Marcel vous tiennent encore. Ce temps tantôt humide et doux et tantôt froid n'est pas fait pour vous remettre rapidement. As-tu reçu ma lettre du 1<sup>er</sup> décembre ? Depuis ma dernière carte du 13, j'ai reçu ta lettre du 26 novembre et une de Louise du 25 du même mois. Elles ont été longues à me parvenir. J'ai eu en même temps ta lettre du 28 décembre. Laure m'a écrit le 31. Sa lettre m'annonçait, entre autres, un envoi de pain de ta part auquel elle avait joint trois morceaux de pain d'épice. Ce paquet m'est d'ailleurs arrivé ce matin, c'est-à-dire presque en même temps que sa lettre. J'ai reçu aussi un pain de Lons-le-Saunier. Je ne sais pas exactement les dispositions que tu as prises pour le pain. Si tu m'en fais expédier un de Lons-le-Saunier et un de Chalon, chaque semaine, cela est très bien. Si tu aimais mieux tout expédier de Chalon, tu n'as qu'à compter qu'un pain de Chalon me fait quatre jours. Tu aurais donc à m'en expédier un tous les quatre jours. Ces pains arrivent en parfait état. Ici rien de nouveau. Aujourd'hui, une vraie journée de printemps. C'est bien beau pour l'hiver. J'attends de savoir si tu as bien reçu le colis que je t'ai envoyé. Mais plus affectueux baisers ma chère Thérèse à vous deux. Embrasse bien papa pour moi.

Paul



Le château de Celle en Basse-Saxe



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mercredi 19 janvier 1916

*Reçu le 5 février*

Mon cher Paul,

Je n'ai toujours pas de tes nouvelles ces temps-ci ; cela fait aujourd'hui 16 jours que je n'ai rien reçu ; je suis rarement restée si longtemps sans rien recevoir. J'espère que mes lettres te parviennent toujours régulièrement ? Depuis que je suis à Paris, je t'écris tous les 2 jours.

J'ai appris par Hélène que Laure viendrait à Paris vers le 10 février pour attendre Louis. Ensuite, vers le 20, Marie-Pierre viendra également pour attendre Pierre et Philippe compte venir aussi fin février. Il me sera donc bien tentant de rester encore tout février à Paris avant de me rendre à Flavigny. Henri est arrivé hier impromptu. Il est venu dans la journée ici et n'a trouvé personne. Enfin après le dîner, il est revenu. Ce matin, il a déjeuné avec nous ainsi qu'Albert. Ce manque de barbe lui donne décidément l'air très jeune. Il a une mine superbe et il est engraisé. Nous écoutons avec intérêt tout ce qu'il nous raconte. Demain, il déjeunera chez Louise. Cette dernière est remise de sa grippe, mais le petit Albert a été fortement pris à son tour ; il va mieux déjà aujourd'hui. Demain, j'irai le voir.

Tantôt, Marcel a bien posé, aussi le dessin a-t-il bien avancé, et aussi en ressemblance et en expression. En revenant, et en sortant du Nord-Sud rue de Rennes, nous avons été chez Potin te faire un envoi :

1 boîte de jambon gelé, 1 bœuf braisé, 1 bœuf sauce tomate, 1 escalope au jus, 1 veau côtelettes, 1 veau au pois, 1 gigot braisé, 1 galantine de porc, 2 livres pruneaux, 2 boîtes sardines.

Hier, après avoir déjeuné chez les Weiller, comme il pleuvait, je n'ai pu promener Marcel aux Champs-Élysées. Je l'ai emmené chez Cécile Fay que j'avais promis d'aller voir ; il a pu pendant ce temps jouer avec la petite Françoise qui a deux ans 1/2.

Tantôt, il fait très beau temps est assez doux. Je viens de coucher Marcel tout à l'heure entre ces deux ours, père et lui ayant donné pour sa fête un tout petit ours qui sera l'enfant de Monsieur Ours. Au début, Marcel était très jaloux pour son ours, mais comme le nouveau est tout le portrait de l'autre en miniature, il s'est décidé finalement à l'adopter. Marcel fait quelques progrès en lecture ; il arrive à lire : papa, bébé, etc., et trouve cela très amusant. Je suis fière parfois de mon petit élève, mais triste aussi que tu ne sois pas là pour constater les progrès.

Nous t'embrassons mon cher Paul tous deux, tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 21 janvier 1916

*Reçu le 19 février*

Ma chère Thérèse

Ma dernière carte était du 18.

J'ai reçu hier la carte de Germaine avec toutes les signatures de la famille réunie le 1<sup>er</sup> janvier. Tu la remercieras bien, ainsi que les signataires à l'occasion. J'ai eu en même temps ta lettre du 1<sup>er</sup> janvier. Je pense que la grippe de Marcel n'aura rien été. Tu auras probablement attendu son rétablissement complet avant de le mener chez Mr Eliot pour la pose. Ce que tu me dis au sujet de l'ordonnance d'André m'a beaucoup intéressé. Sa visite, quoique douloureuse, aura été bien appréciée de nous tous. Il vous aura apporté un peu de la vie de notre pauvre André. J'ai envoyé à papa la procuration qu'il me demandait. Il en recevra même deux, la seconde étant conforme au texte qu'il m'avait communiqué. Il les recevra assez rapidement, car elles n'auront pas à attendre les 10 jours réglementaires. J'avais envoyé la première au reçu de ta lettre, et j'ai envoyé la deuxième au reçu de celle de papa. J'ai dû me borner à envoyer la procuration seule, me réservant de t'écrire aujourd'hui la deuxième lettre du mois à laquelle j'ai droit.

J'espère que les jouets que j'ai envoyés à Marcel sont maintenant arrivés. Cela lui fera certainement plaisir de recevoir quelque chose de son papa qu'il n'a pas vu depuis si longtemps.

Ta lettre du 30 décembre me parlait de la pose décidée pour le dessin de Marcel. Je crois que ce sera fort bien ainsi. Le dessin fini, tu pourras le photographier, ou le faire photographier, pour m'en envoyer une épreuve, que je pourrais avoir alors devant moi, à côté de celle que j'ai déjà.

D'après ce que tu me dis, tu reçois toujours régulièrement des nouvelles de chacun, nouvelles bonnes, ce qui est le principal.

La lettre de Laure du 31 décembre me dit que ses aînés ont des appareils photographiques. Ce va m'être une occasion de plus, j'espère, d'avoir des photographies des uns et des autres.

Dans la lettre du 25 novembre de Louise, elle m'a annoncé les fiançailles de Charlotte Petit Dutailis. Dis-moi donc le nom du jeune homme. Cela m'intéresserait, car ici se trouvent des personnes de la même ville que lui. Il est assez curieux que j'aie reçu ta lettre du 26 novembre en même temps que celle de Louise, avec le même retard. Tu parles de la verrerie de Chalon. Marche-t-elle ? Et le directeur Gentil est-il resté ?

De Schrader, je n'ai aucune nouvelle. Je m'attendais un peu avoir un mot de Hoven, à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier. Mais il est certainement parti lui aussi. Je ne sais nullement ce qui se passe à la maison, et si sa femme y est restée ou non. Comme il y a quelque temps j'ai mis un mot à Schrader, j'aurais peut-être dans quelques jours des nouvelles. Mais elles ne pourront pas être d'ailleurs fort précises.

Je pense que ces jours-ci tu auras pu aller voir le directeur de Centrale. Il ne pourra évidemment te dire grand-chose, si ce n'est que son retour a été assez retardé, ainsi que je l'ai appris.

Un certain nombre d'entre nous ici, ceux qui ont plus de 55 ans, ont l'espoir de retourner bientôt en France. Cela donne une certaine atmosphère de départ dans le château. Quelques-uns des pays occupés ont d'ailleurs déjà pu retourner chez eux. Bien que ceux plus jeunes qui doivent rester n'aient que peu d'espoir de partir avant la fin des fins, il se raccroche à l'espoir d'échanges possibles, tout au moins pour ceux arrêtés avant la mobilisation comme moi. Mais pense-t-on à eux ?

1916-1918

Ainsi que je t'ai dit précédemment pour la question du pain, un pain de Lons-le-Saunier et un de Chalon par semaine sont très suffisants, le premier me faisant 3 à 4 jours et le deuxième environ 4 jours. Ces deux sortes de pain sont très bons chacun dans leur genre, celui de Lons-le-Saunier ressemble plus au pain ordinaire. Mais si tu préférerais m'envoyer tout de Chalon tu peux aussi bien le faire, cela n'a pas une très grande importance.

Dès le mois de février et jusqu'à nouvel ordre, il sera suffisant que tu m'envoies un mandat par mois. Je te ferai savoir à temps quand tu devras m'envoyer plus d'argent.

Notre vie n'offre, à part quelques départs, aucun changement. Le temps est maussade ce qui n'est pas fait pour l'égayer. Nos occupations sont les mêmes, et je travaille toujours un peu à l'aiguille, ayant beaucoup perfectionné ma première manière dans le genre, dont je t'ai envoyé des échantillons. Je regrette même de t'avoir envoyé ces petits dessous qui, je m'en rends compte maintenant, ne sont pas fameux.

Nous attendons avec impatience le beau temps pour pouvoir nous donner un peu plus de mouvement. Nous pourrions alors reprendre le jeu de badminton qui est un bon exercice et aide à faire passer le temps. Tandis que par ces journées de pluie on n'a pas de goût à grand-chose.

Je vais toujours bien. Ma santé ne laisse rien n' à désirer.

Reçois mes plus affectueux baisers, ma chère Thérèse, embrasse bien le gros Marcel, qui comme toi me manque beaucoup. Embrasse bien aussi papa pour moi.

Paul

Où en es-tu de tes projets de villégiature ? J'ai reçu hier un paquet de Chalon : pains et boîte de biscuits. Je reçois à l'instant ta lettre du 3 janvier.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 21 janvier 1916

*Reçu le 5 février*

Mon cher Paul,

Je n'ai encore rien reçu de toi aujourd'hui. J'espère toujours que le prochain courrier m'apportera quelque chose. Mais j'attends toujours.

J'espère que de ton côté il n'y a pas trop d'irrégularités dans l'arrivée du courrier et que mes lettres te parviennent sans retard. J'ai passé hier l'après-midi chez Louise avec Marcel. Nous les avons tous trouvés remis de leur grippe. Ils viendront déjeuner ici dimanche pour voir Henri. Celui-ci a déjeuné avec nous aujourd'hui et reviendra demain.

Tantôt, nous avons été passer l'après-midi rue Bastiat. Marcel y a joué avec une telle passion avec son chemin de fer qu'il ne voulait pas partir. Je dois retrouver demain Hélène à l'enterrement d'un cousin éloigné, Mr Ranque, mari de notre cousine Vigouroux (du côté de papa). Dans l'après-midi nous irons toutes les deux ensemble faire des visites de condoléances chez les Delaire et les Bertrand, vieux amis de la famille qui ont eu récemment des deuils.

Tantôt Charles est venu pour quelques heures. Sa santé est toujours excellente. Je ne sais s'il pourra voir Henri avant son départ. J'ai reçu ces temps-ci des lettres de Philippe, Pierre ; Émile et Georges ont écrit aussi récemment.

Le temps reste assez doux ; l'hiver n'aura vraiment pas été trop rigoureux cette année. Les arbustes sous nos fenêtres ont des bourgeons éclos, et samedi, père a rapporté de Champagne un gros bouquet de fleurs dont des primevères, des pervenches et des sortes de roses de Noël, roses violacés. Marcel envoie une fleur de son joli bouquet en t'embrassant. La jolie teinte bleue va peut-être changer malheureusement en séchant.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Lundi. Enfin ! Une lettre de toi du 1<sup>er</sup> janvier. J'attends la réponse de Monsieur Noël, je lui ai écrit avant-hier pour avoir de tes nouvelles.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, dimanche 23 janvier 1916

*Reçu le 9 février*

Mon cher Paul,

Je vois d'après ta lettre du 1<sup>er</sup> janvier que j'ai reçue hier qu'il y a eu du retard dans le courrier au moment du jour de l'an. Maintenant, les lettres vont sans doute venir régulièrement et nous n'aurons plus à attendre aussi longtemps des nouvelles.

Ce matin Henri est venu déjeuner ici avec Fèvre qui est depuis quelques mois en traitement à Paris pour sa jambe qui semble bien raide. Henri a dîné avec nous hier soir et il viendra déjeuner demain.

Louise n'a malheureusement pas pu venir ce matin le petit Albert ayant de nouveau un petit mouvement de fièvre. Elle est donc restée avec lui. Après le déjeuner, nous avons regardé tous les albums de photographies d'autrefois. Sur toutes, on voit André avec des attitudes qu'il avait conservées : tout petit, il avait la même pose qu'il avait ces dernières années. Sur tous ces groupes, on te voit à tous les âges ; sur un, où tu es tout petit (peut-être 3 ans), Marcel te ressemble vraiment beaucoup.

J'ai emmené tantôt Marcel au goûter d'oncle Meissas ; il y avait son petit-fils Paul Bergeron actuellement en convalescence ; Gilbert Caron qui va retourner en Franche-Comté ; tous les Hallopeau avec les enfants ; (André Guibert pour quelques jours à Paris) ; les Weiller. Il y avait en tout une vingtaine d'enfants. Il y eut une loterie à laquelle Marcel gagna un petit éléphant. Abel aussi était de la partie et circula partout avec les autres comme un grand garçon.

Hier, à la fin de l'après-midi, j'étais allé voir les Rabut. Je fus arrêté au rez-de-chaussée par les jeunes filles qui me firent pénétrer chez les Jacques R. il y avait un thé somptueux offert par le jeune ménage et où je retrouvai grand nombre de membres de la famille. J'eus ainsi l'occasion de faire la connaissance du fiancé d'Henriette Rivière. Il est brun et plus petit encore qu'elle. Il est dans la cristallerie et doit habiter Paris. Les mariages des Rivière ne se feront que plus tard.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mardi 25 janvier 1916

*Reçu le 12 février*

Mon cher Paul,

J'ai de nouveau de tes nouvelles par ta carte du 6 janvier reçue hier. Henri est venu déjeuner ce matin ; les Demangeon n'ont pas pu venir le petit Albert étant encore un peu fiévreux et de plus, Louise avait un changement de bonne. Mais demain soir, ils viendront pour le dernier jour qu'Henri passe à Paris.

Émilie nous annonce son arrivée dans la nuit de mercredi à jeudi ; c'est juste à ce moment-là qu'Henri repart ; je ne sais donc s'ils se rencontreront. Il est arrivé deux lettres de Georges ce soir.

Malgré un temps très brumeux, j'ai emmené Marcel tantôt au Luxembourg. Il a joué sans arrêt au cerceau et m'a donné son chapeau à porter, car il avait trop chaud. Quelques personnes en passant remarquèrent sa belle chevelure et ne manquèrent pas de faire des réflexions élogieuses ou même pleines d'admiration que Marcel heureusement n'entendit pas. Il est toujours plein d'ardeur pour apprendre à lire. Le matin dès son réveil, il me demande d'aller dans le grand lit avec son livre pour lire ses lettres, pour épeler et lire quelques mots simples. Mr ours est de la partie, il doit aussi de temps en temps réciter, Marcel alors prend une voix de tête pour lui faire apprendre sa leçon.

Hier, nous avons eu séance de pose. Le portrait avance bien à présent. Père viendra avec nous une des prochaines fois pour le voir. Demain, nous devons retourner. J'ai une lettre de Laure qui m'annonce toujours son arrivée vers le 9 février. Elle t'a fait des envois réguliers de pain. Pour simplifier, je te ferai envoyer deux fois par semaine du pain de Chalon et supprimerai celui de Lons-le-Saunier puisqu'ils sont aussi bons et Laure pouvant se charger de l'expédition.

J'ai eu hier la visite de Germaine Rivière à qui j'ai montré tes petits ouvrages qu'elle a beaucoup admirés. Marcel a délaissé tous ses joujoux pour les tiens. Dès avant de se lever, il commence ses constructions sur son lit : échelles, table, fauteuil, chariot, grues, etc.

Nous t'embrassons tendrement de mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, jeudi 27 janvier 1916

*Reçu le 12 février*

Mon cher Paul,

Émile est arrivé hier à 6 heures du soir. Il a une mine superbe. Il a pu ainsi se rencontrer avec Henri qui dînait ici ainsi que les Demangeon. Henri est reparti dès la première heure ce matin. Ce matin, Émile est parti de très bonne heure pour Rambouillet où il a été chercher quelques affaires. Il reviendra cet après-midi.

Finalement, je les aurais tous vus, et j'en suis bien heureuse. Je vais rester encore février à Paris pour voir les Jeannin, les Pierre et sans doute aussi Philippe. Le dessin de Marcel sera achevé probablement lundi prochain. J'ai le projet, puisque je resterai encore quelques semaines à Paris, d'entreprendre un peu de dessin. Je pense suivre deux fois par semaine le cours de Mlle Eliot qui ne dure que 2 heures ; cela ne sera donc pas fatigant.

Je viens seulement de t'envoyer le dessin que Marcel avait fait, voulant auparavant le montrer à Louise pour l'amuser.

Au Luxembourg, tantôt, il faisait très doux ; nous avons vu Abel qui se promène comme un homme à pied. Il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient de tous côtés. Marcel dans cette foule s'oriente mal et quand il a couru au loin avec son cerceau et qu'il ne m'aperçoit plus, il se met à tourner comme une toupie, appelle : « Maman ! » et pleure comme une madeleine. J'ai dû lui expliquer que c'était très bête de s'affoler ainsi et qu'il n'y avait qu'à mieux regarder ; et dans tous les cas, qu'il devait appeler sans pleurer. Mais on comprend qu'un enfant, au milieu d'un vaste espace où les arbres forment des lignes régulières et pareilles de tous côtés, et entouré de personnes lui cachant ce qu'il cherche, soit facilement affolé.

Hier, j'ai été à une conférence sur des sujets d'actualité. Hélène m'avait dit que Mme Weller y serait, mais je ne l'ai point retrouvée. Je la verrai sans doute la prochaine fois, car il y aura encore 2 conférences faisant suite. C'est intéressant, mais assez philosophique.

J'ai consulté Henri au sujet des dents de Marcel ; il m'a donné une adresse d'un bon dentiste, j'y conduirai Marcel la semaine prochaine, mais il se peut qu'il n'y ait pas de soins à donner, car de nouvelles dents repousseront à la place dans 2 ans.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 28 janvier 1916

*Reçu le 16 février*

Ma chère Thérèse. J'ai ce matin ta lettre du 11. Tu as donc enfin pu commencer à faire faire le dessin de Marcel. Il vaut certainement mieux ne pas le faire poser. Le dessin n'en sera que plus naturel. J'ai hâte d'en avoir la photo. Depuis ma lettre du 21, j'ai reçu la tienne du 3, celle de papa du 7 et tes lettres du 5, 7 et 9 janvier le 25 dernier. j'ai reçu la boîte de marrons glacés de papa en excellent état. Ton colis de Potin est arrivé ce matin. J'ai reçu aussi un pain de Chalon avec boîte de chocolat et un pain de Lons-le-Saunier. Le tout en parfait état. Ces jours-ci MM. Delloy et Comberon m'ont envoyé chacun une carte postale avec leurs vœux. Je ne leur est pas envoyé les miens. J'ai compté sur toi. Tu me diras ce que tu as fait. Remercie-les en mon nom. Le beau temps semble revenu. Vrai temps de printemps avec soleil. Nous n'avons en réalité eu que bien peu d'hiver. Les arbres bourgeonnent. Mais gare aux gelées. Parmi nous se trouve une personne qui a bien connu tante Deltombe à Valenciennes en 1886 – 88, c'est l'abbé Delbecq. Il m'a récemment demandé et de ses nouvelles. Je t'adresse cette carte à Paris, quoique d'après une précédente lettre tu seras peut-être déjà partie quand elle arrivera. Tu diras à Hélène que je ne me suis pas encore décidé à apprendre le russe. C'est une langue trop difficile, et alors, pourquoi pas aussi le polonais. Il est bien difficile de deviner la langue qui pourrait vous être le plus utile. Rien de nouveau ici. La lettre de Marcel m'a fait bien plaisir. Je comprends un peu que bon-papa ait peur de voir scier son mobilier. Mais si Marcel a suffisamment de bois à scier et à clouer, cela n'est pas à craindre.

Mille bons et affectueux baisers.

Paul





1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, samedi 29 janvier 1916

*Reçu le 16 février*

Mon cher Paul,

Ce matin, Marcel m'a réveillé en me disant qu'il avait cinq ans et qu'il savait bien qu'il était grand parce qu'en étendant bien ses jambes, elles arrivaient jusqu'au bout de son petit lit. Mais hier soir, il eut une grande déception parce que je lui avais dit l'an dernier : « Papa reviendra lorsque tu auras tes 5 ans ». Il me dit donc : « C'est demain que papa va revenir ? » Je dus lui expliquer que sans doute tu reviendrais pendant que s'écouleraient ses 5 ans, mais que ce ne serait probablement pas encore tout de suite. Tout à l'heure, il y vient de partir après le déjeuner avec Émile pour aller voir Louise. Je les ai regardé partir par la fenêtre. Ils marchaient tous les deux côte à côte comme de grandes personnes ; Marcel devait beaucoup bavarder, car il remuait beaucoup les mains comme pour donner des explications. Ils descendaient la rue pour aller prendre le tramway du boulevard Saint-Germain.

Hier, nous avons été passer l'après-midi rue Bastiat. Les petites Weiller avaient préparé une surprise pour les 5 ans de Marcel ; à l'aspect, on aurait cru que c'était un fouet de sabot entouré de papier. Enfin, en développant, nous vîmes une charmante petite canne avec une petite tête de chien qui fit le bonheur de Marcel et il ne cessait d'imiter les messieurs qui marchent dans la rue avec une canne.

J'ai vu jeudi Élisabeth des Maisons qui est actuellement auprès de ses petites-nièces (orpheline) à Neuilly. Elle m'a demandé d'aller la voir jeudi prochain, car elle ne fera qu'un court séjour. Si il fait beau, je lui amènerai Marcel qui jouerait dans le jardin avec les deux jolies petites jumelles qui ont 6 ans 1/2.

Pierre vient d'écrire qu'il arriverait probablement plus tôt qu'il ne pensait d'abord. Il serait en même temps que les Jeannin à Paris. Il compte que Marie viendra le chercher à Paris. Dans ce cas, il voudrait que les Weller donnent un 4 à 7 où on demanderait à toute la famille et aux amis de venir. Ce serait en effet le moyen le plus simple de réunir et de voir tout le monde.

Nous t'embrassons tous tendrement, mon cher Paul. Henri avant son départ mardi m'avait chargé aussi de bien t'embrasser pour lui.

Thérèse

Je t'ai envoyé mercredi dernier un mandat de 39 fr. Je t'en enverrai encore 12 fr. pour que cela fasse 100 fr. pour ce mois-ci. J'ai lu à la poste qu'on ne pouvait envoyer qu'une somme totale de 1000 fr. par an pour chaque prisonnier.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, lundi 31 janvier 1916

*Reçu le 16 février*

Mon cher Paul,

Père et Émile sont venus tantôt voir à l'atelier le dessin de Marcel et l'ont trouvé très bien. Il nous faudra retourner mercredi encore pour l'achèvement.

Demain matin, je commencerai à suivre le cours de dessin de Mlle Eliot. Je ferai un plâtre pour m'y remettre. C'est dans l'après-midi que je verrai Mr Noël. Hier, après avoir déjeuné tous ici, le temps n'étant pas engageant, nous ne sommes pas sortis. Les enfants se sont bien amusés à découper et à recoller les images que tu avais envoyées à Marcel. Il les réussit pas mal. Ce matin, dès son réveil dans son lit, il a encore entrepris d'en découper ; il faisait cela presque fiévreusement tant il s'y passionnait. On aurait cru que c'était très sérieux et surtout très pressé à faire.

Hier matin, les enfants en arrivant racontaient avec excitation les événements de la veille au soir. Pour ma part, après avoir regardé par la fenêtre durant un quart d'heure sans voir grand-chose d'intéressant, j'allais me coucher et mes voisins en firent autant, sauf Marcel qui dormait déjà depuis 1h1/2 du sommeil du juste. Avec son imagination habituelle, quand il sut le lendemain ce qu'il s'était passé, il se convainquit qu'il avait tout vu. Laure confirme par une lettre son arrivée pour mardi en huit et compte ne rester que trois jours à Paris.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Bons baisers de Marcel.

Thérèse

Je t'ai envoyé tantôt un mandat de 12 fr.

Expédié le 19 : pain et boules de gomme. Le 27 : pain et figues.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mercredi 2 février 1916

*Reçu le 28 février*

Mon cher Paul,

J'ai dû retourner tantôt chez Mr Eliot avec Marcel pour la dernière séance. Il lui a encore éclairci la chevelure de façon à rendre bien l'impression de ses cheveux blonds, et cette fois le portrait est achevé. J'ai passé la fin de l'après-midi avec Hélène et Charlotte chez Marguerite Calas une nièce à la mode de Bretagne de papa. Elle fait beaucoup de photographies, et de très jolies. Sa spécialité est les enfants. Elle nous a proposé de faire les nôtres ce que nous avons toutes acceptées avec plaisir. Je lui ai alors demandé si elle voulait bien aussi me faire la photographie du dessin de Marcel en même temps, et elle n'a pas demandé mieux. Nous arrangerons cela la semaine prochaine.

Ce matin, toute la famille se trouvait réunie à déjeuner ici, car demain, c'est déjà le départ d'Emile. Hier, j'ai eu de tes nouvelles par Mr Noël, il m'a retracé votre vie de là-bas et m'en a donné tous les détails qui pourraient m'intéresser. Il m'a parlé aussi de vos occupations, de tes progrès en anglais. Je n'ai pu causer avec lui aussi longtemps que je l'aurais voulu, aussi le reverrai-je une autre fois.

J'ai reçu ce soir ta carte du 13. Père a reçu ces jours-ci tes procurations du 14 et du 18. Hier est arrivée une lettre de Georges du 31. Laure arrive toujours mardi et Pierre quelques jours après. En somme tout le monde va bien actuellement. Le froid se fait sentir ces jours-ci, il gèle la nuit.

Nous nous réunissons tous pour t'embrasser tendrement.

Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 3 février 1916

*Reçu le 25 février*

Ma chère Thérèse,

J'ai été quelques jours sans lettre de toi, depuis le 28 dernier, mais hier soir j'ai eu tes deux lettres des 15 et 17 janvier. Je vois que tu es toujours assez occupée à Paris et que tu profites bien de la famille. Le gros Marcel n'est certainement pas le dernier pour aller jouer avec ses cousins et cousines. Ce séjour va bien le dégourdir. Le dessin d'Eliot doit être maintenant terminé et tu ne vas pas tarder à me donner ton impression. Espérons qu'il sera réussi. Il est dommage que tu te sois adressée à Gershel pour les photos de Marcel, si d'autres photographes offraient plus de garanties de réussite. D'ailleurs, je ne crois pas que Gershel ait une réputation bien extraordinaire.

Tu diras à Marcel que sa lettre m'a fait bien plaisir, mais que je n'ai pas encore son dessin annoncé. Il m'arrivera plus tard. Je vois que malheureusement Marcel n'a pas encore reçu mon colis. Il ne va plus tarder à lui parvenir, j'espère, s'il ne lui est pas encore parvenu à l'heure qu'il est.

Je reçois à l'instant un colis de pain de Chalon, adjonction d'un paquet de boules de gomme. L'emballage est toujours intact et l'intérieur en parfait état. Comme tu le vois, tous les colis m'arrivent très régulièrement.

J'aimerais bien, la prochaine fois que tu m'écriras, que tu me donnes l'adresse de René Weiller à Paris. Tu me l'as probablement déjà dite, mais je ne puis la retrouver et je puis en avoir besoin. N'oublie pas de me l'envoyer.

Au sujet des paquets envoyés aux prisonniers par le comité de Croix-Rouge, je voudrais attirer ton attention sur la nécessité qu'il y aurait de la formation d'un comité central de contrôle qui put établir le nombre de paquets reçus par chacun de ceux faisant appel à ces comités. Ceci éviterait des abus, qui ne peuvent que faire tort à ceux qui ont réellement besoin d'aide. Il est évident que si les différentes sections de Croix-Rouge sont indépendantes les unes des autres et non par une région déterminée, rien n'empêche une même personne d'être inscrite à plusieurs d'entre elles. Il peut se former même entente entre prisonniers peu scrupuleux pour donner leur nom éventuellement au comité ou aux personnes avec lesquelles elles sont entrées par hasard en relation. La création d'un bureau centralisateur de contrôle pour l'institution des mairaines serait aussi on ne peut plus nécessaire. Cela éviterait que quelqu'un pût avoir cinq ou six mairaines. Beaucoup d'entre ces dernières seraient ainsi prévenues qu'elles ne sont pas seules à alimenter le même prisonnier, et de l'apprendre refroidira à justes titres plusieurs d'entre elles. Cela permettrait une plus juste répartition des dons. On arriverait évidemment déjà à une amélioration en envoyant pas personnellement les dons, mais au commandant des camps, car même lorsque l'on attire l'attention du destinataire qu'en cas de non-besoin, il doit les remettre aux voisins nécessiteux, il est rare qu'il n'essaie pas de vendre les objets qui lui ont été envoyés à titre gracieux, et d'en tirer un profit plutôt illicite ; ou tout au moins qui n'était pas dans l'idée du donateur. Il ne serait pas mauvais que tu préviennes tes connaissances de semblables faits qui se passent avec l'organisation actuelle.

Il semble que décidément nous en ayons fini avec l'hiver, quoique le temps se rafraîchisse un peu depuis hier. Mais je ne serais pas étonné d'avoir de la pluie d'ici la fin de la semaine. Je crois t'avoir dit que notre « troupe » avait donné le 3e acte de Cyrano, fort bien exécuté d'ailleurs et avec les décors appropriés. La scène se trouvait à l'extrémité de notre salle à manger. D'ailleurs la scène, qui a été établie un peu surélevée, reste là de façon continue ainsi que le rideau. Cela évite les démontages fastidieux. Dimanche dernier, les Russes nous ont donné une représentation de danses russes, dont certaines ont été exécutées dans la perfection, notamment une danse caucasienne. Le rôle de la femme était tenu parfaitement, et elle dansait avec une grâce extraordinaire. Leur costume avait été aussi tout particulièrement étudié. Les recettes de la représentation servirent à couvrir les frais et à alimenter la caisse de secours russe.

Je t'adresse cette lettre à Paris, ignorant ton adresse à Flavigny et surtout le moment où tu comptes quitter Paris. Tu auras pu probablement voir Henri avant ton départ, de sorte que ton séjour à Paris t'aura permis de voir à peu près tout le monde. Je continue à lire, surtout de l'anglais, et à suivre régulièrement mes cours d'anglais. Je vais voir s'il n'y a pas possibilité de me mettre à l'espagnol ou l'italien. Mais les départs qui sont un peu en question m'en empêcheront peut-être. J'arrive néanmoins toujours à occuper suffisamment mon temps. Bientôt d'ailleurs les beaux jours nous permettront de rejouer au badminton. Nous nous sommes déjà réunis pour prévoir les achats de volant à faire en Angleterre suffisamment à temps. Nous avons aussi à élire de nouveaux membres, certains étant partis. Comme tu le vois, notre vie continue toujours la même et nous allons bientôt reprendre nos jeux de l'année dernière. Peux-tu me faire envoyer le catalogue de la manufacture de Saint-Étienne. J'y voudrais voir l'article gants de boxe.

Reçois, ma chère Thérèse, mes plus affectueux baisers, et embrasse bien notre grand homme qui avec ses 5 ans doit être tout à fait raisonnable aujourd'hui.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 4 février 1916

*Reçu le 2 mars*

Mon cher Paul, hier soir sont arrivés tes jouets pour Marcel. Il se précipita sur le paquet ; fiévreusement il le déballa, coupa les ficelles avec ses ciseaux pour aller plus vite, et enchanté, il découvrit les constructions. Tout de suite, il se mit à l'œuvre. Dès son réveil ce matin, il fallait terminer le chariot ; il y installa Mr ours et le petit ours, et passa toute la matinée à les voiturer dans toutes les pièces. Je lui ai montré pour les petites constructions comment on se servait du papier de verre quand les bâtonnets avaient de la peine à entrer dans les trous. Il s'en servira de même pour les constructions que tu lui as envoyées précédemment. Enfin, il est tout à fait affairé et quand il se met à l'œuvre, il prend un air sérieux de quelqu'un qui ne doit pas être dérangé.

Tantôt, il pleuvait. J'ai passé l'après-midi avec Hélène. Pendant que je recevais avec elle les visites dans le salon, Marcel et les trois petites jouaient au chemin de fer dans la salle à manger. Dans le métro Marcel essaye de lire les noms des stations et il y parvient quelquefois ; cela amuse toujours ses voisins de l'entendre épeler d'un air convaincu.

Hier après-midi, je l'avais emmené au cours de dessin, mais je n'ai pu faire de croquis de lui tant il bouge tout le temps. Mr Eliot a encore redonné quelques coups aux cheveux, et cette fois, c'est tout à fait fini. Dès que le dessin aura été photographié, je le ferai mettre sous verre pour qu'il ne s'abîme pas. Nous avons été ensuite à Neuilly voir Élisabeth des Maisons qui est repartie aujourd'hui. Marcel a pu jouer un moment avec ses petites-nièces juMlles et avec aussi les petits Weiller venus avec Hélène.

Émile nous a quittés hier soir, cela fait un grand vide dans la maison ; on n'entend plus ses chants à son réveil, ou aussi quelquefois des airs sifflés ce qui lui valait des remontrances de Marcel : « On ne siffle pas dans la maison ! » D'ailleurs Marcel n'a guère de respect pour lui et le traite comme un camarade de son âge. À table, il lui montrait comment il fallait se tenir en se tenant bien droit et les poings sur la table. Hier est arrivé une lettre d'Henri qui a fait bon retour.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Bons baisers de Marcel.

Thérèse

*Lettre de Paul à son père Paul*

Paris, dimanche 6 février 1916

*Reçu le 22 février*

Merci papa des joujoux, des constructions ; et j'ai fait un chariot. Je mets Mr ours dedans pour le promener dans la salle à manger, dans l'antichambre, dans le salon. J'ai été chez Tante Louise, j'ai joué et aussi au jardin d'exclamation. J'ai joué au cerceau qu'Albert m'a prêté, parce que je n'avais pas le mien, parce que j'avais emporté ma canne. Hier, j'ai vu Guignol et il chantait très mal : « Au clair de la lune ». Il disait : « Prête-moi tes plumes pour écrire des mots ». Il comptait très mal : « 1, 2, 4, 3 ».

Je vais t'embrasser papa et j'ai cinq ans.

Ton petit Marcel

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, dimanche 6 février 1916

*Reçu le 22 février*

Mon cher Paul,

Nous avons passé aujourd'hui la journée chez Louise. Après avoir déjeuné chez elle avec un monsieur de retour de Grèce dont les récits étaient intéressants, j'ai emmené les enfants se promener au jardin des plantes où ils ont vu les ours dans les fosses ce qui les a grandement intéressés. Nous nous sommes aussi promenés dans le labyrinthe.

De retour chez Louise où nous avons goûté, je prévins Marcel de ma décision de partir pour rentrer à la maison. Cela ne lui plut guère et il ne voulut rien entendre. Albert tâcha de le décider, mais il ne voulut rien savoir non plus. Il s'ensuivit un petit drame qui montra le gentil petit Marcel sous un jour peu favorable. Depuis ses cinq ans, et bien qu'il se croit un homme, il se permet bien des caprices. Il faut espérer que cette mauvaise période sera vite passée et qu'il redeviendra l'enfant facile qu'il a toujours été. Je t'envoie une petite lettre qu'il t'a écrite. Hier, il a passé son après-midi au Luxembourg, il faisait si beau que je l'ai emmené promener en sortant de table. Pendant trois heures, il a couru avec son cerceau, si bien qu'en rentrant il devait avoir plusieurs kilomètres dans les jambes. Après son goûter, on le trouva endormi par terre ; et mis sous son lit il y dormit durant deux heures.

Je viens de lire un livre d'une personne qui a été en captivité ; la partie concernant le château de Celle m'a bien intéressée. Je vais me plonger dans une série de lectures sérieuses, de livres officiels se rapportant aux événements actuels. Laure arrive toujours mardi soir, j'irai la chercher à la gare.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse*

Celle 7 février 1916

*Reçu le 24 février*

Ma chère Thérèse. J'ai reçu ce matin ton mandat expédié le 10 janvier. Avant-hier, j'ai eu tes lettres des 19 et 21 janvier. Je suis heureux de savoir que tu as reçu ma lettre du 1er janvier. Tu as dû recevoir auparavant ma carte du 24 décembre. Tes lettres me parviennent toujours régulièrement. Tu as bien raison de rester le mois de février à Paris si tu peux voir d'autres membres de la famille. La fleur de Marcel quoique desséchée a conservé de jolis tons. Dis-le-lui. J'aimerais que tu m'envoies, ainsi que tu l'auras peut-être déjà fait, à la réception de cette carte, une paire de gants de boxe n° 2281, poids 410 g, rembourrage crin, serrage à lacet, de la « Manufacture d'armes et cycles de St-Étienne ». Tu n'as qu'à me les faire expédier directement, et régler la facture qui sera d'environ 10 fr. Aie bien soin de donner mon adresse exacte et de mentionner qu'elle est à observer rigoureusement. J'aimerais bien que tu me donnes des renseignements détaillés sur Schrader, si tu peux, et sur les autres de la Cie. Je sais vaguement que Schrader a eu des ennuis, mais je n'ai pas de précision. Nous avons beau temps. Toujours assez doux. À part cela, rien de nouveau, sauf le départ des gens au-dessus de 55 ans. Sitôt que j'aurai reçu mes gants de boxe, je ferai un peu de cet exercice avec un camarade d'ici assez fort dans cet art. Ce sera un nouveau bon passe-temps. Je pense que tu as maintenant en main mes nouveaux petits dessous faits en fils de couleur. Tu vois que je sais m'occuper même à des travaux féminins.

Mille bons baisers à vous deux.

Paul

Ne m'envoie plus de « jambon à la gelée » de chez Potin. Ils sont trop salés et auraient besoin de séjourner dans l'eau avant consommation.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mardi 8 février 1916

*Reçu le 24*

Mon cher Paul,

Hier, j'ai reçu ta carte du 18 janvier. J'ai bien reçu ta lettre du 1er décembre. De mon côté, as-tu reçu ma correspondance du :

3 décembre une carte

8 décembre une carte

9 décembre une lettre

11 décembre une carte

12 décembre une lettre

13 décembre une lettre

et une carte du 17 novembre et une lettre du 11 octobre ?

Hier, j'ai été avec Marcel passer l'après-midi chez Louise. J'ai de nouveau emmené les enfants au Jardin des Plantes où ils sont retournés voir les ours, spectacle toujours aussi intéressant. Marcel a été très raisonnable et est reparti sans se faire prier. Il prit au contraire un air très paternel avec les autres et dit : « Au revoir mes enfants, je vais en voyage ! » Il voulait sans doute faire oublier son départ de la veille.

Un petit mot d'Émile est arrivé hier, il a fait bon retour. Pas de nouvelles des autres ces jours-ci. Ici nous allons toujours tous bien ; l'hiver est en somme fort doux et les jours de pluie sont assez rares. Pour ma part, je me sens très bien de l'air natal. Mais d'ici peu, je pense que nous ferons nos préparatifs de départ pour Flavigny, c'est-à-dire dès que j'aurai vu Pierre, mais j'ignore encore si c'est la semaine prochaine qu'il doit venir. Enfin, j'aurais ce soir rue Bastiat où je dois dîner quelques nouvelles de la famille.

Marcel voyant que je t'écris a voulu te faire quelques dessins avec les tampons. Mais il a si souvent déjà joué avec qui il ne doit plus rester beaucoup d'encre comme tu peux le constater.

Je crois aussi qu'il serait aimable de porter de tes nouvelles à Monsieur D. J'y passerai un de ces jours quand j'aurai l'occasion d'aller dans le quartier.

Je n'ai encore aucune réponse du Ministère au sujet de la question traitement. J'en parlerai ce soir à René en lui demandant si je dois à nouveau écrire.

Je pars chercher Laure à la gare et je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie un bon baiser. Il m'a réclamé tout à l'heure ta photographie parce qu'il voulait que tu le regardes jouer et scier un bout de bois à son établi.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, jeudi 10 février 1916

*Reçu le 27 février*

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier ta lettre du 21 janvier, et auparavant tes petits ouvrages, quatre jaunes et un bleu, qui m'ont fait grand plaisir. Je les trouve tout à fait bien faits et jolis.

Hier, nous avons été déjeuner avec Laure et les Weiller. Laure est à la recherche d'une institutrice et elle a assez de peine à en trouver. Marie-Pierre est arrivée hier soir. Pierre sera là après-demain et dimanche. Laure repartira après-demain soir après avoir vu Pierre. Ce soir, toute la famille était réunie au dîner rue Bastiat ; Antoinette aussi y était. Je viens de rentrer après avoir déposé Charlotte en voiture chez elle.

Marcel comme avant-hier est resté dîner avec père. Il avait été tout à fait sage l'autrefois et aussi cette fois-ci. Il me tourmentait ces temps-ci pour apprendre à faire des bâtons. Je lui ai donc acheté un cahier et je lui ai montré comment on s'y prenait. D'ailleurs, dans les premiers cahiers, il n'y a guère qu'à repasser partout. Marcel, dans son zèle, pendant que je n'étais pas là, en a fait 3 pages. J'ai dû lui expliquer qu'il ne fallait pas en faire autant à la fois.

Tantôt il y avait un goûter d'enfants chez René Hallopeau et j'y ai emmené Marcel qui semblait bien s'amuser. Mais il a été très raisonnable au départ, il est parti très sagement comme un grand garçon.

Demain nous passerons l'après-midi rue Bastiat où beaucoup de personnes doivent venir voir Laure et Marie-Pierre.

Je t'embrasse bien, mon cher Paul. Marcel aussi.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse*

Celle 12 février 1916

*Reçu le 28*

Ma chère Thérèse. Je viens de recevoir ce matin tes deux lettres des 25 et 27 janvier. Le 8 dernier, j'ai eu ta lettre du 13 janvier, avec un peu de retard comme tu le vois. C'est celle qui m'annonçait la réception de mon premier envoi. Je suis bien content qu'il te soit arrivé, car j'avais un peu d'appréhension et suis content aussi que Marcel ait trouvé les jouets à son goût. Je pense que ces jours-ci tu auras pu avoir de bonnes nouvelles de moi par Monsieur Klein qui nous a quittés récemment pour rentrer en France. Il t'aura probablement remis les petits dessous de couleur que j'ai faits en dernier lieu. Ta lettre du 23 janvier m'est parvenue avant-hier. Je pense que le souffle de grippe sur la famille Demangeon a maintenant cessé. Je suis content que tu aies pu voir toute la famille pendant ton séjour à Paris. Tu as eu une très bonne idée de te remettre au dessin, mais il faudra continuer aussi après, car c'est un passe-temps agréable. Le 8 j'ai reçu un pain de Lons-le-Saunier, et ton colis de chez Potin. Hier, j'ai reçu un pain de Chalon avec sac de figues et un pain de Lons. Nous avons aujourd'hui un temps brumeux, mais hier et surtout avant-hier nous eûmes de vraies journées de printemps. Bientôt viendront les journées où l'on pourra plus séjourner dehors, car le fond de l'air est encore un peu froid. Je pense que tu auras pu me faire envoyer des gants de boxe. D'ailleurs, la Manufacture française d'armes et cycle de Saint-Étienne a une succursale à Paris, 42 rue du Louvre. Les gants sont marqués au catalogue, gants pour hommes n° 2281, poids 410 g, fort rembourrage, serrage à lacet (prix 9,75 au catalogue de 1914). Il doit y avoir maintenant une augmentation.

Mille bons baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, samedi 12 février 1916

*Reçu le 28*

Mon cher Paul,

J'ai déjeuné ce matin rue Bastiat, mais finalement Pierre et Louis n'arriveront que demain. J'ai appris aussi que Philippe allait venir, peut-être dès mercredi prochain. Sauf Jean, j'aurais donc vu ces temps-ci toute la famille. Marcel est resté tenir compagnie à son bon-papa pour le déjeuner comme jeudi et mardi soir également. Il a été chaque fois très sage. D'ailleurs, il est tout à fait sage ces temps-ci, comme il me le faisait remarquer : « Et avec maman aussi, je suis sage, ces jours-ci. »

Ce soir, ta photographie (que j'ai mise dans une sorte de cadre calepin en cuir, le tout pouvant se replier très plat pour le voyage) a été installée par Marcel sur la table juste à sa hauteur. Ainsi, il s'est déshabillé devant toi tout en te parlant pour te montrer qu'il savait aller très vite. Et puis, il t'a aussi raconté le Petit Chaperon rouge qui avec Barbe-Bleue sont ses contes favoris. Pendant ces poses, j'ai dû les lui redire bien des fois. Laure a été voir hier le dessin chez Mr Eliot et l'a trouvé très réussi. Elle était assez enrhumée aujourd'hui et n'a pas bougé du coin de son feu. Elle pense cependant repartir demain soir ; j'irai la mettre dans le train. Pour ne manquer aucune des visites qui viendront rue Bastiat demain de 4 à 7, je resterai dîner. Je verrai ainsi Pierre plus longuement aussi.

J'ai été appelé à la poste ces jours-ci au sujet des mandats de septembre perdus. Il m'a été dit que celui du 21 septembre avait été touché par toi. Des trois autres il faut attendre des nouvelles : je pense qu'on ne tardera pas à me les rembourser.

Je pense que d'ici la fin du mois nous irons nous installer à Flavigny. Laure m'a promis sa visite pour Pâques avec ses aînés. Sa nouvelle voiture vient d'arriver, ce sera tout à fait l'occasion de s'en servir puisqu'elle a actuellement comme domestique un homme qui sait très bien conduire.

La pension s'appelle : Pension Lacordaire, Flavigny (Côte-d'Or). C'est là que nous verrons venir le printemps. Je pense bien y passer deux mois.

Nous t'embrassons tous deux, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, lundi 14 février 1916

*Reçu le 28*

Mon cher Paul,

Hier, après le déjeuner de famille ici, nous sommes allés rue Bastiat. Vu la pluie, Charlotte m'avait prévenue qu'elle prendrait une voiture avec Abel et qu'elle passerait vers 3 heures pour nous prendre. Madeleine aussi nous accompagna pour aller voir Marie-Pierre. Je trouvais Pierre en excellente santé. Il a même beaucoup grossi. Avec sa blouse flottante, il est même trop gros. Louis aussi venait d'arriver. Nous étions donc en bon nombre. De 3h1/2 à 7 heures passées, le salon ne désemplit pas, nous eûmes la visite de tous les parents de Paris et des quelques vieux amis, près de 50 personnes. On dut se tenir en même temps dans le cabinet et la salle à manger où Laure avait fait préparer un appétissant gouter. Je restais dîner et les Jeannin prirent aussitôt après leur train. Louis avait vu quelques heures auparavant Philippe qui pense venir cette semaine. Il doit commencer par aller voir les Jeannin et les Pierre avant d'arriver ici. Je retourne ce soir dîner avec Pierre et Marie qui partent après le dîner. Je ne pouvais pas les voir, ni ce matin, ni tantôt, car ils avaient des quantités de courses à faire.

Albert vient de venir apporter des lettres de George et d'Émile qui vont bien. Une lettre d'Henri aussi ces jours-ci. De Charles, également, les nouvelles sont bonnes.

Ici, aussi, nous allons tous bien. Tous ces temps-ci, j'ai dû laisser Marcel à père pour des repas et il a été très satisfait de son petit compagnon qui est toujours très sage en mon absence. Je viens de recevoir la visite de tante Rivière qui vient annoncer la naissance d'un petit Paul Giard (8e). Nous t'embrassons tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Il est parti pour toi de Chalon le 9 février : 1 pain et pain d'épice, le 12 février : 1 pain et chocolat. Je t'envoie un mandat de 50 fr. tantôt.

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse*

Celle 16 février 1916

*Reçu le 6 mars*

Ma chère Thérèse. J'ai de ce matin tes lettres du 29 et 31 janvier. Je suis content que le portrait de Marcel soit réussi. J'espère que tu pourras en faire la photographie pour me l'envoyer. J'ai reçu hier une gentille lettre d'Émile du 31. Tu le remercieras bien pour moi. C'est heureux que l'arrivée de Pierre à Paris coïncide avec le voyage des Jeannin, vous allez ainsi de nouveau être presque tous réunis. Je reçois à l'instant un pain de Lons-le-Saunier, et un pain de Chalon avec tablettes de chocolat. Le tout était en bon état. Ce que tu me dis au sujet de l'avis lu dans un bureau de poste ne me paraît guère admissible. Si un maximum d'espèces était fixé, rien n'empêcherait de faire plus d'envois en nature. Et si le contrôle des envois espèces est difficile et compliqué, il sera toujours impossible d'établir le montant de la valeur des envois faits en nature. En tout cas cet avis n'a certainement pas trait aux prisonniers officiers.

Nous avons en ce moment un bien mauvais temps, avec pluie et bourrasques, ce matin surtout. Il n'est guère possible de sortir. Tes lettres me font toujours un bien grand plaisir, et je suis les faits et gestes de Marcel avec que le plus grand intérêt, avec le plus grand plaisir. Que ne suis-je près de ce beau bonhomme ! Je suis bien content de vous savoir tous deux en bonne santé. Mille affectueux baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mercredi 16 février 1916

*Reçu le 18 mars*

Mon cher Paul,

Je viens de recevoir ta carte du 28 janvier ; Marcel est très content que tu approuves ses travaux de menuisier, mais il me dit d'un air étonné : « Moi, je ne veux pas scier les meubles de bon-papa ! »

Ce matin nous avons été déjeuner rue Bastiat ou déjeunait aussi Catherine des Maisons que je n'avais pas revue depuis 6 ans, sauf une fois un instant à la gare de Rouen. Aussi a-t-elle trouvé Marcel très grandi. Il est en effet aussi grand que Suzanne Weiller. Marcel essaie de convaincre celle-ci que c'est parce qu'il mange de la soupe : « J'en mange 2 fois le soir ! » Alors, Vévette qui a réponse à tout, répond : « Mais, nous, Alice (la bonne) ne nous en redonne pas ! »

Hier, nous avons été prendre rendez-vous pour Marcel chez le dentiste de père. J'espère qu'il ne faudra pas trop de séances, car cela retarderait notre départ. J'aurais voulu partir dans une quinzaine de jours pour Flavigny. Je suis sur la piste de tes mandats de septembre qui étaient égarés. Celui du 2 septembre a été touché à Celledager le 24 septembre et celui du 27 septembre a été également touché à Celledager le 20 octobre. Tous deux ont été signés par un homonyme réel ou imaginaire ? Dans tous les cas, la signature des reçues n'étant pas la tienne, il sera facile de prouver l'erreur. À la prochaine occasion, donne-moi l'adresse la plus complète possible à laquelle je devrais adresser les mandats (de titres et de lieux).

J'ai lu avec intérêt le récit d'un otage revenu ces derniers temps. On parle quelquefois de Mr Noël. J'irai revoir ce dernier encore avant mon départ pour compléter ma visite de l'autre jour qui avait été assez rapide. J'irai ces jours-ci à St-Gobain et transmettrai à ces messieurs tes remerciements au sujet de leurs cartes.

Laure et Louis ont fait bon voyage. Pas encore de nouvelles de Roanne, ni non plus de Philippe qui cependant a dû s'ébranler aujourd'hui. Nous ne le verrons qu'après ses visites à Laure et à Pierre.

Tout t'embrassons tous deux, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre du Capitaine Klein à Thérèse*

Cayeux-sur-Mer, 17.2.16

Madame,

Je viens d'être rapatrié, vu mon âge, du château de Celle, où pendant 13 mois, j'ai eu votre époux comme compagnon de chambrée. Il m'avait chargé d'un petit paquet pour vous que je comptais vous remettre chez vous à mon passage à Paris. Mais mon séjour dans la capitale a été trop court et les quelques heures que j'y ai passées, j'ai dû les consacrer à mes enfants en pension à Paris. Je vous adresse donc le paquet en question, recommandé par la poste. J'espère qu'il vous parviendra en bon état. Je regrette sincèrement de n'avoir pu m'acquitter d'une autre commission, bien agréable, dont il m'avait également chargé, celle d'embrasser son fils pour lui. À un prochain voyage, je me permettrais de le faire. Monsieur Wallon est toujours en excellente santé et son moral est toujours bon. Il vous prie de lui envoyer une paire de gants de boxe n° 2281, entièrement rembourrés, poids 410 g, de la manufacture « Arme et Cycles » de Saint-Étienne (Loire).

Il tient également à ce que vous sachiez qu'il a été arrêté le samedi 1er août, à 9h du matin, au moment où il s'apprêtait à quitter en automobile, par conséquent avant la déclaration de guerre, et avant la mobilisation, et ceci pourra peut-être servir dans les démarches au ministère des Affaires étrangères, en vue d'un échange. Je reste à votre disposition, Madame, s'il vous fallait des renseignements complémentaires.

Pressé par le courrier, je ne puis plus que vous prier d'agréer l'expression de mes respectueux sentiments.

C. Klein  
Capitaine Klein  
Villa « Joliette » Grand rue  
Cayeux-sur-Mer Somme

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 18 février 1916

*Reçu le 28*

Mon cher Paul,

Je viens de recevoir tes six petits tapis de teintes différentes et de bien jolies tonalités. Nous les avons beaucoup admirés ; ils sont d'un tout autre genre que les précédents. Les premiers accompagneront parfaitement un couvert, et ceci, plus meublants, seront très bien placés dans un salon.

Je regrette que ton ex-camarade n'ait pu me les apporter lui-même, sa visite m'eut vivement intéressée, mais il m'écrit que son passage à Paris a été trop rapide pour venir me voir. Mais peut-être reviendra-t-il à Paris une autre fois et le verrai-je ? Je te ferai envoyer les gants demandés. Dis-moi à l'occasion si tu as bien reçu les 7 envois de pain de Lons-le-Saunier.

Hier, père a été à Champagne où il n'a pas eu très beau temps, car il a grêlé par 2 fois. Il nous a rapporté de jolis bouquets de fleurs : anémones, violettes, primevères, dont je t'envoie des échantillons. Marcel n'est pas sorti aujourd'hui pour soigner un rhume qu'il a attrapé ces jours-ci, mais qui décroît déjà grâce à quelques cataplasmes et en refaisant faire la position qu'on lui donnait pendant sa grippe du 1er janvier. Cela n'aura rien été cette fois-ci.

J'ai passé tantôt l'après-midi avec Hélène qui n'a eu personne, tout le monde étant déjà venu vendredi dernier et dimanche pour Pierre. Philippe doit être actuellement à Chalon. Il doit aussi aller voir Pierre ; nous ne comptons pas sur lui avant dimanche.

J'ai demandé à Mr Eliot de faire mettre le portrait de Marcel sous-verre dans un cadre provisoire et démontable (passe-partout). Nous verrons plus tard nous-mêmes le cadre à lui donner. Monsieur Bertrand, vieil ami de la famille, nous a demandé de venir dîner avec Weiller et à moi mercredi avec ses enfants, mariés. J'en ai profité pour me faire faire ces jours-ci un costume gris que j'aurais commandé au printemps. Je me suis entendu chez Vignon.

Nous t'embrassons tous deux, mon cher Paul, bien affectueusement.

Thérèse

J'ai reçu hier une carte de ma petite amie de Mexico (Américaine) elle me dit que les courriers reprennent avec plus de régularité cette année. L'autre hiver, elle en était presque à nous envier nous, en Europe. Je crois que Jean a bien fait de quitter ce pays-là.



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, dimanche 20 février 1916

*Reçu le 28*

Mon cher Paul,

Après le déjeuner traditionnel, Louise a passé tantôt ici l'après-midi pendant que les enfants étaient chez leur maîtresse à une réunion d'enfants. Je suis restée avec elle, car Marcel n'est pas sorti aujourd'hui encore. Comment je dois le conduire demain chez le dentiste, je tenais à ce que son rhume soit tout à fait fini pour commencer les séances.

Pierre passera demain matin à Paris, j'irai de très bonne heure chez les Weiller où il passera deux heures et prendra son petit déjeuner. Je pense que Philippe arrivera avec lui. Louise avait reçu un mot de Georges du 17. C'est d'Henri que les nouvelles sont les plus anciennes ces temps-ci. Louise a admiré tes ouvrages. Marcel lui a montré aussi son cahier d'écriture composé seulement de bâton, de jambages d'M et d'U, et il a reçu des compliments pour la bonne tenue de sa main. Le petit Claude a très bonne mine ; Madeleine se plaignait qu'il n'augmentait pas ce temps-ci, mais à présent, elle lui donne davantage de biberons et cela lui réussit très bien. Les nouvelles de Charles sont toujours bonnes, il circule pas mal dans le Nord ces temps-ci. Albert est toujours assez occupé. Marcel me charge de te dire qu'il s'est beaucoup amusé avec les petits cousins, et qu'il est très polisson, et qu'il t'embrasse bien. Il me raconte qu'ils ont joué à pigeon vol et qu'il y avait des gages.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse*

Celle 22 février 1916

*Reçu le 15 mars*

Ma chère Thérèse,

Depuis ta lettre du 31 janvier reçu le 16, j'ai reçu ce matin ta lettre du 6 février. D'après cette dernière je conclus que Marcel a dû recevoir mon deuxième envoi de joujoux qui sera arrivé plus rapidement que le précédent. Hier, à la distribution des lettres, j'ai eu une désagréable surprise. Je n'ai reçu que l'enveloppe d'une carte que Madeleine m'a envoyée le 15. J'espère que grâce à l'obligeance du censeur, il me sera toutefois possible d'avoir cette carte retenue parce qu'elle était impossible à lire. A l'avenir, tu voudras bien ne plus m'envoyer d'argent par mandat. Il est peut-être plus simple alors de t'adresser au Crédit Lyonnais qui me fera parvenir cet argent par un de ses correspondants de Suisse ou Hollande. En tout cas, ce qu'il faut, c'est m'envoyer sous enveloppe des billets de banque allemands. Tu n'auras pas besoin de m'envoyer d'argent avant juin. Le 1er juin, fais-moi donc parvenir 200 ps (deux marks) de papier allemand que tu achèteras ou feras acheter par le Crédit Lyonnais. Tu diras à Marcel que sa lettre m'a fait bien plaisir. Il aura bien profité à Paris de ses petits cousins ! J'attends d'avoir des détails sur tes intentions. Si et quand tu comptes aller aux Dalles, et que compte faire la famille. Il se peut que tes lettres du début de février me renseignent à cet égard, car j'espère les recevoir bientôt. Sur notre vie actuelle, je n'ai absolument rien à te dire. Tu dois facilement t'en faire une idée. Nos occupations ne peuvent guère varier. Néanmoins, le temps arrive à s'écouler tout doucement. Mille affectueux baisers pour vous deux. Ne m'oublie pas auprès de toute la famille.

Paul

P. S. Il importe que non seulement tes lettres expédiées soient écrites lisiblement, mais encore que l'on ne croise pas les lignes.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mardi 22 février 1916

*Reçu le 29 février*

Mon cher Paul,

Hier matin en arrivant rue Bastiat, j'ai trouvé Pierre et Philippe ; celui-ci a plutôt maigri. Il m'explique qu'à cause de son service, il doit travailler souvent de nuit ce qui est assez fatigant. Autrement, il va très bien. Tous les trois nous sommes partis avec René par un taxi pour accompagner Pierre à la gare. Son voyage n'a pas dû être bien long, car il se trouve très près d'ici actuellement.

Ce matin, en nous levant nous avons vu qu'il y avait une bonne couche de neige dehors. J'ai été à mon cours de dessin où j'ai travaillé à achever le dessin d'un plâtre. Puis j'ai été déjeuné rue Bastiat pour voir Philippe. J'y retournerai demain en emmenant cette fois Marcel. Après un essayage chez les Vignon, j'ai terminé mon après-midi à une exposition de dessins d'un étranger dont les œuvres sont si poignantes qu'on en reste impressionné.

Marguerite me remet une lettre pour toi. Elle venait de recevoir une lettre d'Henri du 20. Celles de George et d'Émile sont du 17 et 19. Ils vont tous bien, mais Henri a été assez occupé ces temps derniers.

J'oubliais de te dire que j'avais été hier avec Marcel chez le dentiste. Celui-ci m'a déclaré qu'il n'y avait aucun soin à donner à ses dents qui ne tarderont pas à tomber. Dans ces conditions, je compte partir la semaine prochaine pour Flavigny puisque plus rien ne nous oblige à rester à Paris.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'embrasse bien fort aussi.

Thérèse

Je viens de lire le récit d'un des otages revenus ces temps derniers.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, jeudi 24 février 1916

*Reçu le 3 mars*

Mon cher Paul,

Je reçois ce soir ta carte du 7 février ; j'ai écrit pour ta commande de gants, j'espère qu'ils ne mettront pas trop de temps à te parvenir. Je n'ai pas encore reçu ta carte du 24 décembre. Je viens d'écrire ce soir à la maison Lacordaire pour annoncer notre arrivée pour jeudi prochain 2 mars. Je pense que nous passerons là 2 grands mois. Voici que les jours allongent et il sera agréable de respirer longuement l'air pur de la campagne. Il fait assez froid à Paris ces jours-ci, et presque tous les jours, il neige ; cela forme une petite couche qui ne tient guère plus de deux heures. Cela suffit pour faire tomber les chevaux ; les tramways par suite ne peuvent plus avancer, d'où arrêt momentané de la circulation dans les rues.

Hier nous avons été déjeuner rue Bastiat où il y avait aussi Antoinette et Charlotte. Nous y avons vu Estelle qui était venue voir Philippe. Dans l'après-midi, j'ai vu Mr Dellaye qui m'a aimablement reçue. Il revenait de Chalon où l'usine va bientôt marcher, paraît-il. Il m'a donné de bonnes nouvelles de toutes tes camarades qui sont tous en bonne santé ; il n'y a eu jusqu'ici aucun accident parmi eux. Lui-même semble bien aller ; sa femme a été bien portante cet hiver-ci. Il me prévint qu'il restait une somme d'argent à ton compte, somme qui ne peut pas être exactement évaluée ne sachant pas quelle sont les sommes que tu as pu toucher en l'été 1914. D'ailleurs, chaque mois, à présent, les sommes qui te seront dues seront versées à notre compte du Crédit Lyonnais. Le soir, j'ai été dîner chez Mr Bertrand. Ma robe de Vignon est arrivée juste à temps pour que je la mette. Ce dîner m'a fait manquer la visite de Charles qui est arrivé dans la soirée pour quelques heures. Cela a été une bonne surprise pour Madeleine. Nous avons de bonnes nouvelles d'Henri du 20.

Ce matin, je suis retourné déjeuner rue Bastiat pour voir Philippe que j'ai été conduire à la gare. Puis après j'ai été dessiné chez Mlle Eliot. J'ai enfin le portrait de Marcel ici. Il en est très fier et le montre à tout le monde. Le dessin est sous verre, mais dans un cadre passe-partout, donc facilement démontable. Hier soir en rentrant, j'ai trouvé Marcel qui avait installé ta photographie tout près de son lit pour mieux te voir pendant qu'il s'endormait. Nous t'embrassons tous les deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Il est parti le 16 février de Chalon 2 hg de pain, 2 boîtes jambon, 1 boîte de gâteau, 2 boîtes purée de pommes. Le 21 février 2 hg de pain, 2 boîtes thon, 2 boîtes sardines.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, samedi 26 février 1916

*Reçu le 4 mars*

Mon cher Paul,

Nous avons eu de la neige toute la journée d'hier ; elle formait une bonne couche dans la rue et n'a cessé de tomber qu'à la fin de la journée. Aussi sommes-nous tous restés à la maison. Marcel d'ailleurs était souffrant avec un accès de fièvre et un dérangement d'entrailles qui l'ont tenu au lit. Aujourd'hui, il est tout à fait remis.

J'ai reçu ta lettre du 3 février, mais je n'ai pas vu René depuis, ni Hélène, car je n'ai pas été rue Bastiat hier. Demain, il y aura comme d'ordinaire déjeuner ; malheureusement Louise ne viendra pas, Suzanne et le petit Albert étant enrhumés. Albert et Paul viendront seuls. J'ai dû te dire que Charles avait passé ici mercredi soir quelques heures. Je dînais ce soir-là chez Mr Bertrand et ai regretté de l'avoir manqué.

Hier, Madeleine a reçu une lettre d'Émile du 23. Il racontait qu'il faisait ces temps-ci des comparaisons avec les différents genres de vin de Champagne. Henri et Georges ont également écrit ces jours-ci.

Tantôt j'ai reçu la visite de Marguerite Calas qui a admiré le portrait de Marcel. Elle viendra un de ces matins, et, avec l'appareil de père essaiera de le photographier.

Marcel est toujours très occupé avec ses constructions. Dès son réveil, il met tous ses joujoux sur son lit, ou prend des catalogues pour les colorier avec ses crayons de couleur, puis il découpe ensuite ses œuvres. C'est l'être le plus affairé du monde semblerait-il. Je pense lui emporter quelques-uns de ces joujoux favoris à Flavigny pour qui ne soit pas sans jouet là-bas. Les petits travaux que tu m'as envoyés, comme je te l'ai dit, ont été unanimement admirés. Pierre dit même que tu vas me faire concurrence. Je vais écrire à ce dernier, car demain est son anniversaire et il prendra une dizaine de plus.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie ses meilleurs baisers.

Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 27 février 1916

*Reçu le 18 mars*

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ta lettre du 4 février, celle du 8, et ce matin celle du 10. Hier, j'ai eu ton colis de pain de Chalon, avec pain d'épice. Tu auras pu, comme je vois par ta lettre, bien profiter du séjour de Laure et de Marie-Pierre à Paris. Aujourd'hui, tu ne dois plus tarder à quitter Paris toi aussi, vraisemblablement, si tu comptes toujours aller à Flavigny, en attendant d'avoir fixé ton emploi du temps pour l'été. Marcel doit devenir maintenant pour toi un bien gentil petit compagnon, bien raisonnable. Il aura joliment changé quand je le reverrai, et si sa passion pour l'étude continue, il saura lire et écrire. Ta lettre du 4 me confirme que Marcel a reçu mon envoi qui aura mis moins de temps que le précédent. Il est vrai qu'il n'y avait pas à compter cette fois avec la bousculade inévitable des jours de fête. Les nouvelles de tous sont toujours bonnes à ce que je vois. J'espère que celles que vous recevrez ces jours-ci le seront aussi.

1916-1918

Dans ta lettre du 8 tu me demandes si j'ai reçu ce que tu m'as écrit les 3, 8, 9, 11, 12, 13 décembre. J'ai bien reçu ces cartes ou lettres. D'ailleurs je crois te l'avoir dit en son temps. Ta carte du 11 novembre et ta lettre du 11 octobre ne me sont pas encore parvenues.

Le voisinage du Jardin des Plantes du boulevard Henri IV t'aura donné plusieurs fois l'occasion de mener les enfants voir les bêtes. Je suis sûr que outre l'amusement, cela leur aura été instructif. Ainsi que je te l'ai dit dans ma carte postale de mardi dernier, je n'ai pas besoin que tu m'envoies d'argent d'ici le 1er juin prochain. D'après les renseignements qui m'ont été donnés ici, il ne faut plus m'envoyer de mandat, mais me faire parvenir l'argent par l'intermédiaire d'une banque suisse ; tu me feras parvenir de cette dernière façon 200 marks en juin. Le plus simple est de t'adresser au Crédit Lyonnais pour faire l'opération comme je te l'indique. Pour la même raison, tu voudras bien te faire rembourser les mandats que tu m'as envoyés depuis le 26 janvier y compris ce dernier.

Nous avons depuis une semaine une vraie tempête hivernale. Nous sommes il est vrai encore en hiver, mais nous pensions en avoir fini avec les froids, tellement nous avons été favorisés à cet égard. La neige est même tombée assez abondamment et l'on reçoit en se promenant de nombreuses boules de neige. Ce sont même parfois de grandes batailles de boules de neige, qui certainement raviraient Marcel. Le besoin de mouvement fait que l'occasion de se lancer de la neige et de faire des bonshommes de neige n'a pas été négligée. Je doute pourtant que ce froid dure. Le dégel nous prépare quelques moments désagréables à passer dans la boue. Mais si cela doit nous donner une température plus clémente, je crois que, en définitive, il n'y a pas beaucoup qui se plaindront. Pour varier mes occupations, je me suis mis depuis une semaine à l'étude de l'espagnol. Je ne sais si cette langue me sera utile plus tard. Mais elle est relativement facile à apprendre et comme j'avais l'occasion de le faire, j'en ai profité. J'ai comme professeur un Français qui a séjourné fort longtemps en Espagne et qui connaît bien la langue, puisqu'il était professeur de rhétorique dans un collège espagnol. D'ailleurs, je suis très content de ses leçons et espère que aucun événement ne viendra les interrompre. Mon temps se trouve donc partager maintenant entre l'anglais et l'espagnol. Certainement si je continue comme maintenant, d'ici six mois je serai assez bon en espagnol. Si tu as pu m'envoyer des gants de boxe, cela complétera l'emploi de mon temps, d'autant plus que les beaux jours amèneront le renouveau du badminton.

En dehors de cela rien de nouveau. La troupe théâtrale du château étudie les 3e et 5e actes de Cyrano de Bergerac qui seront probablement joués d'ici 8 jours le 3e ayant déjà été joué seul. Les représentations ont toujours lieu le dimanche à la fin de l'après-midi. Elles sont toujours très courues. J'espère qu'une de tes prochaines lettres me donnera l'adresse des Weiller, dont je pourrais avoir besoin, et que je te demandais dans ma lettre du 3 février. Si tu restes plusieurs semaines à Flavigny, tu me donneras ton adresse pour que je t'y adresse directement mes lettres ou cartes.

28 février matin.

Je reçois à l'instant ta lettre du 12. Je vais donc t'adresser cette lettre à ta nouvelle adresse à Flavigny, puisqu'il semble que tu t'y trouveras certainement d'ici trois semaines. La visite que Laure t'y fera en avril sera une bonne diversion. Espérons qu'elle pourra y séjourner une quinzaine pendant les vacances de Pâques.

Je t'envoie mes plus affectueux baisers, ma chère Thérèse, ainsi qu'à Marcel, ton petit compagnon.

Paul

Je t'envoie une photo d'une partie de notre troupe.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, lundi 28 février 1916

*Reçu le 6 mars*

Mon cher Paul,

J'ai reçu aujourd'hui ta carte du 12 février. Le beau temps est un peu revenu ici, les rues sont déblayées de leur neige, mais il fait encore très humide partout. Marcel a été un peu au Luxembourg tantôt. J'aurais mieux fait de le laisser encore à la maison, car il tousse ce soir. Il vient de s'endormir après avoir bu une bonne tisane. Je lui ai mis un cataplasme également. Paul Hallopeau étant ces jours-ci à Paris, je lui conduirai demain Marcel en voiture pour qu'il me dise ce qu'il pense de sa jambe ; elle semble bien aller malgré cette marque violette restée après la première ponction et qui ne semble pas vouloir disparaître. Tantôt, j'ai été dire au revoir à oncle Meissas et Hallopeau. J'ai terminé la journée chez Madame Thénard qui m'avait demandé de venir la voir. J'irai demain voir Hélène et j'espère que je verrai aussi René.

Hier, et j'ai été chez Louise à la fin de l'après-midi. Suzanne paraissait encore un peu fiévreuse de sa grippe. Les deux petits sont un peu enrhumés, mais étaient venus cependant déjeuner avec leur père ici. Louise ne sort guère ces temps-ci ; elle m'a avoué que depuis quelque temps elle s'évitait toute fatigue. Demain, j'irai lui reporter le petit lit où couche actuellement Marcel. Je préfère le faire dès demain afin d'avoir plus de place pour faire la malle après-demain.

J'irai demain matin une dernière fois au cours de dessin. J'emporterai un album à Flavigny et des crayons pour m'exercer à faire un peu le paysage. Marcel a déjà prévenu que je pourrais aussi me servir de ses crayons de couleur. Il emportera les constructions que tu lui as données et le livre de bon-papa, et de quoi dessiner. J'emporterai aussi de la lecture, et de la couture à faire ; le temps ainsi semblera moins long.

Nous lisons ces temps-ci attentivement les journaux. On finit par lire tant, qu'on ne lit plus autre chose. Marcel est très fier, parce que ce matin il a construit une grue tout seul d'après le modèle du livre ; il appelle cela sa crue. Il l'a montré à ta photographie ce soir et suppose que tu lui fais des compliments, car il prend un air très heureux.

Nous t'embrassons tous deux bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre d'Albert fils à son oncle Paul*

Paris 1<sup>er</sup> mars mercredi 1916

Mon cher oncle Paul,

Marcel devient de plus en plus diable, il tape sa maman quand elle ne lui cède pas ; au déjeuner il tord les doigts à son voisin ; on s'amuse bien avec lui. Je vais te dire ce que j'ai eu pour mes étrennes. Maman m'a donné un cahier de dessins, un petit canon, un petit bateau, du papier calque, une mappemonde, un petit train. Bon papa m'a donné un cahier de dessins, des crayons, une gomme et un canif. Tante Thérèse m'a donné un petit établi de menuisier.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Albert Demangeon

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mercredi 1er mars 1916

*Reçu le 9 mars*

Mon cher Paul,

Nous partons demain matin pour Flavigny. Je viens de coucher Marcel qui dort déjà et je vais terminer mes préparatifs de départ. Hier, j'ai conduit Marcel à Paul Hallopeau pour qu'il examine sa jambe. Il l'a trouvée en bon état. Cependant, il m'a recommandé de ne pas l'entraîner dans de longues marches de crainte que cela ne le fatigue et ne ramène de l'eau ou autres inconvénients.

Le soir j'ai été voir Louise qui est très grippée ainsi que ses enfants. Père qui a été les voir ce matin les a déjà trouvés en voie de rétablissement. Tantôt, j'ai eu la visite d'Hélène, de Charlotte et Germaine et d'Albert qui venait me dire au revoir.

Jeudi matin.

Nous sommes arrivés très tôt au train pour avoir de bonnes places ; je t'écris avant notre départ de Paris.

Hier, soir, Madeleine est venue me voir pendant que je faisais la malle et m'a aidée à la terminer, ce qui m'a bien avancé. Jusqu'au soir nous ne savions pas si nous pourrions partir ce matin, car je n'avais pas de réponse de Flavigny et avait finalement télégraphié. J'ai eu la réponse à 8h du soir. On n'avait pas reçu ma lettre de jeudi dernier ; je ne sais comment ma lettre aura été perdue ? Le temps a l'air de se remettre au beau, et il ne fait pas froid. Marcel est sage et trouve qu'il voit beaucoup de wagons ici.

Nous t'embrassons tous deux tendrement.

Thérèse





1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 3 mars 1916

*Reçu le 10 mars*

Mon cher Paul,

Nous avons eu tous ces derniers temps des nouvelles régulières de toi par Thérèse que nous avons le plaisir d'avoir auprès de nous et qui nous faisait toujours part de ce qu'elle recevait ; cela va forcément s'espacer un peu, car la voilà à Flavigny et il n'est pas toujours aussi facile de prendre la plume. Elle a dû quitter Paris sans regret, car le temps y est vraiment déplorable depuis quelque temps. La semaine dernière nous étions dans la neige ; aujourd'hui c'est la pluie sans trêve, un répit avec un ciel jaune, chargé de suie et de brouillard qui oblige à allumer les lampes en plein midi. Cette succession de froid et d'humidité sème les rhumes à foison. Pour notre compte nous n'en avons jamais été aussi éprouvés. Chacun a eu la grippe au moins deux ou trois fois dans son hiver. Ton pauvre Marcel a une aussi son tour, mais il porte toujours fort gaillardement ses indispositions, et sa gaieté n'en est jamais altérée. Il fait la joie de ses cousins qui constatent avec la plus vive satisfaction qu'il devient presque aussi diable qu'eux.

Nous avons de bonnes nouvelles de tous. Émile est pour l'instant dans un secteur assez calme. D'Henri et de Georges, nous aimerions recevoir un mot, car nous ne savons pas si les dernières opérations n'ont pas amené pour eux quelques changements de position. Enfin tout cela est question de patience ; nous sommes faits à l'assurance morale. Thérèse nous a montré les jolis napperons que tu confectionnes, ils ont fait notre admiration tant par l'heureux choix des coloris que par la fraîcheur et la régularité du travail ; c'est une petite distraction qui au moins laissera quelque chose après elle, et un vrai souvenir historique !

Petit Albert te confectionne laborieusement une lettre. Je dois confesser que cela lui est arrivé déjà plusieurs fois, car il songe beaucoup à toi, mais le papier s'est toujours trouvé égaré dans quelque coin et ne t'est pas parvenu ce dont le pauvre innocent est loin de se douter. Mais cette fois la lettre partira.

Nous t'embrassons tous bien tendrement mon cher Paul.

Ta sœur qui t'aime, Louise

Albert est toujours occupé aux mêmes travaux. Il est toujours ici.

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 3 mars 1916

*Reçu le 24*

Ma chère Thérèse,

Le 28 dernier j'ai eu 4 lettres de toi des 2, 14, 18, 20 février. La quarantaine de 10 jours des lettres à l'arrivée ayant été supprimée, je vais donc maintenant recevoir tes lettres au bout de huit jours. C'est ainsi que j'ai ce matin ta lettre du 24 et que le 29 février j'avais celle du 22. Marguerite a été bien gentille de m'écrire. Elle a bien fait de ne pas prendre modèle sur sa maman dont l'écriture est beaucoup trop fine et serrée. Je vois que ma lettre du 3 février ne t'est pas encore parvenue. As-tu eu ma carte du 28 janvier ? Te voilà maintenant installée à Flavigny. Puisses-tu avoir le même beau soleil que nous ici. La neige a presque complètement disparu par suite. Le temps est d'ailleurs assez doux. Pourrais-tu me commander les livres espagnols suivant édités chez Garnier, rue des Saints-Pères : El si de las nitias de Muratin, El café du même auteur, Scènes madrilènes de Mesonero Romanos, et Biographie des Espagnols célèbres de Quintana. Je pense que tu pourras bientôt m'envoyer les photos de Marcel faites par ton ami Calas. Je regrette que Mr Klein n'ait pu te fixer un rendez-vous, et qu'il ait été trop pressé pour le faire. Comme tu le dis, l'occasion se retrouvera. D'ailleurs il n'aurait pu que te confirmer que ma santé est toujours excellente. Je suis content des nouvelles que tu me donnes de Monsieur Dellaye et de mes collègues. C'est de Schrader que je désirerais bien en avoir. J'ignore ce qui lui est arrivé. Comme je te l'ai dit, ne m'envoie plus d'argent d'ici juin.

Rien de nouveau ici, que tu ne puisses imaginer de notre vie journalière. Je t'envoie mes meilleurs baisers ainsi qu'à Marcel.

Paul

P. S. Pourquoi donc ne me donnes-tu pas l'adresse des Weiller ?

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*



Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
Vendredi 3 mars 1916

*Reçu le 13 mars*

Mon cher Paul,

Hier, notre train de 8h moins 1/4 nous a amené aux Laumes vers midi 1/2. Là, une tapissière nous attendait pour faire le trajet de 10 m de la gare à Flavigny. Les trois premiers kilomètres se font dans le bas de la vallée qui est assez large et plate au début. Puis, on grimpe subitement sur le côté nord et le panorama devient très joli. Les collines s'élèvent au fur et à mesure qu'on monte. À ce moment-là, une petite pluie fine nous surprend et voilà le paysage, ce qui fait paraître les collines de véritables montagnes. La route est très sinueuse et traverse des bois avant d'arriver sur le plateau. Flavigny apparaît très tassé. En effet le village est composé de vieilles maisons ayant grand air, porches, tourelles, fenêtres renaissance, toutes séparées de petites ruelles où les voitures ne peuvent pas se croiser. Cela donne tout à fait l'aspect d'une très vieille petite ville fortifiée, car il faut entrer par d'anciennes portes.

La maison Lacordaire occupe les anciens bâtiments d'un couvent. On n'y arrive après avoir traversé le pays. De l'autre côté, la pension domine de très haut la vallée et la vue est superbe. Nos chambres sont au Nord et donnent sur le jardin qui domine en rempart le paysage. Nous avons été reçus à notre arrivée par la demoiselle qui dirige la pension (tout à fait type Louise Guerrin). Nous sommes très bien installés ; nos chambres sont très hautes de plafond, mais se chauffent bien. J'ai dans la mienne un poêle à bois genre cheminée au milieu de la pièce. En laissant la porte ouverte, la chambre de Marcel et Henriette arrive à se chauffer suffisamment. Il y a deux doubles fenêtres.

On est très peu nombreux actuellement : deux vieilles dames à demeure, une demoiselle de la + rouge qui est venu prendre un peu de repos, une autre dame, et une jeune femme, très gentille, des environs de Nancy, qui est là avec ses 2 petits garçons de 6 et 4 ans, le dernier tout le portrait de Marcel (un petit frisé aux yeux bleus), s'entend déjà très bien avec lui. Marcel cette nuit a été fatigué et souffrant de l'estomac ; tantôt il est déjà remis. J'espère que demain il fera beau et que je pourrai le promener. Il a passé toute sa journée à travailler à ses constructions ; il commence à devenir assez habile.

Tout embrassons tous deux, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse

Samedi

Marcel t'envoie ces petites fleurs cueillies dans le jardin tout à l'heure. Nous y avons fait un tour. Il y a des terrasses d'où la vue est superbe, puis le parc descend à pic par des escaliers jusqu'à la vallée où coule un ruisseau tout en bas ; on entend son bruit de torrents de la maison. Le haut des arbres du ravin arrive jusqu'au rempart des terrasses, ce qui doit cacher la vue l'été.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
Dimanche 5 mars 1916

*Reçu le 11 mars*

Mon cher Paul,

Je viens de laisser Marcel avec Henriette sur les terrasses où il joue aux boules. Auparavant, nous avons été nous promener dans le parc. Là, on ne pourrait pas laisser un enfant seul, car il se perdrait ; c'est grand et surtout très accidenté. Les petits sentiers descendent parfois à pic ; il y a un endroit avec des rochers et une grotte. L'été tout ce parc en pente raide doit être une vraie forêt vierge tant il y a de grands arbres et des sapins. Les lierres courent sur les branches et forme d'épais tapis, parterres, parsemés du bleu vif des pervenches. Marcel en a rapporté tout un bouquet et il m'en donne une à t'envoyer. Tout au bas du parc, on arrive à des vergers à la normande. Puis ce sont des prairies qui descendent jusqu'au ruisseau torrentueux de la vallée. Tout ce pays avec ses vues très étendues de tous côtés est très joli. En bas du parc une très jolie allée de sapins nous conduisit à une grille ; je m'aperçus que nous arrivions à un petit cimetière qui dû être autrefois très bien entretenu avec ses petites allées cailloutées. Je vis sur les croix qu'étaient enterrés là des dominicains qui ont habité ce couvent.

Les repas ici sont de bonne heure. Le matin Henriette va chercher à 8 heures nos petits déjeuners ; le déjeuner est à 11 heures 1/2. Notre menu ce matin était :

Charcuterie (pâté, jambon, saucisson)  
Poulet rôti et petits pois  
Salade  
Fromage et tarte aux prunes

La cuisine est très bonne. Le soir dîner à 6h 1/2. Aussi nous couchons-nous de bonne heure.

Nous ferons ici comme tu le vois, en même temps qu'une cure de grand air, une cure de repos. À 4 heures nous goûtons avec du pain et du chocolat.

Hier, nous avons été passer la fin de l'après-midi chez la jeune femme qui a deux petits garçons dans les âges de Marcel. Tantôt, c'est elle qui viendra nous voir. Marcel est très content d'avoir ainsi des petits compagnons de jeu. Cette jeune femme est du même pays que Renée Hallopeau et elle la connaît bien. Elle connaît aussi quelques personnes de Chalon que Laure connaît bien.

Depuis mon arrivée ici, je n'ai eu qu'une lettre de Laure. Pierre se trouve actuellement auprès de Jean ; j'ai hâte d'avoir de ses nouvelles. Je voudrais bien savoir aussi si George et Henri sont toujours au même endroit.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie de bons baisers. Il joue à ses constructions sur la table devant ta photographie pour que tu admires ce qu'il fait.

Thérèse

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, mardi 7 mars 1916

Ma chère Thérèse,

Nous avons été très heureux d'avoir des nouvelles de votre arrivée à Flavigny. D'après la carte postale que vous m'envoyez, le pays paraît superbe. J'espère que vous y trouverez bien ainsi que Marcel.

Je suis en ce moment bien inquiet de Georges. Il est en pleine fournaise au N.O. de Verdun. J'ai reçu de lui lettre et carte du 25 et 26 février. Je vous les envoie en communication. Comme toujours son moral est excellent et il reste gouailleur sous la tempête, mais depuis plusieurs jours je ne pense qu'à lui et ce soir en lisant le communiqué je suis mortellement inquiet. Béthincourt dont parle le communiqué est l'endroit de son cantonnement. C'est là qu'il est en position. Il ferme l'aile gauche française. Et vous voyez qu'après avoir échoué dans leur furieuse attaque sur le centre et à l'est, les Allemands portent leur violence à l'ouest c'est-à-dire sur la côte de l'Oise sur Béthincourt. Le communiqué de ce matin disait déjà qu'ils s'étaient emparés du village de Forges, or Béthincourt est à 3 km de Forges.

Vous devinez ma chère Thérèse dans quel état je me trouve.

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon bon petit Marcel. Donnez-moi des nouvelles de Paul quand vous en aurez.

Bien tristement, Paul Wallon

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 7 mars 1916

*Reçu le 26 mars*

Ma chère Thérèse. Ma dernière carte était du 3. Le lendemain, je recevais ta lettre du 26 février. D'après elle, tu as bien reçu ma lettre du 3 février et pourtant tu ne réponds pas à ce que je t'y avais demandé : l'adresse des Weiller. Je croyais te l'avoir demandée de façon bien nette cependant. Au reçu de cette carte, n'oublie donc pas de me la donner, car j'en ai besoin. Je pense avoir bientôt des nouvelles de ton arrivée à Flavigny. Je pense que tu auras fait ce voyage dans des conditions de confort suffisantes pour que la grippe de Marcel n'augmente pas. Quoique la température ne soit pas bien élevée, tu auras peut-être l'occasion pendant ton séjour à Flavigny de faire quelques dessins dehors. Pourtant méfie-toi, car en cette saison on prend facilement froid. Il n'y a guère qu'au soleil qu'il fait bon. Sitôt qu'il disparaît, on voit bien qu'on n'en est pas encore au printemps. Madeleine a eu la gentillesse de m'écrire une autre carte le 21 février. Malheureusement, ses cartes sont écrites beaucoup trop fines, et ne peuvent être lues par la censure. J'en suis donc privé. Lorsqu'elle aura encore quelque temps à me consacrer, dis-lui de prendre plutôt du papier à lettres. Elle n'aura pas alors à tant serrer ses lignes. Le temps est redevenu humide. Nous avons du vent, aussi fait-il froid et désagréable. Mille bons baisers à tous deux.

Paul

P. S. Encore une fois, n'oublie pas que je désire l'adresse des Weiller.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)

Mardi 7 mars 1916

*Reçu le 14 mars*

Mon cher Paul,

Je t'envoie deux photographies faites par Marguerite Calas et qu'elle vient de m'envoyer ; celle où je suis avec Marcel aurait été encore mieux si Marcel n'avait pas pris ce drôle d'air. Celle où il est joufflu est amusante, et c'est bien l'expression qu'il a quelquefois. Tantôt, nous avons eu une belle journée avec un soleil presque chaud. Cela va faire fondre la neige qui partout tient encore. Nous avons pu nous lancer des boules de neige tout à l'heure, Marcel et moi en nous promenant. Dans les petites rues, les enfants s'amuse avec des petites luges et font des descentes en tournant. Toute cette vieille petite ville sous la neige à la tombée de la nuit et éclairée à l'électricité à un aspect de décor de théâtre. Quand il fera assez chaud, je ne manquerai pas de modèle à dessiner : des cours tout en pente avec autour des escaliers de pierre, une tourelle, des entrées de cave sous des voûtes, un chariot, un tas de fumier, des recoins pittoresques, de vieilles portes à clous, etc. Par moment, en regardant toutes ces vieilles maisons de pierres qui durent être très soignées autrefois et qui donnent un aspect d'aisance, on se croirait à plusieurs siècles en arrière ; surtout hier, avec l'animation des passants qui étaient tout encapuchonnés, il manquait seulement la pointe aux chaussons pour rappeler le Moyen Âge.



Cet après-midi, Marcel après le goûter a été chercher les deux petits garçons pour jouer ensemble. Il devient assez fort à présent pour copier lui-même les modèles du livre de construction. Il a une telle passion pour ce jeu, et cela l'occupe si bien, que je devrais toujours le joindre à mes bagages dans nos déplacements.

Marie-Pierre m'écrit, les dernières nouvelles qu'elle a sont du 1er mars ; elle est impatiente d'en avoir de plus récentes, car Pierre d'après ce qu'elle croit comprendre ne devra pas rester inactif ces temps-ci. Je ne reçois pas encore un courrier bien important de la famille.

Nous t'embrassons bien tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)

Jeudi 9 mars 1916

*Reçu le 17 mars*

Mon cher Paul,

Il a de nouveau neigé ce matin, mais tantôt, cela a tout fondu, car il faisait très doux. Nous venons de faire une très jolie promenade. Arrivée dans le fond de la vallée, je laissais Marcel avec Henriette et le plus jeune des petits garçons, nos voisins, et je partis avec la jeune femme et son fils de 6 ans qui marche lui très bien. Nous sommes allés du côté d'Alise Ste-Reine, que nous aperçûmes bientôt sur la colline en face. Pour ne pas revenir par le même chemin, nous prîmes un vallon qui traversait en grim pant la colline dont nous venions de faire le tour. Il y avait là un bois avec des sapins, des buis en fleur et par terre de jolie mousse. Non loin coulait un ruisseau qu'on entendait cascader. Tout en haut, on se trouvait brusquement sur une sorte de plateau, sorte de chaume avec rares tout petits sapins ; le long du chemin on trouvait des petits chardons et on avait l'impression de se trouver sur la haute montagne. De l'autre côté de ce plateau, nous nous trouvâmes au-dessus de la vallée où étaient restés les enfants ; en face, Flavigny apparaissait proche. Un petit chemin entre deux rochers nous permit de retrouver en bas la route. Nous avons constaté que d'ici peu il y aurait des quantités de fleurs de printemps qui ne tarderaient pas à s'épanouir. Je t'en envoie des échantillons. Tous les jours, s'il fait beau, nous organiserons ainsi de jolies promenades ; il y en a des quantités à faire. Je viens de recevoir une lettre de père du 7, il avait des lettres de Georges du 25 et 26 fort intéressantes, mais bien inquiétantes par tous les dangers qu'il a dû courir et qui sans doute ne sont pas terminés. Je n'ai pas d'autres nouvelles, mais j'en attends de tous avec impatience. Tous ces temps-ci, on lit avec intérêt les journaux, et avec confiance aussi. Marcel va aller porter cette lettre à la boîte qui est à la porte d'entrée, c'est si loin d'ici que c'est une vraie promenade à travers couloirs, escaliers, cloître, etc. Ces constructions l'occupent toujours beaucoup. Il copie à présent exactement les modèles et en est très fier. Chaque matin, il prend sa petite leçon de lecture, et je lui lis des histoires.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, vendredi matin 10 mars 1916

Ma chère Thérèse,

A la lettre d'angoisse que je vous ai écrite et qui s'est croisée avec la vôtre, je m'empresse de vous envoyer des nouvelles rassurantes de Georges. Je reçois de lui, ce matin, un mandat carte avec ces mots datés du 5 mars.

*« Mon cher papa,*

*J'ai pu revenir, aujourd'hui, au cantonnement de l'échelon passer la journée. Nous occupons maintenant une position plus tranquille de beaucoup et j'ai profité d'un moment de liberté pour venir me changer.*

*J'ai pas mal d'argent sur moi et je préfère t'en envoyer un peu.*

*Mille bons baisers à tous, mon cher papa*

*Ton fils qui t'aime, G. W. »*

Vous devinez, ma chère Thérèse, quel soulagement m'a procuré cette lettre. J'en tremble encore d'émotion par réaction.

J'étais si malheureux, il me semblait, en lisant les épouvantables récits de cette féroce bataille que mon pauvre enfant ne pourrait échapper à ce déluge de mitrailles.

Enfin, le 5 mars, c'est-à-dire dimanche, il était encore en vie.

Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère Thérèse, ainsi que mon gentil Marcel.

Votre affectionné, Paul Wallon



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
Samedi 11 mars 1916

*Reçu le 21 mars*

Mon cher Paul,

Je t'envoie la photographie du portrait de Monsieur Eliot. Malheureusement, cela en donne une idée assez fautive, car le relief est atténué et tout paraît gris ainsi. Le doré des cheveux n'existe plus, ni la coloration de la peau qui donne tant de lumière et de vie au dessin. L'expression aussi est atténuée.

Je t'écris avant l'arrivée du courrier, bien qu'il n'y ait plus de neige, il arrive encore assez en retard ces jours-ci. Par le beau temps revenu, nous avons décidé avec la jeune femme de faire une promenade aux environs et en voiture pour emmener les enfants jusqu'à Alise Sainte-Reine. Nous partirons à 1 heure. Il ne faut qu'une heure de voiture. Avec 2 heures là-bas pour visiter l'ancienne ville romaine, nous serons, je pense, rentrés ici pour 5 heures. Les voitures n'étant pas chères ici, nous pourrions de temps en temps visiter ainsi le pays éloigné à peu de frais.

Hier, en allant acheter des anis que j'avais promis à Marcel s'il était très sage, j'ai eu l'occasion de visiter l'ancienne abbaye de Flavigny où est installée la fabrique. Je parlais des Jeannin avec la dame de la maison qui dirige tout actuellement : depuis longtemps, elle est en rapport d'affaires avec eux. Elle fut tout de suite très aimable avec moi et me proposa de voir ce qu'il y avait d'intéressant dans sa maison. Toutes les pièces sont voûtées comme des chapelles. La visite se termina par ce qu'il y avait de plus intéressant : un salon organisé sous un ancien porche. La porte avec ses sculptures est restée telle que, une monumentale cheminée a été rapportée le long d'un des murs de côté. En face une énorme armoire ancienne sculptée en diamants. Toute la pièce est meublée avec le meilleur goût, de meubles anciens. Seule l'électricité est moderne. Mais les lampes placées sur le haut des piliers aux angles et cachées par la corniche envoient leur clarté jusqu'à la voûte très haute. Et la pièce ainsi se trouve dans une demi-obscurité. Toute cette visite t'aurait bien intéressé aussi. Si Laure vient, alors, on nous fera visiter la fabrique elle-même.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 12 mars 1916

*Reçu le 1er avril*

Ma chère Thérèse.

Te voilà de nouveau à la campagne, dans un beau pays où j'espère tu te plairas, quoique la société ne semble pas fort nombreuse. Par tes cartes postales, il y a tout lieu de croire que c'est un endroit quelque peu isolé. Tu me parles d'une femme et de deux enfants, que tu as été voir, mais comme tu n'es pas très explicite sur ce point, j'ignore si c'est une voisine, dans le même établissement que toi, ou la propriétaire, ou une autre habitante de l'endroit. Il se peut que tu m'aies parlé d'elle, dans une autre lettre qui ne serait pas encore arrivée. En effet dans ta lettre du 5, tu me dis : « J'ai été voir la jeune

femme qui a deux petits garçons de l'âge de Marcel. » Sur les photos que tu m'as envoyées cet établissement où tu te trouves, semble admirablement situé. Dominant toute la région environnante. Il a bien l'aspect de ces bâtiments tenus par des religieuses, placés généralement à l'écart et sur des points élevés. Quoique tu ne me donnes aucun détail, je pense que cette maison est encore exploitée par un ordre religieux. J'espère qu'il se trouvera dans cette maison suffisamment de pensionnaires et de pensionnaires agréables pour te tenir compagnie.

Je pense que ma lettre d'aujourd'hui t'arrivera pour le 1er avril. Elle t'apportera tous les souhaits que je puisse faire pour toi, et tous mes vœux à l'occasion de ton anniversaire. Je me réjouis souvent à la pensée que tu te portes toujours bien, et que tu fais tout ton possible pour faire pendant notre séparation forcée les plus grandes réserves de santé. Mais que ce souci de te trouver toujours au bon air ne te fasse pas perdre de vue les plaisirs de se trouver souvent en famille, ou au milieu d'ami et d'une société agréable.

À défaut d'autre chose, je t'ai envoyé il y a quelques jours 2 petits tapis d'un plus grand format que les précédents, mais du même genre. J'espère qu'ils t'arriveront pour ta fête. Ils seront tout au moins un petit souvenir. D'après le temps mis par mon précédent envoi, c'est probable qu'ils t'arriveront fin de ce mois. Tu as dû recevoir maintenant ou ne vas pas tarder à recevoir ma lettre du 27 février. Tu n'oublieras pas de t'y conformer, car je préfère ne pas toucher des mandats. Ma dernière carte été du 7. Je ne sais pas si je t'ai accusé réception de ton colis : les gâteaux, conserve pomme et jambon, de même le 9 j'ai reçu le colis pain, conserve sardine et thon, et pain, raisins secs.

Les premières nouvelles de Flavigny me sont parvenues jeudi dernier où je recevais en même temps ta carte du 3 et ta lettre du 1er. Le lendemain, j'ai eu ta lettre du 4 et hier celles du 5. Toutes les nouvelles que tu me donnes me font bien plaisir. Marcel aura fort à faire s'il se promène dans ce grand jardin, et s'il peut sans crainte courir dans les pelouses et cueillir des fleurs pour ses bouquets. D'après un camarade que je viens de voir et qui est de ce pays-là, il paraît que le pays est très beau. Les curiosités m'a-t-il dit son l'abbaye et la fabrique d'anis. C'est donc pour cela que le pain d'épice de Dijon est à l'anis. Du moment que tu te trouves alors à l'abbaye, tu dois avoir de très grands espaces pour te promener.

J'ai eu une lettre de Louise du 3 mars. Je la plains vraiment d'avoir eu tant de grippe chez elle, qu'elle n'a pas évitée d'ailleurs en ce qui la concerne personnellement. Espérons que ce temps d'hiver pluvieux et malsain va se terminer bientôt, et que nous aurons les beaux jours pour tout de bon. Albert, mon filleul, avait joint une lettre à celle de sa maman, et tu lui feras mes compliments pour son écriture ferme et décidée. N'oublie pas de le lui dire, car il paraît que le pauvre petit m'a déjà souvent écrit et qu'on a négligé de mettre ses lettres à la poste. Cela je ne le pardonne pas à sa maman.

Nous avons maintenant un temps désagréable au possible, pluie, neige fondue, vent, etc. Et malgré cela on sort quand même, car ce n'est guère qu'en marchant que l'on arrive à se réchauffer. J'attends tous ces temps-ci avec plus d'impatience encore que de coutume, les nouvelles de tous les nôtres.

N'oublie pas de m'envoyer l'adresse de René Weiller. Mille bons baisers ma chère Thérèse, particulièrement affectueux à l'occasion de ta fête, à laquelle je ne pourrais participer que de bien loin. Mais Marcel sera bien me remplacer et te donner de bons gros baisers de ma part et un beau bouquet de fleurs sauvages.

Paul

Lundi 13. Je reçois à l'instant ta lettre du 3, me donnant des détails sur ton arrivée à la pension.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
lundi 13 mars 1916

*Reçu le 21 mars*

Mon cher Paul,

Je t'envoie de nouvelles photos de Marcel. Il faisait aujourd'hui chaud comme en été. Nous sommes partis après le déjeuner pour faire une grande promenade et ne revenir que pour le goûter. Nous avons nos compagnons habituels. Henriette garda les petits dans le fond de la vallée pendant que je montais avec la jeune femme et son aîné sur la montagne. Nous eûmes une très belle vue de là-haut. De l'autre côté, on apercevait la grande ligne et les trains qui passaient semblables à des chenilles au fond de la vallée. J'ai reçu une lettre de Laure, mais elle ne me parle de devenir que quelques jours ici la semaine de Pâques. Elle me dit avoir une carte de Philippe du 2, mais fort brève avec son : « Tout va bien ». Elle a des nouvelles de Louis d'une huitaine en retard. Laure me dit aussi qu'elle attend pour la semaine prochaine les des Maisons qu'elle a invités tous deux à faire un séjour chez elle.

Le 4 mars, il est parti pour toi : 2 hg de pain, 1 hg 1/2 de figues, 1 b. de lait concentré. (Tu me diras si je dois te faire envoyer à nouveau de ce lait.)

Le 8 mars : 2 hg de pain, 2 b. veau en gelée, 2 b. langues.

Les envois précédents étaient :

23 février : 2 hg pain, 2 hg raisins sec.

26 février : 2 hg pain, 3 savonnettes, 1 b. saucisses à la gelée, 1 jambon, 1 b. fromage tête de porc.

1er mars : 1 hg pain d'épice, 1 b. lactée Vinay, 1 b. truite saumonée.

Je t'enverrai tantôt un mandat de 40 fr. et quelques jours plus tard un de 10 fr.

Je suis bien contente de ce beau temps qui permet à Marcel de rester longtemps dehors ; le fond de son teint se brunit beaucoup ces jours-ci et il est toujours d'une humeur joyeuse au retour de ses promenades. Je pense même bientôt m'installer dehors pour coudre s'il fait si doux, ce qui me permettrait de rester encore davantage à l'air. Je pourrais aussi aller dessiner un des jolis coins du bourg.

Nous t'envoyons tous de nos meilleurs baisers, mon cher Paul.

Thérèse

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mercredi 15 mars 1916

*Reçu le 23 mars*

Mon cher Paul,

J'ai reçu aujourd'hui de bonnes nouvelles de Pierre et de Georges. Ces nouvelles ne sont malheureusement pas récentes et remontent à une dizaine de jours. La grosse inquiétude que nous avons pour eux existe toujours, mais se trouve à présent diminuée. La lettre de père est datée d'hier. Il ne me parle ni d'Émile, ni d'Henri.

1916-1918

Je pense qu'il en a aussi de bonnes nouvelles. On sent que son angoisse était si grande pour Georges qui a été très exposé qu'il ne parle que de lui. J'ai reçu ta carte du 22 février. Je t'avais envoyé un mandat de 40 fr. avant-hier. Je suspends d'après ta carte les envois d'argent jusqu'à nouvel ordre. J'avais parlé au Crédit Lyonnais de cette question envoi, mais on ne voulait pas s'en charger. Je me renseignerai au sujet des billets de banque allemands à envoyer.

Nos projets d'été ne sont pas encore fixés bien que nous ayons l'intention de passer la plus grande partie du temps aux Dalles. J'aurais bien aimé m'y installer dès le mois de juin si quelques personnes de la famille y allaient dès cette époque. Dans tous les cas, Marcel et moi y serons sûrement pour le 1er juillet, et même sans doute dès fin juin.

Je pense rester ici jusqu'au début de mai. Marie-Pierre m'ayant beaucoup demandé d'aller la voir fin mai après le départ de sa mère pour la campagne afin de ne pas se sentir brusquement seule, je lui ai dit que j'irai probablement la voir. En quittant Flavigny, nous pourrions nous arrêter une quinzaine à Chalon, et de là, nous rendre à Roanne (chemin de fer direct). Il nous faudra repasser par Paris pour aller à la mer, mais je tâcherai de n'y rester que quelques jours, pour éviter le plus possible les fortes chaleurs de ce moment-là.

Dans la famille, personne, je crois ne veut faire de projets à l'avance. Cependant Madeleine, je sais, a le grand désir d'aller cet été aux Dalles, et le plus longtemps possible, ses enfants ayant été privés des bains de mer l'été dernier puisqu'ils étaient à Presles. Louise se ménage en ce moment et ne fait pas de projet à l'avance. Si elle se trouvait immobilisée cet été, elle pourrait toujours nous confier les enfants à la mer.

Louise m'a prêté les « Abeilles » de Maeterlinck. Je vais pouvoir lire ce livre ici. J'ai apporté beaucoup d'ouvrages, si bien que le temps passera ainsi plus vite. Nos jolies promenades chaque jour sont une bonne distraction. Je n'ai pas encore dessiné, mais je compte bien ne pas quitter ce joli pays sans emporter des feuilles remplies dans mon album. Les sujets sont trop nombreux pour ne pas en profiter.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Ci-joint une petite lettre de Marcel.

*Lettre de Marcel à son père*

Flavigny, mercredi 15 mars 1916

*Reçu le 23 mars*

Papa, j'ai reçu tes jouets, je suis très content. Je m'amuse beaucoup avec ; je fais tout ce qu'on a sur le modèle : des belles grues, des chariots. Je joue avec un arc au jardin. Je joue à cache-cache avec les petits garçons : un Pierre est un André. J'ai été voir avec eux des petits lapins, et puis, il y avait un petit cochon d'Inde qui s'en allait, alors tout le monde a ri.

Au revoir papa, je t'envoie une violette. Papa je t'embrasse très bien beaucoup.

Marcel Wallon

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 16 mars 1916

*Reçu le 13 avril*

Ma chère Thérèse

J'ai reçu le 13 ta lettre du 3 mars et le même jour ta carte du 6. Le lendemain, j'avais ta lettre du 7. Hier ta carte du 8 est aujourd'hui celle de 10. Je suis bien content d'avoir aussi souvent de tes nouvelles. Je suis vraiment gâté. Tes paquets me viennent aussi régulièrement, celui pain savon, savon conserve m'a été remis le 13. Au sujet de ces colis, j'aimerais autant que tu ne m'envoies plus de conserve pendant un mois. Borne-toi à m'expédier du pain et simplement du pain sans friandises, car j'en ai suffisamment pour un mois de ces dernières. Et même comme je voudrais finir des boîtes de biscuits military, ne m'envoie donc qu'un pain par semaine pendant un mois. Ceci me permettra de diminuer mes provisions. Ta lettre du 3 m'a donné tous les détails que je désirais sur ta nouvelle résidence. Tous les renseignements que tu me donnes m'ont d'ailleurs beaucoup intéressé. Cette vieille ville moyenâgeuse doit être vraiment curieuse. Tu devines le plaisir que m'ont fait tes photos quoique celle où tu te trouves avec Marcel ne nous donne pas des expressions bien ressemblantes. Tu m'annonces de nouvelles photos, j'espère que cette fois tu auras enfin trouvé un photographe qui t'aura réussie. Ici la vie ne change guère. Je vais toujours bien. Mes occupations sont les mêmes. Le temps est toujours nuageux et humide.

Mille bons baisers à vous deux.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
vendredi 17 mars 1916

*Reçu le 24 mars*

Mon cher Paul,

Le temps continu à être très beau. Nous sommes matins et après-midi au jardin. Marcel s'y amuse beaucoup avec les petits garçons ; ils jouent avec des arcs de leur fabrication et font des parties de cache-cache. Il y a des petites chaises pliantes très confortables pour coudre. De cette terrasse, on n'entend aucun bruit, que le chant des oiseaux et des coqs des environs. Il ne monte aucun bruit de la vallée où les champs, les prairies et les vignes sont déserts encore à cette époque de l'année.

Hier, après le goûter, pendant qu'Henriette gardait Marcel et les petits garçons qui jouaient ensemble, j'ai été avec Madame Voinier avec le petit guide en main faire un tour dans la petite ville et admirer chaque vieille maison les unes après les autres. Nous avons essayé de faire cette promenade une fois avec les enfants, mais cela n'avait pas l'air de les intéresser assez, comme tu peux te le figurer. Les rues sont si peu larges, que sans le guide, on pourrait passer bien des fois devant des maisons sans s'apercevoir qu'en haut, elles ont de jolies fenêtres ou autres curiosités. Tantôt,

nous pensons aller voir le musée qui se trouve dans une très vieille maison avec une vieille tour et porte à clous. Nous visitons ainsi petit à petit le pays.

Marcel me charge de t'envoyer quelques lettres et chiffres qu'il a décalqués sur un livre. Tu verras qu'il a attrapé un coup de main plus sûr, mais beaucoup de progrès sont à faire encore. Tous les matins, je le fais lire quelques minutes des mots simples et même des phrases comme : « bébé a obéi », ce qui le rend très fier, car il n'a pas trop de peine à les lire. Je lui ferai faire aussi des jambages, car il sait déjà à peu près faire les bâtons.

Je n'ai reçu que le journal aujourd'hui. J'espère que j'aurai de nouveau prochainement d'autres nouvelles de la famille à te communiquer.

Nous t'embrassons tous deux, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Pierre à sa sœur Thérèse*

Samedi 18 mars 1916  
15 heures

Ma chère Thérèse,

Je te remercie de ta carte postale du 12. Je suis heureux que Marcel et toi soyez maintenant à la campagne et au bon air. J'ai pris le 10 au soir le commandement de mon bataillon. Mon chef de B<sup>on</sup> (de réserve) 54 ans, etc. fatigué, s'étant fait évacuer à temps. J'ai poussé le 11 une contre-attaque à la tête de mon B<sup>on</sup> avec le colonel et la C<sup>ie</sup> hors rang. Un autre B<sup>on</sup> arrêté par des tirs de barrage n'a pu suivre. Résultat, colonel blessé 3 fois, 120 hommes hors de combat, etc., etc. Voilà le 5e jour que j'occupe en première ligne le terrain où nous nous sommes battus le 11 et où le 13 au soir nous sommes venus relever d'autres troupes. Bombardement intense le 14. J'ai perdu 150 hommes environ. Repoussé 2 attaques sur ma gauche, de jour et de nuit à la grenade. Hier soir petite lutte à la grenade localisée sur ma gauche. On ne peut travailler que de nuit à cause du bombardement. J'espère que mon bataillon sera relevé cette nuit comme cela m'a été promis. 5 jours de première ligne dans les conditions actuelles tendent les nerfs outre mesure. Chaque jour on m'annonce de l'arrière une attaque possible qu'il ne se dessine jamais complètement. D'ailleurs je suis sur un perpétuel qui-vive. D'autant plus que ma ligne est très longue et à contre-pente. Les boches travaillent à 200 ou à 300 mètres de moi de l'autre côté de la crête. Dès que nous serons relevés, nous irons demain ou après-demain au repos pour nous reformer. Mon bataillon en 8 jours a perdu 300 hommes environ. Tu penses s'il manque des caporaux, sergents, officiers, etc., mes 3 lieutenants de la 10e C<sup>ie</sup> ont été blessés. Un 4e qu'on m'a donné a été blessé aussi. Sur ces 4, il y a un blessé très grave, un autre assez grave, les deux autres légers. Je pense d'ailleurs garder maintenant le 3e bataillon.

Amitiés à Marcel. Je t'embrasse tendrement.

Pierre

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
dimanche 19 mars 1916

*Reçu le 27 mars*

Mon cher Paul,

Laure m'envoie des nouvelles de Pierre du 11. Par un camarade, on apprend qu'il était sain et sauf ce jour-là. Nous attendons avec anxiété les prochaines nouvelles. De Georges, je n'ai pas eu de plus récentes nouvelles que celles que je t'ai envoyées et qui étaient bonnes. Ces jours-ci, j'ouvre avec grande hâte le courrier lorsqu'il arrive, tant j'attends impatiemment ces temps-ci des nouvelles de tous. J'ai été hier bien heureuse d'avoir enfin une lettre de toi, car tous ces temps-ci je n'avais que des cartes. Il me semble que vous avez eu comme nous à peu près à la même époque de grands froids. Maintenant, il fait peut-être là-bas aussi doux qu'ici ces jours-ci. Nous jouissons d'un temps de printemps qui nous permet de longues stations dehors. Marcel s'en trouve déjà bruni. Après le goûter, comme il fait plus frais pour rester assis dans le jardin, nous partons en promenade. Hier, nous avons été dans le bois où quantité de fleurettes poussent par terre et si vives qu'on croirait voir en regardant le sol un tableau de primitif.

Tu me demandes l'adresse des Weiller ? Depuis plus d'un an ils sont 3 rue Frédéric Bastiat et y seront jusqu'à la fin des hostilités.

Hélène recevra ce soir pour 48 heures les deux des Maisons qui seront après demain à Chalon pour un mois. Ce sera une bonne compagnie pour Laure. J'espère que quand cette dernière viendra ici avec ses enfants en mi-avril, il fera aussi beau temps qu'à présent. Je referai avec eux toutes les jolies promenades que j'ai fait ces jours-ci, et d'autres, s'ils viennent en auto. Je crains que tes gants ne subissent un retard, car la manufacture me demande de nouvelles explications au sujet de ma commande (qui est déjà payée) ; ces gens me paraissent tout à fait maboule, ou bien désordre.

Il est parti pour toi le 11 mars : 2 hg pain, 1 hg pruneaux et 2 b. rumsteck à la gelée.

Et le 15 mars : 2 hg pain, 4 b. jambon et 4 b. sardines.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 20 mars 1916 Lundi

*Reçu le 7 avril*

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ta lettre du 16 février me parlant de tes mandats envoyés en septembre, samedi dernier. Si tu emploies pour tes mandats la même inscription que sur tes enveloppes, il ne doit pas y avoir de confusion, car il n'y a en Allemagne qu'un



Offiziergefangenenlager à Celle - Schloss - Hanovre. Il faut toutefois prendre garde d'éviter un seul de ces mots, car il y a non loin d'ici à Cellelager, un camp pour civils et soldats, qui étant d'une grosse importance est plus connu que celui où je me trouve, et par suite en cas d'adresse mal mise la correspondance risque de s'y rendre. En tout cas tu pourrais ne pas négliger de mettre toujours mon prénom, car si j'ai un homonyme, il est peu probable qu'il ait aussi mon prénom. Ton mandat du 26 janvier a dû vraisemblablement subir le même sort.

J'ai reçu ta lettre du 9 mars. Je me réjouis des belles promenades que tu peux faire. La neige par contre doit gêner un peu tes sorties aux environs. Tes lettres avec tous leurs détails me font bien plaisir, je peux te suivre ainsi dans toutes tes allées et venues, et tes cartes postales me permettent de bien me représenter le pays où tu vis actuellement. Ces petites fleurs que tu joins parfois à tes lettres m'apportent toujours comme un parfum de France. Ce matin, j'avais ta carte postale du 12. J'espère que la prochaine me parlera de Pierre. Ce brave Marcel doit être tout à fait à son affaire avec ces deux nouveaux petits camarades. Ils doivent tous les trois faire de bien bonnes parties.

Il règne depuis quelque temps ici, une atmosphère de départ. Aujourd'hui, quelques prêtres vont retourner dans leur paroisse, suivant ainsi l'exemple de confrères partis précédemment. Pour moi voilà que j'espère un peu aussi voir mon internement transféré bientôt en Suisse. J'ignore toutefois la date de ce transfert. Il ne peut guère avoir lieu avant plusieurs semaines c'est-à-dire en mai probablement. Ceci comme tu le penses me rend bien content. Car c'est pour moi la possibilité de recevoir ta visite. Cette décision est si agréable pour moi que j'évite d'y trop penser, ne voulant réellement y croire que lorsque je me trouverai là-bas. D'ici là, tu peux toujours commencer à te renseigner pour savoir s'il te faudrait un passeport pour la Suisse, ce qui serait en tout cas plus prudent. Sitôt que je pourrais te donner d'autres détails, je t'écrirai. Pour le moment, il n'y a qu'à attendre patiemment. Nous serions un certain nombre de prisonniers civils transférés en Suisse, pour des raisons diverses. J'ignore naturellement l'endroit affecté à notre séjour.

Le temps est ici doux. Le ciel pourtant est couvert, et le soleil à peine à percer. Je me promène toujours régulièrement. Je continue mon anglais. Je vais continuer mon espagnol, quoique mon professeur soit l'un des partants d'aujourd'hui. Le nombre de leçons que j'ai prises me permet toutefois de continuer à travailler seul, et comme c'est une langue intéressante, je compte bien ne pas la négliger avant d'être un peu plus ferré.

J'ai reçu ce matin ton colis : pain, pain d'épice, fruits, chocolat. Ainsi que je te l'ai écrit précédemment, ne m'envoie plus jusqu'à nouvel ordre, ni conserve, ni friandise. J'en ai bien suffisamment pour le moment. Cesse même tout envoi, même de pain, à partir du 15 avril, et cela pendant un mois. Je ne sais si je t'ai dit avoir reçu tes gants de Saint-Étienne. J'ai envoyé il y a quelques jours deux petits dessous à Germaine Rivière pour me faire pardonner de ne lui avoir jamais répondu à ses lettres. Ils sont dans le genre de ceux que je t'ai fait, mais avec un fil plus gros, car je n'ai pu retrouver le même.

Au revoir, ma chère petite Thérèse. Je t'envoie mille bons baisers, ainsi qu'à Marcel. Donne mes nouvelles à tous et puisses-tu toujours m'en donner de bonnes de tous.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mardi 21 mars 1916

*Reçu le 29 mars*

Mon cher Paul,

Je reçois une lettre de père du 19. Il avait de bonnes nouvelles de Georges du 13. Celles d'Henri et d'Émile du 15 et 16 sont également bonnes. Ceux-ci ne donnent pas d'inquiétudes en ce moment. Je n'ai pas d'autres nouvelles et ne sais rien de Pierre depuis les nouvelles du 11.

Pour notre premier jour de printemps, nous avons un peu de pluie. Nous allumons un peu de feu depuis 2 jours, car il fait plus frais et humide. Marcel s'est même enrhumé. Je le soigne avec des cataplasmes pour qu'il se guérisse plus vite. Nous ne pourrons pas sortir tantôt. J'en profiterai pour étudier le guide de la région que je viens de recevoir et je pourrais préparer de grandes promenades à faire avec les Jeannin.

Tu as eu une bonne idée de te mettre à l'espagnol. C'est une très belle langue, la plus belle aux dires de beaucoup de personnes. Tu vas pouvoir lire les chefs-d'œuvre espagnols dans le texte. Que lis-tu en ce moment en anglais ?

Marcel est toujours un passionné de construction. Mais à présent, dès qu'il en a terminé une, il la démolit pour en faire vite une autre. Il aime beaucoup aussi colorier des catalogues avec ses crayons de couleur, car maintenant, ses albums sont terminés. Il le fait très soigneusement en ayant soin de mettre très légèrement le rouge sur les visages de façon qu'il soit rose et non rouge, car « les gens qui sont représentés ne sont pas des peaux rouges. » Les deux petits garçons viendront tout à l'heure jouer avec lui. Ils lui apporteront quelques joujoux qu'on vient de leur envoyer de Lunéville et qu'ils n'avaient pas pris en partant, et ils joueront avec. Mais je pense que demain on rentrera tous ces joujoux et qu'on pourra retourner au jardin et à des jeux plus mouvementés.

Je t'envoie encore quelques petites violettes choisies par Marcel pour toi. Tu me diras si tu as reçu mes lettres du 23 janvier et du 2 février. Je n'ai rien reçu de toi entre ta carte du 13 décembre et ta lettre du 1er janvier ; je ne me rappelle plus si je te l'ai déjà dit.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
jeudi 23 mars 1916

*Reçu le 5 avril*

Mon cher Paul,

Je n'ai pas eu de lettres au courrier d'aujourd'hui, et j'espérais tant en avoir enfin de Pierre ! Je m'inquiète à rester si longtemps sans nouvelles de lui. Le temps ne veut pas se remettre au beau ; nous avons des giboulées. Nous sommes cependant sortis tantôt. Nous sommes allés derrière Flavigny sur le plateau où on laboure les champs en ce moment. Au-delà de ce plateau, on arrive à une jolie vallée toute bleutée cet après-midi. Nous sommes restés là à la regarder d'en haut, car cela nous aurait entraînés dans une trop longue promenade si nous avions descendu la route qui passe à travers de petits bois et des rochers avant d'arriver aux champs et aux prairies d'en bas. Partout les aubépines sont prêtes à s'épanouir, et on trouve le long des chemins de quoi faire de jolis bouquets de coucous et de violettes. Marcel en traversant le village trouve un grand amusement à faire peur aux poules et aux canards ; il trouve très drôle de les faire envoler brusquement en courant sur eux ; mais si un chien survient, il court en sens contraire aussi vite qu'il était venu. Il est presque remis de son rhume maintenant. J'ai été pris un peu moi-même ces jours-ci ; aussi, le soir, comme deux vieux, nous prenions une bonne tisane pour nous remettre plus vite et cela nous a en effet réussi.

Je continue à le faire travailler un peu tous les matins (1/4 d'heure) il en est toujours à épeler : il me semble qu'il a encore trop de peine à prononcer d'un seul coup deux lettres ensemble pour insister à le lui faire faire. Il semble écrire avec assez de facilités des jambages. Il sera bientôt faire des U.

Nous t'embrassons, tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, vendredi 24 mars 1916

Ma chère Thérèse,

Les dernières nouvelles de Georges sont du 17 mars, reçues le 20 :

*«... à se sentir dans ces bois si touffus, par un temps splendide, on éprouve encore plus le regret de ces journées et de ces mois perdus d'une façon aussi stupide. Ici, notre installation s'achève. Casemates et abris sont à peu près terminés et, d'une terre inhospitalière, nous avons fait un petit village souterrain dans lequel on pourra narguer, affronter d'une façon plus sûre les marmitages ... »*

D'Émile j'ai reçu hier soir une lettre du 21 et d'Henri le 18 mars une lettre du 16. Henri a dû retourner, avec son bataillon, aux tranchées lundi dernier. Il avait bien profité de son séjour au camp pour des promenades à cheval qui ont pour lui beaucoup d'attraits.

Émile, depuis quelques jours au repos, devait repartir pour les tranchées hier. De Charles Madeleine reçoit, je crois, toujours de bonnes nouvelles.

Je souhaite ma chère Thérèse que vous soyez rassurée sur votre frère Pierre. Cette bataille sur Verdun est terrible et si longue !

C'est une vie d'angoisse continuelle pour tous ceux qui y ont engagé des êtres chers.

Je ne sais pas si vous pensez comme moi, mais les communiqués me semblent manquer de sincérité. Ils annoncent souvent que nous avons repris à l'ennemi des positions que l'on ne nous avait pas dites perdues. Et puis à Verdun !... Il semble que malgré une hécatombe terrible, dit-on, les Allemands avancent toujours. Hier, d'après le communiqué, « toutes les tentatives faites par l'ennemi pour déboucher du bois d'Avocourt ont été arrêtées par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. L'ennemi ne peut prendre pied sur le petit mamelon d'Haucourt (il n'a donc pas été arrêté) – à 1 km environ au SO de Malancourt » or Malancourt est également au SO de Béthincourt où se trouvait Georges il y a qq temps. Béthincourt serait donc au pouvoir des Allemands ? Pourquoi si peu de clarté dans les communiqués officiels ? Si peu de sincérité ! Ne vaudrait-il pas mieux nous dire toujours la vérité. Ce n'est pas tout de toujours parler du calme, de la grandeur d'âme du pays, il faut lui prouver qu'on a confiance en lui, en son calme, en sa grandeur d'âme vis-à-vis du danger.

Enfin si le résultat final est pour moi hors de doute, la victoire certaine, j'appréhende encore de terribles épreuves. Unissons nos vœux et nos espérances, ma chère Thérèse, pour que de nouveaux malheurs personnels nous soient épargnés ; je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon gentil petit Marcel dont l'affectueux babillage me manque beaucoup, dites-le-lui.

Votre bien affectionné, Paul Wallon

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 25 mars 1916 Samedi

*Reçu le 13 avril*

Ma chère Thérèse,

Je viens d'avoir ta carte de du 18. Ta lettre du 11 mai m'est parvenue mardi dernier, avec celle du 13. Les photos m'ont fait grand plaisir. Le portrait de Marcel doit être en effet un bien joli portrait d'enfant. Il me semble seulement qu'on lui a fait des yeux un peu grandis. Ce nous sera un bien précieux souvenir et tu as eu une bien bonne idée de demander ce dessin. C'est tellement plus agréable à regarder qu'une photo. Les deux autres épreuves de Marcel et son ours sont bien amusantes. Je commence maintenant à en avoir une certaine collection, ce dont j'avais été fortement sevré au début. D'après tes premières lettres, j'avais cru que ta pension se trouvait à l'abbaye. Il semble que non puisque la fabrique d'anis y est installée. Néanmoins tout ceci doit faire partie d'un même ensemble. Tu as en somme bien choisi ton lieu de résidence puisque tu peux visiter des choses intéressantes et que les promenades aux environs ne manquent pas. J'ai tes cartes du 15 et 16 et ta lettre du 15. Cette dernière me parle de tes projets pour l'été. Tu as raison d'aller de bonne heure à la mer. Toutefois ces projets auront peut-être à subir quelques modifications. Ton voyage à Chalon correspondra peut-être avec les changements dont je te parlais dans ma lettre de lundi dernier. La lettre de Marcel m'a fait bien plaisir. Dis-lui aussi que j'ai trouvé qu'il avait fait beaucoup de progrès et que les lettres et chiffres qu'il a décalqués sont très bien réussis. Sa petite violette était bien jolie. Nous avons un vrai temps d'hiver, avec neige. Malheureusement la saison veut qu'elles ne tiennent pas et dans l'après-midi, le soleil la fondant on patauge dans la boue.

Bons et affectueux baisers.

Paul

P. S. Reçu colis pain, figues, etc. Colis pain, conserves.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
samedi 25 mars 1916

*Reçu le 1er avril*

Mon cher Paul,

Je reçois une lettre de père me donnant des nouvelles de Georges du 17. Émile et Henri ont écrit aussi le 21 et le 16. Je suis toujours sans nouvelles de Pierre. Depuis le 17 nous ne savons rien de lui. C'est avec impatience et inquiétude aussi que j'attends chaque nouveau courrier. Laure m'écrit qu'elle a une lettre de Jean du 17 et une de Philippe du 15. D'ailleurs, Louis voit de temps en temps Philippe, car il circule beaucoup dans ses parages. Jean et Philippe sont en sécurité actuellement.

Enfin, le beau temps est revenu ; nous avons pu nous installer au jardin dès ce matin. Les enfants de la jeune femme y font même leurs pages d'écriture installés sur les tables de fer ; pendant ce temps, Marcel faisait de jolis bouquets de violettes dont nous ornonos nos chambres. Il y a une charmille qu'un jardinier taille en ce moment à la grande joie des enfants qui viennent choisir dans les pousses coupées des baguettes qui leur serviront de flèches. Il ne quitte pas leurs arcs, les emmène en promenade ; et même, le soir, une fois couché, Marcel me demande comme faveur l'autorisation de lancer encore 2 flèches qui d'ordinaire se multiplient tant on prend plaisir à ce jeu.

Hier, comme il faisait mauvais temps, Marcel avait demandé au petit garçon de venir jouer dans sa chambre avec lui à la fin de la journée, et ils ont fait ensemble des parties de dominos, ce qui est une très bonne chose pour eux, car cela les exerce à compter. Mais cet après-midi, après le goûter, nous irons nous promener ; nous serons ainsi presque toute la journée au grand air. Il fait maintenant clair jusqu'à 6h1/2, heure du dîner. Nous ne rentrons quelquefois que pour cette heure-là.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Il est parti pour toi :

le 18 mars :

2 hg pain, 1 hg chocolat.

1 hg pain d'épice

22 mars :

2 hg pain, 1 saucisson

2 b. lait concentré.



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)

lundi 27 mars 1916

*Reçu le 3 avril*

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta carte du 7 mars comme je te l'ai écrit hier. Tu dois savoir à présent que les Weiller sont toujours rue Bastiat. Ils n'ont pu entrer dans l'appartement qu'ils avaient arrêté à Auteuil à cause de la nouvelle loi : les anciens locataires, même ayant donné congé de leur appartement, pouvant y rester tout le temps des hostilités, tout en ne payant pas. Le plus ennuyeux pour eux, c'est qu'ils n'ont pu faire résilier leur bail encore.

Je suis à présent moins en souci de Pierre sachant qu'il prend un peu de repos ces jours-ci, mais sans doute, cela ne durera pas longtemps. Je n'ai pas d'autres nouvelles de Georges. Je me suis renseigné à la poste : il est bien exact qu'on ne peut envoyer plus d'un maximum de 1000 fr. en argent par an à un prisonnier. Je ne puis toucher les mandats que je t'ai envoyés, car ils sont en cours de route. Dis-moi si tu as refusé mes derniers mandats, depuis celui (26 janvier compris) ; si tu me les as fait renvoyer ?

Marcel me charge de t'envoyer cette fleur cueillie par lui hier dans les bois. Aujourd'hui, il y a du vent et il pleut ; nous ne sortirons pas.

Je reçois une lettre de Charlotte qui s'apprête à aller au Mesnil avec Abel pour plusieurs semaines ; ils ont été tous deux grippés ces temps-ci. Elle me dit que Germaine a été très heureuse de recevoir les petits napperons que tu lui as envoyés. Elle m'annonce la naissance d'une fille de Jeanne Helleu. Cette dernière a bien de la chance d'avoir son mari à Paris. Je vais écrire à Madeleine d'écrire plus gros une autre fois. Je ne sais où est Charles actuellement. Il a passé encore dernièrement à Paris, ce qui me fait supposer qu'il ne doit pas en être loin.

Marcel ne tenant pas en place n'étant pas sorti, je vais le promener entre deux averses malgré le mauvais temps.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie un bon baiser.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mercredi 29 mars 1916

*Reçu le 8 avril*

Mon cher Paul,

J'espère que tu es en possession de tes gants à présent ? On m'annonce qu'ils t'ont été expédiés le 28 février. Je n'ai pas de nouvelles de la famille. Ici, le temps est de nouveau au froid quoiqu'il fasse beau. L'air et le vent sont glacés. Marcel va cependant de temps en temps jouer au jardin. Ses deux petits compagnons de jeu vont depuis avant-hier chaque après-midi de 1 heure à 4 à l'école ; leur mère ayant trouvé ce moyen parfait pour avoir un moment de tranquillité absolue pour écrire et lire ; mais Marcel voit avec plaisir leur retour. Presque chaque jour après le goûter, nous faisons une promenade avec la jeune femme et ses enfants. On emporte du fil pour attacher les bouquets de violettes que l'on fait en route. On commence à voir des bêtes dans la campagne. Nous rencontrons chaque jour, au grand bonheur des enfants, des troupeaux de moutons escortés de chiens qu'il ne ferait pas bon de taquiner. Hier, ceux que nous avons croisés étaient conduits par une vieille femme vêtue d'une longue pèlerine et portant le chapeau des paysannes d'ici : grand bord et petite ruche autour de la petite calotte ronde ; de ses deux bras, elle tenait serré son fouet sur sa poitrine. Elle s'arrêta pour nous parler et nous dit que les moutons n'étaient pas des bêtes dociles à conduire comme on le supposerait au premier abord. Cette femme malgré sa simplicité avait une certaine distinction. D'ailleurs tous les gens de ce pays ici sont généralement sympathiques. Ils ont déjà l'amabilité et la franchise des vrais bourguignons.

Père ne m'a pas écrit s'il avait été à Champagne pour des travaux qu'il voulait y faire ces temps-ci. Je pense de toute façon qu'il ira s'y installer pour Pâques avec Louise et les enfants. Cela ferait le plus grand bien à ces derniers qui sont bien privés de sortie, Louise ne sortant guère. Ils en sont réduits à prendre l'air sur leur balcon, et en attraper aussi les courants d'air.

Nous t'embrassons, mon cher Paul, Marcel et moi bien affectueusement.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
vendredi 31 mars 1916

*Reçu le 8 avril*

Mon cher Paul,

Je reçois une carte du 27 de Pierre qui me dit être en bonne santé. Il pensait retourner où il était précédemment. Nous voici donc à présent rassurés sur son compte. Laure m'écrit que Louis vu le nombre de ses enfants va sans doute se rapprocher d'elle. Si même cela est possible, elle irait le voir avec les enfants pendant les vacances de Pâques. Cela raccourcirait un peu leur séjour ici. Elle est très contente d'avoir auprès d'elle nos amis des Maisons dont elle a reçu aussi le frère aîné venu de Besançon pour voir ses sœurs. Elle leur a fait visiter ces jours-ci ses environs avec la nouvelle voiture qui roule parfaitement, paraît-il. Elle ne me dit pas si elle viendra ici avec ou par le chemin de fer.

Voici le beau temps qui cette fois semble installé. Il n'y a pas de vent, et devant le pavillon le soleil donne bon et vous rôtit. Marcel joue toute la journée sur cette terrasse où il y a de grands espaces pour jouer et courir. En ce moment, il joue avec ses petits amis de retour de l'école ; il y a aussi les 4 petits garçons de l'instituteur qui sont aussi des compagnons de jeu. Il loge ici dans un bâtiment de la pension depuis bientôt deux ans, leurs parents et leurs nombreuses familles ayant dû se réfugier ici.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'oncle Meissas dont le petit-fils a été grippé et est en congé de convalescence. Me sachant en bon air ici, il me demande si on les recevrait ici tous les deux. Il n'y a pas de messieurs actuellement à la pension, mais je sais qu'on en reçoit ; la seule différence avec les dames, c'est qu'il paye 1 fr. de plus de pension par jour. Si cela est basé sur l'appétit, cela est malgré tout un peu exagéré, je crois. Je ne sais si oncle Meissas se décidera à venir ici. Quand il saura les prix de pension, peut-être craindra-t-il que la pension ne soit trop modeste pour lui, car il aime bien le grand confort ; et ici, ce n'est évidemment pas comparable avec son appartement de Paris ; on se chauffe au bois et les chambres sont éclairées par des lampes à pétrole.

Marcel t'envoie un bon baiser, mon cher Paul ; je t'embrasse tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Suzanne Demangeon à Marcel*

Paris, 1er avril 1916

Mon cher petit Marcel,

Si tu savais la bonne surprise que nous avons eue hier au déjeuner : tout d'un coup nous entendons sonner et on apporte un paquet bien ficelé et portant comme adresse : Mlle et Mr Demangeon, nous nous sommes précipités dessus et nous avons été si contents en voyant ce que c'était que nous en sommes régalez immédiatement ; ils sont délicieux, je suis encore en train d'en manger un.

J'espère que tu t'amuses bien à Flavigny ; la campagne doit être pleine de fleurs. J'ai vu la maison que tu habites, elle n'est pas bien jolie. Je voudrais bien que tu reviennes bientôt : la maison de bon-papa et si triste sans toi.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tante Thérèse.

Suzanne Demangeon

*Lettre de Paul Demangeon à Marcel*

1er avril, Paris, samedi, 1916

Mon cher petit Marcel,

Je remercie bien de ton joli petit envoi d'anis de Flavigny, ils sont délicieux. Il y a trois semaines l'oncle Charles est venu à Paris. J'espère que tu n'es plus enrhumé, car quand tu es parti tu étais très enrhumé. Je me demande si on voit la mer et si Flavigny ressemble aux Petites Dalles. As-tu des petits camarades pour jouer avec eux ? Tu dois bien t'amuser avec ton cerceau dans le jardin. Je t'envoie des décalcomanies.

Je t'embrasse.

Paul Demangeon

*Lettre d'Albert Demangeon à Marcel*

1er avril, Paris, samedi, 1916

Mon cher petit Marcel,

Nous sommes bien contents de ton envoi de bonbons d'anis de Flavigny. Je serais bien content de te revoir. Nous jouons au balcon jusqu'à sept heures du soir. Nous jouons à vendre des choses pour vrai, mais on donne des choses à la place. Tes bonbons sont délicieux, il y en a qui sont parfumés à l'orange, mais seulement le sucre.

Je t'embrasse bien fort.

Albert Demangeon

*Lettre d'Henri Wallon à Marcel*

Mon cher petit Marcel,

Je pense que tu t'amuses toujours à Flavigny et que tu ne fais pas de colère. Le petit Claude est beaucoup plus gentil que quand tu l'as vu, il dit papa et non. Mais il ne dit pas non en parlant il dit non en faisant le signe de tête. J'ai reçu les anis que tu m'as envoyés. Ils étaient très bons. Je pense que ton papa et ta maman vont bien. Le petit Claude est en train de manger sa soupe. Il l'a très mal mangé, il met toujours son pouce dans sa bouche. Je pense que toi tu ne le mets plus par ce que tu n'es plus un bébé. Je voudrais bien savoir si tu sais lire. Je pense que tu es bien gentil avec ta maman et que tu ne te bats pas avec les petits enfants avec qui tu es. Je pense voir les petits Demangeon dimanche prochain. Tu dois être bien ennuyé de ne plus les voir. J'ai oublié aussi de te demander si tu savais écrire, faire des additions, des soustractions et des multiplications et des problèmes et apprendre des leçons. Je crois que tu trouveras Claude bien changé.

Mon cher petit Marcel, je t'embrasse de tout mon cœur et ta maman et ton papa.

Henri Wallon

1916-1918

*Lettres de Jeanne Elio à Thérèse*

37 boulevard de Clichy, mardi soir

Ma chère Thérèse,

Je viens tout de suite vous répondre aux trois questions. Marie-Anne a eu 23 ans en septembre dernier. La famille L. est dans des idées très larges, et je dois le dire pas religieux. Mr L. est libéral et tolérant (comme il le dit) républicain bien entendu. Ils ne sont pas pratiquants ni les uns, ni les autres, ne se moquant jamais des idées religieuses, mais n'en ayant pas ou bien peu. Dans cette famille, on n'a pas de vue mesquine en rien, et une grande mesure de parole.

Mr L. a eu tantôt la visite de votre beau-père qu'il admire en tous points comme beau caractère ; ce serait donc une joie pour lui si sa fille devenait votre belle-sœur. Je suis toute prête à répondre à ce que me demanderait Mme Demangeon sur mes amis L. et Marie-Anne que nous aimons beaucoup tous. Mais le plus difficile serait de faire rencontrer les jeunes gens et où ? Si vous pouviez y être, M.A. serait bien heureuse, et sa mère m'a prié d'être là aussi. Vous et moi mettrions M. A. bien plus à l'aise. Je n'ai pu répondre à mes amis sur le caractère de votre beau-frère. Est-il gai, triste, sérieux, travailleur, intelligent ? Son physique parle en sa faveur et mon frère a eu de lui une très bonne impression.

Je vous embrasse bien tendrement, et espère que tout s'arrangera.  
Amitiés de mère et de Maurice.

Jeanne Elio

37 boulevard de Clichy, samedi (1<sup>er</sup> avril 1916)

Ma chère Thérèse,

Etes-vous au courant ? Mr Lafollye, de lui-même, est allé trouver votre beau-frère pour réengager le projet de mariage pour Marie-Anne. Votre beau-frère a été très favorable, mais il paraît qu'il y a un autre projet pour la fille d'un médecin. M. A. cependant est allée tantôt (d'accord avec Monsieur Wallon *père*) le voir avec son père chez votre belle-sœur ! Que pensez-vous de cela ? M. A. regrette bien que vous ne soyez pas à Paris et voudrait bien vous voir s'il y avait une entrevue avec votre beau-frère. Serait-ce possible ? Mr et Me Lafollye paraissent si désireux de ce mariage que vous pourriez insister de votre côté. Ils ont pensé autrement à cause de la guerre, et la parfaite renommée de la famille W. ferait leur sécurité. Si vous voulez d'autres détails, je vous les donnerai. M. A. qui ne le savait pas, est bien touchée que vous ayez pensé à elle ; cela lui a fait une grande joie. Elle est tellement franche et gentille !

Baisers bien affectueux à vous et à Marcel.

Jeanne Elio

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 1er avril 1916

*Reçu le 20 avril*

Ma chère Thérèse,

C'est aujourd'hui ton anniversaire de naissance que nous passerons une fois de plus loin l'un de l'autre. Espérons que nous n'en aurons plus de nombreuses avant de nous trouver tous réunis. Tu auras eu ces jours-ci de mes nouvelles, ce qui t'aura fait certainement plaisir. Ces jours derniers un de mes compagnons habituels de promenade nous a quittés ; ayant atteint quelques ans, il est rentré en France d'après la convention signée entre le gouvernement français et allemand. Je regrette bien le départ de ce monsieur Prudhomme, car c'était un compagnon agréable et spirituel. C'était un breton, et son plus grand désir était d'aller se retremper un peu dans son pays. Si tu te trouvais à Paris, tu aurais pu le voir lors de son passage. Il aurait pu te donner de vive voix de mes nouvelles toutes fraîches. Nous lui avons fait une imposante escorte jusqu'à sa voiture. Il était très sympathique, aussi fûmes-nous nombreux à le mettre dans son landau.

Depuis deux jours nous avons un temps superbe, un vrai temps de printemps. Il fait même chaud, presque trop chaud au soleil. Puissiez-vous avoir le même beau soleil, que Laure, quand elle viendra te voir, puisse bien profiter de son séjour. J'ai reçu tes cartes postales du 20 et 22, et ta lettre du 21 mars. Hier, j'ai eu ta carte du 24 mars. J'espère un peu une lettre de toi ce soir. Sur tes adresses de lettres et surtout sur tes adresses d'envoi d'argent, il est prudent de mettre mon prénom et mon grade d'officier, afin de faciliter la tâche de la poste, et d'éviter des erreurs avec le camp de soldats près d'ici. Ceci dit quoiqu'en réalité l'adresse telle que tu me la mets soit absolument correcte. Il est probable que ton mandat du mois de mars a pris la même direction que ceux de septembre.

Tu dois avoir maintenant de bonnes nouvelles de Pierre, j'espère. Je compte que tu pourras m'en parler dans une de tes prochaines lettres. Décidément Marcel s'enrhume toujours assez facilement, puisque le voilà encore pincé. Mais au bon air, il se remettra vite. Je suis content de voir qu'il sache si bien s'occuper. Il doit être bien amusant et intéressant à suivre en ce moment. S'il prenait un réel goût pour le dessin, ce lui serait un agréable passe-temps qu'il se préparerait pour plus tard. J'ai bien reçu les lettres du 23 janvier et 2 février, dont tu me parles. Par tes cartes postales, j'arrive à avoir une idée très exacte du pays où tu es, ce pays doit être fort beau, quoique peut-être peu animé. Cela semble assez solitaire. Peu de maisons, peu d'habitations.

Tu ne m'as toujours pas dit si tu avais eu une réponse du ministère. Comme il y a plusieurs mois que tu as fait ta demande, si tu n'as rien reçu tu devrais la renouveler, car cette question solde ne fait pas de doute et tu y as droit. Les femmes de camarades d'ici dans les mêmes conditions que moi reçoivent la solde.

Depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, rien de nouveau ne s'est passé ici, rien de nouveaux au sujet du départ de ceux qui seraient désignés pour aller en Suisse. Notre vie continue son train-train habituel. Pourtant si, il y a eu quelque chose de nouveau ; on m'a fait jouer dans une pièce. Je fais partie de la « troupe ». Dans une petite pièce bouffe en un acte : « On opère sans douleur » (une scène chez un dentiste), j'ai tenu le rôle de domestique, un rôle assez amusant et qui m'a valu même des félicitations. Aussi me voilà engrené, et il me faut maintenant jouer le rôle de directeur, dans « La Recommandation » de Max Mauret, représentée au Grand-Guignol à Paris. C'est une

1916-1918

pièce, en un acte aussi, que nous donnerons probablement dans 15 jours, ainsi qu'une autre « L'Asile de Nuit », où je ne joue pas.

Ainsi que je te l'ai dit précédemment, ne me fais plus comme envoi et jusqu'à nouvel ordre, que des envois de pain et seulement un pain par semaine.

Au revoir, ma chère petite Thérèse, je t'embrasse tendrement ainsi que le gros bonhomme. Ne m'oublie pas auprès de Laure quand tu la verras.

Paul

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, dimanche 2 avril 1916

Ma chère Thérèse,

Nous continuons à avoir de bonnes nouvelles de nos combattants, et les dernières de Georges étaient du 28 ; il avait fait connaissance avec les obus lacrymogènes mais sans autre mal qu'un attendrissement tout physique qui lui avait fait venir les larmes aux yeux. J'espère que vous avez aussi de bonnes nouvelles de votre frère Pierre.

Il y a trois jours je recevais de mon confrère Lafollye une demande de rendez-vous. Il avait en poche des projets ébauchés autrefois entre vous et Mlle Eliot pour un mariage entre sa fille et Émile. Il se disait très désireux de reprendre ces pourparlers se déclarant repousser tout protocole, il me demandait la permission de venir me faire visite avec sa fille, cela n'engagerait à rien, mais au moins, en l'absence d'Émile, son père, tout au moins, aurait vu la jeune fille. Très touchée des bonnes paroles dont il voulait bien faire suivre cette déclaration, je lui répondis que les pourparlers n'avaient été interrompus que par le fait des parents de la jeune fille trouvant les études médicales d'Émile encore trop peu avancées et que d'autre part sachant le grand désir qu'avait mon fils de se marier, une autre de mes belles-filles avait un parti en vue et lui en avait parlé. Que, du reste, la question était entière, car, pas plus que Mlle L., il ne connaissait l'autre jeune fille.

Sur l'insistance néanmoins de mon confrère, j'acceptais cette visite qu'il eut été peu aimable de décliner et je demandais que la visite ait lieu chez Louise, mes fils ayant, en leur sœur, une seconde mère dont ils demanderaient l'avis en toutes circonstances importantes.

Ainsi fut fait. La visite eut lieu hier. J'en rends compte à Émile en ces termes : « mais voilà où je me trouve embarrassé pour continuer mes explications. Je prévoyais bien, du reste, que je le serais. Quel que soit le physique, l'impression est chose si personnelle ! Telle beauté réputée paraîtra à certains insignifiante, sans esprit, ... inutile de poursuivre ma démonstration. Mlle L. est de la taille de ta sœur, elle se tient très bien, plutôt élancée que forte, paraît avoir une bonne santé, expression aimable, air intelligent. C'est une jeune fille très sérieuse, me déclare son père, et prête à partager avec tout son cœur, son intelligence, l'existence de son mari soit en province, soit à Paris... »

Pouvais-je dire autre chose ?

Je ne sais si vous connaissez de vue Mlle L. ? L'impression première, entre nous, est qu'elle n'est pas jolie. Est-ce la pauvreté des sourcils, est-ce l'entourage des yeux un peu bridés, la figure ne paraît pas, au premier abord, très jeune ; mais c'est une

1916-1918

impression qui peut disparaître en seconde lecture et, en somme, l'air intelligent de cette jeune fille, son maintien parfait disposent en sa faveur.

Le principal intéressé seul doit décider. Aussi, de crainte d'influencer Émile, ne lui ai-je pas écrit cette impression. Encore une fois, elle est toute personnelle.

Je n'ai pas voulu parler avec mon confrère de la question politique ou religieuse. Cela regarde également Émile et je ne voulais pas influencer la famille.

Mais vous savez, ma chère Thérèse, quelles sont les opinions de vos beaux-frères. Et j'estime qu'il faut dans un mariage, sinon une communauté de vue absolue dans leur intimité, du moins une tolérance non moins absolue et sans l'ombre de prosélytisme de part ou d'autre. Or j'ignore absolument les idées de mon confrère L. Je le croirais plutôt ultra-conservateur ; je veux espérer qu'il n'est pas clérical.

Avez-vous, ou pensez-vous avoir, par Mlle Eliot des renseignements à ce sujet ? Je trouve cela important.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que mon gentil petit Marcel

Votre bien affectionné, Paul Wallon

Émile annonce une apparition possible à Paris, d'ici peu de temps. Il est entendu avec Lafollye qu'il se rendra rue Richepanse et que je préviendrai par dépêche, à moins qu'Émile n'en décide autrement.

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
dimanche 2 avril 1916

*Reçu le 10 avril*

Mon cher Paul,

J'ai été heureuse d'avoir ta lettre juste hier 1er. J'ai eu ainsi tes vœux le jour même de mon anniversaire. Marcel dès la veille m'avait offert son bouquet pour ma fête ; je t'en envoie une fleur que Marcel a détachée avec beaucoup de précautions de ce petit bouquet composé de violettes blanches et de bleus, de coucous, primevères, pâquerettes et de grappes rouges de groseilles, le tout offrant de vives couleurs. En me le donnant, il m'a déclaré : « Si tu es gentille, je t'en ferai beaucoup de comme cela. »

J'ai reçu ce matin tes deux tapis qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Je les ai tout de suite utilisés en les posant sur une petite table qui est dans ma chambre ; ainsi je pourrai mieux en jouir. L'an dernier, à pareille époque, je ne me figurais pas que nous serions encore séparés cette année ! Mais à présent, on sent chaque jour plus proche la réalisation de nos désirs.

Nous avons eu aujourd'hui une journée chaude comme en été avec un ciel d'une pureté remarquable ; j'ai dû mettre Marcel en chaussettes, le soleil fera du bien à ses mollets. Nous avons passé tout l'après-midi dans les bois pour y chercher un peu de fraîcheur. Le dimanche aussi, nous fuyons volontiers l'envahissement des terrasses de la maison Lacordaire. Les jeunes filles du pays viennent y jouer au croquet ; les petites filles y font des rondes, et les personnes plus âgées s'y promènent. La maison

1916-1918

était autrefois un couvent de dominicains ; aujourd'hui c'est une pension et une hôtellerie, mais on ne reçoit d'étrangers à demeure ; il faut qu'on se recommande de quelqu'un. C'est une demoiselle genre Guerrin qui est la directrice. Il y a deux sortes de pensionnaires, ceux comme nous qui ne sont en somme que de passage ; il y en a d'autres à demeure, entre autres, un groupe qui loge à part et est servi à part et se composant de 3 religieuses d'un couvent voisin fermé depuis plusieurs années ; quelques dames qui, quoique habillé en civil, doivent être des religieuses dans le monde ; et un petit groupe de jeunes filles qui font partie d'une école ménagère où elles se perfectionnent ici à la cuisine (qu'on fait très bien) ; elles étudient aussi le piano. Bref ! Elles viennent parachever leur éducation avant de fonder un foyer. Toutes ces personnes pourraient passer inaperçues si ce n'est qu'on les aperçoit se promener dans le parc chaque jour de midi 1/2 à 1h1/2.

Les pensionnaires, comme nous, sont actuellement en fort petit nombre. En dehors de Madame Voinier et ses 2 petits garçons, il n'y a que 3 autres dames et nous. Comme on prépare déjà des chambres pour les vacances de Pâques, je pense que plusieurs familles vont venir. Il se peut que Laure arrive avec ses enfants dans une quinzaine aussi. Je m'en réjouis bien.

Nous t'embrassons tendrement tous deux, mon cher Paul.

Thérèse

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mardi 4 avril 1916

*Reçu le 12 avril*

Mon cher Paul,

Hier, j'ai reçu en même temps une lettre de père et une de Mlle Eliot qui m'entretenait du même sujet. C'est toute surprise que j'aie lu ces deux lettres. Pour te mettre au courant, je dois d'abord te dire qu'Émile n'a pas cessé d'avoir grande envie de se marier, désire d'autant plus vif que cet hiver, il voit que des mariages se sont faits en assez grand nombre malgré tous les événements actuels ; aussi, Madeleine avait-elle eu une idée après le départ d'Émile et lui avait écrit à ce sujet : la jeune fille était une de ses parentes très éloignées dont le père est médecin à Mantes. Aucun pourparler n'a d'ailleurs encore été engagé.

Maintenant, voici ce que m'écrit père :

Dimanche 2 avril :

« Il y a trois jours, je recevais de mon confrère Lafollye une demande de rendez-vous.

Il venait me parler des projets ébauchés autrefois entre vous et Mlle Eliot pour un mariage entre sa fille et Émile. Il se disait très désireux de reprendre ces pourparlers et déclarant repousser tout protocole, il me demandait la permission de venir me faire visite avec sa fille, cela n'engagerait à rien, mais au moins, en l'absence d'Émile, son père, tout au moins, aurait vu la jeune fille.

Très touchée des bonnes paroles dont il voulait bien faire suivre cette déclaration, je lui répondis que les pourparlers n'avaient été interrompus que par le fait

des parents de la jeune fille trouvant les études médicales d'Émile encore trop peu avancées et que d'autre part sachant le grand désir qu'avait mon fils de se marier une autre de mes belles filles avait un parti en vue et lui en avait parlé, que du reste, la question était entière encore, car pas plus que Mlle L, il ne connaissait l'autre jeune fille.

Sur l'insistance néanmoins de mon confrère, ai-je accepté cette visite qu'il eut été peu aimable de décliner et je demandais que la visite ait lieu chez Louise, mes fils ayant en leur sœur une seconde mère dont ils demanderaient l'avis en toutes circonstances importantes. Ainsi fut fait. La visite eut lieu hier. J'en rends compte à Émile en ces termes : « mais voilà où je me trouve embarrassé pour continuer mes explications. Je prévoyais bien du reste que je le serais quel que soit le physique, l'impression est chose si personnelle ! Quelle beauté réputée paraîtra à certains insignifiante, sans attrait... Inutile de poursuivre ma démonstration. Mlle L. est de la taille de ta sœur, elle se tient très bien, plutôt élancée que forte, paraît avoir une bonne santé, expression aimable, air intelligent.

C'est une jeune fille très sérieuse, me déclare son père, est prête à partager avec tout son cœur, son intelligence, l'existence de son mari soit en province, soit à Paris... »

« Pourrais-je dire autre chose ? Je ne sais si vous connaissez de vue Mademoiselle L ? L'impression première, entre nous, et qu'elle n'est pas jolie. Est-ce la pauvreté des sourcils, est-ce l'entourage des yeux un peu bridés, la figure ne paraît pas, au premier abord, très jeune ; mais c'est une impression qui peut disparaître en seconde lecture et en somme l'air intelligent de cette jeune fille, son maintien parfait, dispose en sa faveur. Le principal intéressé seul doit décider. Aussi de crainte d'influencer Émile, ne lui ai-je pas écrit cette impression. Encore une fois elle est toute personnelle. Je n'ai pas non plus voulu parler avec mon confrère de la question politique ou religieuse, cela regarde également Émile et je ne voulais pas influencer la famille. Etc. »

J'ai écrit à Mlle Eliot de me confirmer ce qu'elle m'avait dit des opinions de Mlle L. (politiques et religieuses) et je communiquerai sa réponse à père. J'ai écrit aussi à père en lui conseillant de se faire donner verbalement par Mlle Eliot tous les renseignements qu'il désirerait avoir. Je lui dis aussi que je me mets à sa disposition pour venir à Paris sur dépêche s'il le jugeait nécessaire ; les trains d'ici sont très commodes et je peux laisser ici 48 heures Marcel avec Henriette en sécurité à la pension. Père ajoute un post-scriptum à sa lettre : « Émile annonce une apparition possible à Paris d'ici peu de temps. Il est entendu avec Lafollye qu'il se rendra rue Rouchepans et que je préviendrai par dépêche – à moins qu'Émile n'en décide autrement. »

J'espère ne pas tarder à apprendre si Émile désire examiner ce projet. Je te tiendrai au courant.

Je regrette bien de ne pas avoir été samedi dernier à Paris. Je crains que Louise depuis deux ans n'ait plus bien en mémoire tous les renseignements que je lui avais donnés sur la famille L., car père d'après sa lettre ne me semble pas être bien au courant des opinions de cette famille.

Je suis encore toute surprise de cette présentation de M.A.L. et je voudrais bien avoir aussi l'opinion de Louise là-dessus.

Voici qu'il se fait tard. Je te quitte en t'embrassant tendrement mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 5 avril 1916

*Reçu le 23 avril*

Ma chère Thérèse, je reçois ce matin ta lettre du 23 mars et la carte de Madeleine de même date. Tu diras à cette dernière que sa carte m'a fait bien plaisir. Ce qu'il faudrait quand elle a la gentillesse de m'écrire, c'est de ne pas mettre tant de lignes sur sa carte, et de ne pas écrire en travers ; ce dernier point a d'ailleurs été observé par elle sur sa dernière carte. Son écriture est lisible, mais ses lignes trop serrées. Après t'avoir écrit samedi dernier, j'ai eu ta lettre du 25 ainsi qu'une de Germaine Riv. du 24 que tu remercieras pour moi. Avant-hier, je recevais ta lettre du 27 mars et j'y ai vu avec soulagement que tu avais de bonnes nouvelles de Pierre. Hier est arrivé ici ton dernier mandat. J'ai préféré aussi ne pas le recevoir. Tu voudras donc bien te faire rembourser tes mandats depuis le 26 janvier. D'ailleurs, tu n'auras plus à m'envoyer d'argent et par conséquent tu n'auras pas à t'inquiéter du mode d'envoi. J'en reçois maintenant régulièrement. Je touche ici une partie de ma solde, ce qui doit avec ce que tu dois recevoir, la parfaire. Je n'ai guère de nouvelles au sujet de départ en Suisse, si ce n'est que probablement il y aura beaucoup moins d'élus que pensé tout d'abord. Il ne faut donc pas trop se faire de fausses illusions. Rien ne se ferait avant mai en tout cas. Après trois jours d'un temps magnifique, voilà le froid revenu. Il a fait un orage la nuit dernière, qui a beaucoup rafraîchi la température.

Mille bons baisers à vous deux.

Paul

Reçu ton colis : pain, jambon, sardines et celui du 18 mars.

*M. Prodhomme à Thérèse*

Paris 5 avril 1916

Madame,

Compagnon de captivité de votre mari pendant de longs mois, je l'ai quitté il y a une dizaine de jours en assez bonne santé. A la suite d'une visite faite par des médecins suisses, il a été désigné par eux comme pouvant être envoyé prochainement en ce pays. Il n'est certainement atteint d'aucune affection et sans doute bénéficie d'une disposition généralement bienveillante. Ne vous alarmez donc point et n'alarmez personne de vos très proches déclarant qu'il s'est un peu truqué pour la circonstance et que je l'ai aidé. Vous êtes autorisée à faire cette petite confidence seulement à ses frères et sœurs, pas aux amis. À ceux-ci, cependant laissez entendre que M. Wallon se dit un peu malade et a été examiné par des médecins ; s'il vous prie de le rejoindre en Suisse ainsi s'expliquera votre départ. Dans votre correspondance avec lui aucune allusion à ce sujet ; ne faites aucun projet et déjà informez-vous des formalités à remplir pour le rejoindre sans retard, s'il se trouve envoyé un jour en quelques coins de la montagne. Veuillez réclamer tous les mandats que vous avez envoyés à partir et inclut celui du 21 janvier. Ne plus envoyer ni conserve, ni friandise, un pain par semaine. Parlez envoi d'argent, vous servir d'une banque suisse. Ainsi seront évités tous ennuis.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments très respectueux.

J. Prodhomme, Central hôtel, 40 rue du Louvre

6 avril 1916

Affaires étrangères  
 Direction des  
 Affaires administratives  
 Sous-direction  
 des chancelleries  
 et du contentieux administratif

Ma chère Thérèse,

M. Prodhomme sort de mon bureau ; interné civil de Saint-Quentin, il a vu il y a environ huit jours Paul à Celle et m'a dit que la commission médicale l'avait désigné comme devant aller en Suisse, pour raisons de santé ; voilà une nouvelle qui ne te fera pas de peine, étant donné que, d'après ce que m'a dit M. Prodhomme, la santé de Paul n'a rien qui puisse t'inquiéter.

Tu pourras aller le retrouver et M. Prodhomme dit que tu ne dois faire aucun projet pour le moment pouvant être appelée à rejoindre Paul incessamment. M. Prodhomme m'a dit qu'il t'avait écrit, mais j'ai voulu te répéter ce qu'il venait de me dire.

Bons baisers à Marcel.

Ton bien affectionné René.

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
 jeudi 6 avril 1916

*Reçu le 15 avril*

Mon cher Paul,

Je n'ai pas de nouvelles au courrier d'aujourd'hui. Cet après-midi, nous allons faire une promenade en voiture avec Mme Voinier et ses petits garçons. Nous irons dans la vallée des Launes à Pouillenay où il y a à voir un vieux château. Même sans le but, la promenade est très jolie à faire à cause de la jolie descente en lacets sur ce pays. Le temps est encore assez gris, mais sans pluie ; et il fait très doux. Ici, sur la terrasse tous les arbres fruitiers sont en fleurs. C'est ravissant !

Hélène m'écrivait hier que Charlotte pensait aller à La Baule avec Abel et Marguerite R. sans doute. Je sais que les Guibert, Faÿ et oncle Hallopeau doivent y aller passer un mois au moment de Pâques. Ce serait moins loin si elle venait ici : je vais le lui écrire. René et Hélène le pensaient à louer un chalet aux Dalles pour cet été. Je pense qu'ils n'ont pas changé d'avis, dans ce cas, il désirait prochainement visiter ce qui est à louer et se rendre compte du pays.

Marcel est ravi d'aller faire une promenade en voiture, et ils se chaussent, en ce moment, avec beaucoup de zèle, ce qu'il fait habituellement assez mollement. Il est très fier du nombreux courrier qu'il a reçu ces temps-ci : une lettre de chacun de ces petits cousins Demangeon pour le remercier d'un envoi d'anis. Le petit Albert a en effet une écriture très ferme pour son âge. Marcel leur répondra en leur envoyant des cartes postales, de jolies vues d'ici.

Nous t'embrassons mon cher Paul, nos meilleurs baisers.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison Lacordaire, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
samedi 8 avril 1916

*Reçu le 18 avril*

Mon cher Paul,

Comme je te le disais hier dans ma carte, ta lettre du 20 mars m'est parvenue assez rapidement en somme.

Je vois en effet que je ne mets pas exactement ton adresse comme tu me la donnes. J'y veillerai à présent et surtout la prochaine fois que j'aurai à t'envoyer de l'argent. Mais c'est par une banque suisse que je m'adresserai, comme je te l'ai dit, pour le prochain envoi. Je vais écrire aux Frère Dreyfus à Bâle pour me renseigner comme me le conseillait le Crédit Lyonnais. Hier aussi, j'ai reçu un mot de Mr Prodhomme qui me dit de m'adresser à une banque suisse pour que l'argent arrive sans être égaré. J'attends que tu me renseignes sur les derniers mandats que j'aurais à réclamer, car à présent dans tous les cas, on m'a dit à la poste que je n'avais qu'à attendre leur retour s'ils avaient été refusés ou renvoyés à l'expéditeur. Je conserve, bien entendu, les reçus.

Laure m'a écrit de retenir des chambres ici, ce qui est déjà fait. Elle amène toute sa smala finalement, et ils viendront tous le 17 par le train craignant qu'une journée d'auto ne fatigue les plus petits. D'ailleurs, ils trouveront ici une auto à la gare pour les amener jusqu'ici ; et on pourra facilement l'avoir des Laumes si on veut faire des promenades lointaines.

Je l'ai avisée pour les envois, les derniers étaient :

25 mars : 2 hg pain, 4 b. côtelettes porc.

29 mars : 2 hg pain, 2 b. 1/4 poulet, 4 b. confitures.

1er avril : 2 hg pain, 1 b. gaufrettes Palmer, btes thon.

5 avril : 2 hg pain, 2 b. jambon, 3 b. fromage tête de porc, 1 hg raisins

secs.

J'ai reçu une lettre de René ; une de Madeleine qui me parle des charmes de sa jeune fille ; une lettre de Mlle Eliot me vante ceux de la sienne et me dit que Mr Lafollye a reçu la visite de père mardi dernier. Je suis un peu ahurie en voyant cette précipitation dans ces projets qui semblent d'ailleurs sérieux l'un et l'autre. Mais c'est mettre Émile vraiment dans une situation embarrassante. Il ne peut cependant pas se résigner à avoir un harem ! C'est surtout ennuyeux pour la jeune fille qui restera sur le carreau après l'ennui de bien des pourparlers forcément énervants. Enfin, il faut espérer que l'un de ces projets va marcher. J'ai grande hâte d'aller à Paris voir comment cela va se passer. Père sans doute va me faire bientôt signe, car Émile ne va pas tarder à arriver. J'en profiterai pour me renseigner pour un passeport si je vais en Suisse. Je ne connais personne y ayant été ces temps-ci et ne sais ce qu'il faut comme papier.

Garnier a expédié tes livres espagnoles le 27 mars. Il manque le volume « El Café » qui n'est pas de sa librairie.

Marcel t'envoie ces petites fleurs qu'il a cueillies dans une haie pour toi, avec de gros baisers. Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
lundi 10 avril 1916

*Reçu le 18 avril*

Mon cher Paul,

Je n'ai pas de nouvelles de la famille aujourd'hui. Dans sa dernière lettre, Madeleine m'écrivait que père était souvent à la campagne depuis la belle saison. Il fait en effet si beau que je comprends qu'il ait plaisir à y aller de temps en temps, d'autant plus qu'il voulait faire faire quelques petits travaux de toiture ces temps-ci et désirait y assister. Je n'ai donc aucune nouvelle du projet d'Émile, ou plutôt des projets. Cela est doublement énervant qu'il y en ait deux à la fois. J'ai hâte de savoir comment cela va se passer. Voilà que notre séjour ici d'ailleurs touche à sa fin. Écris-moi à présent à Paris, car c'est là que décidément je retournerai en partant d'ici, ce que je ferai dès le départ des Jeannin d'ici, c'est-à-dire au milieu de la semaine de Pâques, dans une quinzaine.

J'abandonne le projet d'aller à Chalon et à Roanne le mois prochain. Quant à Jean peut-être le verrais-je à Paris s'il y vient ces temps-ci.

J'ai reçu une lettre (un mot) d'Albert au sujet de la nomination de Pierre. Il ne me parlait pas de Louise et je pense donc qu'elle va bien. Mais je suppose qu'elle ne doit guère sortir, car Madeleine m'écrivait qu'il n'y avait plus eu de déjeuners chez père depuis mon départ. Je pense que ne voulant pas se fatiguer, Louise préfère rester chez elle pour avoir le moins possible à marcher.

Le séjour ici aura fait beaucoup de bien à Marcel, et puis, ses petits amis d'ici lui auront bien formé le caractère. Ces deux petits garçons étaient assez difficiles et sa mère se fatiguait à les avoir toute la journée avec elle, et maintenant elle est bien satisfaite de sa détermination d'avoir mis ses deux garçons à l'école. Et le fait est qu'ils sont beaucoup plus sages à présent, et Marcel s'entend aussi beaucoup mieux à présent avec eux. Tout à l'heure nous irons tous nous promener comme presque tous les jours dans la campagne. Mais ici le jardin potager et fruitier sur les terrasses est bien joli : tous les arbres couverts de fleurs blanches dont les branches descendent à hauteur de la tête sont d'un aspect féérique. On respire avec ivresse cet air pur, si délicatement parfumé de toutes ces fleurs printanières écloses.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

J'espère recevoir bientôt une lettre de toi ou une carte, car d'après ta dernière lettre du 20 mars tu as dû m'écrire auparavant, depuis ta lettre du 12 mars.

1916-1918

*Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse*

Paris, 11 avril 1916

Ma chère Thérèse,

Avec quelle joie nous avons appris l'arrivée probable de Paul en Suisse ! Nous sommes bien impatients de savoir que c'est maintenant chose faite et que notre pauvre Paul respire un autre air que celui de l'Allemagne. J'imagine qu'en Suisse le régime de détention doit se mitiger d'une grande liberté et que vous touchez bientôt au terme de votre longue et pénible séparation. Jusqu'à nouvel ordre nous gardons notre bonheur secret comme tu le désires, cela vaut mieux évidemment. Je voulais déjà t'écrire depuis plusieurs jours pour te féliciter de la belle citation de ton frère Pierre et de sa promotion au grade de commandant. Je l'ai appris dernièrement par Louise Guibert et cela m'a fait bien plaisir ; ce sont des hommes si mérités ! Je souhaite qu'il soit encore au repos pour votre tranquillité à tous, car la lutte est toujours bien chaude et bien terrible de ce côté. Georges est toujours à Arnocourt, le pauvre garçon ne connaît guère de repos depuis le 21 février. Il est tour à tour 4 jours avec l'infanterie en liaison dans les tranchées, 4 jours à l'observation et 4 jours à la batterie. C'est dans ce dernier poste qu'il est le moins exposé encore que leur forêt soit toujours violemment bombardée. Aussi sommes-nous toujours bien tourmentés à son sujet. Nous avons heureusement reçu une lettre de lui hier datée du 7 ; c'est assez récent ; mais chaque jour ce sont de nouveaux combats !

Émile est en ce moment ici comme tu le sais ; il y a eu dimanche entrevue chez Mr L. Le résultat d'une première entrevue est toujours très vague. Émile eût aimé avoir par toi toutes sortes de détails qui l'intéressent et malheureusement la lettre que tu écrivais à papa et qui lui a été immédiatement envoyée, étant arrivé après son départ, ne la pas joint encore. Pour nous le projet est très séduisant, car le milieu est très sympathique, très sûr, et ce serait avec une confiance absolue que nous le verrions se tourner de ce côté. Mais il faut reconnaître que pour l'intéressé il y a mille impressions toutes personnelles qui ne sont pas toujours analysables et qui influent sur sa décision en dépit de tout raisonnement. Émile quant à présent ne veut pas se faire une opinion définitive. Il a dû cet après-midi rencontrer une cousine de Madeleine à qui Madeleine songeait depuis quelque temps. Le rendez-vous était organisé avant même que Mr L. soit venu voir papa, et papa d'ailleurs l'en avait prévenu. Il repart ce soir après trois jours bien employés comme tu le vois.

J'oubliais de te remercier des amis délicieux que tu as envoyés aux enfants. On y a fait honneur je t'en répons. Ici tout le monde va bien. Je suis toujours assez fatiguée, mais jusqu'à présent cela se maintient... Tu nous fais espérer que nous te verrons bientôt, tout le monde ici s'en réjouit.

En attendant, nous t'embrassons de tout notre cœur, ma chère Thérèse, un bon gros baiser à Marcel sur ses petites joues.

Ta sœur, Louise Demangeon

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 12 avril 1916

*Reçu le 25 avril*

Ma chère Thérèse,

Je pense que Laure ne va plus tarder à venir te rejoindre pour passer quelques jours avec toi. Il n'y a plus qu'à espérer que les vacances de Pâques vous amènent ou conservent le bon soleil. Ici le temps est tellement changeant, qu'on ne peut guère compter sur lui. Il fait assez de vent, et le soleil apparaît et disparaît souvent. Le fond de l'air est plutôt froid. La saison n'est pas assez avancée pour pouvoir encore rejouer de façon continue au badminton. Il y a surtout trop de vent. Les derniers colis que j'ai reçus sont : pain, saucisson, lait, et pain, 4 conserves. J'ai eu jeudi dernier ta carte du 30 mars, et le samedi suivant tes lettres du 29 et 31, et ta carte du 1er avril. Avant-hier m'ont été remises ta lettre du 2 et ta carte du 3. J'ai mis un mot à René pour lui demander s'il n'est pas en état d'assurer mon départ en Suisse. On parle de ces départs pour fin avril ou début mai. J'ai eu une lettre de Schrader qui me donne de bonnes nouvelles des siens. La femme d'Hoven, maintenant seule, continue à assurer la garde de la maison. Rien de changé dans mes occupations. Les leçons d'anglais sont tombées à l'eau. Je me contente donc de me perfectionner tout seul en anglais et espagnol. Tous les matins, j'utilise les gants que tu m'as envoyés.

Mille bons affectueux baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mercredi 12 avril 1916

*Reçu le 20 avril*

Mon cher Paul,

Comme je te le disais dans ma carte d'hier, la lettre de père du 10 me donne de bonnes nouvelles de tous. Voici comment sa lettre continue :

10 avril

« J'ai bien tardé à répondre à vos bonnes lettres, ma chère Thérèse, et je m'en excuse, mais je tenais à vous renseigner au sujet d'Émile et des projets que vous avez bien voulu faire pour lui. La première entrevue devait avoir lieu dès l'arrivée d'Émile à Paris. Je vous ai déjà parlé de la visite, des visites qu'avait bien voulu me faire mon excellent camarade et confrère L. soit chez moi, soit avec sa fille chez Louise. Émile est arrivé samedi après-midi. Le rendez-vous fut fixé par elle au lendemain dimanche chez lui rue d'Aumale.

Mais je ne suis pas beaucoup plus avancé pour vous renseigner comme je l'aurais voulu. Ce qui m'ennuie un peu, c'est le peu de différence d'âge. Émile vient à peine d'avoir 27 ans, Mlle M.A. en a 23 1/2 et elle les porte bien. S'il y a un obstacle, je crains qu'ils ne proviennent de là. Naturellement Émile est très sobre de détails sur cette entrevue. Il ne pouvait en l'espèce être question de « coup de foudre ».

Qu'advient-il ? Je ne puis le prévoir. Ce mariage me souriait beaucoup, car j'ai pour L. la plus profonde sympathie et je ne doute pas qu'Émile ne soit heureux dans ce milieu où ma famille est déjà aimée, je le sens bien. Je ne puis que faire des vœux, mais m'abstiendrai naturellement d'essayer une pression sur Émile. J'entends laisser toujours mes enfants absolument libres de leur choix.

Mlle Eliot assistait à la visite qui eut lieu vers la fin de l'après-midi. Je n'ai vu Émile que le soir. La nuit portera-t-elle conseil soit dans un sens soit dans l'autre ? Émile est encore couché à l'heure où je vous écris ce matin. »

Voilà qui fait suite à la première lettre de père que je t'ai envoyée précédemment. Il n'y a qu'à attendre patiemment ce qu'Émile aura décidé. S'il désire continuer les pourparlers, il sera temps d'organiser des entrevues. D'ailleurs je serais dans une quinzaine à Paris et je pourrais suivre de plus près le projet si cela continue.

Nous avons un temps assez gris aujourd'hui. Marcel est très occupé avec un petit jeu de quilles que je lui ai donné parce qu'il avait très bien appris ses chiffres ce matin. Il est bien mignon notre grand frisé : tantôt, il m'a déclaré qu'il allait commencer à être tout à fait sage. Il t'envoie une violette plus grosse et plus mauve que les autres de son bouquet d'hier.

Les Jeannin arriveront ici lundi 17. J'ai de bonnes nouvelles de Pierre du 10.

Un paquet le 8 est parti pour toi : il contenait : deux hg pain d'épice ; 2 boîtes confit d'oie ; 1/2 l. œufs chocolat ; 1/2 l. œufs sucre. C'est le dernier paquet pour le moment avec conserves et friandises.

Nous t'embrassons Marcel et moi tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, vendredi 14 avril 1916

Ma chère Thérèse,

L'affaire Lafollye n'aura pas de suite. Voici la lettre que j'écrivais, hier, à mon confrère.

*« Mon cher camarade,*

*La continuation de cette horrible guerre qui semble indéfinie renverse chez mon fils Émile ces idées de mariage qu'il nous avait plusieurs fois exprimées*

*Il renonce donc à donner suite au projet si gentiment élaboré par ma belle-fille Thérèse comme à cet autre, dont je vous avais parlé, que lui proposait mon autre belle-fille Madeleine Charles Wallon.*

*S'il n'avait pas cru devoir se dérober à la rencontre que me proposait votre très aimable insistance et que j'avais accepté, son parti était déjà pris cependant, il me l'a dit plus tard, lorsque nous nous rencontrions chez ma fille madame Demangeon.*

*Vous devinez notre déception, mon cher camarade, sachant l'estime affectueuse que mon fils Charles et moi avons depuis longtemps pour vous, persuadés que nous étions des solides et belles garanties de bonheur que mon fils eut trouvé par son entrée dans votre famille. Veuillez... »*

Entre nous, ma chère Thérèse, Émile n'avait pas été du tout emballé par le physique de Mlle Marie-Anne. Et puis, il y avait vraiment trop peu de différence d'âge. Le mariage, me disait Émile, ne pourrait guère se faire avant deux ans et dans deux ans Mlle Marie-Anne Lafollye aurait près de 26 ans. Émile n'en aurait encore que 29.

C'est dommage, car ce parti avait de grands avantages, se présentait très bien, mais je comprends Émile et ne peux que l'approuver. Quant à Mlle E. B. présentée par Madeleine, « c'est une gosse », toujours d'après Émile ; et il y avait de si bizarres conditions de dot qu'il n'y avait pas à s'y arrêter.

Dites bien à Mlle Eliot, quand vous lui écrirez, ma chère Thérèse, combien je lui suis reconnaissant de l'intérêt qu'elle nous a porté en la circonstance.

Et Paul ? Va-t-il bientôt nous être rendu ? Comme vous devez attendre avec impatience cet heureux moment ! Tenez-moi au courant.

Georges est toujours à Verdun dans cette terrible fournaise. Il passe alternativement 4 jours à sa batterie, 4 jours à l'observatoire, 4 jours dans les tranchées en liaison avec l'infanterie. C'est vraiment angoissant. Et cette bataille de Verdun dure depuis 53 jours ! Georges y est depuis le 21 février. Il lui serait bien dû un peu de repos à l'arrière. Les autres frères vont bien. J'espère que vous continuez à avoir de bonnes nouvelles de Pierre.

Au revoir, ma chère Thérèse. Je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon gentil Marcel.

Votre bien affectionné, Paul Wallon



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
vendredi 14 avril 1916

*Reçu le 22 avril*

Mon cher Paul,

Je reçois aujourd'hui une lettre de Louise. Au milieu de sa lettre, elle me met :

11 avril : « *Émile est en ce moment ici comme tu le sais, il y a eu dimanche entrevue chez Mr L. Le résultat d'une première entrevue est toujours très vague. Émile eût aimé avoir par toi toutes sortes de détails qui l'intéressent, et malheureusement la lettre que tu écrivais à papa et qui lui a été immédiatement envoyée étant arrivée après son départ ne l'a pas joint encore (d'après cela je comprends que père a dû repartir lundi matin pour Champagne). Pour nous le projet est très séduisant ; car le milieu est très sympathique, très sûr, et ce serait avec une confiance absolue que nous le verrions se tourner de ce côté. Mais il faut reconnaître que pour l'intéressé il y a mille impressions toutes personnelles qui ne sont pas toujours analysables et qui influent sur sa décision en dépit de tout raisonnement. Émile quant à présent, ne veut pas se faire une opinion définitive. Il a dû cet après-midi rencontrer une cousine de Madeleine à qui Madeleine songeait depuis quelque temps. Le rendez-vous était organisé, avant même que Mr L. soit venu voir papa ; et papa d'ailleurs l'en avait prévenu. Il repart ce soir après trois jours bien employés comme tu le vois. »*

« *Ici tout le monde va bien. Je suis toujours assez fatigué, mais jusqu'à présent cela se maintient...* » « *Tu nous fais espérer que nous te verrons bientôt. Tout le monde ici s'en réjouit.* »

Par toutes ses lettres de père et de Louise, nous continuons à être bien au courant. J'ai hâte de savoir l'impression d'Émile sur l'autre jeune fille ; celle que je ne connais pas. Enfin d'ici une quinzaine je serais à Paris et je verrai par moi-même comment mon projet marche des deux côtés, s'il y a une suite toutefois. Actuellement il n'y a qu'à attendre, et Émile en somme a tout le temps de la réflexion.

Ici, il ne fait guère beau ces jours-ci : vent, pluie, giboulées. On trouve tout de même un moment d'accalmie pour sortir. Il faut espérer que la semaine prochaine il fera tout à fait beau pour le séjour des Jeannin. Leurs chambres sont déjà prêtes. On ouvre aussi les salons, dont l'immense salle de billard à deux billards. Marcel peinturlure avec ardeur des catalogues ; il est tout fier d'avoir un pinceau entre les mains. Il t'envoie cette petite fleur. Tout le pays est d'ailleurs tout à fait fleuri ces jours-ci. J'ai reçu hier tes cartes du 16 et du 25 mars, et précédemment, tes lettres du 12 et 20 mars. Je t'écris chaque jour depuis que je suis ici. Marcel dit qu'il t'enverra bientôt de plus jolies lettres et chiffres encore. Il t'envoie de bons baisers.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
dimanche 16 avril 1916

*Reçu le 25 avril*

Mon cher Paul,

Nous avons un temps bien bizarre : hier nous étions sous une couche de neige, aujourd'hui il fait beau, mais avec de temps en temps des giboulées. Enfin, j'espère que les Jeannin arriveront ici par un rayon de soleil qui leur rendra le pays hospitalier. J'irai à la gare les chercher à 2 heures. Je descendrai par le break qui partira d'ici tout de suite après le déjeuner. Comme tout le monde ne pourra pas tenir dans l'auto qui n'a que cinq places, je reviendrai avec de la jeunesse dans le break.

Je n'ai pas eu de lettre aujourd'hui. Hier, j'en ai eu 5 dont une d'Hélène qui m'écrit : « Marie-Pierre nous est arrivée mardi matin se rendant en toutes hâtes auprès de Pierre qui voulait profiter de son séjour non loin d'ici pour la voir. À son retour, elle passera quelques jours avec nous pour faire des courses ici et voir quelques amis. »

Je suppose qu'elle ne sera plus à Paris lorsque j'y arriverai dans une douzaine de jours. Je sais par elle aussi que les 2 des Maisons ont dû quitter Laure avant-hier. Elles ont du dîner et coucher rue Bastiat pour rentrer le lendemain chez elle en Normandie. Je leur ai parlé d'aller les voir à leur passage gare des Laumes à leur retour de Chalon, mais le temps a été vraiment si mauvais ces jours-ci que j'ai renoncé à ce projet ; je ne les aurais vues guère que cinq minutes à la gare et il m'aurait, pour cela, fallu faire 20 km en voiture à cheval.

Figure-toi qu'avec une des vieilles dames d'ici, j'ai trouvé une parenté commune ; c'est vraiment drôle de se retrouver ainsi. Cette dame a pour propre nièce notre cousine (issu de germain) Vigouroux.

Je me réjouis beaucoup de l'arrivée des Jeannin. Pourvu qu'il fasse beau pour que cela nous permette de faire de grandes promenades tous les jours.

Marcel a gagné par sa sagesse un jeu de billes : il est tout rayonnant tant il est content de jouer à ce jeu sur le dallage de l'ancien cloître, cela roule à merveille. Il va faire de bonnes parties avec ses petits amis d'ici.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 18 avril 1916

*Reçu le 7 mai*

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu régulièrement toutes tes lettres. Depuis la dernière fois que je t'ai écrit, j'ai reçu tes lettres des 4, 6, 8 et 10 avril et tes cartes des 5, 7 et 9. Ma dernière carte était du 12. J'attendais tous ces temps-ci, avec un peu avec impatience, de tes nouvelles et comme tu vois je les ai eus dans le temps normal. Ma lettre du 20 mars t'aura touché jusqu'en même temps que le mot de Monsieur Prodhomme, parlant de départ pour la Suisse. D'ailleurs tu dois pouvoir te renseigner à cet égard, et mieux que moi. Tu as facilement pu te tenir au courant de toute cette question. La liste des noms des partants doit pouvoir être consultée. Elle se trouve en tout cas à Berne. Ta lettre du 4 avril relative à Émile m'a été un peu une surprise. Je serais vraiment bien content qu'il pût en résulter pour lui quelque chose. Mais cette démarche de Mr L. est vraiment un peu bizarre. Je suis de ton avis à ce sujet. J'avoue que je ne me rappelle plus beaucoup les renseignements que tu avais eus autrefois sur la personne en question. Le parti de Madeleine présenterait aussi certains avantages, mais toutes choses égales d'ailleurs, le fait d'avoir probablement à s'établir dans la même ville de province et de prendre la suite du père peut ne pas être très tentant. Car si les caractères ne s'entendent pas parfaitement, il peut y avoir des froissements entre gendres et beau-père, le gendre étant un peu forcé de faire siennes les idées, sympathies et antipathies, de son beau-père. Mais par contre, en ne jugeant toujours qu'au point de vue intérêt, il pourrait y avoir de gros avantage pour Émile. Enfin j'espère que nous serons bientôt fixés sur la tournure que prennent les choses. À défaut d'autre chose, des photos pourraient déjà orienter Émile. Et Georges ? Que devient-il ? N'y aurait-il rien pour lui non plus. Une chose qui me semblerait bonne, c'est qu'Émile voie personnellement Mlle Eliot. Il pourrait lui poser un tas de questions et être fixé rapidement sur tout ce qu'il veut savoir.

Le temps est assez frais ici, et surtout très changeant. On se croirait encore au mois de mars. Depuis hier tu dois avoir Laure et les siens. N'oublie pas de lui faire toutes mes amitiés les plus affectueuses. Tu auras pu discuter un peu avec elle ton emploi du temps. Tu ne me dis pas pourquoi tu abandonnes l'idée d'aller la voir et de pousser jusqu'à Roanne. Tu serais là aussi bien qu'à Paris, quels que soient les événements, et mes nouvelles te parviendraient aussi rapidement. Mais il est certain que ta présence à Paris sera très utile pour l'affaire d'Émile. Et du train dont ces pourparlers vont, il est à penser qu'ils aboutiront rapidement. Moi aussi j'attends des nouvelles à cet égard avec impatience et de savoir ce qu'Émile compte faire. Ainsi que je te l'ai dit, je n'ai plus besoin que tu m'envoies d'argent. Tes pourparlers avec la banque de Bâle n'ont donc plus aucun intérêt aujourd'hui. J'aimerais autant aussi que tu ne me fasses plus d'envoi de colis, ni même de pain, jusqu'à nouvel ordre.

Je compte recevoir très prochainement les livres espagnols que tu as commandés, si toutefois on ne les a pas expédiés par la poste, mais comme des colis ordinaires. Tout ce qu'on envoie par la poste met beaucoup plus de temps. Ainsi je n'ai reçu qu'hier les anis de Marcel. Dis-lui qu'ils m'ont fait beaucoup de plaisir, et sont excellents.

Si tu as à aller en Suisse, prend à Paris avant de partir de l'argent suisse, dans les 800 à 1000 fr. Il me semble qu'il vaut mieux faire ce change à Paris au Crédit Lyonnais.

1916-1918

Ce que tu me dis de Pierre me fait bien plaisir. J'aurais bien voulu pouvoir le féliciter moi-même.

Mais plus affectueuse amitié à tous ceux de Paris. Bons baisers à Émile quand tu le verras. Je t'embrasse affectueusement ma chère Thérèse.

Paul

P. S. Reçu ton paquet : pain, confiture, poulet.

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mardi 18 avril 1916

*Reçu le 1er mai*

Mon cher Paul,

Pour la première journée des Jeannin ici, le temps ne s'est pas fait trop beau ; cependant, nous avons pu sortir entre des giboulées. Nous avons fait ce matin un tour dans le parc, et tantôt, nous nous sommes promenés dans la vallée de la Recluse, celle de l'Ouest. Au retour nous avons été à l'abbaye ou Mme Galinard, la propriétaire, nous a fait visiter sa fabrique d'anis, et aussi ses appartements, anciennes pièces de l'abbaye ; chaque pièce est voûtée différemment des autres. Nous avons visité aussi quelques vieilles rues avec des curieuses maisons, tourelles, statuettes, etc. ; puis l'église, et tous les détails de ces boiseries sculptées.

Laure repartira d'ici le mercredi de Pâques, c'est-à-dire le 26. Je partirai également ce jour-là pour Paris. Je pense donner à Laure Marcel et Henriette qu'elle garderait à Chalon ; cela me laisserait plus libre de mes mouvements.

Je ne sais pas encore si père s'installera à Pâques à Champagne avec les Demangeon. Dans ce cas, je descendrai rue Bastiat.

J'ai reçu hier une lettre de Pierre du 13 ; il avait auprès de lui Marie pour quelques jours.

Aujourd'hui, Louis a écrit à Laure en lui disant qu'il pensait que, vu le mauvais temps, elle avait renoncé, supposait-il, à aller à Flavigny. Laure a été plus courageuse qu'il ne le pensait, puisqu'elle est ici. D'ailleurs, en cette saison, on peut espérer que le beau temps reviendra d'un jour à l'autre. Il est évidemment un peu navrant pour des citadins de venir s'installer à la campagne par la pluie.

Les enfants ont cueilli beaucoup de fleurs tout le long de la route. Ils les épluchent et disent qu'ils les feront sécher pour des infusions : fleurs de coucous, fleurs de violettes. Marcel se trouve à présent entouré de nombreux enfants, et il joue avec eux avec ardeur.

J'espère avoir bientôt une carte ou une lettre de toi mon cher Paul et je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Meilleurs baisers de Marcel.

1916-1918

*Carte de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)

mercredi 19 avril 1916

*Reçu le 27 avril*

Mon cher Paul,

Enfin le temps semble cet après-midi se mettre au beau. Ce matin nous avons vu tomber une belle neige, d'énormes flocons. Cela a vite fondu heureusement. Après le déjeuner, je suis partie avec Madame Voinier et son aîné et Suzanne et Henri faire une grande promenade. Pour nous abriter du vent, nous sommes descendus dans la vallée de Verpant à l'est, et nous avons longé le ruisseau qui traverse de temps en temps le chemin, jusqu'à la vallée de l'Ozerain que nous avons remontée. Nous avons eu quelques averses au départ, mais ensuite le soleil s'est montré et nous a bien séché. Dans les prés, il y a à présent les bêtes qu'on ressort, cela amène de l'animation dans le paysage printanier. Toutes les prairies sont d'un vert superbe et quelques-unes sont remplies de fleurettes jaunes et mauves. Demain s'il fait beau, nous ferons une promenade en voiture. Les petits, dont Marcel, se sont contentés tantôt du parc.

Mille bons baisers

T.W.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
jeudi 20 avril 1916

*Reçu le 2 mai*

Mon cher Paul,

Je reçois ta lettre du 1er avril. Tu as dû recevoir à présent ma lettre où je te disais que j'irais à Paris en partant d'ici. Nous nous occupons déjà de notre départ qui aura lieu mercredi prochain 26. Nous partirons tous en deux voitures le matin pour arriver déjeuner au buffet des Laumes. Les Jeannin, tout de suite après le déjeuner, partiront pour Chalon en emmenant Marcel et Henriette. Deux heures après je prendrai mon train pour Paris. Je n'ai pas encore la réponse de Louise me disant si père sera à Paris ou à Champagne à ce moment-là. S'il est à la campagne, je descendrai rue Bastiat. Au reçu d'un mot de Monsieur Prodhomme, je lui ai écrit en lui demandant si je pourrais le voir à Paris, car j'y serai prochainement. Il me répond de Rennes où il est actuellement. Voilà donc le deuxième compagnon qui aurait pu me donner de tes nouvelles de vive voix et que je manque ! J'en suis désolée.

Nous avons toujours ici un temps bien vilain ; cependant, on sort malgré les giboulées. J'ai même fait tantôt une grande promenade de deux heures de suite avec Suzanne. Henri a préféré rester, car il est devenu très ami des petits garçons de l'instituteur avec lesquels il fait d'interminables parties de croquet sur la terrasse de la pension.

Marcel s'amuse bien avec ses petits cousins. En ce moment, ils sont dehors à se promener tous ensemble. Marcel leur montre ses joujoux et comment il s'est fait de belles constructions. Il a montré tantôt à Laure, qui l'a beaucoup admiré, le dessin (portrait du petit ours) qu'il a fait sur son ardoise. Le fait est qu'il est très ressemblant.

Au sujet de la solde des prisonniers, j'ai lu dernièrement dans le journal que cette solde serait remboursée au retour du prisonnier, c'est pourquoi je n'ai pas écrit de nouveau. D'ailleurs, j'ai conservé la copie de ma première lettre et il sera toujours temps de réécrire de nouveau en rappelant que je l'ai fait précédemment. Les deux derniers envois de pain que je t'ai fait faire sont partis le 12 et le 15. Je ne t'en fais plus d'autres jusqu'à nouvel ordre.

Laure a de bonnes nouvelles de Louis. Il se trouve heureux par ce mauvais temps de jouir d'un confortable logement. Il a vu dernièrement Philippe qui va bien. Il avait profité d'un moment de liberté pour aller le voir, car Philippe est toujours assez occupé et ne bouge guère. Marie est encore pour une semaine auprès de Pierre. Je la verrai donc sans doute à Paris à son retour la semaine prochaine. Charlotte est à La Baule en même temps que les Guibert et Faÿ. Amitiés des Jeannin pour toi.

Je t'embrasse bien, Marcel aussi.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
vendredi 21 avril 1916

*Reçu le 1er mai*

Mon cher Paul,

Enfin voici la première journée sans pluie depuis longtemps. Laure s'est laissée entraîner à faire une promenade avec la jeunesse dont je fais parti puisque mes jeunes neveux ne semblent pas s'apercevoir de la grande différence d'âge entre eux et moi. Nous sommes allés à la poterne qui domine la vallée de l'Ozerain et sommes descendus le long des remparts aux murs imposants que Chateaubriand comparait à ceux de Jérusalem. Puis nous avons remonté le ruisseau de la vallée de Verpant (est). Il faisait assez lourd à marcher ce qui nous change des froids de ces jours derniers. Marcel et les petits ont été toute la journée sur les terrasses et dans le parc. Ils jouent tant que le soir, une fois au lit, ils ne sont pas deux minutes à s'endormir. Marcel et Marie-Madeleine sont très amis, ils ne se quittent pas. Nous ferons demain probablement une promenade en voiture.

Affectueux baisers de nous deux. T.W.

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
samedi 22 avril 1916

*Reçu le 3 mai*

Mon cher Paul,

Je n'ai guère de nouvelles de la famille. Aujourd'hui, je n'avais qu'une lettre de Pierre qui m'annonce que Marie sera à la fin de la semaine de Pâques à Paris. Je vais donc la voir prochainement.

Tantôt, il fait moins beau qu'hier, nous n'avons pas osé faire de promenade tant le ciel est sombre par moment. Nous nous sommes seulement promenés dans la petite ville et nous avons fait de nombreux envois d'anis à toute la famille. As-tu reçu ceux que Marcel t'a fait envoyer l'autre mois ?

Mardi, nous devons faire la visite de la crypte mérovingienne du VIII<sup>e</sup> siècle de l'abbaye. Nous visitons tout ce qu'il y a ici, car les promenades en voiture ne sont pas possibles par un pareil temps. Cependant demain, s'il faisait beau, nous irions aux fouilles d'Alésia. Mardi nous espérons aussi, si le temps nous le permet, d'aller en auto au château de Bussy-Rabutin.

La jeunesse, elle, ne s'occupe guère du temps. Marcel avec Henri et Marie-Madeleine sont tout le temps au jardin avec la bande des petits garçons. Ils mettent une ardeur à jouer ! Il s'amuse énormément à courir dans tout ce grand jardin.

Voici les premiers myosotis qui commencent à apparaître dans les bois. Je t'en envoie un petit échantillon bien qu'il soit encore bien petit.

Marcel est plus frisé que jamais par ce temps d'humidité. Ses cheveux en somme n'ont guère changé depuis deux ans. Je ne peux pas en dire autant des miens qui de plus en plus rappellent les hauts sommets des montagnes en hiver par leur ton. Ce qui n'est pas consolant, c'est qu'autour de moi, dans la famille, les changements de ton sont assez remarquables malheureusement. Je t'envoie une carte de Marcel et je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
lundi 24 avril 1916

*Reçu le 2 mai*

Mon cher Paul,

Nous avons eu enfin une belle journée aujourd'hui et sans pluie. Nous avons tous été nous promener tantôt dans le superbe parc de l'ancien couvent des Ursulines, autrefois château de Flavigny. Puis, nous avons visité le souterrain auprès de l'abbaye. Laure a craint de trop glisser et de trop se pencher et a renoncé à y pénétrer ainsi que ses deux petits. Marcel bravement m'a donné la main ; de l'autre je tenais la bougie qui éclairait la queue de notre file se composant de Suzanne et de Mme Voinier ; en avant, le gardien précédait avec une autre bougie Henri et Marie-Madeleine. Il fallait en effet se baisser par moment et passait par des marches ou soi-disant marches assez glissantes. Tout au fond du souterrain se trouvait une série de cellules ; nous en avons compté 9. Il fallait passer là sur d'étroites planches, car à côté, on aurait enfoncé dans une épaisse boue. Marcel s'en est très bien tiré, mais je pense qu'il conservera un souvenir de cette promenade sous terre à la lueur des bougies. Ce soir, je vais commencer déjà ma malle, car elle doit partir dès demain pour décharger notre voiture le jour du départ.

Demain, après-midi, C. Perche de Chalon amie des Jeannin doit arriver ici en séjour. Elle a avancé son arrivée ici pour nous rencontrer avant notre départ. Comme dans l'après-midi de demain, nous comptons visiter la crypte de l'abbaye, nous l'y emmènerons avec nous. Je viens de lire une notice sur ses soubassements carolingiens pour être bien au courant pour cette visite. Je viens de lire « La vie des abeilles » et cela m'a vivement intéressée. Après la lecture de ce livre, on ne peut avoir que l'envie d'élever des abeilles, tout cela doit être intéressant. Je n'ai toujours guère de nouvelles de la famille. Par le beau temps revenu, père sans doute se sera installé à Champagne. J'espère que Louise également a pu y aller avec les enfants.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 25 avril 1916

*Reçu le 17 mai*

Ma chère Thérèse. Ma dernière lettre était du 18. Tu la recevras probablement sitôt ton d'arriver à Paris, où tu ne resteras peut-être pas longtemps. J'ai eu samedi dernier tes cartes du 13 et 15 et ta lettre du 14. Le jeudi j'avais ta lettre du 12. Ta carte du 11 mai parvenu en son temps. J'attends impatiemment aussi de savoir ce qu'a décidé Émile. Il est probable que nous ne tarderons pas à être renseignés. La journée d'hier a été splendide. Nous avons passé presque tout notre temps dehors, assis sur nos fauteuils. Aujourd'hui, il fera au moins aussi beau, peut-être même plus chaud. Dimanche au contraire le temps n'était guère engageant. Si vous avez le même beau soleil que nous, les Jeannin pourront bien profiter de leur séjour à Flavigny. Dimanche prochain nous comptons pouvoir donner une représentation théâtrale, celle que nous aurions déjà dû donner. D'ailleurs je ne fais guère de projet d'avance, maintenant. Ton dernier colis avec œufs en chocolat, pain d'épices, etc. m'a été remis ce matin. Comme tu vois, il est juste arrivé au moment des fêtes. Embrasse bien tous les membres de la famille pour moi. Je pense que tu auras pu écrire à Georges pour sa fête.

Mille baisers affectueux.

Paul

*Carte de Thérèse à Paul*

Maison de, Flavigny-sur-Ozerain (Côte d'Or)  
mardi 25 avril 1916

*Reçu le 6 mai*

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta carte du 12 avril. Cette carte-ci est la dernière que je t'envoie d'ici, car demain soir, je serai à Paris.

Le temps est aujourd'hui superbe et chaud. Nous avons fait une jolie et grande promenade en face Alise ; puis nous avons visité la crypte de l'église de l'abbaye : tous ces restes sont très anciens et très curieux. Les plus gros de nos bagages sont déjà partis pour la gare. Demain matin, la voiture à cheval viendra nous prendre à 10 heures. Laure partira un peu plus tard en auto avec ses petits. Nous déjeunerons à l'hôtel des Laumes avant de prendre nos trains.

Marcel semble beaucoup s'amuser avec toute la bande des enfants d'ici, et tout à l'heure, il est revenu avec un superbe accroc à sa culotte parce qu'il avait grimpé à un arbre. Son vêtement était heureusement vieux.

Mille baisers de nous deux.

T.W.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
mercredi 26 avril 1916

*Reçu le 11 mai*

Mon cher Paul,

Je suis arrivée à Paris sans trop de retard. Nous avons quitté ce matin Flavigny par une belle chaleur. J'ai mis les Jeannin dans le train ; il y avait beaucoup de monde et il leur manquait encore avant de quitter les Laumes 3 places assises, mais je pense qu'à Dijon ils auront pu se caser. Marcel et Henriette sont partis avec eux. Marcel m'a quitté très raisonnablement comme il l'est toujours. J'espère qu'il sera très sage à Chalon pendant mon absence. J'ai trouvé ce soir tous les Weiller en bonne santé. René n'a pas encore reçu ton mot.

Vendredi 27

Aujourd'hui, je vais commencer mes courses d'habillement pour moi et pour Marcel pour l'été. La chaleur semble vouloir continuer ; il fait très lourd. Il va falloir mettre de côté les vêtements d'hiver. Je vais passer chez le dentiste, je crois que j'ai une dent qui a besoin de soins.

Je tenterai de voir Albert chez lui pour avoir des nouvelles de la famille qui doit être à Champagne par ce beau temps. Les charmes de la campagne doivent leur faire oublier d'écrire, car je suis vraiment sans nouvelles depuis longtemps.

Un mot de Suzanne Jeannin m'apprend qu'ils ont fait bon voyage et que Marcel est très sage.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre d'Henri à sa belle-sœur Thérèse*

28 avril 16

Ma chère Thérèse.

Je ne sais pas au juste où t'écrire pour te remercier de ta gentille attention. Les anis depuis que je les ai reçus m'aident à passer ces longues heures de tranchées qui ne sont pas bien drôles.

J'avais appris par Louise et papa qu'il était question que Paul soit renvoyé d'Allemagne en Suisse. Je comprends donc quelle impatience tu vis maintenant et bien que je ne sois pas prêt de le revoir personnellement, mon impatience est également des plus vives. Pauvre Paul, quel supplice que ces 20 mois de détention ! Et si maintenant il pouvait être rendu presque à la liberté, avec sa joie de vous revoir toi et Marcel et de vivre avec vous ! Pourvu que les formalités de son transfert ne soient pas trop longues ! J'espère être averti sans retard dès qu'il y aura décision prise. D'après ta lettre tu dois être à Paris. Je t'écris rue Bonaparte ou tu es descendu sans doute comme à ton précédent séjour, bien que papa soit à champagne, je crois. Voici enfin le bon temps qui est venu le retrouver.

As-tu de bonnes nouvelles de tes frères, où sont-ils les uns et les autres ? Aucun n'a-t-il été pris dans cette immense bataille de Verdun ? Georges est paraît-il toujours là-bas ; il y a bien, semble-t-il, sérieuse accalmie, mais l'inquiétude reste grande. Les dernières nouvelles que Louise m'envoyait étaient déjà assez anciennes, mais le séjour de papa à Champagne retarde beaucoup la transmission des lettres. Madeleine a le bonheur de voir Charles de temps en temps.

Quelle belle mine petit Marcel a dû rapporter de Flavigny. Ce n'est pas l'air qui lui manquait là-bas. Je me rappelle être passé dans ce pays à bicyclette. Il y a de tout côté des coins ravissants que tu as du avoir grand plaisir à visiter en auto.

Encore une fois merci ma chère Thérèse de ton envoi. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère Henri

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 28 avril 1916

*Reçu le 8 mai*

Mon cher Paul,

Hier après-midi, je suis passée boulevard Henri IV. J'y ai trouvé Louise et les enfants. Ils n'avaient finalement pas été à la campagne. Louise craignant pour elle la fatigue du voyage. Elle m'a paru bien aller ; je n'ai d'ailleurs pu insister sur ce sujet, les enfants nous entourant. Nous avons bavardé longuement. Père était encore à Champagne, mais il a dû rentrer aujourd'hui à Paris. J'irai donc le voir demain. Aujourd'hui, j'ai été en courses toute la journée. Puis, après 4 heures, je suis restée à la maison avec Hélène et il est venu quelques personnes nous voir, dont Henriette Turlier et ses filles. Louise Malassez est à Nice depuis deux mois. Je ne l'ai pas revue cet hiver. René a reçu hier ta carte du 10. Il fait le nécessaire.

Samedi je n'ai pu voir père, qui n'était pas encore de retour de son cours. Je le verrai demain matin chez les Demangeon chez qui je déjeunerai. Pour les projets matrimoniaux pour Émile, tout a été immédiatement interrompu, Émile ne désirant pas se marier pour le moment.

Il fait vraiment très chaud. Je suis contente d'avoir laissé Marcel à Laure, car il jouit de son jardin depuis le matin. Laure m'écrit que jeudi matin de bonne heure dès que Marcel a été réveillé, il a tout de suite voulu se lever très vite pour aller jouer au jardin. Il est paraît-il très sage.

Ce matin, j'ai passé à la mairie ; je me suis muni de toutes les pièces dont j'aurais besoin ; ce sera prêt lundi matin.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 29 avril 1916

*Reçu le 20 mai*

Ma chère Thérèse. Depuis ma dernière carte qui était du 25, j'ai reçu ta lettre du 16 et tes cartes du 17, 19 et 20 avril. J'espère que le mauvais temps qui a accueilli les Jeannin n'aura pas continué. Nous avons ici depuis le lundi de Pâques un temps vraiment magnifique. Le soleil est chaud, mais supportable par suite de la bise légère qui souffle. Je ne puis que vous souhaitez plus beau temps. La végétation avance rapidement. Les marronniers ont déjà de grandes feuilles et donnent de l'ombre. D'ailleurs tous les arbres ont leurs bourgeons pour le moins ouverts. Nous portons dès le matin nos fauteuils dehors afin d'y passer la plus grande partie de la journée. J'ai reçu la carte de Madeleine du 20. Tu pourras donc rassurer cette dernière sur le sort de sa carte. Elle m'a fait grand plaisir. J'ai depuis mercredi les livres espagnols que tu as commandés chez Garnier. Ce matin m'est arrivé un pain de Chalon. Ici peu de changement, à part la venue de quelques nouveaux dont deux hindous. L'un d'eux habite notre chambre. C'est un professeur de botanique à Calcutta. Il parle admirablement l'anglais, et nous avons ainsi l'occasion de converser souvent.

Mille bons et affectueux baisers, ma chère Thérèse. Amitiés à tous.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, dimanche 30 avril 1916

*Reçu le 10 mai*

Mon cher Paul,

J'ai passé toute la journée d'aujourd'hui chez Louise où j'ai retrouvé père. Il m'a remis une carte que Georges avait écrite du 27. Nous commençons à être un peu inquiets de lui, car il était resté quelque temps sans envoyer de nouvelles. Il va toujours bien, mais a fort à faire. J'ai lu aussi une lettre d'Henri de ces jours-ci. Louise va bien, mais sort peu. Il faisait tantôt très chaud. J'avais proposé à Louise de promener ses enfants, mais elle a trouvé qu'ils trouveraient plus de fraîcheur à la maison. Elle pense dès la fin de juin s'installer à Champagne pour tout l'été. La maison des Dalles ne s'ouvrira peut-être pas cet été, car si Madeleine est seule à y aller, elle préférera rester à Presles. Charles est venu à Paris il y a une quinzaine, il a même pu aller voir sa famille à Presles pendant 24 heures. Mardi, je déjeunais chez père. Je verrai Madeleine et ses enfants qui reviennent demain lundi. Une lettre ce soir de Laure me donne de bonnes nouvelles de Marcel qui joue avec ses deux petits au jardin toute la journée.

Lundi 1er mai

Il fait vraiment trop chaud pour la saison, un orage bienfaisant est heureusement survenu. Cela a empêché les Weiller d'aller voir la maison qu'ils ont louée à Viroflay. Ils s'y installeront dès le 20 mai. René par la gare des Invalides y sera en 20 minutes, ce qui lui permettra même d'y aller déjeuner chaque jour. En ce moment, il est en congé pour trois jours et en profite pour faire avec Hélène et les trois petits des promenades aux environs de Paris. Ce matin, en une séance j'ai pu terminer chez le dentiste. Mais tantôt, je reste à me reposer, car j'ai attrapé un chaud et froid qui m'a tout à fait enrôlée. Je vais me soigner la voix pour pouvoir aller déjeuner demain chez père.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 2 mai 1916

*Reçu le 23 mai*

Ma chère Thérèse. J'ai été quelques jours sans avoir de tes nouvelles, aussi maintenant ai-je de toi plusieurs lettres à la fois. Ce matin on m'a remis tes lettres du 20 et 24 avril et hier celle du 19 et ta carte du 21. Te voilà maintenant à Paris. Je t'y écris, mais cette lettre ne te parviendra peut-être pas, car j'espère que tu n'y seras plus à ce moment-là. Nous continuons à avoir un temps superbe, avec chaud soleil et beaucoup d'air, ce qui rend le séjour dehors fort agréable. Il semble bien que vous ayez eu le même temps qu'ici, puisque le mauvais temps a duré, d'après ta lettre, jusque lundi de Pâques, et que ce jour-là vous aviez revu le soleil. Quel dommage vraiment de ne pas avoir été mieux favorisé par le beau temps. Il est regrettable que les Jeannin pour les quelques jours passés avec toi n'aient guère eu que de la pluie, ou des giboulées. Leur séjour n'en aura pas moins été un bon divertissement à ta solitude. Tu auras pu pourtant effectuer quelques bonnes promenades, et connaître les environs de ce coin de Bourgogne, qui semble bien intéressant. La visite de ces vieux monuments, de l'abbaye, de cette église, dont les vieilles boiseries, à en juger par tes cartes postales sont curieuses, doit t'avoir pas mal occupée. Je vois que tu as envoyé ce brave Marcel avec Laure à Chalon. Il va probablement te manquer un peu à Paris et je serais curieux de savoir comment il a pris cette séparation. Probablement avec sa philosophie coutumière. La joie de suivre ses petits compagnons de jeux, lui aura même fait oublier qu'il laissait sa maman. Mais les jours suivants il ne sera pas sans la réclamer quelquefois. Il est vrai qu'il est si raisonnable, qu'il se contentera des explications qu'on lui donnera.

Le départ des internés en Suisse doit avoir lieu d'ici le 10 mai à ce qu'on dit. D'ailleurs, tu dois être au courant par les journaux. Il y aura vraisemblablement une contre-visite à Constance, ce qui laisse préjuger que tous ceux désignés jusqu'à présent ne seraient pas forcément admis. Enfin nous ne tarderons pas à être fixés.

Tu ne me dis pas où tu descends à Paris. À tout hasard, je t'envoie cette lettre rue Bastiat. C'est, je crois, de cette façon qu'elle te parviendra vite, le plus sûrement. D'ici quelques jours il est probable que tu me feras savoir ou je dois écrire, néanmoins. Toutes les nouvelles que tu me donnes de tous sont bonnes, et je m'en réjouis fort. D'Émile, tu ne me dis plus rien. Il est probable que l'affaire n'a pas fait un pas et en est toujours au même point. D'ailleurs il ne saurait y avoir de hâte. Ton séjour à Paris va te permettre de te renseigner et de te tenir au courant.

Hier dimanche après-midi, nous avons eu notre représentation théâtrale, avec morceaux de musique ; violon et violoncelle comme intermède. Nous jouions deux pièces en un acte. Je remplissais le rôle du directeur dans « L'asile de nuit » de Max Mauret. Tout a fort bien été. Seulement il faisait trop chaud. Ce n'est plus la saison et je crois qu'on fera mieux de ne plus jouer en été. Il y avait à craindre, que le beau temps, le soleil, rendent les spectateurs plus paresseux à venir s'enfermer dès 4h de l'après-midi ; et puis c'est vraiment un passe-temps d'hiver aussi bien pour les acteurs que pour les spectateurs.

Mes occupations restent toujours les mêmes. Je commence à ranger mes affaires, car j'ai pas mal de choses que je ne peux plus mettre et qu'il me faut jeter.

Je t'envoie mes meilleurs baisers, ma chère Thérèse, espérant bien te revoir bientôt. Embrasse bien toute la famille pour moi.

Paul

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 7 mai 1916

Mon cher Paul,

Que tu es gentil d'avoir fait pour moi ces jolis napperons ; rien ne pouvait me toucher davantage, ne me faire plus de plaisir. J'avais déjà admiré ce joli travail entre les mains de Thérèse ; me voilà comblée moi aussi, et ce cadeau m'est doublement précieux en pensant aux heures que tu y as consacrées dans les circonstances où tu te trouves. Je viens de voir Thérèse, elle m'a donné de tes nouvelles toutes fraîches, car elle venait de recevoir une lettre de toi, mais ses projets sont toujours en suspens. Elle est bien impatiente d'être enfin fixée, et nous aussi.

Nous avons de bonnes nouvelles de tous. Charles et Georges ont pu se retrouver dans la ville où travaille Charles, mais pour Georges ce n'était qu'une courte fugue à l'arrière et il a repris son poste très exposé toujours. Nous avons eu ce matin la visite de Charles. Avant-hier Henri est venu nous surprendre, il n'est resté que quelques heures ; il a une mine superbe quoique sa vie soit assez pénible par sa trop grande immobilité dans un séjour très peu enviable. Émile viendra bientôt en permission pour passer un examen de médecine. Sauf Georges, nous aurons vu tout notre monde assez récemment. Papa a été hier passer la journée à Champagne ; il en a rapporté muguet et asperges. Il retournera bientôt s'y installer pour quelques jours. C'est sans doute là que nous passerons nos vacances. Le voyage des Petites Dalles me semblerait un peu fatigant. D'ailleurs, Albert étant toujours à Paris et ne pouvant quitter son travail, je le verrai plus souvent en ne m'éloignant pas trop. Les enfants se font déjà une fête d'aller bêcher leur jardin et grappiller les cerises et les groseilles ; malheureusement, ils n'auront pas leurs petits cousins, ce seront des vacances un peu solitaires. Je ne sais encore ce que fera Madeleine ; je crois que si elle devait se trouver seule aux Petites Dalles elle préférerait le séjour de Presles. Nous avons vu récemment Mr Petit Dutailis ; il est en train de divorcer, sa femme s'étant montrée vraiment trop légère. Il viendra habiter Paris où il a été nommé inspecteur général. Nous t'embrassons tous bien tendrement mon cher Paul et merci encore.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Celle 8 mai 1916

*Reçu le 2 juin*

Ma chère Thérèse,

Mercredi dernier j'ai eu ta lettre du 22 avril renfermant celle de notre gros bonhomme et ta carte du 23, m'annonçant que tu resteras jusqu'aux 15 à Paris. C'est donc à Chalon que je t'adresse cette carte, où je pense qu'alors tu ferais un petit séjour. D'ici là d'ailleurs tout sera décidé dans un sens ou dans l'autre. Je crains un peu aujourd'hui t'avoir donné une fausse joie. Enfin il me semble que tu auras pu te faire tenir au courant au jour le jour par René qui est, je crois, bien placé pour se renseigner. Samedi, j'ai eu ta carte du 25 avril et hier ta lettre du 28-29, me donnant les détails de tes occupations à Paris. Quoi qu'il arrive au sujet de la Suisse, tu auras pu passer en somme quelque bonne journée à Paris et tu auras bien pu jouir d'Hélène. Je vois qu'Émile n'a pas donné suite à ses projets. Évidemment, il n'a pas à se presser.

Depuis le 23 jusqu'aujourd'hui le temps s'est maintenu fort beau. Mais il a dû y avoir un orage dans les environs, car ce matin le ciel est très nuageux et la température s'est beaucoup rafraîchie. Je crois que nous pouvons nous attendre à de la pluie. Ton dernier renvoi de pain m'est arrivé mercredi dernier.

Mes meilleurs baisers, ma chère Thérèse. Embrasse bien le gros Marcel. Ne m'oublie pas auprès des Jeannin.

Paul



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, lundi 8 mai 1916

*Reçu à Heidelberg le 22 mai*

Mon cher Paul,

J'ai reçu un mot de Marcel aujourd'hui me disant qu'il s'amuse bien, dessine et joue à cache-cache. Laure me mettait aussi un mot pour me dire que Marcel allait toujours très bien ; il dort en faisant le tour du cadran. Il me semble qu'au milieu de tant de monde, il ne doit guère avoir le temps de penser à mon absence. Il est si raisonnable, qu'il prend philosophiquement son parti d'être ainsi abandonné pour un temps. Hélène vient de recevoir une lettre de Philippe avec des photographies de lui, cette fois réussies. Elles ont été tirées avec l'appareil que René lui a prêté. Il a toujours sa barbe, ce qui lui fait une tête d'une longueur interminable. C'est de Jean que nous voudrions bien avoir des nouvelles. Les dernières étaient bonnes, mais il mène à présent une vie très active, et qui, avec son heureux caractère, l'intéresse beaucoup. Charlotte rentrera dimanche de La Baule. Je lui écris de venir dîner ce soir-là ici pour la voir, car le lendemain, je serais parti pour Chalon.

Mardi 9

J'ai déjeuné ce matin chez père. Il m'a entretenu longuement après le déjeuner au sujet d'Henri. J'avais été mis un peu au courant par Louise la semaine dernière. Père m'a prié de revoir Louise à ce sujet. J'irai la voir demain. Elle aurait en effet besoin d'être conseillée, car avec ses sentiments généreux, elle s'aveugle sur la réalité des choses. Tout cela est un sujet de préoccupation continuelle pour père, et il en est bien triste. J'ai été voir ensuite Madeleine, j'ai parlé aussi longuement d'Henri avec elle.

Le temps s'est fortement refroidi avec vent et pluie. Il faut remettre des vêtements d'hiver. Mon rhume est tout à fait fini. Tout le monde trouve que mon séjour à Flavigny m'a fait beaucoup de bien. Je vais en effet très bien. Ici, les enfants vont bien, le petit Albert est à l'âge charmant ; il répète tout ce qu'on lui dit et m'appelle : « Téés tante ! »

René est pressé de s'installer à la campagne pour Hélène qui a été un peu fatiguée tout cet hiver et qui a toujours un peu mauvaise mine.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, mercredi 10 mai 1916

Mon cher Paul,

J'ai été voir Louise tantôt. Elle avait de bonnes nouvelles de Georges et d'Emile. Nous avons parlé des projets d'été. Louise compte s'installer vers la fin de juin à Champagne. Vers la même époque, Madeleine pense s'installer aux Dalles ; elle trouve finalement que ses enfants ont besoin pour cette année de l'air de la mer. Pendant ma visite, Louise a eu celle du docteur Le Page ; je l'ai donc quittée là-dessus. Albert voulait depuis quelque temps décider Louise à se faire soigner par quelqu'un tout à fait compétent. Charles venu sur ces entrefaites conseilla de prendre avis du docteur qui avait toujours très bien soigné Madeleine. Et aussitôt, on décida de consulter ce docteur. Je suis très heureux de cette bonne décision ; nous pouvons espérer à présent que Louise sera soignée le mieux possible, et que tout arrivera pour elle pour le mieux. D'ailleurs, jusqu'ici, elle a été très prudente et reste presque tout le temps étendue.

Père est parti ce matin pour Champagne. Il m'envoie un mot pour me donner un petit mot de Georges du 7. Il va bien et est un peu au repos actuellement non loin de Charles, ce qui nous fait espérer qu'il le verra de temps en temps.

Jeudi 11

J'ai été tantôt rue Bonaparte pour donner au concierge mon adresse exacte ici, pour me faire envoyer mon courrier, car père m'avait écrit avant-hier en mettant seulement Bastiat pour la rue, ce qui provoqua un retard de plus de 24 heures à la poste, et je craignais qu'il n'ait donné l'adresse ainsi tronquée pour le renvoi de mon courrier au concierge. J'ai vu Madeleine et les enfants et je comptais passer la journée avec eux au Luxembourg pour les voir. Finalement, Madeleine m'a laissé les enfants à garder, car elle avait reçu une lettre de Charles le matin lui demandant d'aller parler avec Louise. Je promenai donc pendant ce temps les enfants. Madeleine rentra fort tard de sa visite, si bien que je n'ai eu que juste le temps de rentrer ici dîner avec les 3 petits Weiller dont les parents dînent ce soir en ville.

Le temps est toujours assez frais ; on ne peut pas rester longtemps assis dehors. Nous avons de bonnes nouvelles de Jean du 6 mai, mais fort brèves. Père rentrera samedi à Paris. Je déjeunerai chez lui dimanche. Ta dernière lettre (18 avril) mais parvenue le 6. J'ai hâte d'avoir bientôt de nouveau de tes nouvelles, et je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, vendredi 12 mai 1916

Mon cher Paul,

Je n'ai encore rien reçu de toi aujourd'hui, cela sera sans doute pour demain. J'ai une lettre de Louise me donnant des nouvelles de Marcel. Elle me dit qu'il va toujours très bien. Elle me met : « Marcel me charge de te dire qu'il s'amuse bien. La vérité m'oblige à te dire qu'il ne te réclame guère. Il ne pense à toi que lorsque les autres lui tapent dessus. Alors il dit : « Je le dirai à maman ! » Mais ils s'entendent bien et se disputent bien moins que cet automne. Marcel cède très facilement, et Charles n'est plus aussi mauvais. »

Hélène a reçu ce soir une carte de Pierre. Je suppose que Marie-Jacques ne pourra pas venir ici avant mon départ, car son frère est en ce moment pour quelques jours à Orléans.

Samedi 13

Je viens de passer la fin de l'après-midi chez Louise. J'y ai trouvé père en arrivant et Émile arrivé à midi. Son examen de médecine doit avoir lieu jeudi prochain. Albert avait pris les inscriptions pour lui. C'est un examen d'acheminement au doctorat. Émile a très bonne mine, cette vie au grand air semble lui réussir parfaitement et ne le fait pas maigrir. Il nous a montré une lettre de Georges qu'il avait reçue. Ce dernier va bien et est inactif ces temps-ci. Père m'a montré une lettre d'Henri qui va bien aussi ; puis il est parti avec Émile et je suis restée avec Louise qui m'a alors communiqué une lettre que père lui avait écrite de Champagne. Il était question dedans d'Henri ; son avenir y était entrevu avec beaucoup de justesse et toute cette lettre était empreinte d'une grande tristesse.

Demain, nous déjeunerons tous chez père. Louise a la permission de circuler un peu et va en profiter pour y aller aussi. Je verrai plus longuement Émile.

Je t'embrasse bien affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Heidelberg 14 mai 1916

*Reçu le 19 juin*

Ma chère Thérèse,

S'il y avait une chose à laquelle je n'aurais jamais pensé, c'est que je viendrais ici. Partis de Celle le 12 au matin pour Constance, nous sommes allés jusque Appenweier. Notre arrivée là-bas ayant été alors retardée, nous fûmes ramenés à Heidelberg où nous arrivâmes hier soir vers 8h. Nous formions un convoi d'environ 500 dont une cinquantaine d'officiers qui eux seuls ont laissé le convoi continuer pour venir ici. Quoique le séjour en chemin de fer ait duré un peu longtemps, nous avons fait le trajet dans de bonnes conditions en seconde. Nous ignorons comment d'ici nous repartirons pour Constance. Mais j'espère que cela ne tardera pas. Heidelberg doit devenir un endroit de concentration d'où se feront les envois vers Constance. Ceux refusés par la commission résidant dans cette ville reviennent à Heidelberg pour attendre une nouvelle commission suisse vers juin ou juillet. Je te tiendrai au courant quoique j'espère passer avec succès l'examen cette fois-ci. Le camp se trouve être une caserne située à l'extérieur de la ville, à droite de la route conduisant de Heidelberg à Wiesloch. Du fait de mon arrivée ici, ma correspondance va subir un peu de trouble inévitable.

Mille bons et affectueux baisers.

Paul



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Paris, dimanche 14 mai 1916

Mon cher Paul,

Nous étions réunis ce matin chez père pour le déjeuner sauf Marguerite à qui on avait fait le matin même avec l'aide d'Émile l'opération des végétations. J'ai vu dans l'après-midi la malade qui avait très bonne mine. L'oncle Étienne est venu après le déjeuner de retour de Bar-le-Duc où il avait été voir Marthe qui est attachée à un hôpital. Il venait nous apprendre des nouvelles de Charles et de Georges qu'il avait rencontrés. Ce dernier lui avait dit qu'il pensait pouvoir venir ces jours-ci même à Paris. Je vais le manquer de bien peu aussi, comme Henri l'autre jour. J'ai porté tantôt mes bagages à la Gare de Lyon. Demain matin, je n'aurai pas besoin de me presser ayant retenu ma place à l'avance pour le train. Je partirai d'ici tranquillement par le métro.

Bientôt, les fiançailles de Thérèse Rabut devaient être officielles. Son fiancé est ingénieur et travaille actuellement dans une usine. Je ne me rappelle plus bien son nom. Je te l'écrirai une autre fois.

Chalon, 15 mai

J'ai voyagé ce matin jusqu'à Laroche en compagnie de Madame Thenard. Le déjeuner au wagon-restaurant m'a fait passer le reste du temps. À partir de Dijon, il est tombé un tel déluge d'eau que j'ai renoncé à l'espoir de voir Marcel à la gare à mon arrivée ; en effet, il n'y avait que Laure. J'arrivais à descendre du train bondé de monde. Je me suis félicité tout le temps du trajet d'avoir eu l'idée de retenir un coin à l'avance. Marcel n'exprima aucune effusion à me revoir ; il m'a semblé qu'il me retrouvait comme s'il m'avait quitté hier. Que cet âge est heureux ! À jouer et à s'occuper avec les autres, le temps ne lui a pas paru trop long. J'espérais en arrivant ici trouver peut-être une carte de toi. Je n'ai encore rien reçu aujourd'hui. Hier, j'ai reçu un mot de Marie-Jacques. Elle est bien triste et découragée ; sa lettre me laisse sous une impression pénible. Hélène va aller la voir ces jours-ci et tâchera de la remonter un peu. Nous sommes persuadés, d'après ce qu'elle nous dit, qu'elle se fatigue trop avec le petit qu'elle nourrit toujours, ce qui doit l'épuiser physiquement et influence aussi sur le moral. Et puis, j'espère qu'Hélène l'aidera à prendre une détermination au sujet de l'opération à la lèvre du petit Jacques et aussi au sujet du déménagement. Ici tout le monde est en bonne santé et souhaite que j'aie bientôt de tes nouvelles.

Nous t'embrassons Marcel et moi tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Heidelberg, 15 mai 1916

*Reçu le 8 juin*

Ma chère Thérèse.

Je suis ici depuis samedi soir. La caserne où se trouve le camp est à environ 15 à 20 minutes de la gare et nous avons fait le trajet à pied, ce qui nous a fait faire une petite promenade. Malheureusement la pluie s'est mise à tomber, et c'est assez mouillé que nous avons franchi la porte de notre nouvel home. Depuis la veille d'ailleurs le temps s'était assez gâté. Nous avons eu pendant notre voyage un assez fort orage. Aussi la température était-elle fort rafraîchie. La caserne où nous nous trouvons est une caserne moderne. Dans la cour, trois « cours » de tennis ont été installés, et ils paraissent fort bons. La superficie de la cour est au total à peu près égal à deux fois la place occupée par les tennis, et l'on peut ainsi tourner en rond. Aucune construction ne se trouve dans le voisinage, aussi de tous les côtés l'on peut voir la campagne environnante. Nous apercevons les collines de Heidelberg. Tu dois peut-être te rappeler être passée près d'ici. Lorsque prenant la route Darmstadt Heidelberg on traverse cette dernière ville, sans pénétrer dans la ville même, et que l'on franchit le ...*phrase gommée par la censure...* pour continuer... *phrase gommée par la censure...*, on aperçoit le bâtiment de la caserne, *phrase gommée par la censure*. Actuellement nous ne sommes pas fort nombreux ici. Ces derniers temps, on a évacué sur d'autres camps pas mal d'officiers. On réunit ici les officiers refusés par la commission de Constance et l'on doit faire de ce camp un camp de concentration pour ceux devant aller subir la visite à Constance. Ceux de retour de Constance devront séjourner ici en attendant le passage d'une nouvelle commission médicale qui viendra en juin ou juillet. Mais pour nous qui avons été arrêtés en cours de route, je pense que notre arrivée à Constance ne sera retardée que de quelques jours au plus. Je te tiendrai d'ailleurs au courant de ce qui m'arrivera. Pour le moment, je n'ai même pas écrit de me faire suivre mes lettres de Celle, ici, car dans l'intervalle je ne serai peut-être plus ici, mais bien à Constance, où j'espère, en Suisse.

Nous étions partis de Celle vendredi matin à 11h, et avons, en cours de route, retrouvé différents petits détachements, à notre train s'est joint aussi de forts contingents de civile, venant de Holzminden en particulier, si bien que nous formions un convoi de 500 environ. Nous avons voyagé de façon assez confortable, car on avait mis des wagons de seconde à notre disposition. Près de Francfort nous avons eu la possibilité à 2h du matin de manger une omelette. Nous arrivions à Appenweier vers 11h, après être passé non loin d'ici vers 6h du matin. À Appenweier un déjeuner copieux nous attendait. Malheureusement nous apprenions que seuls les civils pouvaient continuer sur Constance. Nous eûmes un arrêt de quelques heures et à 3h nous étions dirigés sur Heidelberg. J'ai retrouvé ici quelques visages de connaissances que j'avais vues dans d'autres camps, en particulier Vidart, le premier français prisonnier que j'avais vu à Magdebourg. Lui revient de Constance où la commission ne l'a pas admis pour la Suisse.

La vie ici semble assez calme. Il est vrai que le temps n'invite pas à sortir, et puis, ceci tient peut-être à ce qu'il y a un certain nombre dont l'état nécessite encore de soins. Je ne songe pas à m'installer, attendant d'un moment à l'autre mon départ. Tu peux néanmoins toujours m'écrire ici, l'adresse est « Offizierkriegsgefangenen layer - Zimmer 119 - Heidelberg. » Je ferai suivre tes lettres. D'après les événements je te ferai savoir ultérieurement si tu as à m'envoyer des colis ici. Tu dois maintenant être reparti pour

1916-1918

Chalon. Je pense que tu auras pu suivre par les journaux tout ce qui concerne les départs en Suisse, et que tu ne seras pas étonnée de me savoir toujours en Allemagne. Les transports étant assez importants, il faut nécessairement avoir de la patience et savoir attendre. On arrive à ne plus se départir de sa tranquillité. Je pense que de ton côté tu sais être philosophe. En tout cas, ne change rien à ton emploi du temps. Songe à l'emploi de tes vacances, etc. Il serait toujours temps de changer. Il est probable que tu sois de bonne heure aux Dalles, certainement dès le mois de juillet et Marcel ne fera pas sans plaisirs quelques bonnes parties de pêche. Avant de quitter Celle, j'ai reçu une lettre de ce brave Marcel, et tes lettres du 30 et 26 avril.

Mille bons et affectueux baisers, ma chère Thérèse. N'oublie pas d'embrasser le gros frisé, qui aura été certainement bien content de revoir sa maman.

Paul

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Heidelberg, mardi 16 mai 1916

*Reçu le 13 juin*

Ma chère Thérèse.

Du fait de mon changement de camp, je suis sans nouvelles de toi depuis le 11. En quittant Celle ne sachant pas notre durée de séjour à Constance nous nous réservions d'écrire ultérieurement l'adresse à laquelle il y aurait eu à faire suivre nos lettres. Nous avons en somme bien fait, puisque nous nous trouvons ici. Comme maintenant il est probable que nous serons quelque temps ici, nous avons demandé de prévenir Celle de nous envoyer nos correspondances ici. Je pense par suite que d'ici deux jours j'aurai des lettres de vous. Hier je t'ai écrit une lettre et avant-hier une carte. Tant que je resterai ici, je devrais t'écrire tous les mardis une carte et les premiers et 16 une lettre ce qui fait que je t'écris encore aujourd'hui.

Nous n'avons pas eu de pluie aujourd'hui. Le temps semble se remettre au beau. Aussi les tennis fonctionnent-ils. J'attends d'être fixé sur mon sort pour savoir si je m'y mettrai, car je n'ai rien ici pour ce sport. Il semble que les envois de français à Constance soient momentanément arrêtés. Surtout, ne m'expédie pas de paquets ici. Je n'ai pour le moment, besoin de rien.

Mille bons baisers à vous deux. Amitiés aux Jeannin.

Paul



1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Chalon-sur-Saône, mardi 16 mai 1916  
34 quai Michelet

Mon cher Paul,

J'attends toujours avec impatience chaque courrier espérant toujours qu'il me parviendra une carte de toi, car elle ne peut plus guère tarder à présent. J'ai passé tantôt une grande partie de l'après-midi dans le jardin avec Marcel et ses petits cousins ; il y faisait très bon. Le temps est superbe, et d'une agréable chaleur. Marcel a une mine superbe. Il est de bonne humeur et très gai ; il semble s'amuser beaucoup à être toute la journée dehors. Il fait seulement mille polissonneries avec les deux autres au jardin. Ils ont inventé tantôt de faire un bassin qu'ils ont rempli d'eau : tu penses dans quel état de propreté il rentre à la maison ! On est obligé de leur faire faire une toilette complète avant leur dîner.

Laure m'a logée avec Marcel, cette fois, au-dessus de son appartement dans la chambre à côté de la salle d'étude, et Henriette est descendue dans une chambre au rez-de-chaussée pour mon arrivée. Marcel n'a pas travaillé en mon absence. Je vais reprendre chaque matin ses petites études d'épellation et ses exercices de jambages. Laure a de bonnes nouvelles de Louis, mais il ne pense pas venir ici avant juillet. De toute façon nous serons repartis d'ici à cette époque. Si rien ne m'appelle à quitter Chalon d'ici un mois. Nous repartirons vers le 15 juin pour Paris, pour de là aller aux Petites-Dalles. Madeleine et ses enfants pensent pouvoir y aller vers le 20 juin. Nous irions nous y installer ensemble. Mais, actuellement, Marcel n'a vraiment pas un besoin urgent de la mer quoi que cela lui ait été tant recommandé l'an dernier. Enfin il faut vivre au jour le jour et espérer toujours que tout s'arrangera le mieux possible. J'espère que tu ne restes pas sans nouvelles de moi et que toutes mes lettres te parviennent régulièrement t'apportant des nouvelles de tous. Toutes les santés sont bonnes actuellement.

Nous t'embrassons Marcel et moi bien tendrement, mon cher Paul

Thérèse





1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Chalon-sur-Saône, mercredi 17 mai 1916

Mon cher Paul,

J'ai reçu aujourd'hui ta carte du 25 avril. Elle a dû arriver juste après mon départ de Paris ce qui lui a fait subir un peu de retard. J'espère donc de nouveau recevoir bientôt une carte de toi. Je vais écrire à père pour lui donner de tes nouvelles ; il a encore Émile ces jours-ci et peut-être Georges est-il déjà arrivé. Laure vient de recevoir une carte de Pierre d'avant-hier. Il se repose un peu ces jours-ci et en profite pour écrire. Il ne parle pas de sa santé qui doit être toujours bonne.

On sent qu'on approche de l'été ; la chaleur s'est fait fortement sentir tantôt. Marcel est toujours affairé au jardin avec les deux autres petits : toute la journée, ils font des jardins, des bassins qu'ils remplissent d'eau ; jouent au cheval mécanique, etc. Et ne s'arrêtent que pour remonter aux heures de repas. Marcel est rentré tout à l'heure avec des mains et des jambes noires de terre. Il avait un air satisfait et m'a dit de t'écrire qu'il s'amusait bien. Je tremble un peu en pensant que Madame Jeannin doit être un peu épouvantée devant les transformations qu'opèrent les enfants dans son jardin. Ils y font zigzaguer des petits ruisseaux à travers les allées ; et le gravier se trouve tout à coup transporté pour faire une montagne ou un barrage.

Tantôt, j'ai fait un grand triage de correspondance ; j'en laisserai un paquet ici pour ne pas avoir à transporter un trop gros poids de papier toujours avec moi.

Jeudi 18 mai

Il fait de plus en plus chaud. On recherche au jardin le coin le plus dans l'ombre sans trouver de fraîcheur. Cette année les hannetons ont mangé toutes les pousses des grands arbres ; l'ombre s'en trouve fort diminué. Marcel a les pieds nus dans ses sandales et je vais aussi le mettre les



bras nus pour qu'ils souffrent moins de la chaleur. Je vais me risquer tout à l'heure au soleil de la rue pour aller à la gare ; c'est là qu'on trouve tous les journaux de France et de l'étranger et on a les feuilles suisses assez rapidement. C'est aujourd'hui qu'Émile doit passer son examen ; c'est une épreuve peu agréable par cette température.

Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, vendredi 19 mai 1916

Ma chère Thérèse,

Presqu'en même temps que votre lettre était arrivée une carte postale de Paul à votre adresse. Comme vous m'y avez autorisé je l'ai lu et l'ai fait lire à la famille aujourd'hui réunie chez moi à déjeuner en grand nombre. Voyez plutôt :

Charles, arrivé ce matin pour 2 jours, Henri arrivé également ce matin et qui repart demain, Émile à Paris depuis samedi dernier et repartira ce soir, Georges, arrivé hier matin pour six jours. Voilà une heureuse coïncidence ! Aussi avais-je réuni à déjeuner les Charles et les Demangeon. Vous manquiez ainsi que notre cher Paul et hélas, pour toujours, mon bon petit André !

Toutes les santés sont bonnes. Henri est gras comme un moine, Georges, malgré toutes les fatigues qu'il a dû subir depuis deux mois devant Verdun, à une mine magnifique, bronzée comme un turco. Je suis vraiment fier de me promener avec de si beaux garçons. Hier, nous rendant à pied chez Louise où nous déjeunions, je voyais tout le monde regarder ces beaux soldats ; la haute taille de Georges surtout arrêtait les regards et l'on se retournait sur lui. Émile a passé hier avec succès son examen de médecine. Il va donc pouvoir être nommé aide-major à son retour au front. Il en est bien content et moi aussi.

Ma sœur Marguerite est venue me présenter le fiancé de sa fille Thérèse, M. Lucien Schombourger ingénieur à la Thomson Houston. Le mariage aura lieu probablement en juillet. En voyant mes enfants tels qu'ils sont, je ne puis dire que M. L. Sch. soit un Adonis, mais enfin Thérèse n'est pas non plus une des trois Grâces. M. L. Sch. est occupé à son usine aux œuvres de guerre, ce qui permettra de faire le mariage sans crainte de départ pour le front.

Nous attendons toujours bien impatiemment la nouvelle de l'arrivée de Paul en Suisse. Puissiez-vous ne pas avoir de déception à ce sujet.

Au revoir, ma chère Thérèse, je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon beau gros Marcel et vous prie de présenter mes affectueux hommages à Madame Jeannin Naltet.

Vôtre bien affectionné Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Chalon-sur-Saône, vendredi 19 mai 1916

Mon cher Paul,

Je t'écris pendant que notre gros bonhomme dort déjà. Pour avoir moins chaud, il pose ses bras sur sa couverture. Les petits dînent de bonne heure, et tout de suite après, ils se couchent. Après toute une journée passée à jouer au jardin, ils s'endorment très rapidement.

Nous avons encore eu une chaude journée aujourd'hui, mais avec heureusement de l'air. Malgré la température chaude, les enfants ne cessent de remuer au jardin. Marcel a tantôt entraîné les autres à jouer au chemin de fer, et tout le temps, ils ont couru en se tenant l'un derrière l'autre. Ils avaient précédemment indiqué les rails en tirant une chaise le long des allées. Ils s'amusent beaucoup ensemble et ne se disputent pas. Marcel ne pense guère à m'appeler pour une chose ou pour une autre, comme quand il est seul avec moi. Le matin, j'ai recommencé à le faire un peu travailler. Ce matin, quelques éléments de géographie ont eu l'air de beaucoup l'intéresser ; il voulait toujours continuer.

Encore un anniversaire de passé aujourd'hui ! Je ne sais où tu es actuellement. Sans doute une carte de toi me parviendra-t-elle bientôt m'apportant de tes nouvelles.

De la famille, je n'ai rien reçu ces jours-ci. C'est demain que les Weiller doivent s'installer aux environs de Paris. Je pense qu'Hélène va bientôt m'écrire si elle a été voir Marie-Jacques ces jours-ci et si elle l'a décidée à consulter pour la lèvre du petit, car Paul Hallopeau à présent ne peut pas s'en occuper étant au loin.

Samedi 20 :

Je reçois une lettre de père du 19. Il m'envoie ta carte de 29 avril. Il me dit avoir pu réunir à déjeuner hier : Charles arrivé le matin pour deux jours, Henri de passage pour 24 heures, et Émile à Paris depuis samedi dernier et qui repartait le soir et Georges arrivé le matin pour une semaine. Heureuse coïncidence ! Les Charles et les Demangeon vinrent donc déjeuner aussi.

Je regrette bien d'avoir manqué de si peu cette réunion qui m'aurait permis de revoir Henri et Georges. Père m'écrit que nous lui avons manqué et il ajoute : « Et hélas, pour toujours, mon bon petit André ! » Il me met que tous vont bien. Henri a plutôt grossi et Georges est très bronzé. Émile a passé avant-hier avec succès son examen de médecine ; il va donc pouvoir obtenir le même galon qu'Henri ce qui sera plus intéressant pour lui.

Je viens de laisser Marcel au jardin ; il est heureux et sans souci. Cela fait plaisir à voir. Il est si bien portant que je suis tranquille de ce côté-là.

Je vais très bien, et d'ailleurs je ne fais rien pour me fatiguer.

Nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à Paul*

Chalon-sur-Saône, dimanche 21 mai 1916

Mon cher Paul,

Nous avons passé l'après-midi d'aujourd'hui à Jeamproyes. Ces quelques heures passées au bon air en pleine campagne nous ont fait du bien à tous. Nous avons pu tous tenir dans la voiture découverte sans trop nous empiler. Là-bas il y avait l'herbe de la pelouse qui était très haute et qui fut la joie des enfants. Ils se cachèrent et jouèrent dedans. Malgré la chaleur, ils couraient continuellement ; nous dûmes les déshabiller à moitié pour les mettre plus à l'aise. Ce soir, cette journée de campagne et la promenade en auto les avaient un peu abattus ; ils s'endormaient déjà au dîner.

Lundi 22

Nous avons reçu des lettres de Pierre et de Jean. Ce dernier pense venir à Paris en juin ; il ne donne pas de date. Laure lui écrit de venir jusqu'ici avec Charlotte s'il en a le temps et s'il vient au début de juin. Vers la fin de juin, Laure compte avoir Louis. Elle irait le chercher à Paris pour le voir pendant plus longtemps. Vers le 12 juillet, elle pense aller avec ses enfants à Saint-Gervais comme l'an dernier. Les Faÿ et Guibert y seront cette année dès juillet. Les petits Jeannin sont ravis d'aller à la montagne où ils se sont beaucoup plus l'été dernier. Laure reviendra comme d'habitude vers le 15 août à Jeamproyes pour y recevoir Marie-Jacques et Marie-Pierre puis les Weiller à partir du 1er septembre est également Antoinette Martin.

Marcel me charge de te dire qu'il a fait des i et des u : il s'est bien appliqué. Il fait en ce moment beaucoup de découpages, et des collages avec les deux petits. Au jardin, Marie-Madeleine aime beaucoup les faire jouer à l'école et elle fait une maîtresse sévère : les autres sont très dociles jusqu'au moment où en ayant assez, ils se liguent tous et la lâchent, quand cela ne finit pas plus mal.

Père dans sa dernière lettre me disait que le mariage de Thérèse Rabut avec Mr Lucien Schoumberger, ingénieur à la Thomson Houston, aurait lieu en juillet. Père est sévère sur le physique des jeunes gens et trouve qu'on ne peut les comparer ni l'un à un Adonis, ni l'autre à une des trois Grâces.

Marcel me dit qu'il t'embrasse bien. Il a eu très chaud au jardin. Le temps semble se gâter et tourner à l'orage.

Je t'embrasse affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux*

Chalon-sur-Saône, mardi 23 mai 1916

Mon cher Paul,

Je reçois ta lettre du 2 mai. Le courrier est toujours long à venir ; ces temps-ci, il ne parvient qu'au bout de trois semaines complètes, ce qui est encore plus long que d'habitude. Il est vrai que tes dernières cartes et lettres ont passé d'abord par Paris, ce qui a forcément amené du retard. Au moins, la prochaine fois, tu m'écriras directement ici, ce qui me fait espérer que je recevrai d'ici peu une carte de toi, bien que j'ai reçu dans ces 3 derniers jours des deux cartes du 17 et 20 avril et ta lettre du 2 mai.

Je constate que Marcel devient de plus en plus grand garçon et aussi de plus en plus indépendant : dès qu'il est parti à jouer, il ne pense plus à me réclamer. En mon absence, il lui était tout naturel d'être seul ici ; plusieurs fois, il a demandé : « Quand est-ce que papa reviendra ? » Mais de moi, pas question.

Je pense que tu seras parti entre le 2 et le 10 mai pour Constance. Je lis toujours attentivement les journaux, mais tous, et ceux de Suisse également, donnent bien peu de détails sur les internés. J'ai une carte de Suisse et y cherche tous les endroits indiqués dans les journaux.

Aujourd'hui, un orage bienfaisant est venu rafraîchir enfin la température.

Mercredi 24 :

Charlotte écrit que Jean arrivera sans doute à Paris les premiers jours de juin. Laure vient de lui répondre en lui demandant de venir ici avec Jean ; car il se peut que Louis vienne aussi plutôt en juin qu'elle ne l'espérait d'abord. Pierre ne viendrait pas à lui avant juillet, Philippe non plus.

Le temps a été encore très lourd tantôt ; les petits étaient très énervés en sentant l'orage et leurs disputes se terminaient en drame. Nous dûmes enfin quitter le jardin pris par un vent violent ; puis, un orage très violent a éclaté et qui a gâté tout le temps. Je sortirai cependant pour aller à la poste ce soir. J'écris à père pour lui donner de tes nouvelles.

Si Jean ne vient pas ici, Laure partira pour 48 heures à Paris pour le voir, car elle ne l'a pas revu depuis son mariage. Je ne l'accompagnerai pas voulant rester ici pour avoir le plutôt possible de te nouvelle.

Tu me parlais dans une de tes dernières cartes de compagnons hindous ; si ce sont des savants peut-être ont-ils été en rapport avec Jacques Bacot (gendre Thenard) qui a fait de nombreux voyages dans les Indes entre autres son voyage de noces. J'irai avec Laure un de ces prochains jours à la Ferté où Madame Thenard a installé un hôpital. En auto c'est une promenade rapidement faite.

Nous n'avons pas de nouvelles des Weiller depuis leur installation à Viroflay.

Marcel me charge de te dire qu'il sera sage. Il ne voudrait pas que je te dise qu'il ne l'a pas été tantôt. C'était comique de le voir avec François sur une chaise l'un sur l'autre, tous deux tenant à cette place et ne cédant pas.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

P. Wallon Lieutenant au 26<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup> Artie  
Hôtel Oberland à Méringen (Suisse), 26 mai 1916

*Reçu le 5 juin*

Tu peux venir me rejoindre là avec Marcel, tu auras seulement à vivre dans une aile différente. Tu as droit au voyage à 1/2 place. Renseigne-toi. Fais-moi savoir le jour et l'heure de ton arrivée. Apporte, ou fait envoyer, mes uniformes qui se trouvent, je crois, sur l'armoire de la chambre d'amis de la rue Bonaparte. Écrit au dépôt de mon régiment 26<sup>e</sup> d'artillerie à Chartres pour qu'on m'envoie un manteau de soldats de grande taille, avec deux galons. Tu auras à le payer. Nous avons eu une réception enthousiaste. C'est une impression que nous ne pourrions oublier. Enfin ce n'est plus qu'une question de quelques jours pour nous revoir.

Mes plus affectueux baisers.

Paul

*Lettre de Marcel à son père*

Chalon, 28 mai 1916

Papa je suis content que tu sois en Suisse. Je m'amuse bien. Et j'ai été à un à Jeamproyes dans l'auto vieille. J'ai été sur la petite montagne, et aussi on a fait la pirouette sur les montagnes de foin. J'ai mangé des cerises et des fraises. Je t'embrasse, je te verrai bientôt.

Ton petit Marcel

*Paul à son fils Paul*

Champagne, dimanche 28 mai 1916

Mon cher Paul,

À l'instant je reçois de Thérèse une lettre et la dépêche qu'elle m'avait envoyée à Paris m'annonçant la bonne nouvelle. Nous étions depuis quelques jours inquiets de son silence qui semblait mettre en doute la décision de ton transfert en Suisse.

Enfin quand il voilà qui est fait ! Thérèse doit être en ce moment près de toi ; nous attendons bien impatiemment maintenant une lettre d'elle nous parlant de ta santé et nous donnant librement des détails sur tout ce qui nous intéresse.

Je t'envoie, mon cher enfant, mon salut bien affectueux avec toutes mes tendresses. Quand pourrai-je à mon tour aller vers toi ?

Mille bons baisers, ton père Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 3 juin 1916

Mon cher Paul,

Quelle joie pour nous tous de te savoir en Suisse ! Comme toi nous avons eu bien des alternatives de craintes et d'espoir, et nous étions bien anxieux n'apprenant rien de nouveau. Enfin la chose est faite et c'est un immense soulagement, car l'avenir nous inquiétait beaucoup. J'aurais voulu t'écrire tout de suite combien nous étions heureux, mais j'attendais toujours une lettre donnant quelques détails. J'aurais voulu savoir surtout comment Thérèse t'avait trouvé. Nous voudrions être rassurés sur ta santé. Que savons-nous d'exact ? Rien du tout, et nous sommes toujours un peu tourmentés. J'ai pu constater que tes lettres n'arrivaient pas sensiblement plus vite de Meiringen que de Celle. Les cartes que tu nous as écrites vendredi 26 nous sont arrivées le vendredi suivant. Aussi devons-nous patienter. J'espère que Thérèse aura trouvé facilement à s'installer là-bas, et qu'elle pourra bien vite faire venir votre petit Marcel que tu dois attendre avec une impatience dévorante. Nous conseillons tous à papa d'aller aussi faire un tour en Suisse, et il ira certainement un jour ou l'autre ; mais il est parfois bien las, et éprouve une appréhension à se mettre en voyage. Il est revenu ce matin de Champagne pour reprendre contact avec la famille et y retourne mercredi pour surveiller quelques petits travaux. Il s'occupe comme il peut, mais il a des heures bien tristes. Nous avons de bonnes nouvelles de tous nos frères. Émile est dans les tranchées en Champagne. Georges a repris son poste du côté d'Av. et tu vois par les communiqués que la lutte y est très chaude. Henri a pu aller dernièrement sur la tombe de notre pauvre petit André. Le petit cimetière qui n'était à vrai dire qu'un triste champ nu et aride est assez bien entretenu. On n'y a élevé paraît-il un monument, une croix de guerre, en souvenir des braves morts pour la France. Mais aucune fleur dans ce triste pays. Quand pourrons-nous aller auprès de cette tombe ? Albert est toujours occupé au service géographique. Nous le quitterons dans quelques semaines pour nous installer à Champagne. J'espère qu'il pourra y venir le dimanche. Ma santé se maintient, mais me laisse toujours beaucoup d'appréhensions sur la fin que je désirerais. Les enfants vont bien. Tous nous t'embrassons bien tendrement ainsi que Thérèse.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, dimanche 4 juin 1916

Ma chère Thérèse,

Nous attendons bien impatiemment la lettre de vous nous parlant de Paul, de sa santé et de mille détails de votre existence en Suisse.

Votre lettre me demandant de vous envoyer l'uniforme de Paul m'est arrivée à Champagne. Je l'ai immédiatement transmise à Madeleine en la priant de se charger de la commission.

Hier en rentrant pour trois jours à Paris, j'ai trouvé le carton tout ouvert dans votre chambre. Madeleine m'a dit qu'elle avait hésité à l'envoyer le trouvant trop lourd. Que faut-il faire ? Faut-il vous envoyer les trois uniformes ou un seul et lequel ?

Un mot de Georges ce matin m'annonce qu'après un mois de repos son groupe est reparti pour se mettre en batterie en première ligne. Le voici de nouveau dans la fournaise.

J'ai manqué hier la visite de Madame Jeannin Naltetet ; j'ai été pour la voir cet après-midi, et ceci sans succès, elle était déjà repartie.

Embrassez bien pour moi notre cher prisonnier, ma chère Thérèse, comme je vous embrasse, bien tendrement.

Paul Wallon



1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, dimanche 11 juin 1916

Mon cher Paul,

Combien j'ai été heureux de recevoir ta bonne longue lettre contenant les détails que nous attendions tous impatiemment, surtout en ce qui concerne ta santé. Je ne doute pas que le bonheur d'être enfin sorti d'Allemagne et d'avoir retrouvé ta femme et bientôt ton enfant ne te remette promptement dans ton état normal, t'enlevant toute préoccupation pour l'avenir. J'espère apprendre par Thérèse qu'elle ne t'a pas trouvé trop changé après cette longue captivité avec tous les soucis et les privations qui doivent avoir un effet déprimant sur les plus vigoureux tempéraments. Une constitution comme la tienne aura bientôt fait d'effacer toute trace d'anémie ou de fatigue.

J'aimerais à aller m'en rendre compte par moi-même, mais je suis obligé d'ajourner cette joie d'aller te faire une petite visite. Je suis en ce moment extrêmement fatigué. Je suis dans ma 72e année et ces deux ans d'angoisse m'ont énormément vieilli. Avoir ses six fils engagés dans cette terrible aventure, apprendre la mort de l'un d'eux, si glorieuse que soit cette mort, c'est pour mon âge un trop rude coup. Mon pauvre petit André voici bientôt un an qu'il aura été si brutalement tué ; je ne puis me faire à cette idée que je ne le reverrai plus. Il me semble toujours absent comme ses autres frères, même le jour de la réunion, après cette horrible guerre, comme sa disparition va se faire sentir plus vivement encore ! Une si belle et généreuse nature ! Quelle douleur pour moi, quelle douleur pour vous tous qui aviez en lui un si gentil compagnon !

Tous tes autres frères vont bien. Dès la réception de ta lettre, je me suis empressé de leur en donner connaissance. Charles est toujours attaché au service géographique ou sa précision de travail doit rendre de grands services. Henri comme aide major et fort apprécié de tous ceux qui l'entourent. Émile, de médecin auxiliaire vient à son tour de passer aide-major. Georges, après une permission de six jours, est retourné prendre position au NO de Verdun, son groupe y était depuis le 21 février, ayant été relevé au moment de mai seulement et vient d'y être renvoyé.

Il faut s'armer de courage et de patience. J'en ai, certes, mais me sens bien fatigué. Verrai-je la fin de cette guerre ? Car elle sera bien longue encore, il le faut pour le châtement des misérables auteurs de ces tueries. Puisse ce châtement être implacable ! Comme tout le monde, je crois, je ne vis qu'avec cette préoccupation constante de la guerre.

Je vois le plus souvent possible ta sœur Louise et toutes mes pensées vont sur vous tous, combattants ou prisonnier. Louise et ses enfants vont très bien, j'espère les recevoir prochainement dans ma petite propriété de Champagne que les enfants adorent ce dont je suis bien aise. Les enfants de Charles et Madeleine vont bien aussi quoiqu'un peu pâlots. Tu ne tarderas plus maintenant à voir ton joli petit Marcel. Quelle joie tu vas avoir, après deux ans de séparation, à retrouver ce petit bonhomme ! Quel changement tu vas constater.

Dès que ma santé me le permettra, mon cher enfant, je ferai les démarches pour obtenir l'autorisation d'aller en Suisse t'embrasser. En attendant, je t'envoie ainsi qu'à Thérèse et à mon petit Marcel mes plus affectueuses tendresses.

Ton père Paul Wallon

1916-1918

*René Weiller à son beau-frère Paul*

Viroflay, 12 juin 1916

Reçu le 18

Tes lettres du 1er et du 6 juin nous ont fait grand plaisir, mon cher Paul. Je vois que tu as besoin de soins et d'un réel repos, le contraire serait étonnant. Je vais m'occuper demain de l'acte de naissance de Marcel, j'en ferai faire une expédition, car les registres d'État civil sont envoyés en duplicata au ministère des Affaires étrangères qui tient ainsi lieu de mairie pour les Français à l'étranger. Je ne connais qu'une seule personne à notre ambassade à Berne, c'est M. Ullmann qui travaille à titre de volontaires pendant la durée de la guerre ; il s'occupe précisément des internés civils en Suisse.

Si tu vas à Berne, tu pourrais aller le voir pour le remercier de t'avoir recommandé aux médecins de la commission, ce qu'il a fait sur ma demande. Tu n'aurais donc qu'à mettre sur ta carte « de la part de M. René Weiller » et il est très probable qu'il se souviendrait de toi.

Nous avons vu Louis samedi dernier, Laure était venue la veille à Paris, Louis a très bonne mine et est content de son sort.

Dis à Thérèse qu'elle nous envoie de ses nouvelles dès que la petite opération dont tu me parles sera terminée. Je ne pense pas que Pierre ait une permission avant la fin de juillet. Philippe en aura une à la fin de ce mois. Jean est reparti, mais il sera pour quelque temps à l'arrière. Hélène et les enfants se joignent à moi pour vous envoyer à tous les deux nos affectueuses pensées.

Bien sincèrement à toi René

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 13 juin 1916

*Reçu le 18*

Mon cher Paul,

Ta lettre que j'attendais avec impatience m'a un peu tourmentée. Je pense bien que cette petite opération dont tu me parles est bénigne ; je voudrais être sûre tout au moins que tu es en de bonnes mains au point de vue médical. Tu es assez prudent pour avoir pris toutes les précautions à ce sujet et cela me rassure. J'espère que Thérèse nous mettra un petit mot pour nous donner des nouvelles aussitôt après l'intervention. Je suis contente que tu aies la facilité de t'installer à Berne. Comme tu le dis, la vie y sera plus agréable et plus animée, vous y aurez aussi davantage l'impression d'être rendu à la liberté et d'être plus maître de vous-même. Albert n'a pas de relations personnelles à Berne, mais il a déjà parlé à Vacher qui connaît un Mr Massigli ; c'est un ancien camarade d'école, professeur à l'université de Lille, attaché au bureau de la presse auprès de l'ambassade de France à Berne. Tu pourras aller le voir dès ton arrivée à Berne. Dès aujourd'hui ta visite lui sera annoncée. C'est un homme distingué serviable et intelligent. Avant de te préoccuper de rentrer, songe à te bien soigner ; tu dois être forcément très affaibli et très éprouvé par ces 22 mois de captivité ; repose-toi, laisse-toi vivre. Malheureusement le temps n'est pas propice aux promenades. C'est la pluie, et toujours la pluie, aussi fait-il très frais ; et l'on ne ressent nulle impatience d'aller se mettre au vert. J'ai reçu récemment une lettre de Georges ; il est aux environs de Verdun, tout à fait en première ligne, il se trouve dans des tranchées assez sérieusement construites, mais condamnée à vivre dans l'obscurité complète. Il y a bien des bougies, mais les obus se chargent trop souvent de les éteindre. Émile vient de passer aide-major, il va changer de régiments et est affecté à un régiment d'artillerie lourde ; il ne sait encore où il sera envoyé ; il attend d'être remplacé aux chasseurs cyclistes. De Charles et d'Henri bonnes nouvelles aussi.

Nous t'embrassons tous ainsi que Thérèse, de toute notre tendresse.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

14 juin 1916

Reçu le 18

Mon cher Paul,

Tu ne saurais imaginer notre joie à tous de te savoir délivré de l'odieux cauchemar où tu as vécu près de deux ans, et maintenant presque rendu à la liberté dans un pays dont l'hospitalité est l'une des grandes vertus. Nous pensons bien à vous, à votre bonheur d'être réunis.

Je t'accuse réception de ton chèque de mille francs. Je te les enverrai de la manière que tu me recommandes et je commence aujourd'hui 14 juin. Les autres envois, je te les ferai le samedi 17 juin, le mercredi 21, le samedi 24, le mercredi 28. Je vais mettre immédiatement à la poste la lettre écrite à ton colonel.

Je voudrais te voir sorti des ennuis que paraît te donner ta santé. J'espère que Thérèse ne nous laissera pas sans nouvelles. Papa est à Champagne et vient déjeuner avec nous demain jeudi ; nous ne savons pas encore quand Louise y pourra aller. Pour moi, je ne puis pas songer à une longue absence, vu mes occupations.

Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Thérèse, sans oublier le petit Marcel qui vous rejoindra dans quelques jours, je crois.

Ton, A. Demangeon

*Paul à son fils Paul et à Thérèse*

Paris, 17 juin 1916

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Vous devez croire comme nos pensées sont avec vous, heureux de vous savoir enfin réuni après une si cruelle et longue séparation ! Et confiant sur les effets bienfaisants de cette réunion pour le rétablissement rapide et complet de ta santé, mon cher Paul. Avec ta belle constitution, mon cher enfant, cela ne doit pas tarder.

Si je ne savais Thérèse auprès de toi, j'aurais été immédiatement t'embrasser à ton entrée en Suisse, impatient de te porter de nos nouvelles à tous et voir par moi-même comment tu allais. Ma présence n'est pas nécessaire, je n'éprouve qu'une grande envie d'aller t'embrasser, mais, dans l'état de fatigue où je suis la pensée d'un si long voyage m'effraie, me rend malade à l'avance. J'attendrai donc que vous ayez quitté Meiringen et soyez installés à Berne pour aller vous voir. Le voyage sera moins long et plus facile.

Émile est en ce moment en permission de six jours ; Charles était hier en permission ; il fait aussi de temps en temps de courtes apparitions apportant du quartier général des documents pour le service géographique, qu'il remporte le soir même où quelquefois le lendemain. Madeleine est naturellement bien heureuse de ses apparitions de son mari.

George après un repos à l'arrière qu'il avait bien gagné étant dans Verdun depuis le 21 février a eu une permission de 6 jours qu'il est venu passer avec nous et dont j'ai bien joui, est retourné avec son groupe en position dans Verdun à peu près, je suppose, dans les mêmes parages qu'autrefois. Nous avons vu Henri dernièrement, il a une mine superbe, il a engraisé. Émile, aide-major également depuis peu, après un début dans la cavalerie, passé dans les chasseurs cyclistes, et maintenant attaché à l'artillerie lourde.

Dans moins d'un mois viendra l'anniversaire de la mort de notre cher petit André ! Ah mon pauvre petit ! Je ne puis me faire à cette idée que je ne le reverrai plus

1916-1918

parmi nous. J'avais une si belle phalange d'enfants ! Cette mort, si glorieuse qu'elle puisse être, est vraiment trop cruelle pour un père. C'est une douleur qui aura été épargnée à ta pauvre mère. Comme elle eut souffert la chère maman ! Enfin, il faut s'armer de patience et de courage pour en finir une fois pour toutes avec cet affreux cauchemar de la guerre et pour que vous n'ayez pas plus tard à souffrir à votre tour pour vos enfants.

Puisse, par exemple, être implacable le châtement que méritent les auteurs de cette guerre et que la race allemande soit maudite et rejetée à jamais des nations civilisées ! J'avais conservé une haine violente contre les Allemands depuis 1870. Qu'est-ce maintenant ?

J'attends tout à l'heure à déjeuner Louise, Albert et leurs enfants, Madeleine et ses enfants. Je compte retourner à Champagne après le départ d'Émile vers la fin de la semaine. Louise m'y rejoindra, dans les premiers jours de juillet, je l'espère. Madeleine compte partir pour les Petites Dalles vers le milieu de juillet. Elle y regrettera bien votre société, ma chère Thérèse, et s'y trouvera un peu isolée, car il est probable que Louise restera à Champagne ou je me sentirai moi-même retenu. Quand la vie reprendra-t-elle son cours normal ?

À champagne j'avais ces jours-ci la grande distraction de voir passer de très nombreux trains militaires et des pièces d'artillerie formidables. Il se prépare certainement quelques grandes offensives vers le Nord et, espérons-le, une grande offensive générale qui sera le signal de la libération. On ne peut songer sans avoir le cœur serré à la situation de nos départements envahis. À quel cauchemar !

Au revoir, ma chère Thérèse et mon cher Paul, embrassez bien pour moi votre beau petit Marcel quand enfin il sera réuni à son papa, l'heureux père !

Bien tendrement, Paul Wallon

*Lettre de Louis Jeannin Naltet à son beau-frère Paul*

Chalon-sur-Saône  
34, quai Michelet  
20 juin 1916

Mon cher Paul,

Je profite de ma permission pour t'écrire, car je n'ose pas le faire depuis ma résidence habituelle. J'ai trouvé Marcel en très bonne santé est très gentil, il est surtout très affectueux pour ma mère qui apprécie beaucoup son bon cœur et son bon caractère ; les trois jeunes cousins n'ont pas l'air de s'ennuyer, ils s'entendent fort bien et passent leurs journées à s'amuser toujours aux mêmes jeux qui semblent toujours avoir pour eux des attractions nouvelles.

Henri ayant fini ses études le 11 juillet, Laure pense partir ce jour-là pour Saint-Gervais où les Guibert et les Faÿ viendront la rejoindre. Elle reviendra pour le 15 août à Jamproyes où s'ouvrira alors la saison des réceptions. Les Weiller, Marie-Jacques, Marie-Pierre, Antoinette Martin, etc. viendront successivement.

Je pense déjeuner demain avec Philippe, toujours fort intéressé par ses travaux ; j'ai l'occasion d'aller lui faire de temps en temps une courte visite ; il a dû écrire à Thérèse.

Je vous souhaite à tous deux bonne santé et pour toi prompt rétablissement.  
Bien affectueusement à vous deux.

L. Jeannin Naltet

1916-1918

*M. Dellaye à Paul*

Paris, 20 juin 1916

Cher Monsieur,

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir j'ai reçu votre lettre ! Elle ne m'a pendant pas causé la surprise que vous deviez prévoir, car peu d'heures auparavant, j'avais rencontré Monsieur Noël et appris de lui que vous veniez d'arriver en Suisse. Parmi les nombreuses préoccupations qui m'ont assailli depuis deux ans, celles que me causait votre sort et celui de vos compagnons de captivité ont toujours tenu une grande place. C'est un vrai soulagement pour moi de vous savoir au moins sorti d'Allemagne et j'espère que votre santé se remettra complètement assez vite étant donné le régime que vous allez pouvoir suivre et l'amélioration de votre situation morale.

Je ne sais si vous avez avisé le ministère des Affaires étrangères de votre changement de résidence, mais étant resté en relation avec le service qui s'occupait de votre position, je ferai à tout hasard une communication ces jours-ci. Si j'obtenais quelques renseignements pouvant vous être utiles, je vous aviserais aussitôt.

Je suppose que vous avez pu vous mettre tout à fait au courant de l'état de la guerre. La résistance héroïque de Verdun où se sont livrés des combats surhumains, la marche triomphale des Russes en Galicie. En tout cas, nous pouvons plus que jamais être fiers de notre pays qui a donné des preuves de qualités d'endurance, de patience et d'énergie que ses plus chauds partisans n'eussent osé lui attribuer à ce degré. On est prêt à continuer la lutte le temps qu'il faudra pour réaliser une paix stable, dans des conditions ne laissant aucun moyen à nos ennemis acharnés de tenter à nouveau de s'assurer la domination qu'ils s'arrogeaient le droit d'exercer sur les peuples voisins. Ils ont déjà constaté que nous ne sommes pas mûrs pour l'esclavage et notre outillage se développe chaque jour !

Vous devez vous imaginer quelles perturbations les événements ont amenées dans nos affaires : sur 13 usines, j'en ai 9 plus ou moins placées sous le contrôle allemand. Ces messieurs ont eu à Mannheim l'idée géniale d'emprunter au nom de notre Cie 250 000 marks pour souscrire à l'emprunt de guerre !

En France, je n'ai plus que Montluçon à ma disposition et nous avons dû y faire des tours de force pour fournir toute la partie du pays non envahie avec un personnel de fortune. En particulier, la demande de verres de toiture est énorme vu le développement fantastique des usines travaillant pour la guerre. D'autre part, les produits chimiques ont réalisé une production merveilleuse. Mais tout cela ne peut guère vous intéresser en ce moment, nous nous entretiendrons, j'espère, avant une époque trop éloignée de toutes ces choses et de tous les événements qui se sont succédé depuis le début de la guerre.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien dévoués.

Dellaye

P. S. Comment avez-vous laissé de Bellaize et Hibon ? Sont-ils en bonne santé ?

1916-1918

*Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul*

30, rue Gay-Lussac Paris Ve

Jeudi 22 juin 1916

Mon cher Paul,

J'ai eu une telle joie de te savoir en Suisse, qu'il me semble qu'un peu de la guerre est fini, puisqu'il y a quelqu'un d'heureux. Et je te remercie beaucoup de m'avoir envoyé de tes nouvelles dès ton arrivée à Meiringen. Maintenant Thérèse et Marcel doivent être avec toi, et je jouis avec vous de cette réunion. Tu vas pouvoir recommencer les grandes promenades où tu emportais ton cor pour le faire sonner dans la forêt et puis tu vas bien te reposer pour te guérir tout à fait.

Charlotte a eu son mari il y a une quinzaine de jours, et Henri Lebel (le fiancé de Marguerite) a eu la bonne chance d'avoir sa permission au même moment. Ils se trouvaient d'ailleurs tout près l'un de l'autre, dans leur bois, et avaient pu se rencontrer avant leur venue à Paris. Maintenant ils sont séparés, car Henri est retourné seul là où il avait quitté son groupe. Henriette a eu moins de chance, car au moment où on espérait presque voir son mariage avant les vacances, il n'a plus été question du tout de permission, même lointaine, pour François Courbe. Jean, lui, quoique très satisfait de son sort se plaint de la chaleur d'Argostoli. Il fait de la photo à 1600 m d'altitude et prend des bains.

Nous commençons à parler de départ pour le Mesnil, ce sera probablement vers le 15 juillet, et d'ici là, le grand événement est le mariage de Thérèse Rabut, le 6 juillet. Cela fait une impression extraordinaire ; il semble que les cérémonies de ce genre soient réservées au temps de paix. Mais elle fait bien d'exécuter les choses rapidement, puisque rien ne l'en empêche. Elle fera ensuite son installation au Perreux, prêt de Vincennes, pendant que sa famille partira à Saint-Gervais pour tout l'été. Je ne sais qui ira aux Petites-Dalles cette année ; les Petit et les Guibert, et c'est tout. Mais quand on recommencera de vraies vacances, oh alors nous irons ! Il y a toujours une chasse à courre dans l'eau que nous devons faire et que nous n'avons pas faite. Bien sûr André manquera toujours, mais quand les êtres chers s'en vont, cela resserre encore plus les liens d'affection de ceux qui restent.

Nous continuons de faire beaucoup de musique, et l'autre jour j'ai été jouer du violoncelle dans une ambulance, pour un concert aux soldats. C'était un général blessé qui présidait, et, comme de juste, il a adressé un petit mot senti à l'assistance. Il a terminé en disant que quelle que soit la chose que nous ayons à faire : lutter, ou souffrir ou mourir, il fallait « le faire chiquement à la française. » C'était très bien n'est-ce pas.

23 juin

Hier en faisant un tour au Luxembourg après le dîner, nous avons rencontré mon oncle Paul avec Émile. Ce dernier avait une mine superbe ; il a même engraisé ! Sa permission finit aujourd'hui.

Le petit garçon de Marie-Jacques a été opéré pour sa lèvre avant-hier, et Charlotte, qui avait été voir sa belle-sœur, est restée pour voir le résultat de l'opération, qui, paraît-il, a été très bien faite.

On se plaint et mon oncle en particulier d'avoir trop rarement de vos nouvelles. C'est très mal de priver comme cela les autres de ce plaisir. Il est vrai qu'après deux ans de séparation vous avez peut-être autre chose à faire qu'écrire.

Au revoir. Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

Ta petite cousine, Germaine R.

Cette lettre t'arrivera sans doute dans les environs de ta fête, mon cher Paul, alors je t'embrasse une fois de plus que les autres en te souhaitant ce qui peut encore manquer à ton bonheur.

1916-1918

*Lettre de Marcel à son père*

24 juin 1916

Mon cher Papa,

Je m'amuse bien au jardin. J'ai giclé l'eau. Il y a une pompe. Je m'amuse bien avec bébé. On peint le banc de grand-mère tout rouge. Il fait beau temps. Au revoir papa, bons baisers. J'embrasse maman.

Ton petit Marcel

Dimanche 25 juin 1916  
Chalon

Mon cher Papa,

Je te remercie de ta carte du 17. Je m'amuserai bien en Suisse. Nous peignons le banc de la grand-mère de François et de Charles. Nous allons aller à Jamproies tout à l'heure. J'embrasse papa et maman.

Marcel

Chalon-sur-Saône  
34, quai Michelet  
26 juin

Mon cher Papa,

Je m'amuse bien, on fait une sonnette qui sonne pour de vrai. Je te remercie de tes 2 cartes.

On s'amuse au jardin, au photographe avec une chaise. On fait des autos au petit salon avec les meubles.

Au revoir papa, gros baisers pour toi et pour maman.

Marcel

*Lettre de Georges à son frère Paul*

BB, le 26 juin 1916

Mon cher Paul,

Je viens de recevoir ta lettre, tu devines avec quel plaisir. Naturellement, venant de Suisse elle avait été ouverte par l'autorité militaire.

Il y a presque deux ans, nous nous quittions à la gare de Stolberg, nous doutant si peu de ce qui arriverait ! J'ai bien songé depuis ce temps-ci à cette bonne randonnée en auto que nous avons faite ensemble et au petit séjour que j'ai fait là-bas. Comment se fait-



il que tu n'aies pas été prévenu à temps par Saint-Gobain ! C'est extraordinaire. Huit jours plus tard je repassais à Laon, mais en chemin de fer cette fois et filant avec ma batterie pour une destination inconnue.

Toujours sans nouvelles de toi, nous vivions dans l'angoisse et c'est avec un véritable soulagement que nous avons appris ton sort. Nous pensions alors que la guerre durerait six mois au maximum ! Depuis on a fichtre changé d'avis. On arrive même à ne plus en concevoir la fin. Vivant en véritable ermite, on passe ses journées et ses nuits à tirer des coups de canon. Et maintenant c'est une débauche de munitions, on tire sur tout et sur rien. Les stocks qui s'accumulent à l'arrière n'ont qu'un débouché, le canon. Pour éviter l'encombrement, on tire, on tire jusqu'à ce que les canons sautent et immédiatement on en touche de nouveaux. De temps en temps du reste les boches activent la consommation, font sauter des dépôts de munitions, démolissent des pièces. Une goutte d'eau dans l'océan. On a l'impression que le réservoir dans lequel on puise est inépuisable. Celui des boches a, du reste, l'air d'être un peu dans le même genre. Et l'économie de munitions ne doit pas être leur péché mignon.

Cette vie comme tu peux t'en douter et complètement abrutissante, dénuée de tout exercice physique comme de tout exercice intellectuel et on envie ceux qui à l'arrière peuvent utiliser leur énergie et leur activité d'une manière intelligente, soit dans la fabrication des obus, canon, poudre, soit de tout autres façons.

Par l'existence que je mène, existence assez recluse, je peux me faire une faible idée de celle que tu as menée. Ces deux années ont dû être terribles. Maintenant te voilà en Suisse ; tu me dis que la sensation de se sentir si près de France sans pouvoir y entrer est odieuse. Je le crois sans peine. Mais il me semble que dans quelque temps, lorsque, entouré de Thérèse et de ton gentil petit Marcel, tu te seras reposé au point de vue physique comme au point de vue moral, tu pourras trouver une occupation conforme à tes goûts. Les boches ont mobilisé leurs nationaux sur place dans les pays neutres. On peut donc se rendre utile dans un pays neutre. Évidemment ton cas n'est pas tout à fait le même. En tout cas la pensée « de rester ici, tranquille bien en sécurité », comme tu le dis ne doit pas « t'exaspérer ». Cette situation-là, pas mal de gens en France la possèdent, et n'en sont nullement gênés, et pourtant ils ont fait quelquefois de bien vilaines choses pour y parvenir. Tandis que toi, fichtre, la vie que tu mènes depuis le début de la guerre n'est pas très tentante.

Tu prévois dans ta lettre qu'on peut en avoir encore pour 2 ans, bigre ! 2 ans, c'est assez long et du train dont vont les choses je crois que la fin n'est pas aussi éloignée. Les efforts que font les boches devant V. ont quelque chose d'exaspéré. Des préparations d'artillerie intense sur un front très étendu préludent à leur attaque et à ce moment-là seulement leur infanterie sort des tranchées. Leur infanterie ! Ah ce n'est plus celle du début ! Et on se demande ce qu'elle deviendrait si d'un effort puissant on pouvait la bousculer sur quelques kilomètres. Bien que le secteur où je suis est assez déprimant, le moral reste bon et j'ai bon espoir.

J'ai appris que tu devais subir une petite opération, elle n'a, je crois, rien de bien grave, mais j'espère que Thérèse ou toi vous me mettrez un petit mot pour me tenir au courant de vos santés.

Au revoir, mon cher Paul, je t'embrasse tendrement ainsi que Thérèse et notre charmant petit Marcel.

Le frère, Georges Wallon

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, 27 juin 1916

Mon cher Paul,

Voici de nouveau la date de ta fête qui approche et nous sommes encore séparés cette année. Du moins pour toi l'isolement n'est pas complet puisque tu as maintenant le bonheur d'avoir ta femme près de toi et bientôt l'arrivée de ton gentil Marcel complétera ton petit intérieur. Nos vœux pour toi sont donc en partie accomplis, mais comme il en reste à espérer ! Nous ne devons plus hélas compter sur une réunion complète de la famille puisque notre brave et cher petit André aura sa place vide au milieu de nous. Et quel vide ! Il y aura bientôt un an que ce cher enfant aura été tué, je le pleure comme au premier jour. Un enfant qui avait tout pour lui, beauté physique et morale et une intelligence qui lui assurait un si bel avenir ! Que de familles sont frappées ainsi ! On peut dire toutes les familles. Et quel châtement pourra-t-on trouver pour les misérables auteurs de cette atroce guerre ! Puisse ce châtement être implacable. Et lorsque nous aurons dompté la bête, que les humanitaires ne viennent pas se mettre à la traverse pour modérer le châtement. Il faut que cette immonde race allemande soit à tout jamais frappée, frappée à mort militairement et au point de vue économique. Pas de pardon pour les chiens odieux dont tant d'innocents ont souffert. Il ne faut pas nous faire d'illusions. L'heure de cette victoire complète n'est pas près de sonner, car ils savent bien, ces Allemands, ce qui les attend et ils se battront jusqu'à la dernière limite. Il faut donc nous armer de patience et de courage, prêt à de nouveaux deuils, acceptant par avance tous les sacrifices.

Mais il arrive un âge où cette lutte devient bien difficile. Ces deux années de guerre, ces deux années d'angoisse continuelle et de deuil m'ont bien vieilli et je me demande souvent devant l'affaiblissement de mes forces si je vivrai assez longtemps pour assister à notre victoire avec toutes ses conséquences : l'écrasement définitif de l'Allemagne, la splendide prospérité de la France et le culte que devront avoir pour elle tous les peuples, ses alliés, comme ces tristes neutres, ces pleutres !

Nous serons bien heureux de voir Thérèse à son passage à Paris, car nous aurons par elle sur toi, sur ta santé, des renseignements que tes lettres nous donnent bien incomplets. Je suis en ce moment à la Champagne, j'irai le 6 à Paris pour le mariage de Thérèse Rabut, cérémonie tout intime ; puis je reviendrai ici pour y recevoir Louise et sa nichée, nichée qui promettait de s'accroître encore, mais Louise doit maintenant renoncer à cette espérance par suite d'un nouvel accroc. Le médecin lui a dit qu'il en serait probablement toujours ainsi jusqu'au jour où une saison d'eau l'aurait remise dans l'état normal. J'espère que Louise sera assez raisonnable pour saisir l'avis du docteur si pénible soit pour elle la séparation d'avec son mari pendant 3 semaines.

J'ai de bonnes nouvelles de tes frères. George, comme je te l'ai écrit déjà, est retourné prendre part à cette grande bataille de Verdun. Je suppose qu'il doit être sur la rive gauche de la Meuse, au « bois bourru ». Henri a quitté la Champagne dans la direction, suppose-t-il, de l'Artois. Émile, venu la semaine dernière en permission, est reparti pour la Champagne. Charles est toujours à Bar-le-Duc.

Au revoir mon cher enfant, reçois avec mes vœux les plus tendres baisers.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 28 juin 1916

Mon cher Paul,

Nos vœux t'arriveront bien tard, mais nous sommes de cœur avec toi en ce jour de fête et nous associons nos souhaits à ceux de Thérèse qui, plus heureuse que nous, peut y joindre de vrais baisers. Je t'écris de mon lit ; J'ai eu la semaine dernière la mésaventure que j'appréhendais et en suis bien marie, tu le comprends sans peine. Je ne puis dire que cela a été une surprise extrême ; le médecin craignait la chose ; j'aurais dû, selon lui, faire une saison thermale avant de rien entreprendre afin de faire disparaître complètement un peu d'endométrite qui déjà m'avait causé les déceptions précédentes. Et voilà comment l'on est toujours puni de son imprudence ou de sa négligence. Pour l'instant, je me remets bien, il ne me reste que le gros regret de nos espérances manquées. C'était justement le petit garçon que nous désirions ! (Personne dans la famille n'ayant été au courant de ma grossesse, inutile de faire allusion à l'aventure).

Nous étions bien impatients d'avoir de tes nouvelles, et nous commençons à vous trouver bien paresseux. L'ajournement de ta petite opération nous explique un peu votre silence sans l'excuser. Je souhaite que tu sois bientôt tranquille de ce côté, les soucis de santé sont toujours tourmentants et désagréables, même pour les choses bénignes. Papa est à Champagne depuis quelques jours ; il doit s'y ennuyer quelque peu, car le temps est très mauvais. Pour des Parisiens il n'est pas désagréable, et évite les pénibles chaleurs ; mais à la campagne, ces longues averses qui réjouissent mon cœur en songeant qu'elles noient la poussière doivent être bien maussades. J'espérais aller le rejoindre aussitôt remise, mais voilà que papa m'annonce que le pays est affligé d'une triple épidémie de scarlatine, rougeole et coqueluche, et me voici bien perplexe. Je sais bien que dans mon grand jardin nous pouvons nous isoler du reste du village, mais par les fournisseurs n'y aurait-il aucun danger ? Tous nos projets sont remis en question. Thérèse en tout cas est sûre de me trouver chez moi si elle vient entre le 1er et le 5 juillet comme tu nous l'annonces et je me fais un plaisir de la voir.

Nous avons eu de récentes nouvelles de Georges. Toujours au B. B., il a une existence assez pénible, enfoui dans son trou, il reçoit d'intenses marmitages ; ces jours derniers c'étaient des obus lacrymogènes qui les ont obligés à garder leur masque toute la nuit. Malgré tout, Georges en a eu les yeux très éprouvés. Émile est venu récemment en permission de 6 jours. Nous voyons souvent Charles qui vient fréquemment en mission au service géographique. Quant à Henri il a été récemment transporté du côté de Verdun. Voilà toutes les dernières nouvelles. Albert est toujours au service géographique ; à sa besogne ordinaire s'ajoutent en ce moment les fonctions d'examineurs au baccalauréat. Il n'a guère le temps de s'amuser. Quelle impatience tu dois avoir de revoir ton petit Marcel. Ce gros Blondin va faire votre joie à tous deux et j'ai bien hâte de vous savoir tous réunis.

Nous t'embrassons tous bien tendrement, mon cher Paul, ainsi que Thérèse. Albert me charge de tous ses vœux et de tous ses baisers pour toi.

Ta sœur qui t'aime, Louise Demangeon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 29 juin 1916

Mon cher Paul,

Je t'envoie cette lettre de Georges qu'il me charge de te faire parvenir, ainsi que cette petite note extraite d'une lettre adressée par Massigli à Vacher qui te donnera tous les renseignements nécessaires pour les démarches que tu voudrais faire.

J'ai reçu hier après t'avoir écrit ta carte postale et celle de Thérèse ; de plus ce matin, les lettres que vous avez écrites à papa. Si je comprends bien, Thérèse viendra sans attendre que l'opération ait eu lieu ; d'une certaine façon, il n'y a rien à regretter, il vaut mieux que tu aies pu te reposer quelques semaines avant d'affronter la fatigue d'une intervention chirurgicale. Nous voudrions seulement un peu plus de détails sur ta santé. Comment te trouves-tu ? Ressens-tu déjà quelque bien-être de ton nouveau régime ? Tu es vraiment très sobre sur ce sujet qui a pour nous cependant tant d'intérêt.

Je n'ai pas grand-chose d'autre à te dire sur nous que ce que je t'ai dit hier. Je me suis aperçu après le départ de ma lettre que j'avais oublié de mettre sur l'enveloppe le nom de l'hôtel ; je pense qu'elle te parviendra tout de même.

Nous vous embrassons tous bien tendrement.

Ta sœur qui t'aime, Louise Demangeon

Albert me charge de te dire qu'il t'a envoyé le dernier mandat.

*Lettre de Thérèse à son époux*

Berne, vendredi 30 juin 1916

Mon cher Paul,

Mon train part à 6h55 comme autrefois. Je mettrai ce mot à Neuchâtel, car je n'ai pas une minute à perdre à Berne.

Vu Mr Ullmann à l'ambassade ; je te raconterai ce qu'il m'a appris au sujet des prisonniers civils. Au consulat, j'ai eu affaire pour mon passeport à Mr Bon qui te connaît très bien ayant déjeuné avec toi chez les Deschars. Il est de Chalon et connaît très bien Louis. Il m'a très complaisamment arrangé rapidement mon passeport. J'ai été rue Victoria, mais c'était trop tard !

J'ai dû dîner au buffet avant de repartir, car il n'y a pas de W. R dans le train. Le train de Paris arrive toujours à Berne à 1h22. Il n'arrive donc malheureusement pas plus tôt qu'autrefois. J'ai hâte de passer bientôt les deux douanes et de pouvoir dormir sans souci jusqu'à Paris. Il faisait très chaud à Berne il y a pas mal de monde dans le train. Bons baisers

T. W.

1916-1918

*Carte d'Henri à sa belle-sœur Thérèse*

*Cachet de la poste de juillet 1916*

Ma chère Thérèse. Je te remercie de tes vœux. Tous les jours que nous venons de passer ont été pleins en effet de souvenirs d'André. Quelle peine toujours nouvelle de penser qu'au retour lui ne reviendra pas. Je suis content des bonnes nouvelles que tu me donnes de Paul. Il ne va sans doute plus tarder à quitter sa maison de santé ; quand il vous aura complètement rejoint, quelle joie vous en éprouverez tous ! Voici petit Marcel qui fait connaissance de la Suisse maintenant. C'est un grand voyageur. La consultation que tu as prise est très satisfaisante, mais profite de ton séjour en Suisse pour obtenir l'amélioration définitive de ton état de santé. Je suis toujours dans l'attente de ma grande permission. Ce n'est même pas une fois tous les six mois que nous partons dans notre .... Distribue mes plus tendres baisers à Paul et à Marcel. Je t'embrasse de mon cœur de frère.

Henri

*Paul à on épouse Thérèse*

Meiringen, 1er juillet 1916

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ce matin ta carte postale. Ce que tu me dis au sujet des heures de départ et d'arrivée à Berne des trains de Paris m'étonne, car alors le temps d'arrêt à Verrières pour aller à Paris est raccourci d'une heure. De même pour le retour tu auras une heure de plus à séjourner à Pontarlier.

Tu sembles dire que tu n'as eu que fort peu de temps à Berne pour faire tout ce que tu avais à faire, j'aurais cru que tu n'aurais pas eu trop à te presser, surtout ton train ne partant qu'à 7h05.

Ce matin le courrier a apporté une carte postale de René du 26 juin, annonçant que Hélène va envoyer l'acte de Marcel à Chalon. Reçu aussi une lettre de Mme Isler, la personne venue dimanche nous voir, et qui s'occupe des prisonniers. Elle signale un appartement à louer, mais ce qui me fait croire que cela ne peut peut-être pas convenir, c'est qu'elle a ajouté : vous pourriez avoir aussi la pension. En tout cas je vais écrire.

Il a fait hier ici aussi très chaud. Je ne suis sorti qu'à 6h jusqu'à 7h. J'ai fait le tour en passant à la chute du Reichenbach par la route de Willigen, puis en suivant l'Aare. J'ai constaté près du petit étang que 4 truites avaient été pêchées par un Belge. Mais le malheureux les laissait sans pitié au soleil. J'ai continué cette route le long le long de l'Aare au-delà du pont, vers Brienz, cette route que tu affectionnes tant. Je l'ai suivie longtemps, longtemps, puis je suis revenu. Aujourd'hui chaleur plus grande qu'hier. Dès le matin soleil magnifique. Mais vers 3h après-midi une petite ondée. Le soleil réapparaît néanmoins.

Pilloy est venu m'annoncer son prochain départ pour Genève. Sa demande a été accordée. Il compte être là-bas demain en huit. Je l'ai chargé de regarder si quelque chose pourrait nous convenir.

Comme changement ici, j'ai à t'annoncer que le lieutenant Bernard et sa femme ne viennent plus. Lui et le capitaine Robert ont été autorisés à vivre en ville. D'ici une huitaine, le capitaine reçoit la visite de sa femme et ses deux filles et cherche un appartement. Il n'y aura donc plus grand monde ici. Rien d'autre de bien sensationnel.

Je t'embrasse affectueusement. Ne m'oublie pas auprès de tous.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
samedi 1<sup>er</sup> juillet 1916

Mon cher Paul,

J'ai été tantôt voir Louise que j'ai trouvée au lit. Tu as dû recevoir la lettre qu'elle t'a écrite pour nous prévenir de ce nouvel accident qui a eu lieu l'autre vendredi. C'est bien désolant après toutes les précautions qu'elle avait prises. Elle a bonne mine et compte d'ailleurs se lever demain. Elle m'a demandé de venir déjeuner lundi.

Demain, j'irai déjeuner chez les Weiller à Viroflay. Père viendra jeudi au mariage de Thérèse Rabut et même, arrivera-t-il la veille à Paris. Je vais lui écrire que je reste ici jusqu'à vendredi soir.

Mr Ullsmann me disait hier que les prisonniers civils pourraient faire une demande de travail se rapprochant le plus possible à leur métier ; il pensait que cette nouvelle t'intéresserait et me demandait si tu avais déjà fait une demande à ce sujet.

L'appartement était loué depuis deux jours. Donc plus rien à faire de ce côté-là.

Je n'ai pas été emballée par la ville de Berne. Quant à la vue sur les Alpes, elle n'est guère visible. C'est en longeant le lac de Neuchâtel que l'on pouvait bien l'admirer toute rosée par le soleil couchant. La douane suisse fut passée rapidement. Mais la française... J'ai cru que jamais on n'en finirait ; c'était le jour du déshabillage. Je fus cependant dans les rares exceptions. Je n'ai pu obtenir le demi-tarif à Pontarlier, mais à Paris j'ai demandé un reçu de mon billet pour faire une réclamation. De Pontarlier à Paris, j'ai pu avoir toute une banquette et j'ai ainsi très bien dormi jusqu'à Paris.

J'ai tout de suite regardé les messieurs qui portaient dans la rue des chapeaux mous. Les formes à la mode sont en effet très souples, mais assez grandes et les bords tout à fait plats (genre artiste).

À la maison, Estelle m'ouvrit la porte. Je pris mon petit déjeuner et me couchai. Marie-Jacques et le petit étaient retournés une dernière fois revoir le docteur. Ils sont repartis pour Orléans tantôt. Je les ai mis dans le train avec les Weiller venus de Viroflay. Au déjeuner, Charlotte était venue nous retrouver ici Marie-Jacques et moi. L'opération du petit Jacques est parfaitement réussie, c'est curieux comme la cicatrice ne se voit déjà presque plus.

J'ai trouvé en arrivant ici la lettre d'Henri qui m'indiquait le docteur Lermoyer comme spécialiste de la gorge. J'irai mardi à 6h chez Monsieur Lepage. Vu Madeleine chez elle. J'ai lu chez Louise des lettres d'Henri qui est à Verdun, d'Émile et de Georges.

Hélène a envoyé l'acte de naissance de Marcel à Chalon. Le Crédit Lyonnais a fermé tantôt de bonne heure, j'y retournerai lundi matin.

J'espère que Marcel continu à t'envoyer de ses nouvelles. Ce mot nous précédera sans doute de bien peu. Je t'embrasse tendrement mon cher Paul, j'ai hâte de me voir revenu avec Marcel auprès de toi.

Thérèse

On ne peut toujours pas, paraît-il, prendre son passeport d'avance. J'espère que rien ne m'empêchera de partir vendredi soir comme cela est convenu. Le train de Paris arrive toujours à 1h22 à Berne.

1916-1918

*Lettre d'Émile à son frère Paul*

11 juillet 1916

Mon cher Paul,

J'ai eu bien du plaisir à recevoir ta longue lettre. Voici près de deux ans que je n'avais eu de tes nouvelles directement. Quel soulagement pour nous tous de te savoir enfin remis à ta petite famille. Cela va te rétablir plus rapidement que n'importe quelle drogue. Tu vas trouver ton petit Marcel bien changé. Il va te raconter des histoires ! S'il est aussi bavard que la dernière fois que je l'ai vu. En prenant ma permission, j'espérais bien voir Thérèse, car elle avait tout d'abord fixé pour le 20 son voyage à Paris, mais un empêchement l'a retardée. Tu ne me parles pas de ta petite opération. A-t-elle eu lieu où l'a-t-on retardée pour te laisser reprendre un peu tes forces.

J'ai été aujourd'hui sur la tombe de notre cher André. C'est, à deux jours près, l'anniversaire de sa mort. Je suis le seul d'entre nous à être encore dans la région, et il n'aura eu que moi pour lui apporter le souvenir de nous tous. C'est la première fois que j'aurais pu aller à C. C'est un pays bien triste et bien dévasté ; le cimetière, tout petit, semble perdu au milieu de cette vaste étendue inculte. La tombe elle-même est très simple, mais bien entretenue. Au milieu, une grande touffe de coquelicots qui est presque la seule végétation qui puisse prendre sur ce terrain stérile. Je t'envoie une petite fleur que j'ai cueillie à ton intention sur sa tombe.

Je t'embrasse bien fort, mon cher Paul. Embrasse bien pour moi Thérèse et le charmant petit Marcel s'il est arrivé près de toi.

Ton frère, Émile

Ai-je le droit de t'écrire directement ?

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, jeudi 13 juillet 1916

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu votre lettre hier en rentrant de Champagne et je l'ai immédiatement communiquée à Louise et à Madeleine. Aujourd'hui, j'écris à tous les frères pour leur donner des nouvelles. Nous sommes bien heureux que tout ait bien marché, mais je n'ai pu m'empêcher d'un sentiment de tristesse en pensant à cet atroce écarté dans de semblables circonstances, du père et du fils si impatients l'un et l'autre de se revoir et si vite séparés ; comme ils vont prendre leur revanche d'ici quelques jours !

Merci ma chère Thérèse, des excellentes paroles que vous voulez bien me dire en souvenir de notre gentil André. C'est aujourd'hui l'anniversaire de cette mort qui nous rend tous si tristes ; à l'heure même où je vous écris et où j'écris à son frère, le pauvre enfant venait d'être frappé, enlevé à tout jamais à notre affection.

Ce matin je me suis rendu au cimetière et j'ai déposé sur cette tombe qui sera aussi la mienne des roses que j'avais rapportées hier, à cette intention, de Champagne. Je vous ai tous unis dans mes pensées.

Samedi, j'emmène Louise et ses gentils enfants à Champagne. Dans la profonde tristesse où se passe maintenant ma vie, cette coexistence sera pour moi un doux soulagement.

Je vous embrasse du plus profond de mon cœur, ma chère Thérèse et mon cher Paul et toi aussi beau petit Marcel.

Votre bien affectionné, Paul Wallon

Ci-inclus une lettre du Crédit Lyonnais que les multiples inscriptions de l'enveloppe ont fait échouer rue Bonaparte.

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 17 juillet 1916

Mon cher Paul,

Nous avons appris par les dernières lettres de Thérèse que l'opération est faite et que tu es maintenant en bonne voie de guérison. C'est un bon soulagement pour nous tous et pour toi tout le premier. Espérons que tu vas maintenant jouir de tout ton cœur de la présence de Thérèse et de ton délicieux petit bonhomme si intéressant avec sa vive intelligence et son petit caractère décidé. Nous avons eu un instant de peine en songeant que son arrivée, que nous imaginions en pensée un bonheur exquis pour tous, avaient été assombrie par l'état dans lequel tu te trouvais. Thérèse aura peut-être aussi été un peu inquiète de ne pas te voir à son arrivée, mais tout cela est oublié maintenant. Il semble que tu aies été assez éprouvé par cette opération, cette jaunisse en est un peu la preuve. Le bon air et le repos en auront vite raison, nous comptons sur Thérèse pour nous tenir au courant de tes progrès.



1916-1918

Nous sommes ici depuis samedi. Albert a pu m'accompagner et passer avec nous la journée de dimanche, j'espère qu'il pourra renouveler ce petit voyage toutes les semaines ce qui le reposerait un peu. Il a tant jardiné dans sa journée d'hier qu'il en avait ce matin les mains bosselées d'ampoules ; le repos pour lui c'est de se remuer le plus possible. Les enfants sont heureux comme des poissons dans l'eau ; bras et jambes nues, les pieds dans leurs sabots, ils bêchent, creusent, ratissent, construisent, font cueillette, et leurs joues sont déjà toutes roses. Si la saison reste plutôt fraîche ainsi qu'elle semble s'annoncer, ils passeront ici des vacances aussi fortifiantes, je crois, que partout ailleurs.

Je te remercie bien de ton offre affectueuse de les prendre avec vous pendant une saison d'eau. En toutes autres circonstances, j'accepterais très volontiers, car d'une part j'aurai toute confiance dans la façon dont ils seraient soignés, et d'autre part, je sais que toi et Thérèse me rendriez de grand cœur ce service, et en oublieriez tout à fait les charges et les ennuis qu'il peut comporter. Mais dans les conditions où vous vous trouvez, la chose n'est vraiment pas possible ; je t'en remercie vivement, soit bien sûr qu'à l'occasion je ne manquerai pas de mettre à profit une offre aussi séduisante. Pour en revenir à cette saison d'eau, nous sommes assez perplexes. C'est à Salies-de-Béarn que l'on m'envoie, mais la cure n'a rien d'urgent, urgent ! Me déciderai-je à la faire cet été ? That is the question. D'aucuns m'y poussent beaucoup et papa voudrait m'y emmener avec les enfants qui, entre parenthèse, pourraient aussi tirer profit des eaux de Salies. Pour moi je trouverais plus séduisant d'attendre la fin de la guerre et d'y aller aussi avec Albert ; nous profiterions de l'occasion pour visiter les alentours et joindre l'agréable à l'utile. Tu vois que tout est encore bien incertain dans nos projets. Au reste nous avons quelques semaines devant nous pour réfléchir, car la saison se fait en septembre.

Nous avons eu ce matin une lettre de Georges. Après ces quelques jours de repos, il est retourné à son poste des B.B. mais il nous dit que le secteur n'est plus reconnaissable tant il est devenu calme. Décidément, la région de Verdun s'apaise. L'offensive de la Somme a dû décongestionner l'Est. Nous entendons le canon sans interruption depuis hier matin ; par instant, on compte cinq ou six coups par minute. D'ailleurs par ici tout rappelle la guerre ; ce sont des trains de soldats et de canons qui partent sur le front, des camions, puis des trains de blessés qui reviennent en sens inverse.

Henri aura sans doute une permission à la fin du mois. J'espère qu'il viendra en passer une partie à Champagne ; sinon j'irai passer une journée à Paris pour l'embrasser.

Madeleine doit partir la semaine prochaine pour les Petites Dalles, mais c'est sans doute sans aucun emballement qu'elle s'y résigne. Elle craint la tristesse de la solitude dans cette grande maison qui nous a vus si nombreux et si joyeux. Un an passé que notre pauvre André nous a été enlevé ! Et par instant encore je ne puis imaginer que nous ne le reverrons plus. Ici aussi la maison est pleine de son souvenir ; il s'y plaisait beaucoup ; c'est lui qui avait eu la pensée de cet atelier dont papa jouit tant et qui offre une vue si merveilleuse sur tout le pays. La dernière fois qu'il y est venu, c'était bien peu de jours avant la guerre, il te précédait d'une semaine à peine. Comme nous étions loin de ce qui s'y passerait !

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul. Embrasse bien fort Thérèse pour nous ainsi que votre gentil petit Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Combarousse à Paul*

Paris, 21 juillet 1916

Cher Monsieur,

Je vous prie de m'excuser si j'ai tant tardé à répondre à votre aimable lettre.

J'ai dû m'absenter ces derniers jours, et, depuis mon retour à Paris, j'ai été journallement conduit, bien malgré moi, à remettre au lendemain le plaisir de vous écrire.

Nous avons été très sensibles, Madame Combarousse et moi, à vos paroles touchantes en souvenir de notre cher enfant, tombé glorieusement au champ d'honneur. Nous vous remercions de tout cœur, cher Monsieur, de vos affectueuses condoléances et de vos témoignages de sympathie. Vous avez beaucoup souffert, atteint comme vous l'avez été dans vos chères affections, et vous-même d'une telle façon aussi indigne par ces misérables boches. Nous avons été longuement angoissés, je vous l'affirme, au début de la guerre, quand nous vous savions dans les griffes de ces bandits ; aussi, avons-nous été heureux d'apprendre un jour que vous étiez hors de danger, puis, quelques mois plus tard, que l'on vous octroyait enfin une liberté presque entière en vous laissant partir pour la Suisse.

Vous êtes, maintenant, dans une ravissante région dont vous auriez, sans doute, goûté davantage le charme en toute autre circonstance. Madame Wallon est probablement aujourd'hui auprès de vous et la joie d'être ensemble, en famille, vous fera oublier les mauvais jours passés en pays allemand.

Vous savez que notre agent pour l'Helvétie est Monsieur Loupot, demeurant 31 avenue Édouard Doppler, à Lausanne ; je vous rappelle son adresse, au cas où vous l'auriez oubliée, en vous signalant qu'il a été aussitôt prévenu par nous de votre arrivée à Meiringen et que nous l'avons prié de se mettre entièrement à votre disposition s'il pouvait vous être utile.

Monsieur Loupot a été mobilisé en août 14 comme capitaine de territoriale, mais après quelques mois de service il a dû rentrer à Lausanne, réformé à la suite de maladie assez sérieuse ; il est maintenant tout à fait rétabli.

J'espère, cher Monsieur, que vous et tous les vôtres êtes en excellente santé. Malgré votre inaction forcée, que vous pourrez probablement rompre de temps à autre par des excursions intéressantes dans les environs, vous n'aurez pas trop de sujets d'ennui dans cette belle vallée de l'Aar. D'ailleurs, vous entendez déjà les échos des grandes offensives simultanées, ou plutôt des poussées puissantes qui, sur tous les fronts, s'apprêtent de plus en plus et parviendront avant peu à faire fuir les hordes germaniques.

Tout paraît se bien présenter ; il y aura encore de dures batailles et de cruels sacrifices à consentir, mais la victoire est certaine ; à bref délai, l'ennemi sera terrassé ; il faut souhaiter que nous ayons non seulement l'Alsace et la Lorraine, mais aussi la plus grande partie de la rive gauche du Rhin. Alors, Stolberg sera ville française ou belge.

Vous savez quelle est la situation de toutes nos usines ; Stolberg et Waldhof sous séquestre ; les filiales Altevasser et Herzog sous contrôle, Franière en marche très réduite sous restrictions officielles, Saint-Gobain, Chany et Ciey dans les pays occupés et quant à Belin, c'est l'inconnu pour nous.

Fort heureusement, la compagnie a subi fort peu de pertes. Les principaux chefs sont hors de cause. Monsieur Bonneval de Montluçon... *(suit une longue liste de personnes avec leur situation depuis le début de la guerre)*.

Du reste Monsieur Loupot de Lausanne vous mettra au courant de tout ce qui s'est passé à la compagnie dans ces deux dernières années.

Veillez, cher Monsieur, présenter mes hommages à Madame Wallon avec les compliments de Madame Combarousse et recevoir pour vous la nouvelle ... de mes sentiments bien cordiaux et ... mes vœux les plus sincères.

Combarousse

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

Paris, 24 juillet 1916

Mon cher Paul,

J'ai trouvé ce matin, en revenant de Champagne où je passe le dimanche, la lettre de Thérèse. J'ai expédié la lettre au chef de la gare PLM. Quant aux reçus de la poste, je les ai naturellement tous conservés et je pourrais te dire dans ma prochaine lettre à quel nombre j'en suis ; je t'écris en ce moment du service G. et je ne les ai pas sous la main.

Nous avons été tous bien heureux de savoir que tu te remets de ton opération et que tu comptes bientôt marcher. Nous avons été assez inquiets d'apprendre que tu avais de la fièvre et nous nous demandions si tu avais eu raison, affaibli comme t'avait laissé ton internement en Allemagne, de subir une opération si peu de temps après ton retour. Tu vas bien maintenant, c'est l'essentiel. Tu as en Thérèse et en Marcel les meilleurs des toniques ; leur présence te donne les tendres joies dont tu avais été privé pendant presque deux années. Nous avons eu à Champagne des nouvelles de Georges, Émile et Henri qui vont bien ; de Charles nous n'en avons que par Madeleine qui maintenant est partie aux Petites Dalles ; il venait de temps en temps à Paris en mission, mais je crois que, ayant changé de service, il ne viendra plus. À Champagne, tout le monde va bien. Papa se porte assez bien, quoiqu'il souffre de la tête quelquefois ; il fait de l'aquarelle et surveille ses plantations. Louise se remet peu à peu de son dernier accident qui l'a fort éprouvée et dont je voudrais bien qu'il ne lui reste plus de traces ; peut-être sera-t-elle obligée de faire une saison d'eau à Salies-de-Béarn. Quant aux enfants, le jardin est un vrai paradis pour eux ; ils y piochent, fouinent et arrosent toute la sainte journée. S'ils avaient Marcel, je crois que le paradis serait encore meilleur. Il parle de lui comme de l'enfant légendaire qui réunit en lui toutes les gentilleses, toutes les drôleries, dont on raconte avec enthousiasme les bons tours et les mirifiques qualités. Quand le reverrons-nous ? Papa pense toujours aller te voir en Suisse, mais ce long voyage lui fait un peu peur.

Je t'embrasse affectueusement mon cher Paul, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ton A. Demangeon

*Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse*

Champagne, 28 juillet 1916

Ma chère Thérèse,

Je ne t'ai pas encore remerciée de ta lettre affectueuse du 13 juillet, jour si triste pour nous tous maintenant. Tu as raison, il y a des moments où il semble impossible que notre pauvre petit André ne revienne pas. Comment concevoir une réunion de famille sans lui, qui par la richesse de sa nature aimante et par le charme de son esprit et de sa vive intelligence y apportait tant de joie, tant de bonheur ! Ce sont de ces pertes qui vous laissent comme démunis d'un peu de vous-même, et que le temps engourdit sans les consoler jamais.

J'ai reçu ce matin la lettre de Paul du 23, je suis heureuse de vous savoir enfin réuni ; je pense que Paul reprendra vite ses forces maintenant ; le bon air, l'exercice

progressif l'amèneront vite au complet rétablissement. Ici tout le monde va bien ; les enfants sont retournés à la vie sauvage, ils vivent au milieu des herbes, se creusent des terriers, grimpent dans les arbres, dévorent les fruits qui leur tombent sous la main et reviennent au bout de plusieurs heures tout verdissés de mousse, les cheveux emmêlés de feuilles et leurs fonds de culotte en pièces. Comme nous ne voyons personne, je n'ai pas l'occasion de rougir d'eux et je finis par m'accoutumer à ces spectacles déplorables.

Nous avons eu avant-hier une bonne surprise, Charles est venu nous voir. Tu sais qu'il vient fréquemment au service géog. Madeleine étant maintenant installée aux Dalles, c'est à nous qu'il consacrera ses loisirs, à nous et à son domaine. Il a passé des heures délicieuses à voir pousser ses arbres et ses plantes tout en faisant des rêves d'avenir. En somme, il a pu rester 24 heures et récidivera sans doute plusieurs fois dans le courant de l'été ; puisque sa mission l'oblige toujours à 48 heures de séjour sans autre occupation que de porter certains documents en arrivant et de les aller reprendre en partant. Il aura prochainement sa permission qu'il attend depuis longtemps déjà ; il la passera toute entière aux Petites Dalles naturellement. Henri aussi doit venir ces jours-ci ; peut-être l'aurons-nous dimanche ; je ne pense pas qu'il passera plus d'une journée à Champagne.

Nous avons reçu hier une lettre de Georges, il nous annonçait que lui et sa batterie étaient cités à l'ordre de l'armée. Voici le texte de la citation (vu et approuvé par la censure)

*« Le général commandant la... armée cite à l'ordre de l'armée la... batterie du... régiment d'artillerie. Soumise du 21 février au 1er avril et du 1er mai au 25 juin à des bombardements d'une violence inouïe qui lui ont fait perdre plus de la moitié de son personnel, s'est maintenu malgré tout, grâce à la valeur de ces canonniers et l'énergie de ses chefs.*

*Capitaine...*

*Lieutenant Wallon Georges*

*Sous-lieutenant...*

*A rempli jusqu'au bout ses missions et a donné à l'infanterie par des barrages précis et déclenchés en temps opportun un appui particulièrement efficace.*

*Le général ».*

C'est une belle citation, et bien gagnée.

Georges nous dit que son régiment va être envoyé à l'arrière pour se reformer et qu'il sera ensuite dirigé vers « une destination inconnue », suivant la formule consacrée. Qui sait si nous ne le verrons pas passer au bas du jardin parmi les innombrables convois qui défilent chaque jour vers le front ? En attendant, on devrait bien lui donner une permission, il l'a bien méritée.

Je ne sais si l'on vous a dit qu'Émile est maintenant attaché à un régiment d'artillerie lourde, il est à Fal... à 40 km d'Amiens et se félicite bien du changement de région ; n'étant pas très occupé, en ce moment, il fait beaucoup de promenades à cheval dans un pays délicieux paraît-il. Il a pu aller à Courtémont avant de quitter la Champagne ; et il nous envoie encore quelques photographies de la pauvre tombe. Que l'aspect de ce cimetière est triste et désolé !

Je te quitte, ma chère Thérèse, en t'embrassant bien tendrement ainsi que Paul et le petit Marcel. Dis à Paul que je médite ses bons conseils au sujet de ma saison d'eau. Encore mille bons baisers de nous tous pour vous trois.

Ta sœur affectionnée, Louise

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, 2 août 1916, mercredi

Mon cher Paul,

J'ai profité de la visite que me firent à Champagne tes frères Charles et Henri pour faire leur photo que je t'envoie. Quand Émile et Georges viendront à leur tour, s'ils viennent, je ferai de même, tu auras ainsi toute la collection, car j'y joindrai aussi un groupe que je compte faire de Louise et de sa famille.

Ta lettre du 27 juillet que j'ai reçue hier nous a fait bien plaisir. Le portrait du gentil et si intéressant Marcel est peint sur le vif. Je reconnais bien là le bonhomme que j'avais tant de plaisir à voir à Paris, regrettant toujours que tu fusses privé d'une si charmante société. Enfin maintenant voici terminée cette douloureuse séparation. Puisse votre existence n'être plus troublée par un accroc. Nous voulons espérer ta santé complètement remise maintenant.

J'ai vu Charles le 26 juillet. Venu en mission, il a pu nous donner à Champagne l'après-midi du 26 et la matinée du 27. Il nous a quittés après déjeuner regagnant Paris et boulot. Henri a manqué son frère de peu. Venu en permission de 7 jours le 26 ou le 27, il nous a donné sa journée entière de dimanche et nous a promis de revenir demain vendredi. C'est peu, mais il faut savoir se contenter. Je dois dire hélas du reste.

Voici donc la troisième année de guerre qui commence. Sera-t-elle la dernière ? Peut-être que non, car il faut qu'un châtement implacable soit infligé à cette ignoble race allemande et pour cela il faudra encore du temps et nous armer de patience. Que mes petits-enfants au moins ne voient pas ce que leurs pères auront souffert. La France profitera-t-elle de la leçon en s'affranchissant nettement de l'alcoolisme et des funestes maximes du malthusianisme seules causes du crime tenté contre elle par les Allemands.

Les enfants de Louise paraissent se plaire beaucoup dans le jardin assez agréable de ma petite propriété. Bien souvent on évoque le souvenir de Marcel et des enfants de Charles avec lesquels on ferait de bonnes parties de cache-cache.

Espérons qu'une de ces prochaines années, la paix enfin obtenue comme nous devons l'exiger, ces réunions de famille redeviendront normales. En attendant, je suis dans une nervosité malade qui me rend incapable de tout travail, de toute occupation. Je me sens de plus en plus faible, le moindre déplacement me fatigue. J'ai pourtant trois grands voyages en vue : Courtimont, la Suisse et les Pyrénées avec Louise. L'accès de Courtimont ne sera guère autorisé avant que les Allemands aient purgé le territoire. J'ai le plus grand désir d'aller t'embrasser, comme tu penses bien, mon cher enfant, et je l'aurais déjà fait si je ne te savais en si bonne compagnie. J'attendrai cependant que le temps soit moins chaud pour voyager. Pour décider Louise à suivre le traitement que lui a conseillé le médecin, je lui ai offert le voyage et l'accompagnerai dès qu'elle jugera l'époque opportune. Quant aux Dalles, il est probable que je n'irai pas cette année habiter cette petite maison qui nous est si chère par les souvenirs qu'elle nous rappelle.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 8 août 1916

Mon cher Paul,

Je pense que vous devez être bien dans votre petit coin de montagnes par les chaleurs intenses que nous traversons. Pour nous, nous mûrissons tout doucement sur notre côte ensoleillée et nous ne perdons pas un rayon de soleil. Les enfants n'en semblent pas le moins du monde incommodés, ils trottent au grand soleil et se remuent d'autant plus que nous sommes écrasés. Aujourd'hui toutefois il y a un peu plus d'air. Albert est ici depuis vendredi pour une dizaine de jours ; il avait grand besoin de ce petit repos, il se livre au jardinage avec délice et se repose en sarclant les allées et en bêchant les carrés de pommes de terre. Il se plaît beaucoup dans ce petit coin de Champagne qui répond tout à fait à ses goûts ruraux et à son amour de la liberté complète sans aucune entrave mondaine.

Nous avons reçu ce matin un mot de Georges, il est toujours en repos, et profite de la proximité relative de la Marne pour prendre des bains froids, il peut s'y faire mener en voiture et en revenir de même, ce sans quoi il renoncerait à ce plaisir qui lui coûterait vraiment trop de peine.

Tu sais sans doute que nous avons eu la visite, ou plutôt les visites, d'Henri la semaine dernière. Il avait une permission de 8 jours et nous a donné deux journées dimanche et vendredi. Il va bien, mais finit par s'ennuyer de la monotonie extrême de cette existence qu'il mène depuis deux ans. Nous n'avons pas revu Charles et supposons qu'il doit être en permission aux Petites Dalles.

Papa ne va pas mal. Il souffre souvent de la tête, et ne dort guère ; ce sont des misères contre lesquels il n'y a malheureusement rien à faire. Dans la journée il s'occupe pas mal, lit beaucoup, dessine de temps en temps à autre, le tout entrecoupé de petits tours, pas bien longs, car il se fatigue très vite.

Je suis à peu près décidée à aller à Salies en septembre ; et suis en train de m'informer un peu à droite et à gauche pour faire choix d'une pension de famille ou d'un hôtel. J'espère que d'ici là la chaleur se calmera.

Tu recevras peut-être un jour la visite d'une Mlle Soult qui doit aller en Suisse et passera sans doute dans tes parages. C'est la personne qui a fait travailler Suzanne et Paul ces deux dernières années, excellente personne, très dévouée, très gentille avec qui je n'ai jamais eu que d'excellents rapports. Elle m'a écrit dernièrement qu'elle allait en Suisse et m'a demandé ton adresse. Il faut te dire qu'elle m'a souvent entendu parler de toi. Je crois que Thérèse a même dû la voir un jour qu'elle était allée chercher les enfants. Tout cela dit, pour que tu ne sois pas trop surpris de cette visite imprévue et ne témoignes pas d'un étonnement très naturel, mais qui déconcerterait la pauvre demoiselle.

Nous n'avons pas eu de nouvelles d'Émile depuis quelque temps, mais il est très à l'abri pour l'instant et nous sommes tranquilles.

Nous voyons par tes lettres que Marcel est toujours aussi actif. Ses cousins lui envient les voitures qu'il a à sa disposition et toute la basse-cour sur laquelle il règne. Comme il ferait bon d'être tous ensemble dans ce paradis !

Embrasse bien Thérèse pour nous, mon cher Paul, ainsi que Marcel et reçois les meilleurs baisers de ta sœur qui t'aime.

Louise

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, samedi 12 août 1916

Mon cher Paul,

Allant hier à Paris, j'ai trouvé à l'adresse de Thérèse deux lettres, l'une du ministère de la guerre, l'autre du ministère des Affaires étrangères. Je te les envoie.

J'espère que ta guérison est maintenant complète et que tu peux jouir pleinement de la société de Thérèse et de Marcel en profitant de ces belles journées pour entreprendre de jolies promenades. Marcel, déjà bon marcheur, va devenir le parfait alpiniste.

J'ai de bonnes nouvelles de tous tes frères : Charles est en ce moment aux Petites-Dalles en permission de six jours. Henri, je te l'ai, je crois, déjà écrit, a eu sa permission la semaine dernière et nous avons eu deux fois le plaisir de le recevoir à Champagne. D'Émile, j'ai reçu une lettre ce matin datée du 9 août. Son groupe est en ce moment en batterie dans un petit vallon où se pressent dans une belle harmonie de tapage les calibres le plus variés du 220 au 75. La vue s'étend sur la vallée de la Somme. Les dernières nouvelles de Georges sont du 6 août. Il est en ce moment à l'arrière et le voisinage de la Marne lui permet d'y aller faire des pleins d'eau ce qu'il apprécie fort par ces rudes chaleurs. Sa dernière permission datant du 17 mai, nous ne sommes probablement pas près de le voir. Albert Demangeon est ici à Champagne en permission de 15 jours. Louise, les enfants et moi jouissons bien de sa présence. Les santés sont bonnes. Louise n'a pas encore fixé l'époque de son voyage dans les Pyrénées ; ce sera probablement pour le mois de septembre.

Notre grande distraction à Champagne est de voir de nos fenêtres et du jardin passer les trains militaires portant munitions, canons, matériel de toutes sortes et naturellement de nombreux soldats auxquels on fait sur toute la route les plus chaleureuses ovations. Dans le train qui me ramenait hier étaient montés à Pontoise des soldats et sur tout le parcours, dans les champs ou sur les routes, je voyais les paysans s'arrêter et agiter chapeaux et mouchoirs. On annonçait aujourd'hui à la gare le passage de 50 trains pour le jour. Hier il en était passé le double, m'a-t-on dit. Il doit se préparer quelque chose de bon et il faut espérer que les boches vont en prendre. Mais comme ces c. là ont la vie tenace ! et toujours dans leurs journaux la vaine assurance dédaigneuse dans leur victoire ! Leurs affaires ne sont pourtant pas brillantes de la mer du Nord au Caucase !

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher enfant, ainsi que Thérèse et notre gentil Marcel.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, dimanche 13 août 1916

Mon cher Paul,

Quand je t'ai écrit hier, l'épreuve du groupe Demangeon n'était pas sèche.

Je m'empresse de te l'envoyer aujourd'hui. Tu recevras certainement avec plaisir la carte de visite de cette grande belle petite famille.

Louise prend les derniers renseignements au sujet de son voyage dans les Pyrénées. Elle partira probablement dans les premiers jours de septembre.

Nous pensons bien à vous trois, mon cher enfant, et au bonheur que vous avez d'être enfin réunis.

Mille tendres baisers de nous tous pour toi, Thérèse et petit Marcel.

Ton père, Paul Wallon.

*Jean T.M. à sa sœur Thérèse*

En campagne, le 16 août 1916

Ma chère Thérèse,

Il ne faut pas t'étonner si je suis un si mauvais correspondant, je n'ai jamais le temps d'écrire. Je peux le faire ce soir grâce à cette circonstance que j'ai la diarrhée et que je suis au lit, au régime du riz et du thé. Je suis du reste fort bien installé dans un bon lit au fond d'un abri boche construit par un colonel bavarois que nous avons prié de nous céder la place il y a six semaines. J'ai le téléphone à côté de moi et mon fidèle ordonnance Durafort vient de m'apporter ma soupe au riz. Mon dîner fini, je continue ma lettre. La canonnade est violente ce soir, il tombe même quelques obus dans notre voisinage, mais à 5 mètres sous terre, cela nous est complètement indifférent. J'ai installé il y a une douzaine de jours un observatoire dans une tranchée d'infanterie d'où l'on a une très belle vue. C'est là que j'ai attrapé la diarrhée, mais j'y fais du bon travail. Je ne sais pas si j'y gagnerai ma troisième citation, mais j'ai déjà gagné ma proposition au grade de capitaine. C'est à la suite de la démolition d'une batterie boche que j'ai eu la bonne chance d'apercevoir en action à environ 5 km à vue directe. Avec des obus allongés 255, je mis le feu aux deux bouts de la batterie. L'incendie des munitions et des obus dura plus d'une heure. Ce n'était qu'une série d'explosions parmi lesquels j'avais peine à reconnaître les éclatements de mes propres obus qui continuaient à tomber dans la fournaise. Il y eut deux explosions absolument formidables qui provoquèrent la fuite de quelques boches. J'espère que les autres n'auront pas survécu. C'a été le plus beau tir de toute ma carrière d'artilleur. Je n'ai pas même dépensé 200 coups et je considère la batterie comme nettoyée. Plus une seule fumée n'a été vue dans le petit bois où elle était cachée. Ce petit bois s'est même si bien éclairci par notre tir qu'il ne constituerait plus un masque suffisant pour une batterie.

Ne laisse pas croire à Paul qu'il faudra encore deux ans pour terminer la guerre. Maintenant nous tenons le bon bout. Au grand maximum, il faudrait 15 mois pour en finir, mais je suis persuadé que cela cassera avant. J'en juge d'après le faible moral des prisonniers allemands que nous avons faits dans les derniers temps. Les boches ne tiennent plus que par leur artillerie, et leurs mitrailleuses. Ils ont perdu l'initiative des opérations et l'ascendant moral. Je crois à notre victoire définitive pour cet automne.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Paul et Marcel.

Ton frère dévoué Jean T. M.

Charlotte et Abel sont aux Petites Dalles – Villa Duboc.



1916-1918

*Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul*

Villa Duboc  
Les Petites-Dalles  
(Seine-Inférieure)  
Vendredi 18 août 1916

Mon cher Paul,

J'ai reçu, il y a quelques jours, une bonne lettre de toi... datée du 23 juin ! Son voyage a été long, comme tu le vois, mais mon plaisir à la recevoir n'en a pas été moins grand. La carte que tu m'as déjà envoyée de Meiringen a été plus rapide, et je pense que tu as reçu la lettre ou je t'en remerciais.

Tu n'aurais pas voulu que j'ai l'impudence d'attendre des réponses quand tu étais outre-Rhin ! J'ai été très content de t'écrire, et ravi d'avoir de tes nouvelles par Thérèse. Maintenant, je me réjouis de vous savoir ensemble. Après avoir passé quatre semaines au Mesnil, nous sommes arrivés ici avant-hier soir ; Charlotte avec Abel, Cécile, Jacqueline, Geneviève Giard et moi. Jacques et moi étions invités chez Tante Laure, et comme Charlotte pensait que l'air de la mer ferait du bien à Abel, elle a loué la petite maison qui est en dessous de chez vous ; elle a invité Cécile et Geneviève, et en attendant que tant que Laure nous héberge, nous sommes empilés tous ensemble chez Charlotte. En arrivant l'autre soir à Cany, j'ai entraperçu Charles, dont la permission finissait ; ici nous avons retrouvé Madeleine et ses trois enfants ; on écoute encore... pour entendre le son du cor. On regarde « les Mouettes »... pour voir quelques grands cousins, on cherche, en se baignant l'épaule vigoureuse d'un Paul ou d'un de ses frères. Et on s'aperçoit que tout cela sont des souvenirs. Et puis hier soir, c'est toute seul que nous sommes allés sur la falaise, et dans les rochers. Il y a cependant une bande assez nombreuse de petits Lancrenon, des Maurice Guibert, avec leurs amis. Mais je ne sais pas, ça ne me tente pas. Charlotte voudrait bien que son mari puisse venir ici, car il parle d'une permission possible pour le mois de septembre. Le fiancé de Marguerite est aussi dans la Somme, comme le fiancé d'Henriette. Les nouvelles en sont bonnes.

Au Mesnil nous avons laissé Pauline en assez bon état avec tous les petits. Le dernier, Paul, qui a six mois est très beau bébé, il est taillé plus fort encore que les autres. Quand j'aurai une bonne photo des huit, je vous l'envoierai. Cela vous amusera, je crois. René Giard est aussi au Mesnil, et il profite de ces 2 mois 1/2 de vacances pour donner quelques leçons particulières de latin, grec... tout ce qu'on veut, dans les environs.

Henriette et Collette sont allées passer le mois d'août à Saint-Jacut, en Bretagne, chez les Courbe. C'est-à-dire dans la future belle-famille d'Henriette ; elle y est déjà absolument comme chez elle, et Colette y trouve des petits neveux de son âge. Quant à Marguerite, nous ne l'avons pas vu depuis le début de juillet, car elle était partie chez des amies et nous avons quitté le Mesnil avant son retour. Nous sommes allées prendre notre bain sous l'œil vigilant de David, qui ne nous permet pas de faire une brasse trop à droite ou trop à gauche. Il a une très haute idée de sa responsabilité, mais pour rien au monde il ne voudrait mettre sa barque à l'eau, le radeau encore moins. Il a alors une bouée toute prête à être lancée ce qui ne l'empêche pas d'être plein de frayeur tout le temps de notre bain.

Je pense que nous ferons aussi un peu de tennis pendant notre séjour ici. Au bout d'un mois, nous retournerons finir nos vacances au Mesnil.

Au revoir, mon cher Paul, je vous embrasse tous les trois.

Ta petite cousine, Germaine Rivière

Jean est toujours à Angostoli.

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

Paris, 19 août 1916

Mon cher Paul,

Je t'ai fait aujourd'hui un dernier envoi qui épuise la provision que Thérèse m'avait remise. Voici la date de chacun de ces 20 envois.

14 juin, 17 juin, 21 juin, 24 juin, 28 juin, 5 juillet, 10 juillet, 12 juillet, 17 juillet, 19 juillet, 22 juillet, 25 juillet, 29 juillet, 1er août, 3 août, 8 août, 12 août, 14 août (ces 3 derniers de Champagne), 17 août, 19 août.

Je garde naturellement les récépissés, au cas où quelque irrégularité se serait produite. Si tu as tout reçu, tu me préviendras, et bien entendu aussi s'il te manquait quelque chose.

Je viens de passer quelques jours à Champagne où je me suis bien reposé. J'affectionne beaucoup ce séjour où l'on vit dans l'isolement sans connaître personne. J'ai jardiné, arraché des pommes de terre, ratissé les allées. Les enfants s'y plaisent bien aussi, cultivant leurs fleurs et leurs légumes et apparemment aussi mille petites choses pratiques qu'ils auront vu de leurs yeux et que les livres ne peuvent pas apprendre. Louise va bien. Elle s'est décidée à une saison d'eaux; elle part vers le début de septembre à Salies de Béarn, emmenant avec elle les enfants et la bonne. Papa avait songé à l'accompagner; mais, sur mon instance, il y a renoncé; pareil voyage et pareil séjour loin de chez lui, auraient pu être, pour lui, pénibles. Par contre, il compte toujours aller vous voir en Suisse, surtout si quelque jour vous quittez Meningen pour descendre vers quelque ville plus agréable. J'ai eu hier la visite de Charles, retour de permission et regagnant son poste; il avait très bonne mine. Aux dernières nouvelles, Emile et Georges allaient très bien, mais ils se trouvent en des secteurs fort agités, où l'artillerie, grosse et légère, tonne sans répit. Henri, pour l'instant, ne dit pas qu'il est exposé. Pour moi, à mon retour de Champagne, j'ai trouvé un gros travail sur le chantier que je dois terminer fin septembre; dans ma solitude, ce sera, au moins, le moyen de passer le temps. J'ai reçu dernièrement l'offre flatteuse, dont je ne parle qu'à la famille, d'aller enseigner une année à Harvard University, Etats-Unis. J'ai décliné tant que durera la guerre. Mais il est possible que, ensuite, je me laisse tenter; dans ce cas, j'emmènerai toute la smala; déjà je vois Louise laisser trotter la "folle du logis" et organiser son existence à l'ombre du drapeau étoilé.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Ton frère A. Demangeon

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

Paris, 19 août 1916

Mon cher Paul,

Je t'ai fait aujourd'hui un dernier renvoi qui épuise la provision que Thérèse m'avait remise. Voici la date de chacun de ces 20 envois :

juin : 14, 17, 21, 24, 28

juillet : 5, 10, 12, 17, 19, 22, 25, 29

août : 1er, 3, 8, 12, 14, 17, 19.

Je garde naturellement les récépissés, au cas où quelque irrégularité se serait produite. Si tu as tout reçu, tu me préviendras, et bien entendu aussi, s'il te manquait quelque chose.

Je viens de passer quelques jours à Champagne où je me suis bien reposé. J'affectionne beaucoup ce séjour où l'on vit dans l'isolement sans connaître personne. J'ai jardiné, arraché des pommiers de terre, réalisé les allées. Les enfants s'y plaisent bien aussi, en cultivant leurs fleurs et leurs légumes et apprennent ainsi mille petites choses pratiques qu'ils auront vues de leurs yeux et que les livres ne peuvent pas apprendre. Louise va bien. Elle s'est décidée à une saison d'eau ; elle part vers le début de septembre à Salies-de-Béarn, emmenant avec elle les enfants et la bonne. Papa avait songé à l'accompagner ; mais, sur nos instances, il y a renoncé ; il est en effet toujours fatigué se plaint d'être faible, sans force ; pareil voyage et pareil séjour, loin de chez lui, auraient pu être pour lui pénible. Par contre, il compte toujours aller vous voir en Suisse, surtout si quelque jour vous quittez Meiringen pour descendre vers quelque ville plus agréable. J'ai eu hier la visite de Charles, retour de permission et regagnant son poste ; il avait très bonne mine. Aux dernières nouvelles Émile et Georges allaient très bien, mais ils se trouvent dans des secteurs forts agités, où l'artillerie, grosse et légère, tonne sans répit. Henri, pour l'instant, ne dit pas qu'il est exposé. Pour moi, à mon retour de Champagne, j'ai trouvé un gros travail sur le chantier que je dois terminer pour septembre ; dans ma solitude, ce sera au moins le moyen de passer le temps. J'ai reçu dernièrement l'offre flatteuse, dont je ne parle qu'à la famille, d'aller enseigner une année à Harvard University, États-Unis. J'ai décliné tant que durera la guerre. Mais il est possible que, plus tard, je me laisse tenter ; dans ce cas j'emmènerai toute la smala ; déjà je vois Louise laisser trotter la « folle du logis » d'organiser son existence à l'ombre du drapeau étoilé.

Je vous embrasse bien affectueusement tous trois.

Ton frère, A. Demangeon

1916-1918

*Lettre de Charlotte à sa belle-sœur Thérèse*

Les Petites-Dalles, 19 août 1916  
Villa Duboc

Ma chère Thérèse. Comme tu le vois, c'est des Petites Dalles que je t'écris. Je suis installée dans une petite maison juste en dessous des « Mouettes », dans le même petit chemin grim pant qui conduit à la Villa Bellevue. C'est autrement dit, la « Villa Duboc ». Je suis arrivé ici le 16 au soir, avec Abel, Geneviève Giard et plusieurs de mes sœurs dont 2 qui sont invitées par tante Laure et doivent aller s'installer chez elle dès qu'on aura place pour les y recevoir. En attendant, nous nous empilons un peu ici. C'est Abel qui est la cause de ma villégiature ici, car ce jeune homme a besoin de gagner de l'appétit et j'ai compté sur l'air de la mer pour lui en donner. Mes sœurs ont déjà pris moult bains et sont parties, ainsi que Geneviève, ce matin à la pêche ; quant à moi j'attends un peu plus de chaleur pour me tremper dans l'eau ; le soleil est rare et il fait plutôt froid.

Je continue ma lettre sur la plage.

La plage n'est décidément pas un lieu pratique pour écrire et je reprends ma lettre à la maison. Entre Abel que je surveillais et les membres de la famille qui m'assaillaient, comment aurais-je pu écrire 2 mots de suite ? Je me trouve agréablement entourée dans ma maison, par le voisinage de Madeleine, des Minier, et d'une famille amie qui habite votre villa Bellevue. Je me remémore tous les bons souvenirs d'autrefois, au temps où votre maison était si animée et où Jean n'était pas encore mon fiancé. Tout paraît bien vide maintenant !

Comment va Paul ? Et comment vas-tu ? J'espère recevoir de tes nouvelles. Jean m'a chargé de te remercier de la lettre qu'il a reçue de toi dernièrement, n'ayant pas le temps de t'écrire. Il a encore fait du bon d'ouvrage dernièrement, ayant, comme observateur de tir, fait tirer sur une batterie allemande qui a sauté avec son dépôt de munitions, aussi tu juges de son enthousiasme. Il n'a jamais été si heureux. Il vient aussi d'être proposé pour passer capitaine, ce qui ne s'exécutera pas encore tout de suite, et enfin il espère avoir bientôt une permission ce qui serait le comble du bonheur. Je serais bien contente, s'il pouvait venir ici ! Mais j'avais oublié de te dire ce dont il m'avait chargé pour toi : les soldats n'ont pas le droit de recevoir de lettres de prisonniers de Suisse, aussi ne faut-il pas mettre le cachet des prisonniers sur tes lettres. De plus, les lettres destinées au front, venant de l'étranger, sont ouvertes.

Au revoir, ma chère Thérèse ne manque pas de m'écrire. Ne sachant pas ton adresse j'envoie ma lettre à Laure. Partage avec Paul mes meilleures amitiés.

Charlotte

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, dimanche 20 août 1916

Mon cher Paul,

Avec toi comme avec tes frères, j'ai une correspondance bien irrégulière. Ce ne sont pourtant pas les préoccupations qui peuvent me servir d'excuses, car je passe des journées entières à ne rien faire, négligeant même complètement le dessin et l'aquarelle dont j'étais autrefois si passionné. Ma paresse a certainement pour cause mon état de santé peu brillant que les angoisses de cette longue guerre ne sont pas faites pour améliorer.

Certes nos affaires marchent bien ; mais, le journal lu, on voudrait être au lendemain pour connaître la suite. J'ai beau m'armer de courage et de patience, quand je pense au crime abominable de toute cette race allemande, je trouve que le châtimement est bien long à venir. Puisse-t-il au moins être implacable. Puisse-t-on après la guerre ne plus retomber dans nos anciennes fautes et ne plus nous laisser endoctriner avec la légèreté généreuse dont nous avons trop longtemps fait preuve !

Je suis toujours à Champagne avec Louise et ses enfants. Il n'y paraît pas à mon air toujours préoccupé et morose, mais je jouis bien de la présence de cette gentille société. Louise compte partir au commencement de septembre avec ses enfants pour Salies-de-Béarn. Je devais l'accompagner, mais ce long voyage me fait peur et j'y renonce. Je suis si affaibli que je redoute de m'absenter de chez moi.

J'ai pourtant bien le désir et l'intention d'aller t'embrasser en Suisse. Ne deviez-vous pas aller vous installer à Berne ou à Genève ? À quelle époque ? Sans fixer encore le jour de mon voyage, je compte bien l'entreprendre dans la première quinzaine de septembre après le départ de Louise, à moins d'empêchement.

J'ai toujours de bonnes nouvelles de tes frères. Charles est repassé par Paris revenant des Dalles jeudi dernier. Je l'ai manqué d'un jour, car le lendemain j'allais moi-même passer la journée à Paris. D'Henri j'ai reçu ce matin une lettre datée du 17 août. Il est toujours à Verdun. Émile est fort marmité sur la Somme. Georges est maintenant de la rive gauche passé sur la rive droite de la Meuse, en avant de Verdun. Et tous mes vœux sont pour ces chers et braves enfants !

Je t'embrasse bien tendrement mon cher Paul ainsi que Thérèse et notre gentil Marcel.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 24 août 1916

Mon cher Paul,

Je viens de recevoir ta lettre et tout de suite je t'envoie le renseignement demandé grâce à papa qui me le communique. Roland Gosselin demeure maintenant 2 rue des Italiens.

Albert est reparti à Paris, il y a beaux jours ; il a pris en somme 10 jours de vacances, depuis il rattrape le temps perdu et nous ne l'avons pas vu dimanche. Mais je pense que dimanche prochain il s'octroiera la journée. Ce sera sans doute la dernière fois qu'il viendra ici, car la semaine suivante je pars pour Salies. Tu sais que papa devait m'y accompagner, mais il se trouve si bas, si souffrant même par instant qu'il y a renoncé ; éprouvant une véritable angoisse à se remettre en route. Je n'ai pu que l'approuver tant je le sens vraiment fatigué et sans force, et puis la vie d'hôtel qui lui est odieuse l'aurait vraiment mis à trop rude épreuve. Dès qu'il se sentira mieux en point, il ira te voir ; ce lui est un grand désir qu'il aurait déjà mis à exécution sans cette maudite fatigue qui le rend à certains jours très faible, par instants je veux espérer que la chaleur en est un peu cause ; toujours est-il que la moindre marche lui devient pénible. Puisque vous songez à quitter bientôt Meiringen pour Genève, il ira plutôt te voir là, le trajet étant moins long et moins fatigant.

Nous avons toujours de bonnes nouvelles des frères. Georges est maintenant sur la rive droite de la Meuse, Émile sur la Somme en pleine action, Henri est toujours à Verdun. Charles à Bar-le-Duc. Nous comptons le voir bientôt, un peu étonnés même que son service ne l'ait pas encore appelé à Paris. Tu sais sans doute qu'il a eu sa permission la semaine dernière ; il l'a passée aux Dalles, et ce petit repos lui a été très bienfaisant. Albert qu'il a vu à Paris à son retour lui a trouvé très bonne mine.

Je vois que vous êtes joliment paresseux pour vos excursions. Madame a peur du mal des montagnes, Monsieur veut des funiculaires...

Tu prétends que tu n'arrives pas à te souvenir de Meiringen ; tu ne te rappelles donc pas cette longue route en lacets qui tournant, tournant autour de la petite ville sise au fond de la vallée ; on se croyait arrivé, bernique ! On tournait encore et toujours, et cela a duré 4 ou 5 heures pendant lesquelles, on voyait toujours Meiringen au fond, mais sans pouvoir le joindre ; tu es d'autant moins pardonnable de ne te souvenir de rien, que c'est précisément à l'hôtel d'Oberland que nous sommes descendus ; je l'ai reconnu sur le verso de ton enveloppe. Il est vrai que ce jour-là tu devais avoir l'âme encore si bouleversée par l'aventure de Mürren que tu étais incapable de ne rien voir. Mürren ! Tu t'en souviens de Mürren n'est-il pas vrai ? Dis à Thérèse que nous ne voyons plus souvent la forme de son écriture depuis quelque temps ; embrasse-la tout de même pour nous comme je t'embrasse. « Biscotte » à Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Champagne, lundi 28 août 1916

Mon cher Paul,

Louise partira le 5 septembre pour Salies-de-Béarn, j'ai renoncé à l'accompagner, je crois te l'avoir écrit.

Je vais pouvoir, bien que je ne sois pas bien vaillant, allez enfin t'embrasser. Depuis si longtemps ! Mais peut-être George va-t-il venir en permission ; dans ce cas, j'ajournerais mon voyage. J'écris à Georges pour être renseigné. Pourrais-tu me donner tous les renseignements pratiques pour ce voyage ? La carte que tu m'as envoyée de Meiringen est-elle encore bonne pour me rendre à Genève avec réduction sur le prix des billets en France ? Sur le conseil d'Albert je vais t'envoyer un mandat de 200 fr. dont je t'expliquerai l'emploi.

Je t'embrasse bien tendrement mon cher enfant ainsi que Thérèse et votre gentil Marcel. Louise, Albert et leurs enfants se joignent à moi.

Ton père, Paul Wallon

*Paul à son fils Paul*

Champagne, samedi 2 septembre 1916

Mon cher Paul,

Je rentre à Paris mardi et vais m'occuper immédiatement de mon passeport. Dès que je pourrai fixer mon départ pour Genève, je te préviendrai.

Nous avons toujours de bonnes nouvelles de tes frères. Henri et Georges quittent Verdun pour une destination inconnue. Tous deux semblent regretter ce départ. Henri était, paraît-il, très confortablement installé dans une maison de la ville et espérait bien y passer l'hiver. Il craint de ne pas trouver dans son futur cantonnement le confort dont il jouissait à Verdun. Georges qui était passé de la rive gauche sur la rive droite de la Meuse s'y plaisait beaucoup, la vue de la batterie y était très belle. La dernière lettre d'Émile est du 22 août. Il était depuis la veille à l'échelon pour une semaine, c'est-à-dire au repos, quittant une position très marmitée, mais marmitant encore davantage les boches. Charles, à Bar-le-Duc semble ne plus avoir pour le moment du moins de mission pour le service géographique. Nous le regrettons, car ses apparitions à Paris nous faisaient grand plaisir. Enfin, ils vont tous bien et comme tu ne me parles pas de ta santé, j'en conclus qu'elle est bonne ainsi que celle de Thérèse et de votre petit Marcel. Je suis bien heureux d'aller bientôt m'en assurer.

Louise part lundi à Champagne pour prendre le soir même le train pour Salies-de-Béarn avec ses trois enfants. Ils auront bien joui tous les quatre de leur séjour à Champagne où Albert venait les voir du samedi au lundi chaque semaine.

Ce matin, en même temps que ta lettre, j'en recevais une de Madeleine toute contente de son séjour aux Petites-Dalles, mais sur le point d'en revenir pour aller s'installer à Presles chez ses parents d'où elle pourrait facilement venir voir Charles à Paris si les missions du S.G. lui étaient renouvelées.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Thérèse et petit Marcel dont je retrouverai avec plaisir l'exubérance babillarde.

Ton père, Paul Wallon.

Tous ici se joignent à moi pour vous embrasser tous les trois.

J'ignorais que tu n'avais plus la franchise postale, je n'ai pas mis de timbre à ma dernière lettre. Il en est de même du mandat de 200 francs que je t'ai envoyé, j'espère que tu l'auras reçu.

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 3 sept. 1916

Mon cher Paul,

Je te remercie de tes bons voeux de fête, tu as vraiment la mémoire du coeur, car au milieu de toutes les préoccupations et tous les soucis actuels, il serait bien plus naturel d'oublier. Je suis à la veille de mon départ pour Salies : demain nous quittons Champagne. Je t'avoue que je voudrais déjà être revenue.

Pendant ce temps, Papa se dispose à aller vous voir. Il va s'occuper de son passeport et dès qu'il l'aura, il se mettra en route. Je souhaite que ce petit voyage soit une diversion et une bonne détente, car il faut te dire qu'en ce moment, il est dans un état de dépression terrible et inquiétant. Thérèse t'a sans doute mis au courant des projets d'Henri. Je ne sais ce que tu en penses ; d'ailleurs bien des éléments te manquent pour te faire une opinion bien nette.

Pour Albert et pour moi qui connaissons l'affection profonde et continue qu'Henri éprouve pour la personne en question, étant bien convaincus qu'il n'y aura jamais séparation, nous en somme venus à penser que mieux valait laisser se régulariser une situation qui de toute manière durera autant que lui, bien que nous reconnaissons qu'intellectuellement il y a une réelle infériorité. Cela soit dit sans aucune intention de l'influencer. Les avis sont libres. Là où je veux en venir, c'est que Papa après avoir émis son consentement, l'a ensuite profondément regretté, puis ses sentiments s'en allant à mesure que les jours s'écoulaient il en est venu à une exaspération absolument malade. Avec sa nature passionnée et absolue, il souffre de l'événement à venir comme il ne pourrait souffrir s'il s'agissait de l'action la plus vile et la plus basse que perpétuerait un de ses fils. Tout ce que je peux lui dire ne fait que l'exaspérer d'autant plus qu'il me considère comme l'auteur de tout le mal. J'espère que ton calme et ton sans-froid remettront tout au moins les choses au point. Pour l'instant, Papa est dans un état d'exaltation indicible.

Je te quitte, mon cher Paul, en t'embrassant bien fort ainsi que Thérèse et votre gentil Marcel.

Ta soeur qui t'aime.

Adresse à Salies de Béarn (Basses Pyrénées)  
Villa Bordes, avenue Jeanne d'Albret



1916-1918

*Paul à son fils Paul et à Thérèse*

Paris, mardi 5 septembre 1916

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Ce matin, j'ai reçu de Georges une lettre qui me donne un peu d'inquiétude.

« 2 septembre, mon cher Papa, l'autre jour, 31 août, un obus a éclaté assez près de moi et m'a quelque peu contusionné, aussi suis-je en ce moment en train de me reposer à l'échelon en attendant la relève du groupe qui aura lieu d'ici deux jours.... » Pas d'autres détails ! Pour qui connaît Georges - il aurait la tête emportée qu'il trouverait encore le moyen de tourner la chose à la blague - on a le droit de se montrer un peu inquiet. Cette « *petite contusion* » n'est-elle que pour m'éviter de m'effrayer ? Enfin, j'attends les détails que je me suis empressé de lui demander et vous les communiquerai dès que je les aurai.

Louise m'a quitté hier et doit être installée avec ses trois gamins à Salies.

J'ai quitté moi-même Champagne ce matin pour venir m'occuper de mon passeport pour la Suisse. J'ai fait tout à l'heure une première séance avec témoin chez le commissaire de police. J'ai peur d'avoir longtemps à attendre cette pièce qui me permettra d'aller enfin vous embrasser tous trois, mais je considère le premier pas de mon voyage comme fait.

Je vous embrasse tous tendrement.

Paul Wallon

*Lettre de Louise à son frère Paul au sujet de leur frère Henri*

Salies, 20 sept. 1916

Mon cher Paul,

J'ai attendu pour répondre à ta lettre que Papa t'ait quitté, non que j'ai rien à te dire qui ne put l'être devant lui, mais parce que je me serais fait scrupule de gâter la joie qu'il éprouvait auprès de toi en lui imposant un sujet que je sais lui être pénible.

Et maintenant qu'est-ce à dire ?

J'ai donné mon acquiescement au mariage d'Henri, en suite de quoi il se serait décidé ? J'ai poussé Henri à commettre cet acte ? Je ne sais vraiment pas par qui tu as pu être si bien renseigné. Si c'est par Thérèse, il faut avouer qu'elle a bien mal compris la situation. Je n'ai jamais - tu l'entends - jamais poussé Henri à épouser son amie. C'est de moi qu'il a reçu au contraire toutes les objections, objections qu'il m'a été quelquefois dur de proférer, car elles pouvaient bien sembler très injurieuses pour celle qu'il aime. Je dois dire que c'étaient des objections faites a priori, que m'inspiraient les circonstances, car je n'ai pour ma part absolument rien à dire contre cette personne. Encore récemment, et sans avoir attendu ton conseil, je l'ai averti de l'état dans lequel se trouve Papa. Mon rôle dans cette affaire a consisté à transmettre à Papa le désir d'Henri comme celui-ci me le demandait. Je l'ai appuyé vis-à-vis de Papa, je le dis sans retenue, car, des observations et des réflexions que j'avais faites les mois précédents, j'en étais arrivée à trouver qu'à

tous égards cette solution était la meilleure et Albert partage entièrement cette façon de voir.

Il est absolument faux de dire que le consentement fut arraché à Papa par surprise en l'obligeant à prendre une rapide décision. La vérité c'est que Papa qui à ce moment-là était par-dessus tout hanté par la crainte du scandale que cela provoquerait dans la famille voulait hâter les événements. Il pensait que le mariage fait pendant la guerre sans cérémonie d'aucune sorte, comme tous se font en ce moment, passerait plus inaperçu. Il voulait qu'il se fît « à la prochaine permission d'Henri » et il me recommandait d'en écrire tout de suite à Henri afin qu'il s'occupât dès l'instant de réunir les papiers nécessaires pour qu'il n'y eût aucun retard.

C'était évidemment une grave imprudence ainsi qu'en témoignent les événements : car aujourd'hui Henri, qui tout naturellement prévint aussitôt son amie de l'autorisation qui lui était donnée, nous dit qu'il n'a pas le droit de se jouer ainsi des sentiments de son amie et qu'il considérerait comme une iniquité de lui retirer ce qu'il lui a offert. Pour ma part, je suis d'autant plus surprise de l'émoi de Papa que longtemps avant qu'Henri lui fît part de ses projets, il avait semble-t-il très envisagé l'éventualité qui se présente.

Quelques mois avant la guerre, me manifestant ses regrets de ne pas voir Henri se marier et pressentant bien qu'il ne vivait pas seul il me disait un jour: « Il m'est pénible de penser qu'Henri attende peut-être que je n'y sois plus pour se marier, qu'il sache donc que s'il croit avoir rencontré celle qui doit faire son bonheur, il ne craigne pas de nous en faire part. » Ce qui veut dire en bon français : « S'il a une maîtresse, qu'il l'épouse s'il l'en croit digne ».

Plus récemment, au début de la guerre, il savait alors qu'Henri avait une compagne, il l'avait même vue sur le quai de la gare accompagnant Henri le jour de la mobilisation ; il nous demanda, à Albert et à moi, si nous ne croyions pas qu'un mariage fût possible. Ainsi donc, sans qu'Henri n'ait jamais soufflé mot de quoi que ce soit, Papa semblait appeler la solution qui aujourd'hui lui apparaît comme la dernière des abominations. Sous quelle influence, sous l'enjeu de quelles réflexions en est-il arrivé là ? Je serais bien embarrassée de le dire.

Et toi, pour tout arranger, tu vas répétant : « Qu'a-t-il donc besoin de régulariser ? Pourquoi veut-il se marier ? Qu'il conserve le statu quo ! »

Pourquoi ? - parce qu'il veut se créer un foyer. Tu as assez d'expérience de la vie pour savoir, tout comme moi, que le fait de vivre auprès d'une maîtresse, lui donnât-on dans son cœur tous les droits d'une épouse, ne constitue pas un foyer et ne donne pas à l'homme les joies légitimes qu'il peut en attendre.

Il veut se créer un foyer, et il veut le créer avec la femme qu'il aime, avec celle chez qui, à tort ou à raison, il a reconnu les qualités et les aspirations qu'il souhaitait rencontrer chez sa femme. Qu'elle ait vécu irrégulièrement avant lui, c'est à lui de le lui pardonner ou de lui en tenir rigueur. Encore une fois, je ne me mêle pas de la juger, ce ne sont pas les brèves visites qu'elle m'a faites qui pourraient éclairer mon jugement. Je ne pense pas qu'Henri qui la connaît depuis 5 ans, qui a vécu auprès d'elle, est plus éclairé que nous sur la question. Je le crois en tout cas beaucoup plus éclairé que le jeune homme qui après avoir rencontré une jeune fille 5 ou 6 fois dans le monde se fiance avec elle. S'il s'agissait d'un garçon de 20 ans, je ne tiendrais pas le même langage, non plus s'il s'agissait d'Émile ou de Georges. Mais Henri a 37 ans ! Il touche à la maturité ! Et il me semble qu'à cet âge un homme a le droit de disposer de sa vie et que ce n'est pas à nous de lui interdire ce qu'il considère comme devant faire son bonheur. Tu dis qu'il sera « taré » ; que c'en est fait désormais de notre intimité, de notre vie de famille...

Permetts-moi de ne pas m'arrêter à ces objections que je trouve pour ma part sans fondement. La seule et malheureusement la plus terrible de toutes, c'est la douleur qu'en ressentira Papa. Elle est suffisante pour que nous n'en cherchions pas d'autres. Henri ne

sera pas « taré » parce qu'il aura épousé sa maîtresse et je le dis par expérience. Plusieurs des amis d'Albert se sont trouvés dans ce cas. La femme de l'un est une des amies que je vois le plus volontiers et personne dans notre entourage ne la regarde autrement qu'avec le plus grand respect ; le mari comme la femme jouissent de la considération de tous sans aucune nuance. Tu as pu constater toi-même que Papa n'a pas eu le sentiment que M. Flachiron se déshonorait en épousant sa maîtresse. Je sais au contraire que lui comme Maman a toujours cherché à entrer en relation avec elle et qu'ils trouvaient tout à fait exagérée la réserve qu'il a toujours mise à cet égard. Et M. Pascal est-ce un individu taré ? Si ses amis ont déploré son mariage, ce n'est pas parce qu'il épousait sa maîtresse, c'est parce que celle-ci avait l'âge d'être sa mère et qu'elle était de plus dotée d'un caractère le plus désagréable.

Henri serait au contraire infiniment plus taré en continuant de vivre avec sa maîtresse. Ce qui est permis à un étudiant ne l'est plus à l'âge d'Henri. Après la guerre, il cherchera un poste ; le vois-tu s'installant en province, traînant sa maîtresse avec lui. Je sais pour en avoir vu à Lille parmi les collègues d'Albert combien sont pitoyables ces couples dont on connaît l'homme et dont on n'ose saluer la femme, et, quand on est exposé comme on l'est en province à se remontrer vingt fois sur la promenade publique, la situation tourne au grotesque. Là, pas moyen de feindre d'ignorer, comme on le peut à Paris ; et la compagne qu'on s'est choisie est d'autant malicieusement observée que l'on a mis de fausses hontes à en faire sa femme.

Quant à l'intimité, l'affection qui existent entre beaux frères ou belles soeurs, c'est une erreur de croire qu'elles se fondent si bien que cela sur une parité d'éducation, d'instruction, etc. ; elle naît du désir réciproque que l'on a de se connaître et de s'aimer. Tu es dans une bien grosse erreur si tu t'imagines que notre intimité avec Henri, et notre affection réciproque sortiraient indemnes si par impossibilité il renonçait à son projet. Il ne pourrait jamais nous pardonner, quelque effort qu'il fasse, d'avoir sacrifié ce qu'il considère comme son bonheur à des principes qui n'ont rien à voir avec la morale, bien au contraire, et qu'aucun de nous ne prétend justifier. Il se détacherait de nous fatalement et donnerait avec plus d'exaltation que jamais à celle qu'il considérerait comme une victime tout son coeur et toute sa vie.

C'est pourquoi, en dépit des gros regrets que ce mariage nous donne à tous, je considère qu'actuellement c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Cela je l'ai répété à Papa; mais je ne l'ai jamais dit à Henri!

Et maintenant que ce mariage semble chaque jour devenir plus inévitable, il me semblait que pour rendre moins lourd le malheur qu'il prépare, il eût fallu apaiser l'exaltation de Papa et le réconcilier avec un projet qui, quoiqu'il en dise, n'est pas « une mauvaise action ». Je t'assure que, pour qui connaît Henri, la noblesse de ses sentiments, la vaillance avec laquelle il s'est comporté au milieu des pires épreuves, c'est une peine infinie que de l'entendre accuser de vouloir « souiller le nom qu'il porte », et c'est un vrai chagrin de penser qu'à l'heure où, délivré du lourd devoir qui pèse sur lui depuis de longs mois, il voudra songer à recréer sa vie, il se trouvera mis dans la douloureuse alternative de renoncer à son bonheur, ou d'encourir la malédiction de son père. Il n'est pas moins dur de songer au chagrin de Papa. C'est pourquoi j'étais venue te convier à l'oeuvre d'apaisement qui, me semble-t-il, est celle qui s'impose le plus à nous en ce moment. Je me suis trompée paraît-il. N'en parlons plus.

Je t'embrasse bien affectueusement mon cher Paul ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ta soeur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Paul à son fils Paul et à Thérèse*

Paris, mercredi 20 septembre 1916

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Je vous aurais écrit dès hier pour vous dire combien j'avais été touché de votre affectueux accueil, de toutes vos prévenances si délicates, si je n'avais été un peu fatigué du voyage de retour. Aujourd'hui, cela va mieux, mais je n'ai pas encore repris la santé dont j'ai si exceptionnellement joui pendant mon séjour parmi vous. A Paris m'ont repris les détestables névralgies dont je m'étais cru si bien débarrassé sur les bords de votre beau lac.

En rentrant à la maison, j'ai eu le plaisir de trouver des lettres de tous nos militaires et des nouvelles de Charles venu en mission tout récemment. D'après les indications qu'il donne, Henri doit être à Soissons, le secteur est calme. Émile m'écrit le 14 septembre. « Aujourd'hui encore c'est jour d'attaque. Tout est prêt pour profiter de l'avance. On espère beaucoup. La T.S.F. ne peut plus nous donner les renseignements qu'envoie l'avion d'infanterie au fur et à mesure des progrès, notre antenne est trop loin... L'observation aérienne est maintenant parfaitement assurée par des saucisses et de nombreux avions qui ne cessent de circuler... »

Georges est toujours à l'échelon. Il va tous les deux jours se faire soigner à une ambulance voisine. Il va mieux et espère que la perforation du tympan va être guérie d'ici peu. Il ne parle pas de ses blessures à la tête. J'en conclus qu'elles sont guéries et n'avaient de gravité. Il espère pour bientôt une permission et donne rendez-vous à son frère Émile pour le 9 octobre à Paris, retardant ainsi sa visite afin d'être plus sûr de voir Louise. De Louise, j'ai de bonnes nouvelles par Albert qui veut bien tous les jours venir déjeuner avec moi. Dans sa lettre datée du 16 septembre, Georges me dit avoir reçu ce même jour une lettre de toi, mon cher Paul. Madeleine a dû quitter ce matin les Dalles se rendant directement Presles d'où elle viendra facilement à Paris lorsque Charles y passera en mission.

Comme vous le voyez, les nouvelles de tous sont bonnes.

Je ne vous dirai jamais assez combien j'ai joui de mon séjour près de vous, et la ville de Genève m'a paru une résidence si agréable ! J'en suis heureux pour le long séjour que vous êtes appelés sans doute à y faire.

J'écris à Louise et aux frères pour leur donner des détails sur mon voyage, sur votre installation et sur l'existence si douce que vous m'avez faite pendant toute cette semaine. Ce fut un repos dans une vie maintenant si triste, si isolée, après avoir été si remplie, si heureuse dans un intérieur qui pendant si longtemps ne connut que des joies. Je n'oublie pas mon gentil petit Marcel dans ma reconnaissance pour les bons soins dont je fus l'objet et dont il prenait si bien sa part. Je n'oublie pas non plus les parties de cartes où le petit brigand roulait si bien son bon papa trop peu méfiant.

J'ai appris hier à la Poste que le délai pour la franchise des mandats expirait demain. Je t'en ai donc envoyé deux de 200 francs, un à mon nom, l'autre au nom d'Albert. Je recommence l'opération aujourd'hui et déposerai à ton agence du Crédit Lyonnais le montant de l'argent que tu m'as confié.

Au revoir, mon cher Paul et ma chère Thérèse. Je vous embrasse bien tendrement ainsi que le petit Marcel.

Paul Wallon.

Ci-inclus la facture dont je vous ai parlé. Est-elle pour vous ? Faut-il la payer ?

1916-1918

*Lettre de Louise à Paul et Thérèse*

Salies, 23 sept. 1916

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Vous avez encore gâté nos enfants, m'écrit Albert. C'est vraiment bien trop gentil à vous. Voilà cette petite coquine de Suzanne traitée en grande personne et en possession d'une belle trousse de ciseaux à faire envie à plus d'une fine ouvrière. Quant à Paul et à Albert, vous avez su tomber sur le point sensible, et leurs yeux brillent en pensant aux délices qui les attendent à leur retour ; jusqu'au bon petit Marcel qui a fabriqué un bracelet à sa cousine. Lui aussi il a vu clair, car Suzanne a le goût des parures, collier de marrons, branche de feuillage, il faut toujours qu'elle adorne sa petite personne.

J'ai eu de très bonnes nouvelles de papa. Son voyage à Genève aura été une heureuse détente, il en est revenu ravi ; content de vous avoir trouvés tous en si bonne santé et si bien installés, enthousiaste de la ville de Genève. Il n'a pas été fatigué un seul jour et a pu se promener à loisir, miracle opéré par le climat de la Suisse, si ce n'est par la joie de vous avoir revu.

Notre séjour ici tire à sa fin. Nous n'avons plus que pour une semaine de traitement, après quoi nous regagnerons Paris avec joie. Je serais pourtant ingrate envers Salies si je ne lui rendais la justice que nous y avons fait un très bon séjour. Les premiers jours m'ont été très pénibles dans le dépaysement de l'arrivée, l'ennui de la vie d'hôtel et toutes les complications du traitement ; mais je constate que les eaux nous ont fait à tout le plus grand bien. Suzanne, qui avait quitté Champagne dans une crise de croissance qui la fatiguait beaucoup, a tout à fait repris et tous trois ont très bonne mine. Nous sommes installés dans une villa entourée d'un très grand jardin ; on n'y est tout à fait tranquille et bien en famille. Nous n'avons pas fait beaucoup de promenades puisque le repos en est prescrit, mais nous avons pu cependant, en gravissant les coteaux environnants, avoir un aperçu général du pays. Hier nous avons même eu le spectacle de la chaîne des Pyrénées qui ne s'offre qu'aux jours très limpides. Nous pouvons nous déclarer satisfaits.

J'ai reçu ce matin une lettre d'Émile, il fait un tableau saisissant des bouleversements provoqués par notre artillerie sur le terrain qu'ils ont maintenant reconquis. On y retrouve les boches par masse compacte tués, ensevelis dans les tranchées qu'ils occupaient. Émile et Georges comptent tous deux avoir une permission au début octobre. Je pense que George sera alors totalement remis de son accident.

Nous vous embrassons tous bien tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse, ainsi que le gentil Marcel, le grand écolier.

Votre soeur qui vous aime, Louise

1916-1918

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, samedi 23 septembre 1916

Ma chère Thérèse,

Il vient d'arriver pour vous une lettre, probablement d'un de vos frères ; je m'empresse de la faire suivre.

Je ne serai assez vous répéter, ma chère Thérèse, combien j'ai été touché de toutes les prévenances et gâteries dont vous et Paul m'avez comblé pendant mon séjour à Genève et quels bons souvenirs j'en garde. Dites bien à Marcel que je suis maintenant fort privé de ne plus faire ma partie de cartes. Il commençait pourtant à m'apprendre le jeu, ce vieux filou !

J'ai de bonnes nouvelles de tous. Le tympan de Georges sera bientôt complètement guéri ; quant aux autres blessures, il n'en parle plus, c'est bon signe. Je compte sur sa visite et peut-être aussi celle d'Émile dans les premiers jours d'octobre. De Salies bonnes nouvelles également. La tristesse des premiers jours a disparu probablement parce que l'on compte fêter prochainement le départ. Louise reviendra en effet dans les derniers jours de la semaine prochaine.

Au revoir, ma chère Thérèse et mon cher Paul, je vous embrasse bien tendrement ainsi que petit Marcel.

Vôtre affectionné, Paul Wallon



Paul Wallon (1845-1918)

1916-1918

*Suzanne Demangeon à sa tante Thérèse*

Salies-de-Béarn, 24 septembre 1916

Ma chère tante Thérèse,

Vous êtes vraiment trop gentils, l'oncle Paul et toi, de me faire ainsi beau cadeau ; je suis bien pressée de rentrer à Paris pour le voir, papa m'en a donné la description et ça me rend encore plus impatiente ; tu nous fais toujours des cadeaux : un jour c'est un panier à ouvrage, une autre fois un fer à repasser, une mercerie, des boîtes de perles, un col de dentelle, etc. Je m'amuse beaucoup ici, il y a un grand jardin et une petite rivière, nous pêchons dedans ; l'autre jour nous avons attrapé 18 poissons. Nous jouons au marchand avec des figues, des marrons, des glands, des nêfles et toutes sortes de choses ; Paul et Albert viennent m'acheter. Nous jouons aussi avec d'autres enfants. Nous prenons des bains, l'eau est toute jaune et si salée qu'on a mis une corde dans le fond de la baignoire, on se met dessous pour ne pas flotter ; je prends aussi des douches. Nous faisons des promenades, nous allons sur les collines d'où on voit très bien toute la chaîne des Pyrénées.

On voit ici de bien drôles de dames : il y en a qui ont des manucures qui restent avec elles pendant deux heures à faire tremper leurs mains dans de l'eau tiède, à leur passer du rouge et de la poutre rose sur les ongles et à les astiquer avec des espèces de morceaux de bois recouverts de peau. Ces dames se font arranger les mains dans le jardin, c'est comme ça que je peux savoir toutes ces choses-là.

Ça m'amuse bien de savoir que Marcel va en classe : il va être bien dissipé, je le vois d'ici battre le professeur.

Tu n'aurais pas dû envoyer de chocolats à Paul, il est déjà assez gourmand, il se donnera une indigestion.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Suzanne Demangeon

*Paul Demangeon à son oncle Paul*

Mon cher oncle Paul,

Il paraît que tu nous as envoyé des boîtes de chocolat au lait ; quand nous reviendrons, nous nous en régalerons. Tu as beaucoup trop gâté Suzanne, elle ne le mérite pas ; si tu savais comme elle est paresseuse, elle ne coud jamais, jamais.

Tu sais que je prends des bains, et des douches. Tu sais que j'ai été pêché dans le Saleys, j'ai pêché beaucoup de poissons, mais il n'y en avait pas assez pour une friture. Nous avons été au Pain de sucre. Nous avons bien débouliné sur le gazon.

Je t'embrasse ainsi que Marcel et tante Thérèse.

Paul Demangeon

1916-1918

Paul à son fils Paul

Paris, jeudi 28 septembre 1916

Mon cher Paul,

Tu es bien bon de t'excuser d'avoir ouvert la lettre que m'adressait Louise ! J'espère bien que tu ne te fais pas scrupule de lire toute cette correspondance de famille qui est arrivée à Genève après mon départ. Les lettres des frères et sœurs appartiennent à tous.

J'ai trouvé ta lettre est celles qu'elle contenait, hier soir, en rentrant de Champagne, où j'étais allé passer la journée. Je comptais y passer deux jours, mais j'avais trop hâte de rentrer à Paris pour suivre de plus près les beaux faits d'armes de nos troupes en Picardie. Ce succès que les troupes franco-anglaises ont remporté sur la Somme dans la journée du 25 et du 26 est magnifique et gros de conséquences. C'est une véritable victoire et je crois que les Allemands, si sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ne s'y trompent pas. Les événements de Grèce ont aussi de quoi nous satisfaire. Constantin le boche ne va-t-il pas là sauter ? Si la Grèce persiste dans son avachissement, c'est vraiment un pays f. un peuple bien méprisable.

Enfin, tout semble bien marcher pour nous. Je n'ai jamais douté de notre victoire finale, dès les premiers jours de la guerre, malgré les jours sombres et inquiétants paraît-il que nous avons passé, mais par instinct la confiance dans mon pays ne m'a jamais abandonné. Je n'aurais jamais cru cependant que la guerre, cette horrible guerre, pu durer si longtemps et plus le temps s'écoule plus je la vois encore longue pour arriver à ce résultat, le seul admissible : l'écrasement total de cette odieuse race allemande.

J'ai de bonnes nouvelles de ton frère Georges. Je tremble encore à la pensée du terrible malheur que nous avons vu de si près. Il s'en tire à bon compte le brave garçon. Il ne parle plus de ses blessures à la tête ; quant à ses oreilles, l'une est complètement guérie, mais les progrès de guérison de l'autre sont lents. Il n'a pas voulu rester plus longtemps à l'échelon et il a rejoint sa batterie qui est, paraît-il, actuellement installée dans d'anciennes sapes boches.

Émile est sur la Somme, soigneusement marmité, mais content de travailler en pays reconquis. L'un comme l'autre espèrent venir en permission dans les premiers jours d'octobre. D'Henri nous avons aussi de bonnes nouvelles depuis qu'il a quitté Verdun. Charles toujours à Bar-le-Duc espère bientôt reprendre ses missions pour le service géographique. J'ai manqué sa visite. Il est venu à Paris pendant que j'étais à Genève.

Louise rentre à Paris lundi matin avec sa nichée, heureuse de son traitement à Salies, mais plus heureuse encore de venir retrouver son mari. Je vois Albert à peu près tous les jours et j'ai ainsi des nouvelles de Louise. Les enfants se sont un peu acclimatés au pays et après avoir pleuré à en mourir ! le jour de leur arrivée, ils voudraient maintenant prolonger leur séjour. À ses enfants ! Je n'ai pas manqué d'écrire à Suzanne la recommandation que m'avait faite Marcel : « Bon-papa tu diras à Suzanne et à Popaul que je vais à l'école avant eux ! » C'est donc demain que ce brave Marcel va faire son entrée à la pension. Je ne plains pas ses petits camarades ni sa maîtresse. Il leur causera force distractions agréables. Quand ses cousins et cousines seront de retour, je vais être joliment interrogé sur son compte.

Aujourd'hui est l'anniversaire de la naissance de Charles. Ce fut notre première grande joie et que d'années heureuses, sans nuages, nous avons passé ensemble ta pauvre maman et moi jusqu'à ce jour fatal où elle nous fut subitement ravie. Au moins n'aura-t-elle pas connu cette douleur, la mort de son gentil André ! Ma visite à cette tombe devrait être mon premier voyage. Tous tes frères, les uns après les autres, ont pu s'y rendre. Je ne m'y précipiterai pas moins quand l'accès de cette région me sera permis.



1916-1918

Cette tombe chère est toujours, paraît-il, pieusement entretenue, comme celle de ses camarades tombés avec lui.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, mon cher enfant ainsi que Thérèse et votre gentil Marcel.

Ton père, Paul Wallon

*Paul à sa belle-fille Thérèse*

Paris, 9 octobre 1916

Ma chère Thérèse,

Je n'ai envoyé en effet que trois mandats :

2 le 19 septembre au nom d'Albert et en mon nom

1 envoyé le 20 par Albert à qui on a fait remarquer qu'il n'était pas permis d'en envoyer d'autres. Dorénavant les mandats ne devant pas être supérieurs à 20 fr.

De la somme remise par Paul soit 1865 fr. j'ai donc employé 600 fr. en mandat et déposé le reste soit 1265 fr. à l'agence A du Crédit Lyonnais.

J'ai eu la bonne surprise de voir arriver Georges en permission, mardi dernier, plus tôt qu'il ne l'espérait. J'ai maintenant les détails de l'accident qui aurait pu lui valoir le même sort qu'à son pauvre frère André. J'en frémis encore en y pensant. Il était en observation avec un sous-officier de sa batterie dans les glacis du Fort St-Michel en avant de Verdun. L'observatoire avait environ 1,50 m de diamètre et était fermé de relevés de terre et de sacs à terre. Un obus éclata devant le créneau. Lorsque Georges se dégagait de la terre sous laquelle il avait été enseveli et ouvrit les yeux, il vit son pauvre compagnon tué net et même décapité. Lui n'avait que des blessures insignifiantes à la tête et à la figure, mais la violence de l'explosion avait été telle qu'il était devenu absolument sourd. La figure en sang, car il saignait abondamment du nez, il put se rendre aux postes de secours où, après un pansement et un examen des oreilles, le médecin constata des lésions au tympan, mais affirma que dans 15 jours ou trois semaines les oreilles auraient repris leurs fonctions normales. Cela se passait le 31 août. Aujourd'hui, Georges paraît complètement guéri. On n'a pu retrouver la tête du pauvre sous-officier, on a retrouvé que sa chevelure. Il avait été littéralement scalpé ! Mon brave Georges l'a échappé belle comme vous voyez ! Le sous-officier et lui se touchaient presque dans ce petit réduit. Georges restera en permission jusqu'à jeudi soir. J'espérais que la permission d'Émile coïnciderait avec la sienne, mais les jours passent et Émile n'arrive pas. J'ai vu Charles jeudi dernier, envoyé en mission par le S.G. Il a rejoint Bar-le-Duc le lendemain après avoir pu passer ce peu de temps avec Madeleine.

Louise et ses enfants sont revenus de leur séjour à Salies en excellente santé. Suzanne et Popaul sont entrés au lycée dès le lendemain, le 3 octobre ; Suzanne au lycée Fénelon, rue Saint-André des Arts, Paul au lycée Henri IV, au 8e. Ils sont enchantés l'un et l'autre. Voilà la vie sérieuse qui commence pour mes petits-enfants, car votre petit Marcel aussi a fait ses débuts à l'école et j'ai trouvé que la récolte de marrons qu'il fait sur le chemin de l'école doit l'inciter à de fortes opérations de calcul. Les enfants de Charles ne vont pas tarder non plus à reprendre leur cours.

Au revoir, ma chère Thérèse, et mon cher Paul, je vous embrasse bien tendrement ainsi que votre gentil Marcel.

Vôtre affectionné, Paul Wallon

P. S. J'ai 500 fr. à te remettre comme à tes frères et sœur, mon cher Paul. Dois-je les déposer au Crédit Lyonnais ou j'achète un titre de rente emprunt 5 % ?

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Paris, 19 octobre 1916

Mon cher Paul,

Ta lettre ou plutôt tes lettres à Louise et à moi, reçues hier, nous ont fait un grand plaisir. Louise, Albert, Madeleine et Émile d'inaient hier soir chez moi et le jeune Marcel faisait l'objet de toutes les conversations. Le bonhomme ! Comme tu le dépeins bien ! Il me semble le voir, l'entendre avec son entrain et ses malices. En voilà un qui saura bien faire son chemin et qui ne se laissera pas marcher sur le pied ! Je comprends que le papa et la maman en soient un peu fiers.

J'ai reconduit ce matin Émile à la gare après quelques bonnes journées, mais trop courtes, passées ensemble. Malheureusement, sa permission n'aura pu coïncider complètement avec celle de son frère Georges. Enfin ils se sont tout de même vus pendant deux jours. Espérons que les prochaines permissions fin janvier ou février les réuniront plus complètement. Il a été reprendre son poste dans une région fort agitée ; son cantonnement est au Sud et près de Combles. Georges est entre St-Hilaire-le-grand et St-Souplet, région non moins marmitée. Puisse le terrible accident auquel il vient d'échapper ne pas se renouveler ! Je frémis encore en songeant combien le cher enfant a échappé à la mort.

Je me suis permis d'ouvrir le pli qui était adressé à Thérèse par le ministère des Affaires étrangères afin de le glisser dans une lettre.

Je vous embrasse tous les deux tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse, en embrassant comme il mérite de l'être mon bon petit Marcel qui est assez gentil pour se souvenir aussi de son bon-papa.

Votre bien affectionné, Paul Wallon.

J'ai vu aussi hier Charles venu pour la journée en mission de Bar-le-Duc ou il est retourné le soir. Il va très bien. Reçu également une lettre d'Henri qui est à Soissons.

1916-1918

*Paul à son fils Paul*

Paris, lundi 20 novembre 1916

Mon cher Paul,

Je reçois ta bien intéressante lettre sur les rapports germano-suisses. Comme tu le dis, nous avons été suffisamment roulés dans les affaires grecques par le boche Constantin pour que la leçon nous serve à l'avenir. Je ne croyais pas les Suisses aussi portés vers les Allemands. En vérité on croit rêver ! Comment tous ces neutres ne voient-ils pas le danger de l'hégémonie allemande. Leur intérêt semblerait au contraire devoir les porter tous vers l'Entente. Comment peuvent-ils croire encore à la victoire des empires centraux !

Certes la lutte sera longue encore et malgré les succès très réels, très importants, véritable victoire, soit sur le front ouest, soit en Orient, l'énergie des Allemands, leur invention constante dans l'organisation de la résistance, empêchent de prévoir la fin de leur horrible guerre.

Les Anglais, dont on riait alors, ne se trompaient pas en prenant leur disposition, en faisant leur location pour une durée de trois ans. Ils étaient encore en dessous de la vérité.

L'Allemagne n'est plus le pays morcelé du temps des guerres du 1er Empire, elles forment maintenant une masse compacte, toute prussienne, et ils sentent bien, ces Allemands, qu'ils luttent pour l'existence de leur patrie. Ils ont des ressources quoiqu'ils aient pu dire, ou laisser dire, dans le but d'apitoyer les neutres et la guerre ne finira qu'après un écrasement complet. Et ils peuvent encore résister longtemps ! Quelle terrible époque ! Et quel châtement sera assez fort, assez efficace pour punir les misérables auteurs de ces tueries monstrueuses ?

Armons-nous de courage et de patience, mais à mon âge, avec mon état de santé, je ne verrai jamais la fin de cette guerre. J'aurais pourtant bien voulu saluer notre victoire, le retour à la France des malheureuses contrées alsacienne et lorraine que nous, lors de 1870, avons laissé enlever. J'aurais voulu aussi assister au châtement qui, je l'espère, sera impitoyable.

Enfin espérons que les événements pourront se précipiter et amener bientôt un résultat décisif ! Si seulement nous pouvions voir bientôt nos pauvres départements envahis purgés de ses hordes odieuses !

J'ai de bonnes nouvelles de tous tes frères. Hier j'ai vu Charles qui décidément restera à Bar-le-Duc à son service géographique ce qui nous permettra de le voir de temps en temps en mission à Paris. D'Henri, d'Émile, de Georges les lettres sont assez régulières, et pour le moment rassurantes, les secteurs sont relativement calmes.

Toute la seconde partie de ta lettre sur le jeune Marcel nous a bien amusés. Mais prenez garde que le bonhomme ne s'émancipe un peu trop. C'est une bonne et riche nature, heureusement bien affectueuse, mais si on le laisse trop la bride sur le cou, vous aurez peut-être du mal plus tard à vous faire obéir. Voilà j'impose un bon papa bien grondeur.

Je vous embrasse bien tendrement mon cher Paul et ma chère Thérèse ainsi que ce gros farceur de Marcel.

Votre bien affectionné, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 21 oct. 1916

Mon cher Paul,

J'aurais voulu répondre plus tôt à ta lettre, mais nos journées sont si pleines que je n'ai pas grand temps pour la correspondance. Tu as dû déjà recevoir deux mandats de 20 fr. ce qui est une manière de réponse à ce que tu demandais à Albert. Tu n'as aucun scrupule à avoir de ce côté ; c'est le plus volontiers et le plus facilement du monde qu'il te rendra ce petit service. Tes récits sur Marcel nous ont bien amusés ; nous comprenons facilement tout le bonheur que doit vous donner ce petit bonhomme si charmant et si heureusement doué. Je le retrouve tel que je le connais déjà ; mais les connaissances nouvelles qu'il acquiert doivent varier à l'infini la saveur de ces petites réflexions.

Ici, nous sommes en plein travail scolaire. Nos petits lycéens sont ravis. Il travaille de bon cœur ; mais je dois dire que les conversations en retour portent surtout sur les récréations, il n'y a qu'un regret c'est qu'elles soient si courtes. Quant à moi, je suis plus prise que jamais par la nécessité des conduites. Et comme j'ai tout à fait abandonné Paul qui va et revient tout seul, je me contente d'aller chercher Suzanne matin et soir ; cela joint aux études d'Albert que je continue à diriger m'absorbe entièrement. Je t'écris à la hâte ce mot avant de conduire Suzanne à une leçon de musique. Papa t'a dit sans doute que nous avons eu la joie d'avoir Émile et Georges. Ils sont repartis maintenant et nous retombons dans la monotonie de notre existence.

Nous t'embrassons tous bien affectueusement ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ta soeur affectionnée, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

Paris, 5 novembre 1916

Mon cher Paul,

Je suis très étonné que tu n'aies encore reçu aucun des mandats que je t'ai envoyés. Jusqu'à présent j'en ai expédié sept : les 19, 20, 21, 24, 25 octobre, les 2 et 4 novembre. Je sursois à tout envoi, jusqu'à nouvel avis de ta part. Il n'est pas douteux que tu as le droit de recevoir des mandats de 20 francs en franchise, à condition que ce ne soit pas plus d'un par jour ; je me suis renseigné là-dessus. Il y a plutôt quelques accrocs dans la transmission. Préviens-moi si tu en reçois. J'attendrai, pour faire une réclamation que tu m'aies prévenu de nouveau. Car je prévois que ces réclamations seront assez longues à faire, puisque ces mandats sont presque tous partis de bureaux différents et qu'il faudra faire autant de réclamation qu'il y a de bureaux. Jusqu'à présent, j'ai prélevé l'argent de ces mandats sur une somme de 500 francs qui t'appartient et que papa m'a remise au lieu de la mettre en dépôt à ton compte ; avant qu'elle ne soit épuisée, j'ai donc d'assez nombreux envois à te faire.

Aujourd'hui dimanche, nous avons déjeuné rue Bonaparte avec Madeleine et ses enfants, rentrés à Paris depuis quatre jours. Ils vont tous bien ; les cours ont repris. Charles, quoique toujours dans le même service, a quitté la cité des confitures pour se rapprocher du front ; cette nouvelle situation ne lui permettra plus les courtes apparitions qu'il faisait à Paris de temps en temps. Nous avons de récentes nouvelles d'Émile, de Georges et d'Henri qui vont bien et qui, pour le moment du moins, ne paraissent pas très exposés. Ils parlent avec philosophie du nouvel hiver qu'ils vont passer en campagne. Évidemment, personne ne peut prévoir la fin de la guerre ; il semble toutefois qu'en 1914 les Anglais qui prévoyaient une guerre de trois ans et faisaient leurs baux en conséquence n'ont peut-être pas fait assez large mesure. Je sais que les Allemands ne font pas grand cas de l'armée britannique ; mais, à mon sens, c'est un jugement qui pourra leur cuire. Je ne vois pas pourquoi les Anglais, en faisant la guerre, n'apprendraient pas à la faire ; il est certain que, souvent déjà, ils ont su mener leurs opérations avec autant de science militaire que nous-mêmes. L'intervention britannique, qui sera la cause de la défaite allemande, a été la grande déception des boches ; il croit pouvoir se consoler en la méprisant et en la dépréciant. Sans rien exagérer en notre faveur, nous ne devons tout de même pas adopter le même point de vue. Si, comme tu me le dis, les milieux officiels de Suisse sont encore convaincus du succès allemand, n'est-ce pas parce qu'ils le désirent un peu ? Nous sommes ici convaincus que la guerre durera longtemps encore ; nous savons bien que l'Allemagne sera dure à battre et je t'assure qu'on ne s'endort pas. Je sens bien tout ce que tu dois souffrir de ton inaction et de cette situation qui t'interdit d'être utile. Il te faut beaucoup de patience et de résignation, tout en rongant ton frein.

Nous t'embrassons tous de tout cœur ainsi que Thérèse et Marcel, Marcel dont les exploits sont maintenant légendaires et soulèvent l'enthousiasme de ses cousins et cousines.

Ton frère, Demangeon

1916-1918

Paul à son fils Paul

Paris, 5 novembre 1916

Mon cher Paul,

J'ai eu ce matin de vos nouvelles par la lettre que tu écrivais à Albert. Mais comme il m'en est resté une impression triste ! Je ne te savais pas si pessimiste. Évidemment personne ne peut se prononcer sur la durée de la guerre ; mais personne non plus ne doit douter du résultat final et certain : la victoire décisive absolue des alliés. Sans doute les alliés n'ont pas, et c'est très regrettable, l'unité du commandement qui existe chez nos adversaires où l'Allemagne dirige seule les opérations sur le terrain ; les Autrichiens, les Bulgares et les Turcs marchant sur l'ordre venu de Berlin. Mais il faut connaître qu'une amélioration dans l'unité d'action s'est faite chez les alliés, souhaitons la plus entière avec l'unité de commandement comme chez nos adversaires. Évidemment la guerre sera longue encore et je comprends ta tristesse dans ton éloignement forcé de France et ton inactivité. Mais ne pourrais-tu occuper ton temps d'une façon profitable à ton avenir et aussi dans l'intérêt de ton pays et de ta société Saint-Gobain. Nous en parlions précisément avec Georges qui m'interrogeait sur tes occupations. La chimie joue actuellement un si grand rôle dans cette guerre. Par la société Saint-Gobain ne pourrais-tu trouver à t'occuper ou parallèlement à la société envisager certaines études qui te seraient profitables aussi bien qu'à elle. Je vois ce genre d'industrie comme tu en pourrais trouver d'autres.

Une lettre de Charles reçue ce matin m'annonce qu'il va quitter Bar-le-Duc pour Souilly où il sera à titre définitif, en remplacement d'un officier qui quitte le groupe. Il regrette, par exemple, les missions qui lui permettaient de venir faire de courtes apparitions à Paris. Henri m'écrit à la date du 2 novembre que son bataillon reprend le lendemain le service des tranchées. Georges doit toujours être à Saint-Hilaire-le-grand, son secteur est actuellement assez calme. Émile doit être au sud de Combes, je n'ai pas de ses nouvelles depuis assez longtemps. Albert est toujours très occupé au ministère de la guerre au service géographique. Il ne connaît pas de repos même le dimanche. Louise et ses enfants vont bien. Madeleine et les siens également. Avant-hier j'ai été au mariage à Saint-Jacques du haut Pas d'Henriette et de François Courbe. Bien que ta tante m'ait dit n'avoir pas envoyé de lettre de faire-part, l'assistance était très nombreuse. Lorsque j'entrai dans l'église, peu après le cortège, l'allée centrale de la nef était encombrée et le bas-côté barré par des chaises et des bancs sur lesquels étaient juchés hommes et femmes curieux d'assister à un spectacle peu banal d'un prêtre mariant son fils. Si l'assistance était nombreuse, elle était aussi moins recueillie. Et les journaux que tu as pu lire : Figaro, les Débats, le Journal ont consacré à ce mariage de véritables articles écrits dans le style amphigourique si cher aux gens d'Église.

Le matin j'avais assisté à un service organisé par l'association des anciens élèves de l'E.C.P. en l'honneur des élèves et anciens élèves de l'école morts pour la France. Louise était venue avec moi s'unir dans la pensée de notre cher André.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur ainsi que Thérèse et votre beau petit Marcel qui, je l'espère, continue ses succès à l'école et dans le chemin de l'école par sa collection de marrons.

Quand je retournerai à Genève, dis-lui que je lui jouerai ses marrons aux cartes à la bataille où il me roulait si bien, mais j'ai une revanche à prendre. Je souhaite plutôt qu'il vienne me donner cette revanche à Paris.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre d'Albert et Louise à Paul*

Paris, 30 novembre 1916

Mon cher Paul,

Il se produit un arrêt dans l'acheminement des mandats que je t'envoie. On vient de m'en retourner quatre avec cette mention : « Acheminement suspendu par l'autorité militaire ». Des renseignements assez vagues d'ailleurs qu'on m'a fournis au bureau de poste, il résulte que cette mesure doit provenir de l'autorité suisse. Or, je me suis toujours conformé à la règle, la seule dont j'ai connaissance jusqu'à présent, de ne t'envoyer jamais plus de 20 fr. par jour ; malgré cela trouverait-on que c'est encore trop ? Dis-moi ce que tu comptes faire et ce que je dois faire aussi. Si c'est l'autorité suisse qui règle ces questions, peut-être pourrais-tu savoir à quel principe précis il faut s'en tenir et quelle somme a l'agrément officiel. Il me semble que 20 fr. par jour pour vivre, toi est à famille, dans les circonstances actuelles, ne peuvent être considérés comme une exagération. En tout cas, j'arrête momentanément mes expéditions jusqu'à ce que je sache à quoi m'en tenir.

Les affaires sérieuses étant traitées, je laisse la plume à Louise qui se plaint de ne t'avoir pas écrit depuis longtemps et qui est heureuse de cette occasion de le faire.

*Louis poursuit la lettre :*

Et pourtant je n'ai pas grand-chose de neuf à vous compter. Notre vie est calme et régulière comme un balancier d'horloge. Les santés sont bonnes et le petit travail quotidien s'opère sans incident.

Papa ne va pas mal en ce moment ; je le vois assez souvent, il vient au lycée Fénelon à l'heure de la sortie, sûr de me rencontrer, et nous faisons ensemble un bout de chemin, nous communiquant l'un à l'autre les lettres reçues et les dernières nouvelles. Il semble qu'il y ait en ce moment une accalmie générale sur notre front. C'est du moins l'impression qui ressort des lettres d'Henri, d'Émile et de Georges. Leur vie n'en est pas beaucoup plus attrayante pour cela ; pour nous, nous sommes plus tranquilles à leur égard. Charles est venu assez souvent ces temps derniers toujours pour le service géographique.

Comme nouvelle sensationnelle intéressant la famille, je t'annonce le mariage de Jeanne Deltombe avec Joseph Renard. Nous avons appris cela hier.

Marcel est-il toujours aussi indépendant ? Prenez garde un de ces jours, il passera la frontière et viendra nous faire une petite visite.

Nous vous embrassons tous trois de tout cœur.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Paul à son fils Paul et à Thérèse*

Paris, samedi 2 décembre 1916

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Après Henri, après notre pauvre André, après Georges, voici maintenant Émile décoré de la croix de guerre avec cette citation :

« Le colonel commandant par intérim l'artillerie du... corps d'armée cite à l'ordre de la brigade :

Wallon Émile.

C'est prodigué depuis plus de 3 mois pour soigner les blessés notamment le 4 octobre, le groupe étant soumis à un tir très violent de 210, s'est rendu d'une batterie à l'autre pour soigner les blessés dans leurs abris, évitant ainsi des transports dangereux en s'exposant personnellement.

20 novembre 1916. »

Ah non, tu n'es pas optimiste mon cher Paul ! Après tout tu juges peut-être avec plus d'indépendance, en lisant tous les journaux, entendant toutes les cloches. Je reste inébranlable dans ma foi en la victoire finale, mais j'ai perdu, je l'avoue, bien des illusions depuis le commencement de cette maudite guerre.

Nous a-t-on assez trompés en nous parlant, dès la fin de 1914, de la misère qui régnait déjà en Allemagne, de la disette de vivre et de munitions ! Toutes blagues répandues par les Allemands eux-mêmes pour attendrir les neutres.

Richesse financière, d'alimentation, de munitions, ils ne manquent de rien ces Allemands et ils mettent dans leur défense une énergie qui doit donner à réfléchir. Ancrée dans le sol français partout où ils ont pris pied, on se demande avec effroi quand et par quel sacrifice on arrivera à les en déloger. Ce qu'ils ont fait en France et en Russie, ils vont le faire en Roumanie qu'ils exploiteront comme ils exploitent nos départements français. Ils ne manqueront guère de rien et tapis dans leurs repères ils attendent.

Si encore chez nous, nos gouvernants pouvaient sortir de la routine, balayer cette odieuse bureaucratie dont les méfaits, les stupidités et par conséquent les crimes contre la patrie ne sont plus à compter, de l'énergie de la Nation, de l'initiative privée on verrait sortir des ressources dont nous avons tous besoin et que parait-il, nous avons sous la main. Mais non, toujours la même mollesse, le même j'm'enf... des fonctionnaires qui semblent vivre de la guerre.

Un peu plus, on nous taxerait de vendus, de traîtres à la Patrie si l'on citait en exemple les Allemands et leur prodigieuse activité soit dans l'industrie, soit dans leurs moyens de transport et leur manière d'opérer en grand sans jamais s'attarder à une question de dépens, sachant qu'ils jouent leur existence comme nous jouons notre mort en persistant dans cette odieuse routine dont nous avons grand peine à nous sauver sans une révolution de tous nos principes arriérés. Jamais l'avenir ne m'a semblé si sombre.

Nous avons pourtant à la tête du gouvernement en Briand un homme de haute valeur le plus fort, je crois, de tous nos hommes dirigeants, mais autour de lui que de nullité dont il serait urgent de se débarrasser !

Tout cela est bien triste, et certainement à mon âge et dans mon état de santé je ne verrai pas la fin de cette odieuse guerre, je n'assisterai pas au châtement des scélérats qui l'ont voulue et conduite avec une belle infamie.

Pour terminer sur une nouvelle moins triste, je suis chargé de vous annoncer le mariage de Jeanne Deltombe contre Joseph Renard.

Multitude de baisers à vous tous.

Votre vieux père, Paul Wallon



1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, samedi 16 décembre 1916

Mon cher Paul,

J'ai été bien aise de voir par ton intéressante lettre que je m'étais trompé sur la manière dont tu envisageais la fin de la guerre. Comme moi, tu crois à la victoire finale, tu dis même : l'Allemagne, telle qu'elle est, est finie, le nombre de ses jours est compté... Voilà qui est parfait. Mais d'un autre côté, tu ne crois pas que les alliés arrivent à Berlin, pas même jusqu'à la rive gauche du Rhin. Et tu parles de représailles, de représailles terribles lors de la signature de la paix, pour faire sentir aux Allemands et aux Allemandes ce qu'est réellement la guerre telle qu'ils l'ont faite chez nous ! Comment imposer ces représailles à distance ? Pour des représailles, j'en ai toujours été un ardent partisan, mais non comme tu le comprends écrasant même des innocents, car il peut y en avoir même en Allemagne. Tu vas un peu loin en lâchant 50 à 60 000 soldats à la curée sur la population civile en toute liberté de vol, viol, pillage... Il faut laisser ces procédés aux barbares et nous contenter du rôle de grand justicier. La besogne est suffisamment large et belle.

Représailles impitoyables contre tous les auteurs civils ou militaires reconnus coupables d'avoir exécuté ou ordonné les infamies qui ont été commises depuis le début de cette horrible guerre. Pas de prêtre, la corde ou le couperet.

La reprise et non pas le pillage, le mot est impropre, de l'équivalent de tout ce qui a été odieusement volé chez nous en vidant les établissements publics allemands et les maisons particulièrement de leurs mobiliers, œuvres d'art, etc. De même pour les établissements industriels la suppression de fond en comble d'Essen et de toutes les usines de guerre, le démantèlement de leurs places fortes, la suppression de leurs forces militaires, réduites à de simples corps de gendarmerie et de police sous le contrôle rigoureux des puissances alliées, la mainmise sur tous leurs bateaux, vaisseaux de guerre ou marines maritimes pour les répartir entre les alliés en compensation de ceux qui ont été coulés par leurs sous-marins ; une indemnité de guerre telle que pendant un nombre d'années à déterminer les empires centraux soient dans l'impossibilité de disposer par eux-mêmes de leurs ressources. Enfin, des traités de commerce tels que l'Allemagne soit complètement soumise aux lois à la volonté des alliés. Je ne parle naturellement pas, cela va de soi, du rattachement de l'Alsace-Lorraine à la France, du Schleswig au Danemark, de l'indépendance de la Pologne, des Polognes réunies en un seul royaume, de la restitution à l'Italie, à la Roumanie, à la Serbie, à la Belgique des régions qui leur appartenaient déjà. La liste de mes revendications ne sera jamais assez étendue pour un tel crime commis.

Le vieux François-Joseph, cet infâme scélérat, a déjà échappé au châtement, mais le kaiser et son infâme famille, ses grands généraux et administrateurs provisoires des pays occupés par les hordes allemandes, des traîtres de Sofia, d'Athènes, une poignée de jeunes Turcs, et tous ces monstres je les vois volontiers se balancer au bout d'une corde, libératrice et vengeresse.

Voilà comment j'entends les représailles, le châtement et non livrer à des soldats qui ne seraient plus que des assassins et de vulgaires boches, des pauvres femmes peut-être innocentes et des enfants certainement non coupables.

Mais pour cela il faut que les troupes alliées pénètrent en Allemagne et, à part les assassinats et les viols, fassent sentir à cette odieuse race allemande ce qu'ils ont fait souffrir aux malheureux des pays envahis. Dussent-ils mettre des années encore, la victoire doit être complète.

Ce matin les journaux m'ont apporté de bonnes nouvelles. Nous en avons bien besoin, car depuis la défaite de la Roumanie et l'arrêt de nos succès sur les différents

fronts, la traîtresse du gouvernement général, le cafard commençait à gagner les esprits. Je parle de l'inertie de notre gouvernement qui nous menait aux pires catastrophes intérieures.

Les Allemands doivent tout de même se sentir faiblir, car on ne s'expliquerait pas que des soi-disant vainqueurs – surtout des Allemands – viennent faire des propositions de paix. Cette démarche est cynique et insultante. Gustave Hervé, dans son article de ce matin intitulé « Rayon de Soleil » termine en disant : « Notre victoire d'hier, à Verdun, c'est la réponse de la France aux propositions de paix allemandes. L'armée de Verdun vient de répondre au Kaiser... le mot de Cambronne.»

Avec cette belle avance de nos troupes au nord de Verdun, la nouvelle de la soumission de Constantin, pourvu qu'on y tienne la main, cette fois, voilà qui nous donne un peu de baume au cœur.

Henri est, en ce moment, à Paris, en permission de 7 jours. Charles est venu hier en mission. Georges viendra ce soir pour passer le jour de dimanche. On a de bonnes nouvelles d'Émile.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, mon cher enfant, ainsi que ta gentille femme et le délicieux petit brigand de Marcel.

Ton père pas bien valide, Paul Wallon

*Lettre de Louise à son frère Paul et à Thérèse*

Paris, 26 décembre 1916

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

Nous recevons vos affectueux souhaits, au moment où je prends la plume pour vous envoyer les nôtres. Il y en a si gros à se souhaiter mutuellement pour l'année qui commence que le cœur en est serré. Nous avons tous besoin de beaucoup de patience, vous surtout pauvres exilés qui devaient tant souffrir de votre isolement et de votre inactivité. Je comprends combien ardemment vous souhaitez de rentrer en France avant la fin de cette guerre qui menace d'être si longue et dont on ne peut d'une certaine façon que souhaiter le prolongement, car une paix hâtive serait la plus désolante, la plus navrante de toutes les fins.

Au reçu de ta dernière lettre, mon cher Paul, où tu nous parlais des démarches que l'on pourrait tenter au sujet d'un échange de prisonniers internés en Suisse, j'en ai parlé à Madeleine, il me semblait en effet que par Pichon on pourrait avoir tout au moins des renseignements sur la marche à suivre. Madeleine était d'avance convaincue que Pichon ne pourrait rien faire, ce qui est possible. Mais hier j'en ai parlé à Charles qui est en permission en ce moment ; il a dû voir précisément Mme Pichon dans l'après-midi et l'aura priée de s'informer auprès de son mari qui est mobilisé. Tout cela est bien indirect est bien incertain. N'y aurait-il pas plus de chances de réussir si tu pouvais connaître nominalement un interné allemand qui poursuivrait le même but que toi ; les demandes parvenant ensemble au gouvernement pourraient peut-être faciliter cet échange. Malheureusement nous n'avons personnellement aucune relation dans le monde diplomatique. Mr Weiller ne serait-il pas d'un secours plus puissant ?

Au sujet des mandats refusés « par l'autorité militaire » Albert n'a jamais pu avoir aucune explication. Il s'est toujours heurté dans les différents bureaux auxquels il s'est adressé à la même ignorance doublée de hauteur et de mauvaise volonté qui est la caractéristique de tout employé d'une administration française. On lui a répondu qu'on ne savait rien. Mais Albert a remarqué que sur certains mandats refusés le titre « officiers d'artillerie » été biffée ; ce qui serait peut-être une explication. Étant maintenant prisonniers civils et vivant à tes frais on considère peut-être que tu n'as plus le droit au

mandat sans frais de change. Mais alors, pourquoi accepter les uns et refuser les autres ? Il y a là évidemment un véritable arbitraire. Depuis qu'il t'écrivait, Albert a encore reçu les mandats renvoyés qu'il t'avait expédiés les 20, 22, 23, 24, 28 et 29 novembre. Il a encore à toi 180 fr et le chèque de 1000 fr qu'il n'a pas touché. Si tu pouvais avoir de ton côté quelques renseignements et si tu crois qu'il faut encore tenter de nouveaux envois, dis-le-nous. Albert n'attend qu'un mot de toi pour continuer, nous ne savons pas du tout si cette question des mandats a été réglée. Aucun journal n'en parle, et les employés de la poste n'en savent rien.

Albert remet à un peu plus tard la lettre qu'il veut vous écrire ; il a un travail très pressé. Il doit livrer avant la fin de l'année une notice sur la Grèce. Comme toujours malheureusement ces besognes-là sont mises sur le chantier beaucoup trop tard, et c'est toujours dans la fièvre et le surmenage qu'elles s'élaborent. Toutes les nouvelles qu'on reçoit de là-bas sont bien pénibles, et puis il y a dans l'attitude des différentes puissances des choses si incompréhensibles que les bribes que l'on peut saisir ne font guère que rendre l'obscurité plus opaque. Il y a malheureusement des tiraillements et l'Entente n'a pas résolu encore l'unité complète de vue et d'action.

Ici tous ces bruits de paix n'ont pas produit grande effervescence dans la population, encore moins sur le front, chacun a un sens trop net de la situation pour désirer la paix dans les conditions où elle se présente. Mais que l'attitude de tous ces neutres est écœurante ! Ce qu'il y a à souhaiter pour l'instant c'est que les journaux ne leur fassent pas l'honneur de trop de lignes. Plus la réponse sera brève et plus elle sera bonne.

Je ne sais si tu as su que nous avons eu dernièrement la visite de Georges. Il a passé 15 jours aux environs de Châlons pour des essais de tir, et il a pu venir passer à Paris ses deux dimanches. Cela fait d'autant plus de plaisir que c'est sans préjudice de la véritable permission. Nous avons vu aussi Henri, en permission régulière. Ils ont très bonne mine tous les deux. Charles est ici en ce moment. D'ailleurs ses voyages à Paris sont fréquents maintenant, et cela ne constitue plus un événement. Émile est toujours dans la Somme dans des régions très marécageuses ; il commence à se demander si on ne l'a pas oublié, car voici longtemps qu'il n'a été relevé.

Hier jour de Noël, nous avons déjeuné chez Papa avec Charles et Madeleine et leurs enfants. Papa ne va pas trop mal, mais il est souvent bien fatigué ; il se plaint beaucoup de sentir ses forces s'en aller. Et puis, le moral est très triste. Les affaires du pays tant intérieures qu'extérieures lui causent un violent tourment ; et tout en conservant la plus ferme confiance dans l'issue de la guerre, il est plein de sombres pensées sur l'avenir. Si seulement il était plus vaillant de santé, il trouverait mieux à s'occuper et souffrirait moins moralement.

Les enfants sont en vacances depuis samedi soir ; et je jouis de mon repos, repos tout relatif, car il ne ménage pas mes oreilles ; mais c'est une délivrance malgré tout que de n'être pas contraint à vivre l'œil fixé sur la pendule pour ne pas laisser passer les heures de départ ou de rentrée. Je dis cela parce que je n'en suis encore qu'au début des vacances, car j'ai parfois la vague impression que je serai très heureuse les voir rentrer en classe. C'est le 3 janvier que l'on reprendra le chemin du lycée. Je vois que Marcel a de plus longues vacances. A-t-il toujours ses mœurs vagabondes et Berthe est-elle toujours l'élue de son cœur ? Ses petits cousins pensent bien à lui quand on va chez Bon-Papa, on voit Mr Ours qui, mélancoliquement étendu sur une planche de l'armoire, semble attendre son petit papa. Il s'ennuiera moins maintenant, car petit Noël à apporter pour Marcel dans la cheminée de Bon-Papa un petit âne en bois. On causera tous les deux, on fera des galipettes et le temps semblera moins long.

Embrassez bien la grosse tête frisée pour nous tous, mon cher Paul et ma chère Thérèse, et recevez, avec nos souhaits les plus tendres, nos meilleurs baisers.

Votre sœur qui vous aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à Paul et Thérèse*

Paris, 26 décembre 1916 mardi

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Je reçois à l'instant – vous voyez qu'elles n'ont pas mis longtemps à venir – vos bonnes lettres du 24 et la très gentille épître de Marcel. Je vous remercie de vos vœux, recevez les miens bien sincères.

Unissons nos vœux tout particulièrement cette année pour la France et on peut dire pour tout l'univers civilisé. Souhaitons la victoire complète de l'humanité sur ces épouvantables hordes barbares dont on n'aurait jamais pu supposer de nos jours l'existence et les crimes. Les nouvelles que tu me donnes de Berlin me font plaisir. Il était bien évident en effet que le Kaiser, s'il s'était cru réellement sûr d'une issue favorable aux armées allemandes, se serait bien gardé de cette propagande en faveur de la paix. Ce n'est pas le geste d'un vainqueur, surtout d'un Allemand. Tout porte à croire que les alliés ne se laisseront pas prendre au piège. Les premiers ministres anglais, russe, italien, français ont déjà fait chacun de leur côté la réponse que mérite l'outrageante proposition allemande. Il ne serait pas mal que tous ensemble la repoussent dédaigneusement du pied en s'adressant non pas aux Allemands avec lesquels on se refuse de causer, mais aux neutres américain, suisse chez qui après avoir amassé de scandaleuses fortunes par la guerre voudraient maintenant en jouir en paix. S'ils veulent la paix, qu'ils se mettent avec nous pour écraser l'Allemagne ; il n'y a pas d'autre paix possible. Ou alors c'est le suicide. Tout cela est tellement clair, tourne tellement aux clichés que l'on a quelque honte à le répéter à satiété.

Il n'y a que deux parties, la délivrance ou la mort. Or les alliés ne peuvent pas choisir la mort. Il faudra donc l'anéantissement de l'Allemagne telle qu'elle existe aujourd'hui. Ce sera long, ce sera dur, mais il faut s'armer de patience et de courage et se préparer encore aux plus durs sacrifices.

J'ai de bonnes nouvelles de tous les frères. Charles est en ce moment en permission de 7 jours. Georges est venu passer 2 jours à Paris avant de retourner à son cantonnement après son stage de 15 jours à un cours de tir en Champagne. Il aura sa permission en février et sans doute aussi Émile. Henri a eu la sienne la semaine dernière.

Les santés sont bonnes boulevard Henri IV comme rue Bonaparte, saufs quelques bébés enrhumés et moi qui ne bats que d'une aile. Enfin, à 72 ans on ne peut faire le jeune homme.

Hier tout le petit monde venait visiter ma cheminée et déjeuner chez moi. Marcel n'avait pas été oublié et un petit jouet fort simple exécuté par les soldats mutilés lui était dévolu comme à ses cousins et cousines. Il le trouvera quand il viendra me voir. Pour les étrennes, je donne à Marcel comme à ses cousins et cousines un titre de rente 5% de 10fr qui servira à acheter tous les ans un objet qui portera le nom d'étrenne de l'oncle André. En réalité c'est moi qui fais le don, mais l'oncle André aimait tant ses neveux et nièces que je désire instituer d'une façon permanente un souvenir de lui. Les parents se chargeront de l'emploi jusqu'au jour où l'enfant sera assez grand pour disposer lui-même de ce petit don. Et aux parents je donne également un petit titre de rente de 10 fr.

Dis-moi mon cher Paul si je dois déposer ces 2 titres à ton agence du Crédit Lyonnais de même que la somme de 1000 fr que je tiens à ta disposition comme pour tes frères et sœurs le 15 janvier (compte spécial succession ta maman).

Je vais à l'instant porter vos lettres à Louise à qui elles feront grand plaisir.

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que Marcel, mon cher Paul et ma chère Thérèse.

Votre vieux père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Paul à son petit-fils Marcel*

Paris, 26 décembre 1916 mardi

Mon cher petit Marcel

Que c'est gentil à toi de m'avoir écrit une si jolie et si longue lettre ! C'est très bien d'apprendre toujours des histoires et des chansons à l'école et très bien aussi de t'amuser à la récréation. C'est une très belle et très utile chose de savoir s'amuser. Je te vois d'ici, je suis sûr que tu ne laisses pas ta part aux autres. Tu dessines des locomotives, tu vas donc être ingénieur comme papa. C'est très bien. Quand tu auras fait un beau chemin de fer, envoie-le rue Bonaparte je le prendrai pour aller te voir, car j'ai toujours une revanche à prendre avec toi, petit scélérat ! Tu te rappelles comme tu m'as battu aux cartes. Mais j'ai bien réfléchi et bien étudié depuis et j'espère bien la prochaine fois gagner le sou suisse que tu m'as montré.

Hier tes cousines et cousins sont venus voir dans ma cheminée si petit Noël n'avait rien déposé à leur adresse. Il y avait avec des oranges et des bonbons, sept petits animaux en bois : sept ? Pourquoi sept ? Comptons :

Suzanne D.

Marguerite W.

Paul D.

Albert D.

Henri W.

Claude W.

mais le 7<sup>e</sup> ? Oh oui, il y en a un de petits enfants qui n'était pas là : Marcel W. sans doute. Car pour petit Noël, les absents n'ont jamais tort. J'ai donc mis le petit animal – je ne parle pas de Marcel – dans l'armoire de la chambre de ta maman.

Et là-dessus, mon cher petit, je t'embrasse bien fort sur tes belles joues en t'envoyant ainsi qu'à ton papa et à ta maman mes baisers et vœux les plus tendres.

Ton bon-papa qui t'aime, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Germaine Rivière à Paul*

30, rue Gay Lussac  
Paris Ve  
Mercredi 27 décembre 1916

Mon cher Paul,

Tel un bébé de 9 mois, j'ai fait aujourd'hui, mais premier pas ; pas bien lents et bien pénibles, effectués, de plus, avec l'aide de fortes cannes caoutchoutées, qui me font paraître légèrement gâteuse ; aussi je renonce à aller jusqu'à Genève te porter moi-même mes vœux pour une année qui s'annonce pleine d'espoir, vœux les plus affectueux pour toi, pour Thérèse, pour Marcel.

Depuis 38 jours donc, j'étais un personnage intéressant... et important, car me livrant une fois au sport du saut en hauteur, je fus arrêté dans mon élan, avant mon point de chute, qui subit une certaine déviation et sur lequel je m'effondrais en me tordant le pied droit. Résultat : grosse entorse, fracture de la malléole externe. Je ne m'étais pas jusqu'à ce jour cru aussi « casuel » ! Et depuis, j'en ai beaucoup rabattu. Je ne suis même plus fière de mes muscles. Depuis aussi, je passe mes journées étendues sur un canapé et j'attends maintenant que mes forces reviennent peu à peu, avant de reprendre une vie normale.

La semaine dernière, la famille a été agitée par le mariage de Marguerite pour lequel Jean TM avait pu venir pour la journée seulement. La famille de notre beau-frère Henri Lebel était venue de Nantes, et ses deux neveux du front ; si bien que la cérémonie fut très heureusement éclaircie par quelques uniformes bleu horizon. Le mari d'Henriette était la également, ainsi que Robert Rabut, Joseph Petit, tous deux en permission.

Pour aller à l'église, je me suis fait transporter en auto puis par mes beaux-frères, et mon apparition au défilé, pendu au cou de deux guerriers, a fait grande sensation dans l'assistance ! La famille s'est ensuite réunie à la maison, et les jeunes mariés nous ont quittés dans l'après-midi, pour filer sur Cannes où ils ont trouvé un soleil radieux. Ils doivent revenir après-demain, à l'expiration de la permission d'Henri qui nous abandonnera Marguerite pour jusqu'à la fin de la guerre.

Pauline était venue aussi du Mesnil, mais sans amener d'enfants. En ce moment, papa et maman sont auprès d'elle depuis dimanche, me laissant, avec le titre d'aînée, la charge de conduire la maison.

Jean aura encore laissé une sœur se marier sans lui. Aux dernières nouvelles datées du 11, il était à Salamine et il nous laisse entendre que peut-être nous le verrons au mois de mars ; cela fera plus d'un an d'absence. François Courbe pense quitter l'hôpital au début de janvier, étant maintenant suffisamment retapé. Henriette, naturellement continue à habiter avec nous, en ayant la jouissance de son mari de midi à 9h du soir.

Voici, mon cher Paul, nos menus faits et gestes, peu transcendants puisque lors même qu'on opère ce qui, en général est un grand changement dans la vie, je veux dire le mariage, cela ne dure que huit jours ! Je ne fais aucune conjecture sur l'époque où je te reverrai ; tu retrouveras toujours l'insupportable petite cousine que tu connais et qui t'embrasse sur les deux joues, pleine de l'espoir que cette année sera la bonne.

Germaine Rivière

1916-1918

*Albert Demangeon à son oncle Paul*

Paris, le 28 décembre 1916

Mon cher oncle Paul

Je suis bien pressé de te voir, car il y a très longtemps que je t'ai vu. En ce moment, Suzanne et Paul sont en vacances ; on s'amuse à faire des parties de dames, comme le petit Noël nous a apporté de petits bougeoirs et une queue de rat, alors tous les soirs ont fait un petit festin ; on mange des mandarines et Suzanne allume sa queue de rat ; une fois qu'elle est éteinte le festin est fini, il y a plus qu'à s'en aller.

Hier bon papa a été un peu souffrant. J'espère que la guerre sera bientôt finie pour que tu reviennes en France. Marcel a bien de la chance d'aller en traîneau à l'école ; à Paris il n'y a pas de neige, mais beaucoup de boue. Embrasse Marcel de ma part, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tante Thérèse et Marcel.

Albert Demangeon

*Lettre de M. Combarousse à Paul*

Paris, le 31 décembre 16

Cher Monsieur,

Je vous remercie sincèrement de vos aimables vœux. Veuillez agréer également les souhaits bien sincères que je vous adresse de tout cœur pour vous et tous les vôtres.

Vous avez été forts éprouvés par cette terrible guerre, et vous savez qu'elle fut notre angoisse lorsque vous étiez dans les griffes de ces misérables boches. Mais l'année 1917 semble s'annoncer sous d'heureux auspices et tout fait espérer qu'avant peu nous aurons enfin obtenu la décision définitive, sous une forme ou sous une autre ; vous ne tarderez donc sans doute pas à rejoindre le sol natal, ce que je vous souhaite bien vivement. Vos intéressantes indications ont confirmé nos espoirs,. Vous pouvez être assuré d'ailleurs que nous avons tous compris en France la nécessité de tenir, non seulement sans la moindre défaillance, mais aussi de faire l'effort moral et matériel indispensable pour en finir une fois pour toutes dans le plus bref délai possible ; l'opinion est unanime et cette constatation est bien faite pour décourager nos professionnels bluffeurs des empires centraux.

Nous n'avons que de très rares nouvelles de votre ancienne usine ; vous connaissez déjà les tentatives faites à notre détriment et toutes les difficultés créées un peu partout sous différents prétextes malgré les apparences de l'égalité relative. Tout s'arrangera bien si, comme nous le comptons, la victoire s'affirme au cours de cette année.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai pas grand-chose à vous dire de nouveaux à propos de nos collaborateurs et camarades. Presque tous les centraux de la compagnie ont été nommés capitaines ; Coeuré a été décoré de la Légion d'honneur et beaucoup d'autres ont la croix de guerre. Gentil est parti pour la Roumanie.

J'espère vous voir prochainement et, en attendant, je vous prie de présenter mes respectueux hommages à Madame Wallon avec les biens sympathiques souvenirs de Madame Combarousse, et d'agréer pour vous, cher Monsieur, l'expression renouvelée de mes sentiments bien dévoués et cordiaux.

Combarousse

1916-1918

*Lettre de Georges à son frère Paul*

Aux armées le 31 décembre 1916

Mon cher Paul,

J'ai vu avec plaisir que ta lettre était moins pessimiste que les précédentes. Évidemment la situation n'est pas très réjouissante, mais tout bien considéré, elle l'est encore moins pour les boches. Chaque fois qu'ils ont voulu attaquer sur notre front, ils sont allés au-devant d'un échec. À ce qu'il y a de malheureux (pour eux) c'est qu'il n'y a que de ce côté qu'ils peuvent trouver une solution. Leur succès en Roumanie bien que considérable ne pouvant absolument rien, au point de vue militaire. Il n'y a qu'à comparer leur effectif là-bas avec ceux qu'ils sont obligés d'entretenir sur notre front et malgré lesquels ils piétinent sur place. Aussi j'envisage leur passage par la Suisse avec la plus sereine tranquillité.

On a enfin compris ici que la place des ingénieurs était à l'arrière et pas mal de camarades de classes anciennes ont été rappelés. Les services qu'ils y rendent sont bien supérieurs à ce qu'ils auraient rendu comme officier d'artillerie. Le métier d'artilleur a pas mal évolué depuis le début de la campagne, mais cela se borne toujours à recevoir des obus et en envoyer, chose assez facile à faire (surtout la première).

En ce moment, nous sommes assez tranquilles toujours à côté de nos amis les Russes qui ne s'en font pas. Je me demande s'ils apprendront jamais à faire la guerre ! Heureusement, nous sommes là et les boches le savent bien.

Je m'aperçois que je ne vous ai pas encore fait tous mes vœux de Nouvel An à Thérèse et à votre gentil petit Marcel. Je vous les envoie à tous trois ainsi que mes meilleurs baisers de frère.

Georges



1917

1916-1918

*Lettre d'Émile à son frère Paul*

Le 1er janvier 1917

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

Mes vœux vous arrivent bien tard, d'abord parce que je me suis laissé surprendre par le temps et puis qu'ils auront un long détour à faire avant de vous arriver. Cette journée de Nouvel An sera bien triste encore cette année. Nous sommes encore bien dispersés, mais vous pouvez former un petit moyeu de famille qui vous fera paraître moins dure votre isolement. Ce n'est pas comme les deux années précédentes où chacun, de votre côté vous aviez tant de sujets d'inquiétude ; votre petit Marcel doit vous réjouir de sa partie. J'ai su indirectement qu'il devenait un grand petit bonhomme et qu'il suscitait l'admiration de tous par son entrain et ses espiègleries. Nous ne le reconnâtrons certainement pas quand il reviendra et qu'enfin nous pourrons reprendre une vie normale, mais quand ?

L'année commence tristement, et on ne sait comment va se résoudre la situation, nous passons par un moment critique. Je pense pouvoir aller vers la fin du mois voir papa. Il est un peu fatigué paraît-il tous ces jours-ci, et son moral semble bien abattue par les complications présentes.

Je t'envoie de bons baisers à tous. Embrassez bien pour moi ce brave petit Marcel qui peut-être ne se rappellera plus très bien ses oncles qu'il n'a pas vus depuis si longtemps.

Votre frère qui vous aime.

Émile

1916-1918

*Lettre d'Henri à son frère Paul et à Thérèse*

6 janvier 1917

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

Je vous remercie bien sincèrement de vos vœux et je viens bien en retard pour vous adresser les miens. Du moins sans ... combien le cœur y est. Je me suis souvent délecté à lire vos lettres où faits et gestes de petit Marcel sont retracés d'une façon vivante et pittoresque. Drôle et charmant petit bonhomme qu'il me tarderait bien de revoir. Mais quand ? à vous trois je souhaite tout ailée et satisfaction, tout le bonheur qui compensera les dures années que vous cet séparez, par suite de la captivité, mon cher Paul. J'ai en effet obtenu une permission depuis longtemps attendue, ... .. le 20 d'ici. En rejoignant mon régiment, j'y ai trouvé installé depuis 3 jours un successeur, ... .. que j'ai été moi-même remplacé à la direction d'un train ... Ce n'était pas le poste que j'attendais et qui venait de m'être officieusement annoncé. Conformément à une spécialité qui devait être dirigée vers un centre psychiatrique. Mais le jeune médecin qui y était resté attaché depuis le début a réussi encore une fois à se cramponner. C'est la réponse qui m'a été faite quand j'ai demandé des explications. J'essayerai de savoir le nom du jeune homme qui a de lui-même la belle opinion de se croire indispensable, loin du front. Mon poste, pour un flâneur ne serait pas sans agrément. Pourrais-je m'... de manière à faire un ... .. de mes loisirs ? Jadis il y avait de jolis voyages à faire vers l'intérieur, dans le centre ou le midi. Mais ils deviennent rares, ou plutôt ils sont monopolisés par des trains uniquement affectés à cet usage. Le mien fait la navette sur une lignée qui longe le front puis vient souffler plus ou moins longtemps en gare de ... Le ... .. l'attrait que peut avoir pour moi cette grande proximité de Paris. Je vous en brasse de tout coeur.

Ton frère, Henri

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris samedi 20 janvier 1917

Mon cher Paul,

Je t'envoie ci-inclus :

Le reçu du Crédit Lyonnais des deux titres de 10 fr. en rente 5 % éternelles que je donne à toi et à Marcel.

Le reçu 2000 fr. compte spécial de la succession de ta maman.

Une note du Dr Leroux que j'ai cru devoir payer.

J'ai le plaisir d'avoir en ce moment chez moi Émile et Georges en permission. Georges arrivé samedi 13 repartira lundi 22 prochain. Émile arrivé le 16 repartira vers le 25.

Je suis bien heureux, comme tu penses, de les avoir et surtout de les avoir ensemble. Ces plus gai pour eux. Émile toujours grand amateur de distractions emmène, le soir, son frère dans des lieux de plaisir : théâtre, concert, folies bergère, Olympia.

Et dans la journée, ils se promènent ensemble ou font leurs courses. Je deviens moi trop vieux et trop invalide pour les accompagner. Ma société aurait du reste trop peu de charme.

J'ai déjà vu ou retrouvé deux fois Henri depuis son changement de situation. Je compte l'avoir de nouveau dimanche à déjeuner avec ses frères et soeur et les mioches, Madeleine aussi et les siens. Si Charles vient nous surprendre, ce sera parfait.

La situation générale ne change guère. Je trouve que cela sent bien mauvais en Russie. Quant à la Grèce ! Constantin va-t-il continuer à se fiche de nous ? Les alliés ont été vraiment d'une tolérance imbécile avec ce pierrot-là. Et la Suisse ! On semble convenir, malgré les déclarations du président suisse, que si les Allemands se présentent sur leur territoire il sera fait une protestation de pure forme, résistance idem, et que la brave armée suisse se retirera à reculons sans plus.

Heureusement, la misère du ventre allemand n'est plus un bluff. C'est par là que les boches vont être pris, mais ce ne sera pas suffisant, il faut que la cause des alliés dise le dernier mot. Espérons !

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse, ainsi que votre charmant petit Marcel dont les lettres affectueuses sont si amusantes.

Votre affectionné, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mercredi 24 janvier 1917

Mon cher Paul,

Ta tante Adèle demeure 107 rue de Constantinople, cela t'explique pourquoi elle n'a pas reçu ta lettre adressée au 7.

Bien intéressante les nouvelles que tu me donnes au sujet de la mobilisation probable de la Suisse. Il me semble que les Allemands jouent gros en violant le territoire suisse, car nous devons, depuis le temps qu'on en parle, nous tenir prêts à les recevoir.

Ce que tu me dis sur leur ... à sec et leurs finances en détresse me fait plaisir, car leur résistance militaire si forte, si redoutable qu'elle soit encore en sera fort ébranlée.

Georges est reparti hier pour le front. Émile me reste jusqu'à samedi matin. J'ai profité de sa présence pour aller avec lui hier voir le Dr Hutinel à qui j'avais demandé de m'adresser un médecin et qui m'avait convié à aller le voir. Mon malaise général proviendrait d'une affection de la vessie et je dois aller voir un spécialiste sur son conseil.

Cette maladie commune chez les vieillards ne m'aura pas été épargnée. Le traitement n'en est pas de rôle ! Enfin, s'il me soulage je n'aurai pas trop à me plaindre. Mais je ne m'en serais bien passé, quelle sale et absorbante préoccupation !

J'aurais bien besoin d'être remonté. Le soleil et surtout une bonne ... m'y aideraient peut-être ?

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon coeur ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris le 26 janvier 1917

Mon cher Paul,

Voici déjà quelques jours que je veux t'écrire sans pouvoir trouver un moment ; je voulais te donner des nouvelles de la santé de papa, qui, comme je te le disais il y a un mois, traverse un mauvais moment. Il a dû t'en entretenir lui-même, car depuis plusieurs semaines déjà, il se montre très affecté des différents petits troubles, et en particulier d'une grande faiblesse qui finit par lui interdire toute occupation. Nous l'avons enfin décidé à consulter, et Émile a profité de sa permission pour l'accompagner chez le Dr Hutinel. Celui-ci ne lui a rien trouvé de grave, mais a constaté des troubles sérieux du côté de la vessie. Il y a là une forte congestion, qui rend toute émission très difficile, d'où rétention, et dilatation de l'organe. Cette rétention a fini par amener un peu d'urémie d'où viennent tous les maux dont souffre papa : maux de tête, maux de reins, étourdissements, soif ardente et inextinguible et sa lassitude extrême. Le Dr Hutinel lui a conseillé de voir un spécialiste. La consultation a eu lieu aujourd'hui et je viens t'en apporter les résultats : des sondages sont nécessaires, ils devront être fréquents dans les premiers jours, afin de débarrasser l'organe de toutes les substances en rétention. Ces sondages sont très délicats vu l'état de congestion de l'organe, ils doivent être faits par quelqu'un d'habile et d'expérimenté. En conséquence, le médecin conseille à papa d'entrer pour 15 jours dans une maison de santé où il irait lui donner ses soins régulièrement. Lorsque l'état serait meilleur, ce qui peut se produire très rapidement, papa rentrera chez lui où une simple infirmière viendra régulièrement faire le nécessaire pour que semblables inconvénients ne se reproduisent plus. Papa entre donc demain à la maison de santé : villa Marie-Thérèse, 15 rues Monsieur.

Je ne l'ai pas revu depuis cette décision rapide, mais Émile qui est venu me rendre compte de la consultation me dit que papa accepte très bien la solution proposée ; il a tellement hâte d'être débarrassé de tous ces maux qu'il a acceptés - je dirais presque - avec entrain ce qu'on lui conseille. Il a été avec Émile retenir sa chambre. J'irai le voir demain. On ne commencera le traitement qu'après-demain. Compte sur moi pour te tenir au courant. Pour résumer la situation : rien de sérieux ni de grave ; mais il était temps, je crois, d'intervenir. Papa est en de bonnes mains et je crois qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir ; du moins est-ce l'avis d'Émile ainsi que celui des médecins consultés.

Ce mauvais état de santé avait, comme tu le devines, influé très tristement sur le moral de papa ; espérons qu'avec l'amélioration attendue il retrouvera l'entrain si nécessaire en ce moment.

Nous avons eu Georges pendant une semaine. Le voilà reparti, et Émile va le suivre de près. Ces départs sont toujours tristes. Pourtant, on a maintenant le sentiment que la guerre s'avance. Je vois que tu te tiens prêt à toute éventualité. Pour nous, il nous est plus difficile de nous faire une opinion.

Nous avons un froid terrible, nous consommerons demain nos derniers morceaux de charbon, impossible d'en avoir de quelque côté qu'on s'adresse. Nous n'aurons, je crois, que la ressource d'aller faire un grand tour pour nous réchauffer quand le malaise du froid deviendra trop pénible.

Je glisse dans ma lettre une lettre de petit Albert qu'il t'avait écrite il y a quelques semaines déjà ; elle était oubliée dans mon buvard ; il en a écrit aussi une à Marcel, mais je ne peux pas remettre la main dessus ; ce sera pour une autre fois.

Embrasse bien Thérèse et Marcel pour nous, mon cher Paul, et reçois tous nos baisers bien tendres et bien affectueux.

Ta sœur, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon fils à son cousin Marcel*

Paris, le 27 janvier 1917

Mon cher Marcel,

Tu vois ce beau papier à lettres que je t'envoie avec plaisir, car il est beau et je sais qu'il te fera plaisir ; sur l'image est une cigogne qui est en train de naître dans une rose, avec un beau petit bec rouge. Le beau papier à lettres à plusieurs sortes d'images c'est l'oncle Émile et l'oncle Georges qui m'a donné ce papier à lettres. Tu vois aussi ce petit rouge-gorge qui est gros, ses pattes ne peuvent même pas soutenir son gros corps, car il est lourd et ses petites jambes sont trop minces pour le tenir ; elles se plient et on ne les voit plus. Il fait horriblement froid et j'ai des engelures qui sont ouvertes et qui me font horriblement mal ; mais Paul est encore plus malheureux ; ses engelures sont au pied et surtout qu'il va en classe, il faut qu'il mette ses bottines, alors ça lui fait encore plus mal. Il boite comme un pauvre malheureux et il grogne toujours.

Je t'embrasse.

Albert Demangeon

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 30 janvier 1917

Mon cher Paul,

Un petit mot seulement pour te donner les nouvelles promises. Papa ne va pas trop mal et supporte assez bien les sondages répétés auxquels il est soumis. Malheureusement, l'opération lui est très douloureuse et il l'appréhende toujours avec anxiété. Il ne constate encore aucune amélioration dans son état général, mais je lui trouve la figure meilleure. Et puis, il faut bien considérer que ce n'est pas en quelques jours que l'on peut se débarrasser d'une intoxication qui remonte à plusieurs semaines, peut-être à plusieurs mois. C'est samedi qu'il est entré à la maison de santé ; il était bien faible et bien las. La journée de dimanche fut plus mauvaise encore. Dans la matinée, il fut pris de vomissements de bile de sorte que le médecin recula sa petite intervention. J'allais passer l'après-midi avec lui ; j'ai été vraiment impressionnée de sa grande faiblesse ; il somnolait, incapable de s'occuper à quoi que ce soit ; aussi j'attendis le médecin et ne quittai la maison de santé qu'après l'opération. Papa l'a très bien supportée ; les suivantes ont été paraît-il plus douloureuses ; mais, à ce que m'a dit l'infirmière, il n'y a là rien que de normal. Comme tu le devines, les journées paraissent bien longues à papa ; il se sent encore tout dépaysé dans ce milieu nouveau ; il lit un peu. Je vais le voir chaque jour, mais je ne puis malheureusement rester avec lui autant que je le voudrais. Je pense que d'ici quelques jours il ressentira une nette amélioration, et que son moral en sera remonté. Au point de vue matériel, il est bien installé, il a tous les soins désirés ; l'alimentation lui agréée ; les premières journées passées, il se retrouvera bien dans cette maison.

En hâte je t'embrasse ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ta soeur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 4 février 1917

Mon cher Paul,

L'état de papa est meilleur. Le traitement se poursuit, moins douloureux qu'au début grâce à la cocaïne ; bien heureusement, car papa souffrait beaucoup ; il est probable d'ailleurs que petit à petit l'intervention deviendra moins pénible. L'état général est meilleur quoique la faiblesse soit toujours grande, mais Papa n'a plus ces somnolences qui me tourmentaient tant ; la mine est plus satisfaisante, la figure moins jaune. Moralement, il y a moins de dépression. Papa ressent moins vivement la solitude et le dépaysement des premiers jours ; lieux et gens lui devenant plus familiers. Ce qui l'a beaucoup remonté aussi, c'est d'apprendre qu'il pouvait arriver à se sonder lui-même. Il était en effet très accablé par la pensée qui devrait dorénavant avoir matin et soir les soins d'un infirmier, et cela se conçoit. Pouvant s'opérer lui-même, c'est la liberté reconquise, ce n'est plus l'infirmité, car pour le médecin ces soins devront continuer toujours.

Mais les journées sont longues, d'autant plus que papa ne peut lire longtemps. Je vais passer tous les jours une heure avec lui ; ce n'est pas beaucoup et je ne puis pourtant faire davantage. Henri vient aussi de temps à autre ; tu sais qu'il est directeur d'un train sanitaire et actuellement, il est à Villeneuve-Saint-Georges où son train est remis en état et il fait de fréquents voyages à Paris en attendant son jour de départ.

Nous avons de bonnes nouvelles d'Émile et de Georges, ils sont tous deux à l'arrière en attendant la grande bataille à laquelle on ne songe pas sans trembler. Ils se plaignent du froid qui est terrible. Nous en souffrons bien aussi ; plus un atome de charbon chez nous, et pas moyen de s'en procurer ; nous avons heureusement un petit poêle à pétrole, mais il dévore son combustible, et le jour n'est pas loin où nous n'aurons plus qu'à supporter placidement et stoïquement la mauvaise saison.

Les santés sont bonnes malgré tout, mais les enfants ont des engelures — Paul surtout —, qui les font beaucoup souffrir. Tout le monde aspire au printemps. Et vous, que devenez-vous ? Il y a bien longtemps que nous n'avons de vos nouvelles. Albert se demande s'il ne devrait pas essayer de t'envoyer à nouveau des mandats, en n'en expédiant que deux par semaine peut-être t'arriveraient-ils ? Tu nous diras ce qu'il faut faire. Mille bons baisers pour toi, pour Thérèse et pour Marcel.

Ta soeur qui t'aime Louise

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 13 février 1917

Mon cher Paul,

J'aurais voulu te donner plus régulièrement des nouvelles de papa, mais je n'ai pas grand temps, je suis de plus depuis quelques jours sous une influence de grippe qui m'ôte toute énergie ; j'accomplis en automate les besognes nécessaires à la vie de chaque jour, mais je suis sans force pour prendre une plume. Aujourd'hui, j'ai résolu de garder la maison. C'est Albert qui va rendre à papa la petite visite que je comptais lui faire et j'en profite pour te mettre un mot. Comme tu le devines, les nouvelles sont bonnes. Papa se sent beaucoup mieux et retrouve petit à petit ses forces. La vie là-bas n'est pas folâtre évidemment, toutefois il s'y trouve bien, bien soigné ; bien entouré par les infirmières qui sont gentilles et prévenantes, et si les heures lui semblent longues, elle lui semblerait tout aussi longues chez lui ; aussi est-il décidé à rester encore quelque temps rue Monsieur. C'est selon moi de la plus élémentaire prudence. Il ne faut pas qu'il risque



d'avoir froid chez lui ; il n'a plus de charbon que pour 3 semaines, et nous avons encore pour plus de 3 semaines de froid. Quant à acheter du charbon, je crois que c'est un rêve bien chimérique. Tout le monde en manque, on en manquera, il faut se résigner à s'en passer ; quand on est jeune et bien portant, ces souffrances-là s'oublent vite ; mais pour papa la privation serait fatale. Je vois par ta lettre que la même pénurie règne en Suisse, et qu'elle s'aggrave pour vous par la réduction excessive du gaz. Tu as résolu en partie la question pour l'alimentation avec l'appareil dont tu me parles. Je te remercie de tous les renseignements que tu me donnes. La nécessité ingénieuse avait déjà fait naître une idée semblable dans le cerveau de maintes ménagères parisiennes, et lorsque j'ai reçu ta lettre, j'étais en train de confectionner à l'instar de plusieurs de mes amis une « marmite norvégienne ». Elle est certes loin de présenter les avantages de ton appareil, mais elle suffit à cuire notre modeste plat de lentilles ou notre boeuf à la mode, avec une dépense de gaz réduite au quart. De plus, elle n'a rien coûté sauf le prix d'une marmite à conserve emboîtant, car j'ai utilisé des matériaux que j'avais sous la main. J'ai pris un grand carton à chapeau ; j'ai mis au centre ma marmite, et j'ai bourré le fond du carton et l'intervalle entre les parois et la marmite avec des morceaux de chiffons et des journaux chiffonnés, mais bien tassés. Le tout recouvert d'une toile donnant un aspect propre à l'appareil, par-dessus le cousinage circulaire qui affleure au bord supérieur de la marmite, j'applique une fois la marmite enfoncée dans sa gaine, un coussin (en l'espèce un oreiller, dont j'ai rabattu les coins pour lui faire épouser la forme du carton) qui recouvre hermétiquement le tout ; le couvercle du carton vient encore compléter et parfaire la fermeture. On corde bien serré et le dîner se cuit tout seul. Nous avons fait ainsi des haricots secs. Cuisson au gaz : 1/4 d'heure d'ébullition, puis 5 heures d'autocuiseur. Boeuf à la mode : au gaz 1/2 heure d'ébullition puis une nuit d'autocuiseur, car nous avons préparé le plat le soir. Mais il est évident qu'au bout de quelques heures la viande ne cuisait plus. J'imagine que 6 à 7 heures auraient suffi. Nous allons poursuivre le cours de nos expériences, car le besoin se fait chaque jour sentir davantage de ménager le combustible. Tout cela est bon pour la cuisine, mais cela ne nous chauffe guère. Le pétrole se fait plus rare, et il manque parfois ; heureusement que le printemps n'est plus loin. En attendant, nos malheureux enfants ont des engelures terribles ; elles s'ouvrent, ce sont de véritables plaies. Les santés sont bonnes malgré tout. Je vois que le pauvre Marcel a été bien grippé. J'espère qu'il est tout à fait remis maintenant. Et Thérèse ne souffre-t-elle pas trop de ce froid rigoureux et surtout du manque de chauffage, car le froid de l'intérieur est le plus pénible ?

J'ai vu Henri dernièrement, il n'est pas encore reparti ce qui lui permet de faire de petites visites à papa quand il a un instant. Nous avons de bonnes nouvelles d'Émile et Georges, mais il me serait impossible de te dire où ils sont. Je les crois encore à l'arrière, mais pour peu de temps.

Charles n'est pas venu depuis longtemps. Chez lui, il y a eu la grippe ; je n'ai pas vu Madeleine depuis longtemps ; tu sais sans doute qu'elle attend un enfant pour le mois de juillet ; elle sort peu et se ménage beaucoup, et comme je n'ai guère le temps d'aller jusque chez elle, nous finissons par ne plus nous voir ; mais j'ai régulièrement de ses nouvelles par papa qui reçoit chaque matin la visite de « la grande Marguerite » à qui il a recommandé de passer au 2ème avant d'aller le voir. De cette manière, nous sommes malgré tout tenus au courant de ce qui concerne les uns et les autres.

J'avais appris la nouvelle du mariage de Louise Malassez, peu de jours avant de recevoir ta lettre. Comme toi et Thérèse, nous avons été suffoqués et consternés. Elle est certainement la victime d'un aventurier, car cet intéressant américain n'a ni fortune, ni profession ! (avouable du moins). Pauvre folle !

Je m'attarde à bavarder, et je veux encore écrire à Émile et à Georges que j'ai bien négligés ces jours derniers. Mille bons baisers à vous trois de nous tous.

Ta soeur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, lundi 26 février 1917

Mon cher Paul,

Voici bien longtemps que je ne t'ai donné moi-même de mes nouvelles. Je comptais sur l'amabilité de Louise qui ne fait jamais défaut. Tu as donc su par elle que j'avais passé 3 semaines en traitement dans une maison de santé. J'avais parfaitement choisi mon moment, fin janvier, courant de février pendant les jours les plus rigoureux de ce long hiver. Privé de combustibles, ou à peu près, je me demande ce que je serais devenu dans mon appartement. C'était une véritable glacière me disait ma domestique. Tandis que rue Monsieur, dans mon hôpital, j'étais bien au chaud et ne connaissais le froid que par le récit des journaux et les visites de ma petite Louise qui, elle, a bien souffert ainsi que tout son petit monde, n'ayant ni charbon, ni bois ; un petit poêle à pétrole, autour duquel se tenait toute la maisonnée, constituant le seul chauffage. Espérons que nous avons fini maintenant avec les grands froids et faisons des vœux pour le retour du bienfaisant soleil.

Louise t'a parlé de ma maladie je n'y reviendrai pas. C'est le coup de cloche de la dernière phase de mon existence. Je suis maintenant rentré chez moi et je me traite moi-même après avoir bien étudié et exécuté la chose sous la surveillance et l'aide des infirmières. Je ne m'en acquitte maintenant pas mal tout seul. Mais quelle servitude ! Jusqu'à la fin de ma vie cette nécessité à heures fixes, 3 fois dans les 24 heures de procéder à des sondages avec tous les rites prescrits par la faculté. L'un des sondages à lieu à 2 h du matin, un autre à 9 h et le troisième à 6h1/2 de l'après-midi. Comme c'est gai ! Et cela, jusqu'à la fin de mes jours ! Émile m'a été d'un précieux secours dans cette affaire. Il était en permission à la fin de janvier, avec lui j'ai été chez le Dr Hutinel qui nous a adressés à un spécialiste. Puis il m'a installé dans la maison de santé de la rue Monsieur où Louise venait me voir tous les jours. J'ai revu Émile ces jours-ci. Il est venu en balade à Paris pour 3 ou 4 jours. Il m'a quitté hier matin.

Mais Charles, qui presque chaque semaine venait en mission à Paris, on ne le voit plus. Sa dernière mission eut lieu vers le milieu de janvier. Henri peut, de temps en temps, — mais pour quelques heures seulement — quitter son train sanitaire et venir nous embrasser. Il doit être très occupé maintenant, car nous ne l'avons pas vu depuis une quinzaine de jours. Georges est en marche par étapes avec sa division et doit, je crois, se diriger vers Beauvais ? En somme, à part quelques rhumes chez les enfants et des engelures chez les petits Demangeon, la santé générale est satisfaisante.

J'espère bien mon cher Paul que vous ne serez pas obligés de quitter votre appartement dans lequel vous vous trouvez si bien. Les parents n'ont qu'à aller retrouver les enfants, ce serait bien venu.

Au revoir, mon cher Paul et ma chère Thérèse, je vous embrasse bien tendrement ainsi que votre beau petit Marcel.

Vote affectionné, Paul Wallon

Jeanne Rabut, la femme de Robert, vient d'avoir une nouvelle petite fille.

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul et à Thérèse*

Paris, vendredi 9 mars 1917

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Vous devez me trouver bien peu ardent pour la correspondance. Mes lettres se font bien rares, mais mon existence et si monotone, si nulle que je trouve de moins en moins le désir de faire connaître aux autres mon ennui et ma tristesse.

Vous ai-je écrit seulement depuis la retraite que j'ai été faire dans cette maison de santé de la rue Monsieur où sans les visites quotidiennes de ma gentille petite Louise, et les apparitions qu'ont pu faire Henri, Paul et Georges, je serais mort d'ennuis.

Enfin me voici rentré chez moi et bien heureux d'y être. J'y continue, il est vrai, ma vie oisive, passant mon temps à lire les journaux et à faire moi-même mon traitement que j'ai appris à l'école d'aimables infirmières.

Trois fois en 24 heures dont une fois la nuit - ce qui n'est pas drôle - je me livre donc à ce petit exercice. Et quand je pense que j'en ai pour toute mon existence. Il y avait bien la question de l'opération de la prostate qui, je l'avoue, me faisait frissonner d'abord à sa seule évocation, mais j'arrivais à me faire à cette idée avec l'espérance d'être délivré de cette servitude de traitement quotidien. Mais le Dr que j'ai été revoir hier m'a dit : si les sondages ne vous sont pas trop désagréables, restez-en à la sonde, car, après tout, une opération est toujours une opération. Le ton avec lequel il m'a donné ce conseil a fixé mon choix. J'attendrai donc. Il sera toujours temps de changer d'avis plus tard.

Comme je te le disais, notre vie s'écoule ici bien monotone ; mais enfin chez Louise, comme chez Madeleine, les santés sont bonnes. Après ces rudes journées de froid, on est heureux de s'en tirer avec quelques rhumes sans conséquence. Quant à moi, bien malin, j'avais choisi mon temps pour aller m'enfermer trois semaines bien au chaud à la maison de santé de la rue Monsieur : du 27 janvier au 17 février. La période la plus froide de l'hiver. Je n'aurais certainement pas pu tenir chez moi avec la disette de charbon dont nous souffrons ici. Les pauvres Demangeon étaient bien à plaindre. C'était à faire pleurer de les savoir sans un morceau de bois, sans un morceau de charbon, se serrant en cercle autour d'un malheureux petit poêle à pétrole, et le thermomètre descendant à 10° en dessous de zéro. Nous pensions ces jours finis et voir arriver le printemps, mais le froid reprend, la neige est tombée hier et avant-hier en abondance. Pas d'apparence du plus petit bourgeon aux arbres du Luxembourg. Oh le soleil ! Le soleil ! que je l'attends avec impatience. Pour moins souffrir de mes douleurs et en avoir un reflet de ses rayons dans l'âme. On est si triste, si malheureux, si désemparé dans cette terrible crise qu'il faut savoir supporter longtemps avec patience, avec courage. Puisse le règlement de comptes être sévère, impitoyable ! Ah les sauvages !

Le frère de Mme Jou..., M. Dou..., officier de marine, était à bord du « Camiri » et a disparu avec la plus grande partie de l'équipage. Toutes les familles sont maintenant en deuil. Dans combien de mois, dans combien d'années ? verrons-nous la fin de ses misères ?

Au revoir, mon cher Paul et ma chère Thérèse. J'espère que dans votre nouvel appartement votre existence continue à être aussi douce que dans celui de la route du Chêne et que petit Marcel y aura fait également d'agréables connaissances parmi les gens de la maison.

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que petit Marcel.

Votre père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettres de Paul à son fils Paul*

Paris, samedi 10 mars 1917

Mon cher Paul,

En relisant sa dernière lettre, j'y vois que tu fais allusion à une lettre que tu aurais écrite à Madeleine pour lui demander de t'envoyer ton uniforme. Madeleine me dit n'avoir pas reçu cette lettre. Dois-je te faire cet envoi ? Dès ta réponse parvenue je ferai le paquet, mais il y manquera le képi qu'avait pris le pauvre André.  
Mille tendresses à tous trois.

Paul Wallon

Paris, mardi 13 mars 17

Mon cher Paul,

Madeleine m'a communiqué ce matin ta lettre du 24 février. Je suis allé immédiatement me procurer képi et faux col. Le képi ne me sera livré que samedi. Le paquet était tout préparé à envoyer. Ce sera donc un retard de 3 ou 4 jours. J'espère que les autorités suisses se montreront patientes et clémentes. C'est Marcel qui va être fier de voir son papa en beau militaire ! Mille tendresses à tous trois.

Paul Wallon

Paris, mardi 13 mars 17

Mon cher Paul,

Pour ne pas te faire attendre trop longtemps je te fais aujourd'hui l'envoi de ta tenue militaire en y joignant le képi du pauvre André képi qui fut le tien. Tu seras peut-être bien aise de posséder ce souvenir. Dès que je recevrai celui que j'ai commandé ce matin je te l'enverrai. Mille tendresses à tous trois, mon cher enfant.

Paul Wallon

Paris 17 mars 1917

Mon cher Paul,

Je t'ai envoyé hier le képi, voici la facture. Eh bien, les affaires semblent marcher assez bien contre les Boches aussi bien sur le front français et anglais comme encore en B. Courage et encore un peu de patience. Mille tendresses.

Paul Wallon

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à Paul*

29 mars 1917

Mon cher Paul,

Je viens te renouveler la question que Louise te fit dans l'une de ses lettres et à laquelle tu n'as point fait de réponse.

Es-tu renseigné sur les conditions dans lesquelles tu peux recevoir des mandats ? Donne-moi tes instructions. J'aurais dû te le demander depuis longtemps, mais j'ai tant de travail que le temps passe trop vite. Il m'est facile, en passant devant un bureau de poste, de t'envoyer un mandat avec régulière périodicité, à fixer par toi.

Je te rappelle que je détiens toujours premièrement un chèque de 1000 fr. de toi que je n'ai pas touché au Crédit Lyonnais, deuxièmement une somme de 145 fr., reliquat des mandats que je t'ai adressés, après déduction d'une somme de 24 fr. payés à Madeleine le 15-1-17 et d'une somme de 10 fr. payée hier à papa.

Nous avons eu hier la joie d'avoir George à déjeuner chez nous. Il est arrivé en permission sans prévenir, après avoir passé de durs moments dans le ... aux troupes des Boches. Il va très bien. Il commande maintenant une batterie et ne tardera sans doute pas à passer capitaine. Il a vu dans quel état les Boches laissent le pays qu'ils évacuent. Nos poilus en sont littéralement exaspérés. La vengeance sera terrible.

Nous vous embrassons tous bien fort.

Demangeon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 8 avril 1917

Mon cher Paul,

Combien y a-t-il de temps que je ne t'ai écrit, je n'ose y songer. Notre vie est si semblable à elle-même, nos journées si complètement pareil que les semaines s'écoulent sans qu'on ressente aucun besoin de donner de ses nouvelles. Les vacances des enfants qui durent depuis 15 jours ont à peine rompu l'uniformité de notre existence puissent que nous n'avons pas quitté Paris. Le temps ne nous a pas donné de regrets. Quelle triste période de froid, de pluie et de neige ! Les enfants qui avaient franchi l'hiver sans un rhume ni une grippe ont tous trois pris une grosse toux qui ne les quitte ni jour ni nuit. Suzanne y a joint une éruption que nous avons prise tout d'abord pour un indice de rougeole. Le médecin dit que ce n'est que la rubéole. Tant pis, c'eût été un bon débarras que de n'avoir plus à compter avec cette maladie que l'on ne peut guère éviter. Enfin, tout cela nous tient à la maison. Aussi papa est-il venu déjeuner avec nous, ne pouvant nous avoir chez lui. Il ne va vraiment pas mal en ce moment ; évidemment, ses séances de dessin le fatiguent vite, mais à condition de ne pas abuser de ses forces, il a repris tout à fait sa vie normale. Nous venons d'avoir Georges en permission de 8 jours. C'était un repos bien gagné, après de rudes étapes dans la grande poursuite des broches entre B. et H. Il a pu voir cette malheureuse campagne dévastée et bouleversée à tel point qu'il semble bien qu'avant plusieurs années il sera impossible de faire aucune culture ; roches du sous-sol, terre végétale sont dans un chaos inexprimable, sans parler des énormes cavités creusées par les obus. Et maintenant le voilà reparti d'un autre côté ; il est très probable qu'il opérera dans le voisinage immédiat d'Émile. Tous deux se trouvent dans un coin où l'on prépare de grandes choses, ce qui nous laisse beaucoup d'anxiété. Charles ne tardera pas à venir en permission. Quant à Henri, nous ne l'avons pas vu depuis quelques jours ; son train étant en circulation. Il est possible d'ailleurs qu'il change de situation ; je ne sais si nous devons le souhaiter ; il s'agirait d'un poste de psychiatrie opérant tout à fait sur le front. Rien n'est encore fait, mais il a accepté en principe.

Je vois par tes lettres que Marcel continue à prendre la vie du bon côté, et que la maladie même n'a pas raison de sa belle humeur. Il a dû être bien affairé est bien occupé par votre déménagement. Cela a été une nouvelle joie dans son existence, est une nouvelle étape dans ses souvenirs. S'il continue à grandir comme il a commencé, nous ne le reconnâtrons plus. Espérons pourtant que la guerre durera moins longtemps qu'on ne l'a cru un instant. Cette entrée des États-Unis dans la guerre est d'un puissant effet moral et matériel. Il y a là-bas depuis longtemps un parti ardent d'enthousiasme pour la cause des alliés. Albert à un ami professeur à l'université d'Harvard qui depuis plusieurs mois lui écrit des lettres vibrantes d'ardeur généreuse pour la France et d'indignation contre la conduite des Allemands. C'est l'un des promoteurs du grand courant qui vient de se manifester. Le jour même de la séance mémorable du congrès, il envoyait à Albert un télégramme ainsi conçu : « Thank God the fight is wore ». Nul doute qu'il ne soit l'un des premiers engagés volontaires qui bientôt viendront se battre avec les nôtres. Que devient Thérèse ? Tu ne nous parles pas d'elle. Vous promenez-vous un peu ? Avez-vous noué quelques relations à Genève ?

Nous vous embrassons tous trois bien affectueusement.

Ta soeur qui t'aime, L. Demangeon

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mardi 17 avril 1917

Mon cher Paul,

Le rhume sévit toujours chez les Demangeon. Les pauvres enfants ont eu de tristes vacances de Pâques. Louise a été la seule à ne pas être souffrante. Popaul a pu retourner au lycée, mais Suzanne et petit Albert gardent encore la chambre, Suzanne même est alitée avec une bronchite assez sérieuse. Il y a cependant du mieux aujourd'hui après plusieurs accès de fièvre qui tourmentaient un peu sa maman. La convalescence ne tardera pas. Albert, le père, a recommencé à sortir.

Charles est en ce moment en permission de sept jours. Je suis heureux de savoir près de moi mon grand dont je reçois à tout instant la visite, tu devines avec quel plaisir.

Henri vient faire une apparition lorsque ses trains sanitaires lui permettent de s'absenter quelques heures. Émile et Georges doivent être engagés dans cette rude bataille de l'Artois et de l'Aisne. Émile se trouvait il y a peu de temps à Fismes au sud de Craonne. Georges après les huit jours de permission qu'il est venu passer chez moi est reparti à la recherche de son groupe parti en étape dans la direction de l'est, l'a rejoint à Crépy-en-Valois et devrait probablement se diriger vers Fismes. Je souhaite que les deux frères aient pu se rencontrer et rester ensemble dans le même secteur.

Les enfants de Madeleine vont bien et le papa jouit bien de leur société avec une prédilection tout apparente pour le jeune Claude qu'il m'apporte toujours dans ses bras à ses visites.

Le fameux retrait stratégique du général Hindenbourg semble constituer pour nos soldats et pour les Anglais de véritables succès que l'on peut bien appeler des séries de victoires par le nombre considérable de prisonniers et le riche butin en matériel : canons, mitrailleuses, munitions. Les affaires militaires paraissent en assez bonne voie. Pourvu que le peuple russe grisé par sa révolution un peu hâtive ne fasse pas de bêtises !

Mon existence est toujours aussi monotone, et triste ma santé ; les journées me semblent longues, car je n'ai plus la force de rien entreprendre ; le dessin même me fatigue. J'ai la tête bien faible et des douleurs rhumatismales qui me privent de toute initiative. Privé de travail, privé de promenade, il me reste mon fauteuil et mon lit. La lecture même m'est souvent pénible et je vais retourner une troisième fois chez l'oculiste sans grand espoir de l'amélioration de ma vue. Deux fois déjà il m'a donné la même ordonnance. Je m'attends à une troisième répétition sans amélioration. Si je venais à perdre la vue, que deviendrais-je ?

Je vais déposer demain à ton compte au Crédit Lyonnais 500 fr que tu verseras sur le compte spécial que je t'ai demandé à toi et à tes frères et sœur d'établir relatif à la succession de la chère maman.

Tu ne m'as pas dit l'admiration de Marcel devant le bel officier, son papa. Lequel des deux est le plus fier de sortir avec l'autre ? Ce que les Suisses doivent se rincer l'œil devant un tel spectacle !

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse ainsi que Thérèse et petit Marcel, de toute ma tendresse.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris mercredi 18 avril 1917

Mon cher Paul,

Je t'avais écrit hier soir. Je voulais écrire également à tes frères Émile et Georges, et suivant mon habitude, j'avais préparé à l'avance mes trois enveloppes.

Ta lettre terminée, me trouvant un peu fatigué et endormi, je remis au lendemain la suite de mon courrier et par erreur, je glissais la lettre à toi destinée dans l'enveloppe adressée à Georges. Je m'en apercevais seulement ce matin en voyant sur ma table l'enveloppe portant ton adresse et en ne retrouvant plus celle de Georges. Tu vois où en est arrivée ma pauvre tête ! Je devais dans cette lettre te donner des nouvelles de tes frères et sœur. Charles est en ce moment en permission de 7 jours. Henri vient de temps en temps entre deux voyages nous faire une petite visite. Émile et Georges doivent être engagés dans cette terrible bataille de l'Aisne. Émile se trouvait la semaine dernière au sud de Craonne, à Fismes. Georges après sa permission du 26 mars au 4 avril, rejoignait son groupe vers Crépy-en-Valois, en route probablement par étape vers Fismes. Les deux frères se seront probablement rencontrés, du moins je le souhaite.

Chez les Demangeon, on a été très éprouvé par le rhume, tous saufs Louise, heureusement, qui toujours vaillante, été la bonne petite infirmière de sa maisonnée. Popaul a pu retourner au lycée après une longue vacance de Pâques que le temps rigoureux et pluvieux rendait peu agréable et profitable. Suzanne a été la plus atteinte. Elle est encore alitée avec une bronchite assez sérieuse que le médecin appelé avait à peine remarquée. Voyant la persistance de la fièvre Louise s'adressa à Mme la <sup>Desse</sup> Najotte qui, elle, au contraire prit cette maladie très au sérieux et la traita en conséquence. Aujourd'hui, petite Suzanne va mieux et, sans fièvre, va entrer en convalescence.

Espérons que les magnifiques résultats obtenus par nos troupes et les troupes anglaises vont amener une solution que facilitera peut-être aussi le cri de la faim et des misères que semble pousser aujourd'hui, sans bluff, le peuple allemand. Patience encore et courage ! Mais que c'est long ! Et angoissant !

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, mon cher Paul, et vous aussi ma chère Thérèse. Embrassez bien pour moi mon gentil petit Marcel. Il aura au jeu de dames de terribles concurrents, ses cousins et cousine Demangeon qui se livrent aussi avec passion à ce genre de sport, sans oublier les tours de canotage que Marcel commence à pratiquer si bien.

Paul Wallon

Je ne sais si tu pourras lire cette lettre. Ma vue devient de plus en plus trouble. Je retourne demain pour la troisième fois voir mon oculiste. Mes deux premières visites n'ont pas amené de résultats. Me vois-tu aveugle !

Lundi 23 avril 17

Georges me retourne cette lettre à toi que je lui avais adressée par erreur. J'en profite pour te donner quelques nouvelles de la famille. Les enfants de Louise, Suzanne et petit Albert, semblent marcher vers la coqueluche. La petite Marguerite W. également et ses frères n'y couperont certainement pas. Charles vient de nous quitter à l'instant, les sept jours de permission ont comme toujours passé bien vite.

Mille tendresses à vous trois.

Ton père, Paul Wallon



1916-1918

*Lettre de Georges à son frère Paul*

27 avril 1917

Mon cher Paul,

Ces routes que nous avons faites ensemble peu de temps avant la guerre, je les ai déjà revues. C'était en août 1914, au moment où nous dévalions en vitesse vers le Sud. Depuis, j'ai fait pas mal de chemin oscillant d'un point du front à l'autre suivant le hasard des batailles.

Il y a un mois en franchissant les lignes allemandes je n'étais guère éloigné des villages que nous avons traversés en auto. Les Allemands décolleront-ils de là comme ils l'ont fait devant... ? J'en doute. Ils n'ont pas l'air de vouloir s'en aller de bon gré. Heureusement, nous avons avec nous quelques arguments solides qui les convaincront peut-être. Il est bien évident qu'aussi entêté que puisse être un Boche, il doit se persuader que l'air de France ne vaut rien pour lui, surtout quand cet air est sillonné d'obus de 400 ou de 320. Ces pièces que l'on pourrait croire uniquement destinées à figurer dans les expositions universelles ou les musées supportent parfaitement les intempéries. Elles tirent sans trop se faire prier un nombre assez respectable de coups et à des distances d'une vingtaine de kilomètres. Lorsqu'un ouvrage allemand paraît un peu solide, on n'hésite pas à l'employer. Quelle tête doivent faire les occupants ?

Le recul génial d'Hindenburg a eu un effet assez intéressant. Il a redonné à toutes les divisions qui ont suivi la retraite allemande un moral excellent, nos fantassins ont pu se rendre compte que lorsque les journaux leur parlent de la détresse allemande, ce n'est pas pur bourrage de crâne. Les quelques civils restés dans les villages que nous avons récupérés ont pu le leur affirmer avec preuves à l'appui. Qu'en pense Hindenburg ?

Au revoir, mon cher Paul, je t'embrasse tendrement ainsi que Thérèse et petit Marcel.

Ton frère, Georges

*Lettre de Louise Demangeon à Marcel*

*Lettre non datée*

Mon cher petit Marcel,

Quelle belle lettre tu m'as écrite ! Suzanne, Paul et Albert se disputaient à qui la lierait le premier, c'est qu'ils ne sont pas commodes les petits cousins Demangeon. Ils veulent toujours tous les trois la même chose et personne ne veut céder, alors pan à droite, pan à gauche, voilà les coups qui commencent. Comme ils auraient voulu aller en Suisse avec toi ! Tous les matins, il me disait : « Est-ce que c'est décidé, maman, est-ce que c'est décidé, est-ce qu'on ira retrouver Marcel ? » Et puis voilà, le médecin qui nous envoie à la mer ! Quel malheur ! Nous allons aller aux Petites Dalles dans la grande maison de bon-papa et j'espère que tu viendras nous y retrouver avec ton papa et ta maman après le séjour à Morgins. C'est tout le monde qui serait heureux ! Quelle joie mon petit Marcel ! En attendant, Tante Louise t'embrasse bien fort et les petits cousins te font de bonnes caresses.

L. Demangeon

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son oncle Paul*

Paris, 1er mai 1917

Mon cher oncle Paul,

J'espère que Marcel va bien. Suzanne demande que tu lui envoies des timbres suisses. Tu vois, j'écris très mal parce que je suis au lit. À Paris il ne cesse pas de faire du soleil, on étouffe. Je passe mon temps à écrire des lettres et personne ne répond. J'espère que tu vas me répondre. Avant on couchait dans notre chambre, mais le médecin a dit qu'il fallait coucher dans le salon parce qu'il fait plus de soleil. Bon-papa nous a apporté un aquarium avec des poissons dedans ; on leur donne à manger des petits verres rouges ou bien de la poudre, un mélange de colimaçons et d'escargots.

Je te présente mes respectueux souvenirs, à tante Thérèse et à Marcel.

Albert Demangeon

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris 2 mai 1917

Mon cher Paul,

Voici bien longtemps que je ne t'ai donné de nos nouvelles, mais tu as peut-être su que nous avons eu bien des tourments de santé ces dernières semaines. Suzanne a été gravement malade. Elle a attrapé, je ne sais comment, une bronchopneumonie qui s'est compliquée de pleurésie et nous avons été un moment bien inquiet. Elle va mieux maintenant, mais elle est toujours au lit avec de la fièvre ; ce mal est vraiment long à guérir. Pour comble de malchance, notre petit Albert a attrapé la coqueluche et l'a passée à sa sœur ce qui retarde encore la guérison. Enfin ce n'est plus qu'une question de patience, nous sommes tirés d'inquiétude.

Mais je suis un peu tourmentée au sujet de papa. Depuis quelques jours, il tousse par quintes assez fortes. Aujourd'hui il a été voir un médecin, accompagné d'Émile, qui est en permission en ce moment. Le médecin pense qu'il a dû attraper la coqueluche à ses petits-enfants. Jusqu'ici, il n'a ni bronchite ni complication d'aucune sorte, mais les quintes seules sont d'une telle fatigue à son âge que c'est bien tourmentant. Je le vois chaque soir. Il fait si chaud en ce moment qu'il peut, je crois, sortir sans inconvénient, et il vient ici passer la plus grande partie de ses après-midi ; il prend ainsi des nouvelles de nos petits malades, et puis il trouve près de nous un peu de sociétés dont il a bien besoin notre pauvre papa, car il est bien triste. Sa vue lui cause de grandes inquiétudes. L'un de ses yeux voit tout à fait trouble. Il a été hier voir un oculiste avec Émile. De ce qu'Émile m'a dit, il ressort que ces troubles visuels sont dus à de petites hémorragies cérébrales près des centres optiques. Il reste donc sujet aux mêmes accidents, plus graves peut-être. Naturellement Émile n'a pas traduit ces détails à papa, il a seulement insisté beaucoup sur la nécessité de fatiguer le moins possible l'organe, de supprimer toute lecture. Mais alors, à quoi s'occuper ? Tout cela est bien triste. Heureusement, nous sommes dans la belle saison ; il y a toujours la promenade, les petites séances au Luxembourg ; mais pour quelqu'un qui fut si actif, qui a l'esprit si vivant, quelle triste existence ! Je t'écris au galop ; je n'ai pas grand temps avec mes malades. Je joins à ma lettre cette lettre de Georges qu'il me charge de te faire parvenir.

Bons et tendres baisers à toi et à Thérèse, et à petit Marcel.

Votre sœur qui vous aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, lundi 7 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai maintenant tant de peine à lire et à écrire que je me vois obligé de négliger la correspondance avec mes enfants.

Mes yeux se fatiguent beaucoup je veux espérer une amélioration après le traitement que je suis. J'ai déjà changé d'oculiste je n'ai pas confiance sinon en eux, puisque que Henri me les a donnés comme les deux premiers oculistes, mais en ma guérison et cela me rend d'autant plus triste.

Tu devais me trouver bien négligent envers toi quand tes lettres sont aussi intéressantes traitant les affaires allemandes avec la compétence que tu as dans ces questions et si charmantes quand que nous raconte les farces de petit Marcel. En voilà un qui paraît devoir faire son chemin plus tard sans se laisser marcher sur le pied.

Toutes les coqueluches paraissent en voie de guérison chez Louise comme chez Madeleine. Suzanne et Marguerite ont été les plus prises. Suzanne surtout qui n'est pas encore débarrassée de ses mouvements de fièvre. Moi aussi j'ai esquissé une coqueluche, mais ce n'était je crois qu'une simili-coqueluche avec sifflement et étouffement cependant qui me mettaient la tête à l'envers, mais qui n'étaient rien comparés aux spasmes des malheureux enfants.

Albert est parti ce matin pour Galion où il doit passer 3 ou 4 jours. Il a bien besoin de se reposer. Lui aussi tousse beaucoup. De tes frères, bonnes nouvelles. Georges et Émile doivent se trouver dans cette région de Craonne où nos troupes font de si bel ouvrage. Puisse leur mère les protéger ! Je suis de tout cœur avec eux comme tu penses.

Charles est toujours à Souilly. Henri à son train sanitaire, il vient d'avoir son deuxième galon.

Je vous embrasse tous trois du fond du cœur.

Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 19 mai 1917

Mon cher Paul,

Ta proposition est bien alléchante ; elle a mis ici toutes les cervelles en ébullition, et il n'est pas dit que les projets que tu nous suggères ne se réaliseront pas. Toutefois, je dois te dire tout de suite que c'est l'air de la mer que l'on nous recommande expressément pour Suzanne comme pour ses frères. Dans ces conditions, je n'ai pas le droit d'hésiter et je vais faire tout ce qu'il est possible pour organiser mon séjour aux Petites Dalles. Je sais que cela ne sera pas aisé par la difficulté extrême où nous sommes de nous procurer du charbon. Plusieurs démarches ont été faites qui n'ont pas abouti. Les tantes se sont déjà occupées de la question sans aucun succès. Il est évident que si nous ne pouvons mettre la maison sur la quantité de charbon nécessaire pour deux mois au moins, nous devons renoncer aux Dalles et il nous faudra chercher autre chose. De toute manière, je te remercie du fond du cœur de ta si affectueuse invitation. Soit bien sûr que ce serait aussi un grand bonheur pour nous d'aller vous retrouver tous les trois. Je te dirais d'ici peu s'il y a lieu d'y songer. Notre petite malade n'est pas encore levée ; elle ne peut pas se débarrasser complètement de cette fièvre qui indique qu'il y a toujours un petit reste d'infection et qu'elle n'est pas guérie. Nous restons à la merci de toute nouvelle poussée du mal. Pourtant l'état est meilleur ; l'appétit est revenu et l'entrain aussi. Il faut de la patience ! Le petit Albert à une coqueluche normale, quant à Paul jusqu'à présent il a échappé à la contagion et garde sa mine florissante. Chez Madeleine, la petite Marguerite est la plus souffrante, les garçons sont moins atteints.

Je vais tout à l'heure aller voir papa. Il vient généralement ici tous les jours, mais hier il était si profondément las que je l'ai dissuadé de venir, lui promettant ma visite. Sa santé est vraiment bien ébranlée en ce moment. Il est dans un état de fatigue qu'augmente encore ce rhume coqueluche et puis, si triste, si découragé, si effrayé par l'état de sa vue ! J'ai déjà pensé qu'il serait bien désirable qu'il se décidât à aller auprès de vous en Suisse cet été pendant quelques semaines si nous allons aux Petites Dalles. L'air de la mer lui est en effet tout à fait contraire ; il ne s'y plaît d'ailleurs guère maintenant, ne pouvant ni séjourner à la plage ni faire de grandes promenades. Seulement, il a tant de peine à se mettre en route maintenant que je ne sais si on le décidera facilement au voyage de Suisse. Enfin, nous avons encore plusieurs semaines devant nous. Nous avons de bonnes nouvelles d'Émile et de Georges. Les pauvres garçons commencent à trouver le temps long. Qui ne pense comme eux ! Henri est toujours dans son train ce qui nous procure de temps à autre sa visite entre deux voyages. Charles n'est pas venu depuis plusieurs semaines, mais Madeleine a de ses nouvelles régulièrement.

J'ai dû interrompre ma lettre hier, je la reprends aujourd'hui dimanche ce qui me permet de te de ne donner des nouvelles toutes fraîches d'Émile ; il est venu tout à l'heure déjeuner avec nous ainsi que papa et Henri. C'est une petite fugue de 24h qu'il s'est permise de Fismes où il se trouve en ce moment. Il repart demain soir. Quant à Henri le voilà en permission régulière pour quelques jours. Dis à Marcel que je le remercie bien de sa gentille petite lettre. Ces petits cousins voudraient bien aller le retrouver, et ils souhaitent de tout cœur qu'il soit impossible d'aller aux Petites Dalles ni ailleurs, afin qu'on se décide à aller en Suisse. Quelle bonne partie on ferait sur les prairies avec les vaches et quelles grandes courses avec la guide ! Ah ! Oui on s'amuserait joliment !

Embrasse pour nous sa gentille frimousse et garde pour toi et Thérèse nos baisers bien affectueux.

Ta sœur qui t'aime, Louise.

Papa n'a pas encore reçu la lettre, celle que tu lui écrivais 2 jours avant la mienne.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 21 mai 1917

Ma chère Thérèse,

Je suis arrivé à Morgins vers 4 h ½. De la gare des Trois Torrents à Morgins il y a en voiture 17 kil et 10 à pied paraît-il. J'ai préféré aller à pied et suis arrivé ½ h avant la voiture. À Trois Torrents une voiture attendait. 2 personnes de Saint-Maurice, actionnaires de l'hôtel d'ici, et la fille de l'un d'eux, sont arrivées en même temps que moi, mais eux ont préféré la voiture. La montée est en effet dure par les raccourcis. 1 sous-officier interné rencontré à la gare m'accompagnait. Morgins est le véritable trou et, quoique endroit fréquenté d'ordinaire par les étrangers, tout confort en est banni. Je vais aller voir cet après-midi quelques chalets, ou plutôt appartement dans chalets, mais tout y est, dit-on, des plus rudimentaires.

On voit encore dans quelques creux de la neige. D'ailleurs au mois de juin de l'année dernière il a neigé.

Au Grand hôtel, en dehors des internés soldats, il y a un commandant belge et sa femme, un sous-lieutenant qui soupire à partir, et moi-même ; le lieutenant suisse pour les internés est ici depuis un mois ½. Il fait des démarches pour quitter. C'est te dire que l'endroit a mauvaise presse. C'est qu'il y a un mois il y avait encore 2 m de neige et que le dégel arrivant brusquement a transformé le pays en véritable lac. Quelques internés ont ici leur famille. La seule famille d'officiers et celle d'un lieutenant belge vivant en chalet. Il faut aimer véritablement la campagne pour se plaire ici. Le nombre d'habitants de Morgins est difficile à donner. Les gens descendent l'hiver dans la plaine, ils remontent en ce moment. Il y aura peut-être 80 indigènes au fort de la saison. J'ai demandé à l'actionnaire de l'hôtel, arrivé en même temps que moi hier, et qui est venu 10 ans ici pendant l'été, quand commençait et quand finissait la saison. Il m'a répondu très franchement qu'elle allait du 15 juillet au 15 août. Mais l'air ici est très pur et pour quelques mois je crois qu'on peut s'y plaire, si l'on n'est pas difficile au sujet du confort.

Le train de 11 h arrive à Lausanne à midi ¼. Changement, départ à midi ½ pour Aigle. Arrivé à Aigle à une heure ¼. Changement de train. Départ une heure ½. Arrivée à Monthey 2 h. Changement. On arrive à Trois Torrents à 2 h 50. À partir de Aigle ce n'est plus le train, mais des trains électriques. On franchit le Rhône peu avant Monthey.

Pour ta voiture de la rue de Villereuse à la gare tu peux la commander à l'adresse suivante : Cie des voitures Forestier, gare de Cormarin. Ou bien numéro de téléphone 521.

Ce matin brouillard ici.

3 h ½. Je viens de visiter des chalets (! ?) C'est d'une rusticité dont on ne peut se faire une idée. Beaucoup ont les bêtes au rez-de-chaussée. Pour la montagne, c'est évidemment ici la vraie montagne dans ce qu'elle a de plus rudimentaire ! J'ignore si nous pourrions trouver. Nous avons toujours la ressource de l'hôtel, mais même là c'est simple au dernier degré. Meiringen était décidément d'un luxe extraordinaire. Ici la batterie de cuisine se réduit généralement, je crois, à 2 casseroles. Avec des protections on obtiendra peut-être une paire de draps par lit.

Mille bons baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse  
lundi 21 mai 1917 (6 heures soir)

Mon cher Paul,

J'ai dû renoncer à aller chez le docteur tantôt, car depuis ce matin je suis fatiguée et j'ai de nouveau des étourdissements qui ne passent qu'en restant couchée. Tout cela m'a provoqué un violent mal de tête qui heureusement est à présent passé grâce aux cachets d'aspirine, et ce soir, je pourrai dîner. C'est assommant d'avoir perdu ainsi toute une journée à ne rien faire. Tout à l'heure, j'ai eu la visite de Mme Porte cela m'a tenu un peu compagnie.

J'espère que demain, je serai tout à fait bien pour aller chez le docteur. Hier, j'allais très bien. Le ciel étant tout sombre, j'en avais profité pour faire un tour au musée avec Marcel que les armures ont beaucoup intéressé.

Depuis ton départ, Marcel me demandait heure par heure où tu étais. Il me répète tout le temps qu'il voudrait que tu reviennes et il me dit : « Cela m'ennuie que papa soit parti. »

J'espère que ton voyage s'est bien passé. Il devait y avoir beaucoup de monde dans les trains à cause de la fête des narcisses à Vevey. Mme Porte m'a raconté qu'elle en avait rapporté d'énormes bouquets cueillis à 1360 m. d'alt.

Je pense que nous aurons vendu notre charbon, la laveuse a parlé à un épicier d'à côté qui doit venir le chercher demain matin. Nous n'avons pas reçu de lettres aujourd'hui.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul, Marcel aussi.

Thérèse

*Lettre de Louis Jeannin Naltet à Thérèse*

22 mai 1917

Ma chère Thérèse,

Je suis heureux de pouvoir te donner de bonnes nouvelles de Laure et des deux petits. Tout s'étant passé d'une façon normale, Laure se remettra dans les délais habituels ; quant aux jumeaux ils sont assez gros, bien proportionnés, vigoureux et ne demandent qu'à pousser.

J'ai eu trois jours de permission pour faire leur connaissance ; nous avons fait le baptême malgré l'absence des parrains et marraines.

L'aîné (Jean)-Paul avait pour parrain Philippe (représenté par François) et Suzanne. Le plus jeune, ton filleul (Claude)-Jacques avait pour parrain mon cousin Lucien Roy (représenté par mon oncle Roy). Tu étais représenté par Marie-Madeleine.

Il ne reste plus à souhaiter que la réunion de famille qui consacrera cette cérémonie puisse avoir lieu avant que les jeunes gens sachent courir tout seuls.

En rentrant, je me suis arrêté chez les W. pour dîner. Ils étaient tous deux enrhumés et René avait cessé d'aller à son bureau.

J'ai reçu la dépêche annonçant l'arrivée des jumeaux au moment où je sortais pour aller dîner avec mon ami Verneuil et sa femme qui l'avait accompagné à son retour de permission ; nous avons beaucoup parlé de toi.

Pendant ma permission, j'ai trouvé l'histoire de Suisse envoyée par le libraire ; je te remercie ainsi que Paul de t'être occupé de cet envoi, c'est tout à fait ce que je désirais et j'aurai plaisir à l'étudier dans quelques jours lorsque je serai réinstallé à Chalon.

Suzanne et Henri m'ont tenu tour à tour au courant de la santé des petits ; les nouvelles de ce matin étaient bonnes.

Je pense que tu es très occupée par ton déménagement. Je te souhaite de trouver un domicile confortable dans ta nouvelle résidence.

Amitiés à Paul. Je t'embrasse cordialement.

Louis J N

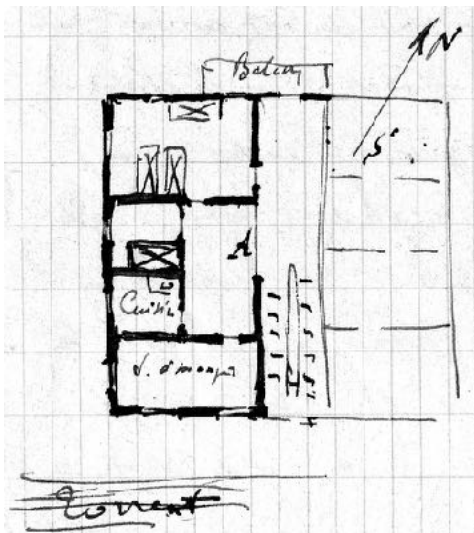
1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, mardi 22 mai, 6 h du soir, 1917

Ma chère Thérèse,

Je t'ai mis une carte postale tout à l'heure et de façon assez hâtive, devant accompagner le major belge (Dupont) et le sous-lieutenant français Ausseuil à la pêche. A Morgins, passe en effet un torrent. J'espérais voir sortir des truites de l'eau, mais la ligne de nos deux pêcheurs ne tira rien du tout. Aussi après une heure d'attente, je les abandonnais pour aller faire un tour dans la forêt. La forêt est assez belle, mais le sol est encore spongieux, la neige venant à peine de disparaître. Le brouillard d'ailleurs tombait en pluie fine, et maintenant il pleut réellement. Mais je suis resté quand même à circuler dehors. Je n'ai guère vu jusqu'à présent qu'un chalet acceptable, malheureusement il est fort grand. Il contient cinq appartements de trois à quatre pièces, et l'on risque pendant la saison d'avoir des voisins parfois gênants, et il n'y a naturellement qu'un WC par étage, soit pour 2 appartements. Ce qui est assez curieux, c'est qu'il n'y a pas d'électricité. Les chalets ne sont pas chauffés. Pourtant, j'ai obtenu, dans le cas où nous nous déciderions pour l'appartement en question, qu'il y aurait un fourneau à bois dans la salle à manger. Dans la cuisine, la cuisinière a l'air bien, et se chauffe au charbon (14 fr les 100 ks). Le bois vaut 15 fr le stère. Il y aurait en outre un poêle portatif au pétrole (80 centimes le litre). Dans les chambres on disposerait de lampes au pétrole. Je crois que pour le linge on s'arrangerait. La maison donne sur le torrent et est à la lisière de la forêt. Mais quoique l'installation soit rudimentaire, ce serait dix fois mieux que tout ce que j'ai vu.



Il y aurait une grande chambre où on casserait trois lits, une chambre voisine pour Henriette, la cuisine, et une très grande salle à manger. Pour former avec ses 5 pièces un appartement bien distinct, on pourrait mettre un rideau en A. Les WC sont à mi-étage. La salle à manger est au sud-est, mais le soleil doit être arrêté par les sapins et la montagne en face.

Il paraît que le médecin dont tu as l'adresse à Monthey, le Dr Delahoyde vient tous les ans à Morgins, où il a un chalet. J'espère avoir de tes nouvelles demain ; surtout suit les prescriptions de ton médecin et demande-lui de te dire très sérieusement ce qu'il y a de mieux à faire. Ne te fatigue pas pour le départ. Fais travailler Henriette. Au besoin, recule

délibérément ton départ pour Morgins si c'est nécessaire. Il paraît que Morgins ne sera plus lieu d'internement l'hiver prochain. Nous avons donc un nouveau changement en perspective. Heureusement, car l'hiver est, paraît-il, très pénible ici.

Mercredi 8 h ½.

Aujourd'hui soleil radieux. Puisse ce beau temps se maintenir. Je mets ma lettre à la poste. Reçois mes plus tendres baisers ainsi que petit Marcel.

Il y a ici un jeune chat très drôle qui passe son temps à courir après sa queue.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1 rue de Villereuse, Genève  
mardi 22 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 21 ce matin. Tu n'as pas l'air très enchanté du pays. J'espère que tu n'y as pas, comme nous depuis ce matin, la pluie diluvienne que nous ne cessons de recevoir ; cela, avec ta solitude, contribuerait à te donner une mauvaise impression du pays.

Je crois, comme toi, que dans l'air pur de la montagne, et la belle saison venant, il y a bien de chances de s'y plaire malgré ces petits inconvénients d'inconfort. Et après tout, tu as peut-être vu le pays trop en citadin. Il ne doit pas, dans tous les cas, manquer de baignoire à l'établissement de bains ? Et tu ne me parles pas du tennis ?

Je crois qu'il n'y a pas de regrets à avoir à quitter Genève l'été, ce temps continuellement lourd est désagréable. L'été avec les fenêtres ouvertes, ce carrefour Villereuse est bien bruyant. Hier, avec mon mal de tête, j'avais la tête cassée de tous ces chariots et ces autos ; et aujourd'hui, je vais bien. J'ai été tantôt chez le Dr Olivier qui m'a changé le pansement. L'abcès ne s'est écoulé que cette nuit, ce qui explique peut-être le fort mal de tête que j'ai eu hier. La séance fut moins fatigante et moins énervante cette fois. Henriette et Marcel m'accompagnaient. Je devrais encore retourner vendredi.

Marcel tantôt a eu ses petites amies Berthe et Marguerite. Ils viennent de goûter et s'amuse dans la chambre, et ils s'amuse très bien sans jouets.

Ce matin, nous avons vendu notre charbon. Tout a été pesé et payé comptant. Il y en avait moins que je ne pensais ; il y avait 11 sacs plus ou moins gros (des sacs à pommes de terre, je crois) enfin, cela faisait 48,10 fr. Il ne reste plus que les bidons de pétrole dont je m'occuperai demain.

Le Dr D'Arcis t'envoie ses compliments avec sa note acquittée.

Pas de nouvelles de la famille, je pense que je ne tarderai pas à recevoir quelques détails de Chalon sur la naissance des jumeaux.

Je fais mettre cette lettre au bureau avant 5 heures. Est-ce à ce courrier-là que je dois écrire ? Je t'embrasse tendrement, bons baisers de Marcel qui est ravi de sa carte.

Thérèse

*Carte de Marcel à son père Paul*

mercredi 23 mai 1917

Mon cher papa,  
Berthe est venue on s'est amusé à la balle et au jeu de cartes avec Marguerite.  
Je t'embrasse.

Marcel

*Carte de Marcel à son père Paul*

jeudi 24 mai 1917 Genève

Cher papa,  
J'ai reçu ta lettre, je suis bien content de l'image.  
Je t'écris une carte qui est jolie.  
Je t'embrasse bien.

Marcel



1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mercredi 23 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu seulement avant-hier ta lettre du 12 mai. Celle que tu avais écrite à Louise postérieurement lui est arrivée par contre beaucoup plus tôt et c'est par ta sœur que je savais ton nouveau changement de résidence. Ta lettre du 12 mai donne des détails que nous ne connaissions pas encore, détails très intéressants puisque tu parais prendre avec satisfaction tes nouvelles fonctions dans un pays très beau et très sain dont vous profiterez tous les trois. Je souhaite que Louise se rende à ton insistance. Ce serait certainement pour ses enfants la meilleure conclusion à donner à leur coqueluche. J'ai eu le plaisir de voir hier Charles venu en mission. Émile était venu pour 3 jours à Paris pouvant remettre le service pendant ce temps à un de ces auxiliaires. Henri et actuellement en permission ; j'ai déjeuné avec lui dimanche chez Louise et ils déjeuneront demain chez moi.

Ma coqueluche est à peu près passée, mais je suis toujours bien tourmenté pour ma vue. J'ai comme voile continu sur mes yeux avec grande lourdeur de tête. Il me semble que le cerveau est malade. De la tête aux pieds je ne suis pas vaillant. J'ai en effet depuis quelques jours un maudit cor qui me rend intolérable toute chaussure et, par ce beau temps, me force à garder la chambre. Oh ! Je suis joliment mal loti, mon pauvre enfant ; oreille, yeux, pieds, du haut en bas en passant par la vessie je suis une sacrée patraque. Je suis obligé pour mes yeux de modérer mes lectures, j'écris avec beaucoup de peine et un peu au hasard. Je n'ose plus essayer de dessiner, je vois trouble. Et l'oculiste pourtant prétend que ça va mieux !

Excuse-moi si je ne t'écris pas plus longuement et plus souvent. Je suis de même avec tes frères. Louise sera assez gentille pour vous donner à tous de mes nouvelles.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, cher enfant, ainsi que vous ma chère Thérèse et votre beau petit Marcel.

Votre père, Paul Wallon

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse, Genève

Mercredi soir 23 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu tantôt ta lettre du 22 achevée ce matin. Je vois que tu as de la peine à trouver un logement, mais d'après ce que tu dis ce dernier chalet visité, il me semble, que cela pourrait aller.

Aujourd'hui, je vais très bien. Nous avons encore huit jours avant notre départ ce qui est grandement pour tout ce qu'il nous reste à faire. Je dois avoir une séance de dentiste demain. Vendredi, je retourne chez le docteur Olivier qui fera la dernière piqûre sur l'abcès. Je ne souffre pas et je ne me ressens plus de cette grande fatigue de lundi qui m'avait rendue tout à fait malade et faible. J'espère à présent que je vais aller de mieux en mieux.

Hier, à la fin de l'après-midi, j'ai reçu la visite de Mme Archinard qui était venue rechercher sa fille. Elle me disait que généralement dans le Valais, on ne manquait de rien et que la viande y était bon marché. Toujours aucune nouvelle de la famille.

Jeudi matin 24 (9 h ½)

Je reçois ta carte d'hier et fais partir ma lettre espérant que tu la recevras tantôt. Je suis heureuse que tu aies enfin beau temps là-bas. Je continue à bien aller. Le temps me semble aussi se remettre aux beaux ici. Il fait moins lourd.

Le nettoyage de maison avance ; Henriette a terminé le salon et fait aujourd'hui la salle à manger.

Marcel est très sage et s'occupe à terminer ses albums de coloriage qu'il laissera ici. Il t'envoie un bon baiser. Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 24 mai 17

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ta lettre du 29 hier matin à 11 h ½. Contrairement à ce que je te disais, il n'y a ici qu'une distribution par jour, quoi que la poste aille deux fois par jour à Trois Torrents y prendre le courrier.

Je serais désireux de savoir comment le médecin de Genève envisage ton traitement ici, et s'il pense qu'il y aura besoin de nouvelles incisions. J'ignore ce que vaut le médecin d'ici. En tout cas à Monthey on pourrait trouver toute l'aide voulue. Mais cela nécessite une absence de presque toute la journée. Par sa situation, Morgins ne jouit pas beaucoup de soleil ce qui, surtout si la saison est pluvieuse, est un gros inconvénient. L'établissement de bains, tant vanté dans les guides, se réduit à une baraque en planche délabrée. Elle est utilisée comme séchoir, on n'y voit le linge y pendre à l'intérieur.

Deux tennis sont adjoints à l'hôtel. Ils sont bien installés, mais ne sont pas encore en service, la saison n'étant pas assez avancée. Ce n'est guère que fin juin que l'on pourra y jouer. Si tu penses tant soit peu pouvoir jouer ne fusses qu'un peu, achète toi une bonne raquette chez Och ou Delacroix riche, rue du Rhin entre la place des Eaux Vives et l'hôtel Metropolis ; c'est une maison qui en a aussi un grand choix. Elle se trouve à droite quand on va en ville. D'ailleurs elle fait de la réclame dans le Journal de Genève, où tu trouveras son adresse exacte. Pour chaussures, le mieux est, je crois, d'acheter des espadrilles. Au tennis Florissant les joueurs en avaient de semblables. Ce sont les joueurs ici qui manqueront, car les quelques intéressés qui jouaient bien sont partis. Je pense que l'on arrivera à faire pourtant une ou même deux équipes.

Tu as eu raison de vendre le pétrole, car quoique coûtant 50 centimes ici, le transport du nôtre nous l'aurait rendu encore plus cher. C'est probablement le moyen le plus économique de faire la cuisine, car le charbon qui coûte 14 fr les cent kilos à Monthey revient ici 17 à 18 fr.

Je n'ai rien de nouveau en fait de chalet. La seule chose qui m'arrête pour celui dont je t'ai envoyé le plan est l'exposition qui n'est pas idéale. J'ai été hier après-midi me promener avec le lieutenant suisse à Bellevue, c'est un point situé un peu au-dessus de 2000 m d'où l'on doit avoir une vue sur tout le Val d'Illyez et sur le lac de Genève jusqu'à Montreux. Malheureusement, nous sommes entrés dans le brouillard et n'avons pu rien distinguer. Ce sera pour une autre fois. La montée est assez fatigante, et ce qui est agaçant c'est qu'au moment où l'on se croit arrivé on aperçoit à deux reprises un vallon dans lequel il faut descendre pour remonter ensuite. Nous sommes revenus vers 7 h. La pluie commençait à tomber. Aujourd'hui, soleil à nouveau. Je vais faire un petit tour pour attendre le courrier de 11 h ½. Reçoit ainsi que Marcel, mais plus affectueux baisers.

Paul

Dis-moi les denrées qu'il y aurait à acheter pour ton arrivée, pour le dîner, etc.. La voiture arrivera à Morgins à 4 h ½ – 5 h. Elle met deux heures à monter des Trois Torrents.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse, Genève  
Vendredi 25 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 24. J'ai été tantôt chez le docteur Olivier ; il a trouvé l'abcès très diminué. Chose curieuse, il ne se vide chaque fois que le troisième jour du pansement. Je dois retourner encore pour un pansement mardi et je crois que ce sera le dernier. Je n'aurais qu'à faire la cure de soleil à Morgins. Le docteur dit que l'abcès est simple, ce qui ne demandera pas de nouvelles incisions.

Pour les approvisionnements, il faudra avoir pour notre arrivée du pétrole : bidons ou burettes. Nous apporterons l'alcool ainsi que les petites choses indispensables dont nous aurons quelques restes ici : allumettes, sel, poivre. Pour jeudi soir, nous aurons avec nous tout ce qu'il faudra pour le dîner (sauf le pain). Il faut 2 livres pour le jour de notre arrivée. Si on ne peut pas avoir sur place des œufs (1 douzaine) et du lait, il faudra en commander de façon que nous les ayons dès vendredi matin. Il faut : 3 litres de lait chaque jour, 2 livres de pain chaque jour. Je pense que tu pourras acheter pour notre arrivée du fromage du pays. Soit un fromage ou ½ livre de fromage. Quant aux légumes, on peut avoir pour dès notre arrivée :

- une botte de carottes ;
- une botte de navets ;
- quelques poireaux ;
- trois ou quatre paquets de côtes de bettes de quoi faire un plat ;
- trois ou quatre artichauts ;
- deux hg de pommes de terre s'il y en a. Mettre le tout aux frais.

On peut aussi avoir à l'avance 2 livres de bœuf pour pot-au-feu que nous n'utiliserons dès le vendredi. Pour le reste, je verrai sur place.

Peut-on acheter de la charcuterie à Morgins même ? La maison dans la dans laquelle nous entrerons a-t-elle besoin d'un nettoyage ? J'espère qu'on peut faire le plus gros avant notre arrivée ; cela avancerait bien l'ouvrage d'installation.

Vérifier s'il n'y a pas de bêtes : punaises ou autres. C'est, paraît-il, fréquent en montagne. Ici Henriette n'a plus qu'à faire la cuisine à fond et les dépendances. La moitié est donc déjà faite.

Hier, une jeune femme est venue visiter l'appartement. Elle est montée ensuite au troisième à droite visitée un autre.

J'ai eu une lettre de Suzanne Jeannin qui ne me dit presque rien. Les jumeaux sont, paraît-il, beaux bébés. Ils ont déjà été baptisés. Je suis la marraine du plus gros, Jacques, avec Mr Lucien Roi cousin de Louis ; et Suzanne Jeannin est marraine du plus petit, Paul, avec Philippe.

Les Jeannin ont perdu leur petit cousin Paul Naltet qui avait été très grièvement blessé à la guerre. Je pense que c'est en son souvenir qu'on aura appelé Paul le second jumeau.

Tous deux nous t'embrassons tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins 26 mai 1917

Samedi 10 h

Ma chère Thérèse,

Nous avons toujours beau temps. Hier après-midi et j'ai été me promener avec le commandant belge et le lieutenant Smith sur l'une des hauteurs de Morgins, du côté de la frontière. Nous avons même quelque peu franchi les bornes frontalières sur la montagne, car les soldats de garde ne se trouvent que sur la route. On avait de là une très jolie vue sur la vallée d'Abondance en France, avec les différents sommets : Cornettes de Bise, etc. On voyait le premier village frontalier français : Châtel, où, paraît-il, on peut aller s'approvisionner de beurre et d'œufs

Il y a aux environs de Morgins un assez grand nombre de jolies promenades. Le tout est que le beau temps se maintienne. La vie est ici très calme. J'ignore s'il viendra des étrangers cette année, mais c'est peu probable. Aussi se promène-t-on ici dans la tenue la plus simple. C'est un lieu où on peut user de vieilles affaires. Je tâche de trouver des joueurs de tennis. Il paraît que le Doctr Cattale et sa femme joueraient ; je vais faire mettre un avis pour en trouver d'autres parmi les internés. Je crois que ce sera l'occasion pour toi de te remettre un peu au tennis. Achète-toi une raquette de marque anglaise, ce sont les meilleures.

Le Doctr Cattane a 3 enfants dans les âges de Marcel 3,5 et 7 ans, je crois, qui seront de bons compagnons de jeu, une petite fille et deux garçons. Le commandant belge est ici avec sa femme, personne fort aimable et qui passe ses journées en promenade avec son mari. Elle est infatigable. Nous avons ici depuis deux jours la visite de la femme d'un capitaine tué à Verdun Me Français, venue voir des amis à Montreux, et qui a poussé jusqu'à Morgins.

2 hs.

J'ai reçu ta lettre hier. Je n'ai toujours pas loué. Je ne suis pas encore fixé. J'attends une réponse au sujet d'un appartement à louer dans un chalet d'un docteur de Monthey. J'ignore la disposition intérieure des pièces. Ce chalet est dans la forêt, mais n'est pas humide, dit-on. Il est un peu à l'écart des autres habitations et à sa façade exposée à l'Est. Quel confort offre-t-il à l'intérieur, je l'ignore. Je pars en promenade avec le commandant belge de Fessen, le sous-lieutenant français Ausseuil et Me Français.

Reçois mes plus affectueux baisers. Embrasse bien Marcel.

Paul

N'oublie pas de rendre ton permis de séjour avant de partir et probablement ta carte de sucre.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Samedi 26 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta carte du 25 ce matin. Je continue à très bien aller et nos préparatifs de départ s'avancent. Tantôt, Marcel est chez Berthe Archinard ; je n'ai pas eu à m'occuper de lui, et j'ai pu tranquillement faire toute la couture que j'avais à faire. Tout à l'heure, je sortirai pour aller rechercher ma montre. Pour la tienne, je n'ai rien eu à payer. J'espère que l'on pourra bientôt arranger les tennis de Morgins. J'irai lundi chercher une raquette et le presse-raquette à deux, et des espadrilles.

Cette dernière carte que tu m'as envoyée de Morgins représente nombre de chalets. Le quartier semble assez habité.

Si le temps continu à être beau, tu auras déjà pu faire avant notre arrivée beaucoup de promenades. Marcel s'inquiète beaucoup de savoir si il y aura un établi dans la maison où nous serons. Il ne m'a pas dit pourquoi, mais je le soupçonne de projeter quelques constructions où il pourrait planter des clous. Je lui ai acheté un jersey ; il en est ravi ! Il sera ainsi bien à l'aise avec ses bras tout nus.

Je te quitte pour mettre ce mot à la poste et je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

P. S. Tu me diras s'il faut remettre quelque chose à la concierge en partant ?

1916-1918

*Lettre de Louis Jeannin-Naltet à son beau-frère Paul*

Chalons-sur-Saône  
34, quai Michelet  
Dimanche 27 mai

Mon cher Paul,

Je viens de traverser quelques jours d'inquiétude, heureusement dissipée actuellement. J'étais venu faire la connaissance des deux jumeaux et j'étais reparti laissant tout le monde en bonne santé.

Or, lundi dernier, Laure fut prise d'une fièvre assez violente, 39° le matin 40° le soir, qui fut attribuée à de l'embarras gastrique ; cette fièvre se prolongea malgré les mesures prises pour nettoyer l'intestin, et le docteur craignant un moment donné que l'infection ne s'étendit à tout l'organisme, aussi prit-il toutes les mesures nécessaires : piqûre d'un sérum spécial employé en pareil cas et formation artificielle d'un abcès destiné à localiser l'infection. Les effets de ces médications préventives ne se faisant pas immédiatement sentir, on eut recours à un spécialiste de Lyon qui vint vendredi à 11 heures.

En même temps, on me télégraphiait d'arriver. En passant par Paris vendredi 25 à 20 heures, je vis Hélène, Cécile Fay, Louise Guibert, qui toutes connaissaient infiniment mieux que moi les mesures à prendre en pareil cas. Elles me dirent qu'il était indispensable que j'emmène avec moi un spécialiste et, en effet, malgré le peu de temps dont je disposais j'ai pu partir avec le docteur Potocki ; mais je dois au dévouement plus que cordial de ces trois personnes et j'avoue que j'ai été profondément touché de l'admirable sentiment familial qu'elles ont témoigné à Laure et à moi. À l'arrivée du Docteur Potocki, la médication avait commencé son effet et la fièvre tendait à diminuer.

Aujourd'hui, la tendance est encore là même, l'abcès artificiel est en parfait état ; les organes autres que l'intestin (poumons, reins, matrice) ne sont pas atteints.

Donc il n'y a pas de complications à craindre ; il n'y a qu'à attendre la fin de l'inflammation intestinale qui est en bonne voie.

La consultation du Docteur Potocki m'a complètement rassuré, je vais pouvoir repartir sans aucune inquiétude, très reconnaissant à Hélène et à nos cousines de m'avoir si puissamment et si affectueusement aidé.

Comme je ne pourrai correspondre avec tout le monde, ce sera Hélène qui sera tenue au courant journallement de la situation, qui d'ailleurs n'est plus inquiétante, jusqu'à mon retour que je crois prochain, mais que je ne puis fixer, car il s'agit simplement pour mon dossier de ne pas séjourner trop longtemps dans des bureaux. Or il peut s'y éterniser.

Amitiés à Thérèse. Bien fraternellement.

L. Jeannin-Naltet

Ton histoire, expédiée par toi, vient d'arriver, dans un état lamentable.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 27 mai 1917

Ma chère Thérèse,

J'ai eu aujourd'hui dimanche matin ta lettre de samedi. Si je trouve un logement, je me procurerai tout ce dont tu me parles. Il est très facile de se procurer des pommes de terre ici. Nous en mangeons matin et soir. C'est qu'il y a eu défense d'exportation des pommes de terre dans le Valais et les paysans qui les conservaient et ne voulaient pas en vendre cet hiver s'en débarrassent. Leur prix est je crois de 30 fr les 100 kg.

Je pense que tu as assez d'argent. Le billet de seconde à trois torrents coûte 13 fr et si Marcel paye  $\frac{1}{2}$  place tu en auras pour 29 fr. Quant aux bagages cela revient à 0,10 fr par kilo. Tu auras sans doute 125 kg sois 12 fr. Les chalets indiqués sur la carte postale que je t'ai envoyée ont l'air de quelque chose. Ce ne sont en réalité que des habitations de paysans.

J'ai été me promener cet après-midi dans les environs mais pas fort loin, avec le commandant belge, sa femme, le lieutenant Kaufmann, Ausseuil et Me Français. Si demain il fait beau peut-être irons-nous tous déjeuner sur les hauteurs nous partirions à 10 h.

J'ai fait mettre des soldats pour arranger le tennis. Ils ont commencé aujourd'hui. Les environs sont toujours assez humides. Il nous faut attendre une quinzaine de jours pour voir tous les chemins praticables. On aura alors de jolies promenades. Mais il faut du beau temps, sans quoi la vie ici ne serait guère drôle.

Une voiture te prendra jeudi à 2 h 50 à la gare des Trois Torrents. Il est prudent que tu prennes tes affaires indispensables pour la nuit dans une valise, car je ne sais si cette voiture pourra prendre tous tes bagages ce jour-là. La route en voiture est longue et il ne fait pas très chaud, quand on reste ainsi immobile. Il faut avoir de quoi pouvoir se couvrir. Il y a en effet toujours de l'air ici. On a chaud à marcher, et surtout à grimper. Mais quand on s'arrête on supporte facilement un manteau.

Pour la concierge, il me semble qu'elle ne nous a rendu aucun service, et qu'il n'y a pas lieu de lui donner de pourboire.

Je t'embrasse ainsi que Marcel de tendres baisers.

Paul

Lundi 28, 9 h

je viens de louer le petit appartement dont je t'ai donné le plan. Je me suis engagé pour un mois. Si donc nous ne nous plaisons pas, nous tâcherons de trouver ailleurs. L'inconvénient est que nous serons plusieurs par étage avec par exemple WC communs.

Il pleut ce matin.

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, dimanche 27 mai 1917

Mon cher Paul,

Louise me dit que tu m'as demandé dans une de tes lettres de t'envoyer ta vieille vareuse et ta culotte. Je viens de relire les dernières lettres que j'ai reçues de toi : 24 mars, 20 avril, 1er mai, 12 mai ; il n'y est question ni de vareuse ni de culotte. Peut-être une de tes lettres aura-t-elle été égarée ou retenue. Enfin je vais t'envoyer mardi – demain c'est fête – les vêtements demandés.

Popaul qui avait échappé à la contagion de la coqueluche a rapporté de son lycée la rougeole. Il est alité depuis hier, il avait hier 40°.

C'est une nouvelle complication, nouvelle fatigue pour la pauvre Louise. Les deux convalescents de coqueluche n'échapperont peut-être pas à cette nouvelle maladie que leur frère a rapportée du lycée où elle a une nombreuse clientèle.

Chez Madeleine, les petits malades sont en bonne voie de guérison. La petite Marguerite se lève, mais n'est pas encore sortie, non plus que petit Claude.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre intéressante de Georges. Je vois avec plaisir que nous rendons aux Boches de la monnaie de leur pièce dans la manière sauvage de conduire la guerre.

« Ils (les Boches) se trouvaient dans le tunnel du mont Canillet à trente mètres sous terre. L'habitation était assez agréable, à l'abri des plus gros calibres. Elle était éclairée à l'électricité et pouvait contenir près d'un régiment. C'est de là que partaient toutes les contre-attaques qui, déclenchées après le passage de nos troupes, les prenaient de dos, les mitraillant par-derrière. Le morceau était particulièrement dur à avaler. Aussi aux beaux jours ou plutôt aux belles nuits, vers 23 heures, on leur envoya un joli petit lot d'obus spéciaux autrement dit toxiques devant l'entrée de ce fameux tunnel et dans les environs ; une vingtaine de mille. Ce petit marmitage dura 3 heures et le lendemain vers midi on liquida le fonds de nos soutes. Il faut croire que la nuit leur avait porté conseil à ces pauvres Boches, car une vingtaine se précipitèrent les bras levés criant : gaz ! gaz ! tellement affolés qu'on ne put rien en tirer. L'attaque déclenchée quelques heures après nous mit en possession de ce tunnel. Plus d'un bataillon y avait été asphyxié. Pour ne pas être gênés par les survivants on fit immédiatement sauter des issues. » Et Georges ajoute ironiquement féroce : « Il paraît qu'ils avaient là des vivres pour 10 jours. Ils feront bien de se dépêcher s'ils veulent en profiter. »

Bonnes nouvelles de tes autres frères. Je vais profiter de ce beau temps pour aller passer quelques jours à Champagne, bien que je répugne de plus en plus à m'écarter de ma rue Bonaparte.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, cher enfant, ainsi que ma chère Thérèse et votre farceur de petit Marcel.

Votre affectionné, Paul Wallon

Je viens de regarder dans le carton contenant tes vêtements, il y a : 1 vieille culotte, 2 tuniques de sous-lieutenant l'une avec le galon simple comme on le porte maintenant, l'autre avec le galon plus compliqué d'autrefois et des ornements de passementeries soutachés dans le dos ; laquelle faut-il t'envoyer ?

Le 24 mars tu m'accuses réception de ton uniforme et du képi. Dans les trois autres lettres, il n'est plus question de rien à ce sujet.



1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse, Genève  
Dimanche 27 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai eu ce matin ta lettre d'hier, et je vois avec plaisir que tu as beau temps, ce qui te permet quelques promenades.

Ici, il fait toujours lourd et très orageux, sans orage, mais le ciel reste sombre. Nous sommes sortis tantôt pour aller voir le relief du Mont-Blanc. Mais on ne voit pas dessus Morgins qui se trouve en dehors. Nous nous sommes promenés ensuite sur la jetée. Il y avait beaucoup de bateaux bondés de monde qui partaient vers le lac. J'espère que tu as profité de ton temps libre pour écrire à toute la famille. Il y a vraiment longtemps qu'on nous laisse sans nouvelles.

Demain, j'aurai beaucoup de choses à faire et une séance de dentiste. Hier, j'ai profité d'un moment pour aller dire au revoir à Mme Porte. Elle m'a donné l'adresse de la Société Suisse d'Alimentation, 3 rue des Eaux Vives, comme maison d'où on pourrait se faire envoyer des commandes d'épicerie.

Il est arrivé pour toi une lettre de la Belle Jardinière contenant ta facture acquittée.  
Je t'embrasse tendrement et Marcel t'envoie de bons baisers, mon cher Paul.

Thérèse

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse, Genève  
Lundi 28 mai 1917

Mon cher Paul,

Je n'ai rien reçu de toi ce matin. Tantôt, j'ai eu une séance de dentiste, et en rentrant, Henriette me dit que Mme Verneuil est venue pendant mon absence et qu'elle m'avait laissé un mot pour me donner des nouvelles de Laure qui était très malade et l'est peut-être encore ? Je suis bien tourmentée comme tu peux le comprendre. Louis Jeannin aurait été appelé par dépêche à Rouen vendredi pour revenir à Chalon où Laure avait une fièvre puerpérale. Mme Verneuil a dit de vive voix à Henriette que Louis avait quitté Chalon lundi dernier après une permission et que Laure allait très bien à ce moment-là. Ces sortes de fièvre prennent en effet, je crois, brusquement. Mais je crois qu'il faut les couper court aussi. Les lettres mettent beaucoup de temps pour venir de Chalon (10 jours), et je n'en recevrai probablement pas avant la fin de la semaine ; et pendant ce temps, je reste dans l'inquiétude.

Je t'envoie une lettre de Louise arrivée ce matin. La petite Suzanne a toujours de la fièvre ; cela est bien long. Louise nous laisse l'espoir de venir cet été auprès de nous à la montagne. S'il se décide à venir tous, ce serait en effet le mieux et cela formerait une bonne réunion de famille.

J'ai été tantôt acheter une raquette. Tu me fais faire des folies ! J'ai acheté une superbe raquette ; je n'aurais pas le droit de jouer mal avec.

Je t'embrasse bien mon cher Paul, Marcel aussi ; il t'envoie une carte.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Mme L. Verneuil à Thérèse*

Mardi soir (29 mai 1917)

Chère madame,

Je suis heureuse de vous dire que Madame Jeannin va mieux. J'ai reçu ce matin une lettre de mon mari datée de samedi me disant qu'une dépêche était arrivée après le départ pour Chalon de Monsieur Jeannin disant que l'état de la malade s'améliorait. Il faut espérer maintenant que le rétablissement se fera promptement afin que toute la famille puisse se réjouir de la venue des jumeaux et du retour du papa.

Encore tous mes regrets de ne pas vous avoir vu, chère Madame, et tous mes meilleurs souvenirs.

L. Verneuil

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 29 mai 1917

Ma chère Thérèse,

Je reçois ta lettre qui m'apprend que Laure est assez malade. J'espère que Louis trouvera un moyen de nous faire parvenir des nouvelles, et qu'il aura pu trouver un médecin de confiance, car ces sortes de maladies sont toujours graves. Je pense que tu comptes toujours venir jeudi ici, mais si tu avais tant soit peu le désir d'aller voir Laure n'hésite pas à le faire, je pourrais certainement m'arranger pour aller chercher Marcel soit sur la route de Genève à Trois Torrents, à Montreux, Lausanne, soit même à Genève. D'après la lettre de Louise, il est peu probable qu'elle vienne ici. D'ailleurs, c'est un voyage si long de Paris que je ne la pousserai pas trop. Ici il pleut toujours, avec quelques moments de répit, mais alors on est dans le brouillard. Le mois de juin est souvent mauvais, paraît-il. Certaines années la neige y fait quelquefois son apparition.

Les légumes ici sont introuvables. Il faut les faire venir de Monthey. Mais je pense que le boucher pourra m'en procurer en apportant sa viande vendredi. Le lait aussi est difficile à avoir. Les vaches ne sont pas encore toutes remontées et les paysans vous en fourniraient plus volontiers 50 l que 3 l. Tout cela s'arrangera. Le tout est de prendre ses habitudes et d'apprendre à frapper aux bonnes portes.

Je viens de faire acheter du bois. J'ai demandé à mon propriétaire de mettre un poêle dans la salle à manger. Il me l'a promis. Mais le fera-t-il ? Les gens d'ici ont l'air de drôles de gens. Il n'inspire nulle confiance. Il n'a pas encore commencé à aménager les chambres. Il serait temps pourtant. Il faut s'attendre à n'avoir que juste le nécessaire si toutefois on l'a. Je crois qu'il manquera pas mal de choses, mais on a l'impression de ne rien pouvoir y changer. On a des brutes devant soi.

J'ai écrit il y a 5 jours à papa, et hier j'ai mis un mot à Louise. Les nouvelles de papa ne sont vraiment pas très gaies. Je me demande s'il est vraiment désirable qu'il vienne ici. On est un peu loin de tout et de tous à Morgins, et si le climat est pluvieux, le séjour n'y serait guère agréable pour papa. Par contre avec du soleil, comme l'on est tout de suite dans la forêt et que l'on peut sans trop remuer jouir de la nature, ce ne pourrait manquer d'être d'un bon effet sur papa.

Au revoir je t'embrasse tendrement ainsi que Marcel.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

1, rue de Villereuse, Genève  
Mardi 29 mai 1917

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 27 et ta carte du 28 pour Marcel. J'ai eu ce matin une lettre de Louis, mais elle est ancienne et écrite de Rouen et datée du mardi 22 mai. À ce moment-là, Laure allait bien ; d'ailleurs, l'accouchement s'était, paraît-il, passé normalement. Je reste donc sur les nouvelles apportées hier par Mme Verneuil et qui sont bien tourmentantes. Cette dépêche qu'on aurait envoyée à Rouen à Louis, vendredi dernier, lui demandant de revenir à Chalon par ce que Laure avait de la fièvre puerpérale me laisse dans l'inquiétude. Le docteur Olivier que j'interrogeais à ce sujet tantôt me disait qu'il y avait différents degrés dans cette fièvre ; il m'a dit aussi qu'un accouchement de jumeaux, et venus à terme (c'est-à-dire gros bébés) rendait presque toujours très malade la mère. Je ne sais toujours pas la date de la naissance des jumeaux. Ce doit être le samedi 12 ou le dimanche 13. La dépêche nous annonçant l'événement aura donc mis 4 à 5 jours à nous parvenir.

Mon abcès continue à bien se comporter. Et je n'aurai plus qu'une séance chez le dentiste demain matin à 9 heures.

Je crois que l'appartement ici va se louer dès notre départ, car la jeune femme ou jeune fille qui était venue visiter l'autre jour est revenue tantôt avec un vieux monsieur. Mme Giliberty est venue hier me dire qu'elle viendrait demain après-midi pour l'inventaire. Elle paraissait effondrée et m'a raconté que ses fils étaient sur le Corso. La famille est donc italienne.

Je viens de recevoir la visite de Mme Archinard. À jeudi mon cher Paul nous t'envoyons tous les deux nos meilleurs baisers.

Thérèse

Je viens de faire envoyer à ton nom un colis d'épicerie il arrivera dès demain matin. Il contient des haricots, pois, nouilles, riz, et 2 conserves. Ci-joint la lettre de Louis. La pluie tombe toujours ici abondante.

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris 30 mai 1917

Mon cher Paul,

Toutes tes lettres me donnent le vif regret de ne pouvoir en toute liberté nous envoler vers la Suisse, aller te revoir après ces trois années d'absence et passer auprès de vous trois ces bonnes semaines auxquelles tu nous convies avec tant d'affection. Point n'est besoin de nous faire toutes ces descriptions enchanteuses, la cause serait gagnée si comme je te l'ai dit le médecin ne nous envoyait à la mer. Peut-être est-ce une idée à lui, mais Suzanne a été si malade, si profondément atteinte que je lui veux le maximum de réconfortant, on nous dit que c'est à la mer que nous le trouverons. Va pour la mer ! Nous avons pu en effet y organiser notre séjour ; du moins je le pense, car nos provisions de combustible n'existent encore qu'en espérance. De charbon il ne faut pas y compter, mais avec quelques caisses de bidons de pétrole et moyennant l'acquisition d'un ou deux réchauds, nous pourrions vivre là-bas. Ce n'est évidemment pas le confort, mais nous n'en demandons pas tant. Dès que j'aurai mes bidons en cave, et que mes petits malades me le permettront, nous partirons aux Petites Dalles. Mais, n'est-ce pas toi qui viendras nous y retrouver ? Il me semble que les gouvernements français et allemands prennent en ce moment des mesures extrêmement intéressantes pour toi. De toute manière, peut-être préférerez-vous achever votre cure d'air à Morgins. Je crois bien que papa se décidera assez facilement à aller vous y retrouver. Je le souhaiterais de tout cœur, car l'air de la mer ne lui vaut rien et je serais profondément désolée que pour m'accompagner il s'expose à quelques accidents. D'ailleurs le séjour que j'y ferai y sera très long et certainement il ne s'y résignerait pas pour sa part. Je vois au contraire qu'il a conservé un excellent souvenir de son voyage à Genève. Il faudrait seulement qu'il fasse le voyage en plusieurs étapes de 7 à 8 h, sa santé l'obligeant à des soins, comme tu le sais ; il me semble que la combinaison serait facile à trouver. Il emmènerait sa bonne naturellement, et il faudra peu de choses pour le décider, je crois.

Suzanne va de mieux en mieux, elle se lève maintenant plusieurs heures par jour ; après 50 jours de lit, cela lui semble bon ! Et à nous ! Mais voilà Paul qui nous a rapporté la rougeole. Il aurait vraiment pu se contenter de la coqueluche qui régnait autour de lui. Nous voilà donc à la merci d'une nouvelle série noire. Nous ne serons fixés que d'ici une douzaine de jours. Je serais bien ennuyée de voir Suzanne retomber malade. Enfin nous n'y pouvons rien, il n'y a qu'à attendre. Paul a eu beaucoup de fièvre pendant 3 jours, mais elle tombe peu à peu et il n'y a pas d'apparence de complications. Encore quelques jours de lit et notre bonhomme sera tiré d'affaire.

Nous avons reçu des nouvelles de Georges hier. L'action est très vive de son côté. Il nous dit que sa batterie doit tenir le record pour le nombre d'obus envoyés à l'ennemi ces jours derniers. Il ne prévoit pas de permission prochaine, car de son côté elles sont suspendues naturellement et lorsqu'on les ramènera à l'arrière, beaucoup d'autres devront passer avant lui. Émile est moins exposé.

Papa est parti ce matin pour Champagne. Il y restera sans doute jusqu'à lundi. Il est plutôt mieux en ce moment quoique ses yeux lui causent toujours de grandes inquiétudes. Chez Madeleine les santés se rétablissent peu à peu. Je ne sais quelles sont ses intentions pour cet été. Il est assez probable qu'après la naissance de son enfant (en juillet) elle ira passer les vacances à Presles. Ce sont des suppositions, car elle ne nous a parlé de rien.

J'ai appris par L. Guibert que Mme Jeannin avait été très malade et vous avez donné de l'inquiétude. Je pense que Thérèse n'a plus de souci de ce côté.

Embrasse-la bien pour moi, mon cher Paul, ainsi que ton gentil Marcel et garde pour toi une partie de nos bien tendres baisers.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Carte de Marcel à son père Paul*

Le 30 mai 1917  
Genève

Mon cher papa,

Je t'envoie une carte, tu vois un tram, au revoir.

Marcel

*Lettre de Paul Demangeon à Marcel*

2 juin 1917, samedi, Paris

Mon cher Marcel,

Tu dois être étonné que je t'écrive au crayon et si mal, mais je suis au lit, c'est moi qui suis malade maintenant, j'ai la rougeole, je crois que je me lèverai demain, j'attends la visite du médecin. Je serais bien content d'aller en Suisse de jouer avec ta pâte et avec la vache, mais malheureusement maman a réussi à trouver du pétrole pour faire la cuisine aux Petites Dalles, et je crois que je n'y viendrais pas. J'aurais bien voulu aller en Suisse pour que tu m'apprennes à jouer aux cartes.

Ton vieux cousin, Paul Demangeon

Embrasse tante Thérèse et l'oncle Paul le pour moi.

*Lettre de René Weiller à son beau-frère Paul*

8 juin 1917

Dès le reçu de ta lettre, mon cher Paul, j'ai fait des démarches auprès du service compétent. Les accords passés jusqu'à présent ne te concernent pas ; il n'est question que d'échanger les sous-officiers et soldats ; quant aux officiers, ceux qui ont dix-huit mois de captivité ou plus doivent être internés en Suisse. Il n'y aura donc plus bientôt en Suisse que des officiers d'internés. Il se peut cependant qu'un nouvel échange ait lieu ultérieurement et que tu puisses être compris dans une catégorie d'officiers valides échangés, mais c'est très problématique. En tout cas, ton nom et ton adresse ont été pris et s'il y a moyen de faire quelque chose, on m'a promis de m'en aviser.

Les nouvelles de Chalon sont bonnes, la maladie de Laure semble être sur le point de se terminer, mais avant que le docteur Polocki n'ait été à Chalon, nous étions fort inquiets.

Toute ma petite bande va très bien ; ils ont à Chaville une balançoire et c'était le comble de leurs vœux.

Notre adresse est : le Haras. Chaville (Seine-et-Oise).

Affectueuses pensées ainsi qu'à Thérèse. Bons baisers à Marcel.

Ton frère, René Weiller

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris 24 juin 1917

Mon cher Paul,

Albert n'a pas répondu tout de suite à ta lettre ; il attendait de pouvoir te donner quelque avis satisfaisant. Après avoir réfléchi et un peu tâtonné de droite et de gauche il a écrit à son ami Herriot pour lui exposer ton cas et lui demander d'agir si possible. Il en a reçu ce matin le mot suivant : « J'ai reçu ta lettre, j'écris sans tarder à Mr Ador avec qui je suis lié. » J'espère vivement que tout cela aura un résultat favorable ; comme tu le dis, tu es certainement l'un des plus anciens prisonniers, sinon le plus ancien, et à ce titre tu mérites bien de voir finir ton long exil. Je pense d'autre part qu'on ne peut trouver mieux que de te recommander à Mr Ador.

Nous nous préparons à partir aux Petites Dalles. Il semble que nous en avons fini avec toutes nos maladies, les enfants sortent maintenant. Suzanne et Albert n'ont pas évité la rougeole, mais elle a été normale et sans complications. J'espère qu'une bonne saison au bord de la mer balayera tout reste de fatigue. Je crois que de toute manière je n'aurais pu te les envoyer en Suisse ni y aller moi-même, car j'entends dire que la frontière n'est plus ouverte qu'aux parents, femme ou enfants des prisonniers de guerre. Il n'y a donc pas de regrets à avoir pour nous. Je partirai sans doute le 1er juillet. Papa ne me rejoindra qu'un peu plus tard et j'aime mieux cela pour lui éviter toute espèce de fatigue d'installation à laquelle il voudrait coopérer malgré tout.

Nous avons de bonnes nouvelles d'Émile et de Georges. Georges après avoir été très exposé pendant plusieurs semaines se trouve au repos du côté de Verdun. Il a pu rencontrer Charles qui est à Souilly. Il ne compte pas avoir sa permission avant le mois de septembre, ce qui nous surprend fort, car la dernière est du début de février. Mais elles ont été supprimées pendant les quelques semaines de forte activité de son régiment, et maintenant chacun reprend son tour. Émile semble plus prêt de se mettre en route. C'est aux Dalles qu'ils viendront tous deux.

Papa ne va pas mal en ce moment. Il a toujours des hauts et des bas qui tiennent au moins autant à son moral qu'à son état physique. Il est plutôt vaillant ces jours-ci. J'ai su par ta lettre à papa que vous aviez de la pluie en ce moment. Heureusement, en montagne cela sèche vite, et l'on ne souffre pas de l'humidité. Nous venons d'avoir de très fortes chaleurs, 38° à l'ombre, et je t'assure qu'il ne faisait pas bon dans notre appartement exposé au grand soleil. Voici des journées plus fraîches après quelques bonnes pluies d'orage.

Je pense que Thérèse en a fini maintenant avec ses séances de dentiste et qu'elle est venue te rejoindre depuis longtemps. Si octobre pouvait vous ramener parmi nous, ce serait une bien grande joie pour tout le monde.

Nous vous embrassons tous trois bien tendrement.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à Paul*

25 juin 1917

Mon cher Paul,

Dès que j'ai reçu ta lettre, j'ai écrit à mon ami Herriot, maire de Lyon. Voici sa réponse : « J'écris sans retard à M. Ador avec qui je suis lié. » Je lui avais exposé ta situation et nos désirs. J'espère que je recevrai une réponse qui avancera les choses et peut-être résoudra la question. Je me préoccupe d'ailleurs de chercher des renseignements d'autre source.

Dans une huitaine de jours, j'espère que Louise et les enfants seront installés aux Petites Dalles. Nous avons pu nous assurer une provision de charbon et de pétrole qui permettra de faire bouillir la marmite. Les enfants sont rétablis. Ils sont déjà sortis plusieurs fois et hier dimanche nous avons déjeuné chez bon-papa. Nous voyons souvent Henri depuis que sa nouvelle situation dans un train sanitaire lui laisse un peu plus de liberté. Aux dernières nouvelles, Émile et Georges allaient bien ; ils ne doivent pas tarder à venir en permission. J'espère pouvoir passer quinze jours aux Dalles, ce dont j'ai bien besoin pour me retaper.

Marcel et toujours pour ses cousins le héros de mainte conversation. On a bien hâte de le revoir. Ah ! On fera de bonnes parties ! Si notre bonne étoile nous réunissait bientôt tous aux Petites Dalles, la liberté t'étant rendue !!?

Bons baisers de tous à tous.

A. Demangeon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 29 juin 1917

Mon cher Paul,

Nos vœux arriveront avec un bien gros retard, mais en ce moment même où Thérèse et Marcel te souhaitent une bonne fête, nous sommes de cœur avec vous trois. Notre vœu le plus cher c'est que tu nous reviennes le plus tôt possible. Tu as sans doute reçu nos lettres te transmettant la réponse d'Herriot. Depuis un grand changement s'est fait dans la situation d'Ador. Faut-il s'en louer ou non au sujet de notre affaire, je ne sais trop. Si tu vois quelques démarches à faire, dis-le-nous. Je ne crois pas que l'entourage d'Albert au ministère fournisse grand élément pour la recommandation nécessaire.

Mon départ est fixé aux 4 juillet. Je pars seule avec les enfants. Papa me rejoindra qu'un peu plus tard ; nous pensons voir arriver bientôt Émile et Georges qui feront en sorte de prendre leur permission à la même époque. Ce sera tout au moins un semblant de réunion de famille dans cette maison qui nous a vus si nombreux et si joyeux ! C'est le cœur serré que j'y retourne maintenant et la joie des enfants à l'idée du départ, qui me rappelle tant la nôtre à tous autrefois, me causent plus de mélancolie encore.

Les santés semblent tout à fait remises maintenant ; avec l'élasticité de tempérament qu'ont tous les enfants, ils ont repris toutes leurs habitudes et il me faut presque un effort pour veiller aux précautions nécessaires. Ce que je voudrais c'est qu'Albert pût se reposer au moins deux bonnes semaines ; il en a si grand besoin ! Mais pour l'instant ce sont les bachots, licences, diplômes, etc., et il n'y a pas à songer à demander un congé.

Papa ne va pas trop mal en ce moment. Il partira pour Champagne au début de la semaine prochaine, il veut faire quelques confitures avec les fruits du jardin. Ensuite, il viendra me rejoindre aux Dalles. Souhaitons que la saison soit belle.

J'espère que vous pouvez faire de bonnes excursions dans les environs de Morgins ; petit Marcel va devenir un alpiniste distingué. Mais j'y songe, il n'est pas encore en vacances ; et il travaille avec des soldats ! Quels riches souvenirs il rapportera de toutes ses premières années ! Tu excuseras Albert s'il ne joint pas un petit mot à ma lettre. Il est pris matin et soir et d'ailleurs tu sais que si la main n'y est pas, le cœur y est.

Nous t'embrassons tous bien fort ainsi que Thérèse et Marcel.

La sœur qui t'aime, Louise

*Lettre de Pierre Tommy-Martin à son beau-frère Paul*

Laghouat, vendredi 29 juin 1917

Mon cher Paul,

Marie-Pierre a quitté Laghouat le 15 juin avec moi. Nous sommes arrivés le 16 au soir à Alger. Elle s'est embarquée le 21, et est arrivée le 23 à Marseille et le 25 à Clermont-Ferrand. Elle y a retrouvé son frère en permission.

Je joins à cette lettre une missive que je vous prie de signer et d'adresser à Laeuffer. Le mieux me paraît de le charger de régler cette question qui aurait déjà dû l'être.

Je suis rentré ici le mardi 26. Chaleur torride. Je couche dehors et ne puis fermer l'œil avant 1 ou 2 heures.

J'ai reçu une bonne photographie de notre neveu Jacques.

Je suis débordé de travail et dans mon bureau le thermomètre marque 29°. Ce n'est pas moi qui ferai naître des affaires. Je me contente de régler les anciennes au mieux.

La santé de Laure n'est pas sans m'inquiéter. J'espère que Thérèse et Marcel se portent bien. Vous devez voir de la fraîcheur dans vos montagnes du Valais.

Mille affectueux souvenirs.

Pierre



1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mercredi 4 juillet 1917

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Madeleine est heureusement accouchée cette nuit d'un garçon dont je ne puis encore vous dire le nom, Madeleine prétendant l'ignorer. Charles arrivera sans doute demain et le mystère sera éclairci. Enfin, tout s'est bien passé, plus tôt qu'on ne l'attendait. Le bonhomme est très gentil pour son âge et ne déparera certes pas à la collection.

Louise est partie ce matin pour les Dalles. Je comptais aller après demain passer quelques jours à Champagne avant d'aller rejoindre Louise, mais, pour profiter de la présence de Charles, j'ajourne de quelques jours mon voyage. J'espère me trouver aux Dalles avec Émile et Georges qui vont faire coïncider leur permission.

Mille tendresses mon cher Paul et ma chère Thérèse, embrassez pour moi votre joli petit Marcel.

Paul Wallon

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mardi 17 juillet 1917

Mon cher Paul,

Je ne t'ai pas écrit depuis bien longtemps, mais l'état de mes yeux et aussi, je l'avoue, mon état moral me font presque renoncer à la correspondance.

J'ai bien reçu la copie de ton contrat de mariage et t'en remercie. Dois-je te le renvoyer ou le garder dans mes papiers pour te le rendre quand nous nous reverrons ? Je t'envoie ci-inclus un reçu de l'agence A du Crédit Lyonnais où j'ai déposé à ton compte 500 fr pour le chapitre spécial succession de ta maman. Je pensais donner à chacun de vous 1000 fr au terme de juin et juillet, 500 fr au terme d'avril et d'octobre, mais ce trimestre, un peu gêné d'argent, je n'ai donné que 500 fr.

Émile et Georges me quittent ce soir après une permission de 8 jours. Ils ont pu cette fois faire coïncider leur permission. Sur ces 8 jours ils sont allés en passer deux avec Louise aux Petites Dalles.

Je ne sais encore quand je partirai aux Petites Dalles ou même si j'irai. La pluie d'aujourd'hui et la fraîcheur des matins et des soirs me font un peu peur. Je dois voir aujourd'hui mon médecin qui décidera.

Le petit François va très bien, il ne déparera pas à la collection.

Mille tendresses mon cher Paul pour toi, pour Thérèse et petit Marcel.

Ton père, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Paul à son fils Paul*

Paris, mardi 31 juillet 1917

Mon cher Paul,

Par sa suite de rentrées d'argent, je puis te faire ainsi qu'à tes frères et sœur le complément des 1000 fr que je devais donner à chacun de vous au terme de juillet. Je viens de déposer la somme de 500 fr à ton compte à l'agence A du Crédit Lyonnais.

J'ai de bonnes nouvelles de tes frères. Louise est maintenant installée aux Petites Dalles avec ses enfants et a le plaisir de posséder son mari en permission encore pour quelques jours. Je suis encore à Paris, attendant impatiemment pour partir aux Dalles qu'il plaise au commissaire de police de donner à mon domestique son sauf-conduit. Elle est de nationalité suisse et j'aurais dû m'y prendre plus tôt pour avoir ce sauf-conduit qui nécessite une enquête d'une quinzaine de jours. Et je me morfonds à Paris n'osant pas partir seul, ce ne serait plus prudent à mon âge et avec mes infirmités. Je perds ainsi les plus belles journées et comme l'air de la mer ne met pas précisément recommandé par la faculté, je me verrai obligé de réduire mon séjour. Aux premières brumes il me faudra revenir.

Madeleine, complètement remise, pensait partir hier à Presles avec sa jolie petite nichée. Mais la pauvre Madame Deleau est alitée depuis plusieurs jours, prise d'une crise d'urémie qui, sans donner d'inquiétude, est un tourment pour Madeleine. Le départ pour Presles est donc remis à une époque que l'on ne peut fixer.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul, ainsi que vous ma chère Thérèse et votre gentil Marcel.

Paul Wallon

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à Paul*

Petites Dalles, 7 août 1917

Mon cher Paul,

J'ai bien reçu tes deux lettres, mais je n'ai pas pu m'occuper sérieusement de ton affaire puisque je suis absent de Paris depuis deux semaines. J'y serai rentré le 15. Je tâcherai alors de me renseigner. J'avais d'ailleurs déjà interrogé deux personnes, l'une qui est mon collègue à la Sorbonne et dont le fils est aussi interné en Suisse ; toutes deux m'avaient affirmé que tout échange était impossible jusqu'à présent. Dans ma lettre à Herriot, j'avais pris bien soin de préciser qu'il s'agissait d'un échange et non d'un rapatriement. Je m'étonne qu'il n'ait pas compris la différence et je me demande si justement ce n'est pas parce qu'il sait qu'on n'a pas encore mis sur pied un système d'échange. Une fois rentré je tâcherai de tirer au clair la question. De ton côté, tu devrais, puisqu'il y a des exemples d'échanges, me citer des faits précis qui seraient des documents et des arguments pour des démarches. Jouguet qui est ici me disait que les échanges étaient en principe acceptés difficilement par le gouvernement français parce que celui-ci ne se soucie pas de laisser des officiers allemands rentrés chez eux et reprendre du service.

Nous venons de traverser une vilaine période de pluie qui nous a obligés à la claustration. Mais voici revenus le soleil et la chaleur. Peut-être vont-ils décider papa à rejoindre Louise. Ses dernières lettres n'étaient pas très encourageantes et il paraît presque décidé à ne pas quitter Paris, sauf pour des fugues à Champagne. Quoi qu'il arrive, Louise ne restera ici que jusqu'au début de septembre et achèvera les vacances à Champagne ; elle tient d'ailleurs à être à Paris pour le mariage d'Henri qui se fera fin septembre.

J'espère que mon congé de trois semaines m'aura fait du bien ; je commence à sentir le vrai repos. Mais beaucoup de travail m'attend à mon retour à Paris. Ici la vie se passe le plus possible sur la plage. Mais la mer trouve un terrible rival dans la bicyclette : Suzanne et Paul pédalant comme des enragés, et Albert va suivre bientôt leur trace. Volontiers, on resterait en selle toute la journée. Évidemment, il faudra bientôt peut-être aux vacances prochaines acheter des bicyclettes. J'espère qu'alors ces promenades pourront se faire avec Marcel. Car je voudrais bien que notre séparation ne se prolonge plus longtemps. Si je peux m'y employer, je serais très heureux.

Tous les cinq, nous nous unissons pour vous embrasser bien affectueusement tous les quatre.

Ton A. Demangeon

1916-1918

*Lettre de Jean Tommy-Martin à sa sœur Thérèse*

Le Mesnil-sur-Blangy par Blangy-le-Château (Calvados)  
Le samedi 11 août 1917

Ma chère Thérèse,

Je suis heureux de t'annoncer la naissance de Marie-Rose qui est venue au monde ce matin sans incident et très rapidement. Charlotte avait très bonne mine tous ces temps-ci, de sorte que cet heureux dénouement était à prévoir et j'espère qu'elle sera promptement rétablie. Je vais rejoindre mon poste en Belgique le 15 août et je reviendrai passer quelques jours au Mesnil au courant du mois de septembre.

Marie-Jacques vient de m'envoyer la très belle citation à l'ordre du corps d'armée qui voit un peu tardivement honorer la mémoire de notre cher frère : « Officier d'élite, qui a fait l'admiration de tous pendant la campagne de Belgique et à la bataille de la Marne (août – septembre 1914). Le 17 septembre 1914, mortellement atteint en entraînant sa compagnie à l'assaut dans un élan magnifique, est tombé en criant : En avant c'est pour la France ! »

Au revoir, ma chère Thérèse, j'espère que Paul et Marcel vont bien. Mon petit Abel profite beaucoup de son séjour en Normandie et il me semble qu'il a toujours grande ressemblance avec son petit cousin.

Je vous embrasse tous les trois de tout cœur.

Ton frère dévoué, Jean Tommy Martin

Etat-major du Colonel du 108e régiment d'artillerie lourde. Secteur postal 160.



1916-1918

*Lettre de M. Combarousse à Paul*

Paris, le 14 août 1917

Cher Monsieur,

Je vous prie de m'excuser si j'ai tant tardé à répondre à vos aimables lettres personnelles. J'ai été tellement absorbé par mes cruelles épreuves et par la besogne croissante que j'ai retrouvée après une absence de quelques semaines, que je n'ai pu mettre à jour, aussi rapidement que je l'aurais voulu, ma correspondance privée.

Je sais par Mr Delloye qui vient de passer 24 heures à Paris, au retour d'un court séjour sur le front auprès de son troisième fils qui a été récemment blessé assez grièvement (la jambe atteinte sera, fort heureusement, sauvée sans crainte de complications), que vous espérez pouvoir rentrer en France si certaines démarches à faire étaient susceptibles de réussir. Le nécessaire sera fait dans le sens que vous avez indiqué ; Mr Delloye est reparti en congé, pour ne rentrer que vers des premiers jours de septembre, mais je puis vous dire que votre demande sera appuyée aussi complètement que possible ; je serais bien heureux si nous pouvions enfin réussir à vous ramener en France, après une absence si longue, quoique coupée par un séjour dans les belles montagnes de la Suisse française. J'espère que vous êtes en bonne santé et que malgré les ennuis de l'exil, vous pouvez profiter en ce moment, dans les meilleures conditions, des agréments de la si attrayante station alpestre que vous habitez depuis quelque temps.

Veillez bien, je vous prie, présenter mes respectueux hommages à Madame Wallon est recevez, cher Monsieur, la nouvelle expression de mes sentiments les meilleurs et bien dévoués.

Combarousse

L'usine de Chauny a relativement peu souffert ; mais nous sommes très inquiets de Saint-Gobain et de Cirey, établissements qui sont encore dans les régions envahies.

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Les Mouettes, 29 août 1917

Mon cher Paul,

Je reçois à l'instant tes vœux de fête ; merci à toi et à Thérèse d'avoir songé à me les adresser alors que tant de préoccupations diverses et d'inquiétudes expliqueraient si bien que vous n'y ayez pas pensé. Je me reproche quant à moi d'être restée si longtemps sans te donner de nos nouvelles ; ce qui me console c'est de penser que mes lettres n'auraient peut-être pas franchi la frontière puisque, nous dis-tu, elle fermée en ce moment.

Notre séjour ici touche à sa fin ; mon départ n'est pas fixé ; je comptais tout d'abord partir de 6 septembre ; voilà les enfants qui me supplient de prolonger un peu ; l'air de la mer leur fait tant de bien que je suis bien prête de me laisser fléchir, nous partirions alors le 13, dernière limite.

Papa est ici depuis une dizaine de jours ; je suis heureuse qu'il se soit enfin décidé, car sa santé est excellente, il supporte même très bien les bourrasques que nous essayons en ce moment, je trouve même qu'il a repris beaucoup de force depuis qu'il est ici ; et les craintes que nous avions au sujet de ce séjour à la mer ont été démenties heureusement. Sa vue est meilleure depuis quelques semaines et il a pu se remettre au dessin et à la lecture. Nous avons toujours de bonnes nouvelles d'Émile et de Georges : tous deux se trouvaient à la dernière offensive. Henri est toujours sur son train, Charles attaché au même service à S. Albert a pu venir passer trois semaines ici, et maintenant il a repris son travail au service géographique. Il a écrit dernièrement à Dandin à ton sujet. Dandin est mobilisé en Suisse, ou du moins l'était ces derniers mois au service de la correspondance des prisonniers, peut-être pourrait-on connaître par lui quelques personnages utiles à connaître ou tout au moins avoir des renseignements. Nous n'avons pas eu de nouvelles de Madeleine récemment. Tu as su qu'elle s'était installée à Champagne pendant quelque temps, Mme Deleau étant malade et ne pouvant la recevoir à Presles ; elle doit maintenant avoir quitté Champagne pour Presles ; je pense que sa petite nichée va toujours bien.

Ici aussi les enfants vont bien. Suzanne est tout à fait remise ; elle a très bonne mine, et un appétit qui ne laisse rien à désirer ; malgré cela elle est toujours maigre comme un chat sauvage ; je crois qu'elle s'agite trop, ce ne sont que jeux, courses, bonds ; comment pourrait-elle engraisser ? Paul et Albert sont plus calmes et plus gras. La petite photo de Marcel que tu as envoyée à papa nous a bien intéressés ; elle a résolu toutes les questions que les enfants se posent souvent à son sujet : « A-t-il toujours ses cheveux frisés ; sont-ils longs ; ne lui a-t-on coupés ? » Il a toujours sa magnifique petite tête frisée, plus frisée que jamais, semble-t-il ; il me semble aussi qu'il a beaucoup grandi. Nous ne pouvons malheureusement pas vous rendre la pareille ; personne n'a fait de photos ici cette année.

La famille est en assez grand nombre ici ; il y a ma tante Adèle avec tous les Lancrenon, ma tante Jeanne avec Jeanne, Adèle et les trois aînés des petits Cournot (Marie est restée à Dijon avec les 2 plus jeunes). Louise Guibert est arrivée hier avec une partie de sa bande ; les autres attendent à Paris d'être complètement remis de leur scarlatine pour venir se mêler à la société. Ma tante Laure est ici aussi ; elle n'a jamais eu si bonne mine ; Mme Renard, les deux jeunes ménages Joseph et Jeanne Renard, Jean et sa femme, Mlle Achard, sont venus pendant quelques jours. Les Jouguet sont toujours fidèles aux Petites Dalles. Mais le pays est sensiblement plus désert que les années précédentes. Nous ne nous en plaignons pas en ce qui concerne les étrangers ; mais comme notre maison est silencieuse et triste, et vide ! Est-ce l'année prochaine que nous nous y retrouverons tous ? On n'ose plus l'espérer. Mais peut-être serez-vous rentrés en France, ce serait enfin un adoucissement. Nous vous embrassons tous trois bien tendrement, mon cher Paul.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre d'Henri à son frère Paul*

30 août 1917

Mon cher Paul,

J'ai écrit à A. le jour même où je te l'annonçais. Il ne m'a pas répondu comme c'est, paraît-il, devenu une habitude. Je lui donnais comme déjà adresser à ce ministère la demande de Saint-Gobain relative à ton rapatriement. Je vais profiter de ce qu'elle est faite seulement maintenant pour lui réécrire et lui rappeler ma dernière lettre. J'attendrai seulement quatre ou cinq jours que la démarche dont tu as reçu l'assurance ait le temps d'être faite.

Je te suis très reconnaissant des quelques mots que tu m'adresses au sujet de mon mariage maintenant très prochain. Je sais trop tout ce que j'engage dans cette union pour n'avoir pas profondément débattu en moi-même ma décision. Je n'ai pu en parler ni en poursuivre l'exécution qu'avec une conviction profonde d'agir bien raisonnablement. Quand mes frères et sœur connaîtront véritablement celle que je me donne pour femme, j'espère qu'ils ne me donneront pas tort.

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où soudainement nous perdions celle en qui, depuis notre première enfance, nous n'avions jamais cessé de mettre notre confiance et notre tendresse. Papa a cédé à son désir de passer cette journée-là aux Petites Dalles avec Louise. Il paraît que sa santé n'y est pas mauvaise, mais la tempête que nous subissons le ramènera sans doute bientôt à Paris.

J'ai reçu dernièrement un mot de Georges. *Phrase retirée par la censure* ...les avions boches y déploient une grande activité. Tu fais bien de profiter des derniers beaux jours pour faire quelques excursions autour de Morgins. L'arrière-saison dans ce pays de montagnes va bientôt les rendre difficiles. J'espère que Thérèse et petit Marcel profitent bien de cette cure d'altitude que les autorités suisses vous octroient. Embrasse-les bien pour moi et reçois les plus tendres baisers de ton frère.

Henri

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Les Mouettes, 5 septembre 1917

Mon cher Paul,

Nous voudrions bien que ta situation s'éclaircisse un peu, surtout en te ramenant en France. Albert n'a pas eu encore de réponse de Dandin ; mais ce qui me semble encore la meilleure idée c'est de t'être adressé à la Cie de Saint-Gobain ; il me semble difficile qu'elle ne réussisse pas si elle prend la chose réellement à cœur. Je comprends combien le temps doit te sembler long et combien pénible l'incertitude où tu es.

Je vois que votre été n'a pas été très favorisé par le temps. Ici, à part 3 ou 4 semaines dispersées de beau temps et de chaleur, il a plu beaucoup. C'est désolant quand on songe aux récoltes qui n'étaient pas déjà trop brillantes.

Les enfants ont malgré tout bien profité de leurs vacances ; ils sont toujours dehors, le plus souvent barbotant dans la mer, et ce régime leur a été excellent. Suzanne ne se ressent plus du tout de sa bronchopneumonie ; maintenant que tout est remis en état, nous n'avons plus qu'à songer au départ ; c'est jeudi prochain 13 septembre que nous quitterons les Dalles. Papa nous devancera de quelques jours, il est encore ici ; malgré le temps assez médiocre qu'il a eu durant son séjour, il s'est très bien porté et se montre très heureux de s'être décidé à venir.

Le mariage d'Henri aura lieu vers le 15 ; c'est à cette époque qu'il compte prendre sa permission. À ce sujet et pour répondre à ta question, je te dirai que nous ne nous sommes pas encore occupés de cadeaux ; je te répondrai après en avoir causé avec Charles lorsque je l'aurai vu.

Nous avons de bonnes nouvelles d'Émile et de Georges. Émile est enchanté des résultats de la dernière offensive à laquelle il a pris part. Les objectifs ont été atteints et sans grande perte. Georges n'a pas pris part à l'action, il est dans un secteur assez tranquille pour le moment. Albert va bien ; il nous attend avec impatience, car sa solitude lui pèse ; il a beaucoup souffert des dents ce qui l'a mis assez mal en point pendant quelques jours.

Les enfants se plaignent que tu n'aies pas parlé de Marcel durant tes dernières lettres ; et moi je me plains que tu n'aies pas parlé de Thérèse. Que font-ils ? Que deviennent-ils ? Que pensent-ils ? En attendant une copieuse réponse, je t'embrasse de tout cœur, mon cher Paul, et te charge de tous nos baisers pour Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise



1916-1918

*Lettre de Paul à Paul et Thérèse*

Champagne, mardi 18 septembre 1917

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Me voici de nouveau à Champagne après y avoir passé une partie de l'été et être allé rejoindre Louise aux Petites Dalles.

Rentrés ensemble à Paris pour le mariage d'Henri nous venons terminer ici les vacances des enfants. Ces petits auront bien profité du bon air et de la mer et de la campagne ; après le mauvais hiver qu'ils avaient passé, ils en avaient bien besoin. L'ordre est maintenant parfaitement rétabli et ils vont reprendre leurs études dans les meilleures conditions possible.

Le mariage d'Henri a été pour eux une véritable surprise et une grande fête, ils en conserveront longtemps le souvenir. Henri arrivé à la fin de sa permission a repris son service de train sanitaire, mais nous espérons le voir très prochainement à Champagne avec Germaine. Charles va bientôt avoir sa permission probablement cette semaine et on combinera une visite commune, Charles et Madeleine amenant de Presles tout leur petit monde. La famille s'agrandit, mais il y aura encore des absents.

J'ai reçu une lettre d'Émile qui me donne un peu d'inquiétude. Il a été atteint par les nouveaux gaz allemands aux aines et aux aisselles. Il m'écrit bien que ce ne sera rien. Il n'en a pas moins été évacué à l'hôpital Exelmans de Bar-le-Duc. Cette blessure date d'un mois, mais le danger de ces gaz est précisément que leur nocivité augmente de violence avec le temps, comme l'écrivait Émile lui-même dans une de ses dernières lettres. Je voudrais bien être sérieusement rassuré.

Ma santé n'est pas trop mauvaise en ce moment, mais je vieillis bien, je sens mes forces s'en aller. J'espère cependant me soutenir assez pour voir la fin de cette guerre et revoir tous mes enfants. Je craignais de perdre la vue et je ne sais pas ce que je serais devenu ne pouvant plus lire ni écrire sans fatigue et obligé d'abandonner le dessin, ma seule distraction. Fort heureusement, mes yeux s'améliorent et j'ai pu, à ma grande satisfaction, faire encore une aquarelle pendant mon séjour aux Petites Dalles. Ce fut pour moi une grande satisfaction et un encouragement. Je vais essayer d'en faire pendant mon court séjour à Champagne. Nous comptons rentrer à Paris à la fin du mois.

J'espère que votre santé est toujours bonne ainsi que celle de ce brave Marcel. Il a un et imitateur en assurance et volonté dans la personne du petit Claude chez qui je trouve beaucoup de gestes et d'attitudes de notre jeune gaillard.

Embrasse bien de ma part ce cher enfant comme je vous embrasse vous-même bien tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse.

Votre affectionné, Paul Wallon

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 28 septembre 1917

Mon cher Paul,

Si je ne t'ai pas encore répondu au sujet du cadeau à Henri, c'est que rien n'avait été décidé. Hier j'en ai parlé à Charles qui est venu passer la journée ici avec sa petite famille. Il a d'abord été décidé, sur le désir exprimé par Henri, que ces acquisitions se feraient après la guerre. Au moment où Henri déménagera et sera mieux à même de savoir quels objets il pourra désirer. Quant à la question du cadeau collectif, elle dépendra beaucoup de ce que peut désirer Henri ; si c'est un meuble de quelque importance, il sera nécessaire de se mettre à plusieurs. En tout cas, ce ne peut être une question de principe, mais de circonstance. Nous aurons le loisir d'en causer ensemble. Quelles bonnes espérances nous donne ta lettre ! Nous serions tous si heureux si vous pouviez revenir bientôt. Albert a fait à ce sujet d'autres démarches ; il t'en parlera lui-même en t'envoyant la lettre qu'il a reçue.

Nous sommes ici depuis une dizaine de jours, le temps a été très beau parfois même trop chaud ; papa se porte très bien en ce moment et semble bien jouir de son séjour ici. Charles est en permission ; nous avons pu nous réunir plusieurs fois dans la forêt de Cassans à mi-chemin de Presles, et de Champagne. Hier tout le monde s'est réuni ici pour le déjeuner. Henri et sa femme étaient de la partie. Dans ses nouvelles fonctions de chef de train sanitaire, Henri et souvent à Paris et jouit d'assez de liberté dans l'intervalle des voyages d'évacuation.

Nous partons dimanche soir pour la rentrée des classes qui a lieu mardi. Ce ne sera pas trop de la journée de lundi pour courir acheter des chaussures à tous ces écoliers.

Le petit Henri entrera au lycée Henri IV cette année, et comme Madeleine désire prolonger son séjour à Presles jusqu'à la Toussaint, je le prends chez moi pour le mois d'octobre. Les enfants sont ravis de cette combinaison qui leur fera posséder leur cousin complètement. Il sera d'ailleurs dans la même classe qu'Albert et ils feront leurs débuts ensemble.

Nous espérons avoir Émile ces derniers jours de septembre. Je ne sais si tu as appris qu'il avait été légèrement brûlé par les gaz asphyxiants, il y a environ un mois ; il ne nous en a parlé que ces jours-ci pour nous dire que les brûlures se cicatrisant difficilement il venait d'être évacué à l'hôpital de Bar-le-Duc. Il viendra ensuite en congé de convalescence. Georges est toujours au même endroit ; nous avons eu de ses nouvelles hier.

Nous t'embrassons tous bien fort, mon cher Paul, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à Paul et Thérèse*

Paris, samedi 27 octobre 1917

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Vous nous mettez l'eau à la bouche. Vous nous annoncez votre arrivée prochaine tout au moins celle de Thérèse et puis les jours passent, les semaines passent et nous n'entendons plus parler de rien. Hier matin, Émile est allé aux renseignements auprès de Mr Weiller, à son bureau du ministère, mais Monsieur Weiller n'était pas mieux renseigné. J'espérais bien que Thérèse aurait pu voir Émile pendant son congé de convalescence, mais Émile ne va pas tarder à retourner au front, lundi ou mardi probablement.

Ici nous allons tous bien, sauf moi qui m'affaiblis beaucoup. Vous me trouverez sans doute bien changé ! Charles est toujours au service géographique. Madeleine avec les trois plus jeunes enfants à Presles chez sa mère, Louise s'étant chargée de la garde de son fils Henri qu'elle a pris chez elle et qui va au lycée Henri IV avec ses cousins. Madeleine reviendra à Paris le 5 novembre. Henri est toujours assez occupé avec son train sanitaire qui lui laisse cependant assez de liberté pour rejoindre sa femme de temps en temps et venir presque régulièrement jeudi et dimanche déjeuner chez moi avec les Demangeon.

Émile est donc ici depuis près de 20 jours en congé de convalescence de ses brûlures boches ; mais il n'est pas guéri. Il est en ce moment à l'hôpital Saint-Louis où il se rend de temps en temps pour se faire examiner, simplement, dit-il, car il est très avare de paroles ou de confidences sur ce sujet. Et je m'abstiens d'insister, il ne m'est rien de plus pénible que de voir un de mes enfants grincheux.

De quoi vous parlais-je, mes chers enfants, sinon du grand désir que j'ai de vous revoir bientôt avec notre grand Marcel, car il a dû grandir le coquin depuis qu'il a quitté son bon-papa.

Si les affaires militaires vont bien, par contre les affaires mondiales me semblent terriblement compliquées. Que va-t-il résulter de tout ce gâchis ? Et quel renversement de toutes les consciences ! On ne parle que de scandales, de trahisons, de corruption. Les esprits semblent absolument affolés, errer en pleine folie. J'aimerais avoir une occupation absorbante m'empêchant de voir ou de lire toutes ces tristesses. Ma santé et mes infirmités me condamnent malheureusement à une oisiveté qui me pèse beaucoup et m'attriste.

La présence de mes enfants et petits-enfants, le désir de revoir ceux qui sont absents depuis si longtemps me font endurer la vie. Alors venez vite que je vous embrasse tous trois comme je vous aime.

Votre bien affectionné, Paul Wallon

1916-1918

*Carte de Thérèse à son époux Paul*

Paris, jeudi 1er novembre 1917

Mon cher Paul,

Nous sortons de chez père que nous avons trouvé en bonne santé ; il se plaint cependant de fortes douleurs dans le dos ces temps-ci. Le temps est très brumeux ; un vrai temps de Toussaint. J'irai voir Louise demain à 5 heures ; je l'ai manqué de peu tantôt. Émile est reparti depuis avant-hier. Nous avons fait bon voyage cette nuit. Marcel a mangé en route des chocolats donnés par les Archinard.

Nous n'avons passé qu'une heure à Bellegarde ; la douane s'est passée vite et nous avons eu juste tout fini pour prendre notre train. Nous avons passé par Ambérien et Saint-Jean-de-Losne - Dijon et non par Mâcon et Chalon. Je n'ai pas encore vu les Weiller. Jean a, paraît-il, fait une bonne traversée. On lui donne là-bas des honoraires de général !

Bons baisers de nous deux.

Thérèse

*Carte de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 2 novembre 1917

Ma chère Thérèse,

Te voilà maintenant à Paris. J'espère que tu y es arrivé sans incident et sans trop de fatigues. Tu as dû déjà pu revoir une partie de la famille. J'avais eu peur un moment que tu ne sois obligé de rester à Lausanne sans pouvoir passer la frontière, dont la fermeture sera peut-être longue. J'ai réintégré l'hôtel en attendant le jour de mon départ. Je ne le quitte guère ces jours-ci, car je me suis un peu foulé le pied. Mardi dernier après-midi j'avais pris une luge pour aller luger derrière les Catales. J'ai fait quelques bonnes descentes. Mais dans l'une un peu trop hardie et rapide, j'ai fait une superbe chute, avec pour résultat, me tordis fortement le pied droit. Je suis depuis lors soigné par le docteur d'ici : Deleneuille, qui me fait des massages matin et soir. La foulure est d'ailleurs légère, et l'amélioration se fait rapide. D'ici deux ou trois jours...

*La suite sur une deuxième carte qui est perdue !*

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, vendredi 2 novembre 1917

Mon cher Paul,

J'ai été voir Louise cet après-midi après avoir été au cimetière. Pendant ma visite Henri et sa femme y sont venus. Je n'ai pas eu le temps d'avoir une impression très faite sur cette dernière ; je ne sais si c'est parce qu'elle avait chapeau et menteau, mais on lui donnerait bien l'âge de Madeleine. Demain, nous déjeunerons chez père avec les Demangeon et Henri Wallon qu'ils ont encore chez eux pour une semaine. Madeleine et ses enfants rentreront de Presles lundi 5.

Il paraît que Georges pense avoir sa permission en novembre. Et Émile pourra venir quelques jours pour te voir.

Les Weiller sont venus me voir hier soir. Hélène reçoit tous les lundis ; je pense aller la voir cet après-midi-là.

Demain, il faut que je m'occupe des cartes ; il n'y a pas autant de restrictions ici qu'en Suisse. Nous avons suffisamment de tout. On peut acheter son goûter en route sans carte.

Il fait très chaud ici plus 15°, cela a même enrhumé Marcel qui s'agite toujours beaucoup en jouant. Il tousse surtout la nuit. Comme tu le penses, il est ravi d'avoir retrouvé ses joujoux. Il a joué toute la journée avec son chemin de fer. Il est tout de même sorti une heure avec Henriette pour retrouver les petits Weiller aux Champs-Élysées ; il a d'ailleurs à peine reconnu ses cousins, il m'a dit que surtout Albert Weiller était très changé, tout à fait petit garçon à présent.

Samedi 3

C'est à la mairie du VI que nous devons nous adresser pour les cartes ; j'irai tantôt. Pour le gaz on a droit rue Bastiat à cent mètres cubes environ. Nous déjeunerons ce matin chez père avec les Demangeon.

Je t'embrasse bien, Marcel aussi.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat (VIIIe)  
Samedi 3 novembre 1917

Mon cher Paul,

Je ne sais si, à cause de la frontière fermée, mes lettres te parviennent tout de même.

Ce matin, nous avons déjeuné rue Bonaparte avec les Demangeon. Après, les enfants ont réclamé une audition du phonographe. Père a un très bon appareil qu'il avait acheté l'an dernier pour se distraire, et il a de nombreux disques. Malgré le temps toujours fort brumeux, nous sommes allés faire un tour au Luxembourg pendant que les trois garçons se rendaient à Henri IV. Suzanne n'a jamais classe le samedi. Elle en a profité pour jouer avec Marcel et faire avec lui un tour de chevaux de bois. Nous avons rencontré Abel et Marie-Rose, un gros bébé. Abel n'a pour ainsi dire pas grandi depuis 18 mois et il est bien jaune ce petit ; je comprends le désir de Jean de le savoir bientôt au bon air cet hiver.

Demain, nous déjeunons chez les Demangeon avec père. La semaine prochaine, la vie sérieuse reprendra et Marcel le lundi matin commencera l'école. Il en est très satisfait.

Je m'occupe des cartes d'approvisionnement, mais elles ne sont pas toutes encore en vigueur (pour le pain par exemple).

On compte ici que l'on sera mieux approvisionné en charbon que l'hiver dernier. Dans tous les cas, le gaz est suffisamment largement compté. Il y a ici tout ce qu'il faut comme bois et il est de meilleure qualité, plus sec, que l'an dernier.

Quand tu arriveras, tu seras étonné de voir tant d'Américains avec leur chapeau à larges bords. Et puis, tous ces noirs qui balayent les rues, cela donne un air d'exposition.

Laure écrit que les Rouyer viendront avec leurs deux fils (l'aîné était cet enfant tué par une auto militaire, en août dernier) et qu'ils descendront ici pour une huitaine à partir du 10. Nous les aurons donc pour voisins, mais guère que pour la nuit, car ils seront assez occupés toute la journée.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse.

Si tu as conservé les numéros du « Temps » mardi 30 et mercredi 31 octobre, tu pourras me les rapporter, car je n'ai pu me les procurer à cause de la frontière fermée. Ici, dans les kiosques ils ne conservent plus les journaux d'un jour sur l'autre.

Père m'a remis pour toi une enveloppe avec 500 fr de la succession de ta mère.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 5 novembre 1917

Ma chère Thérèse,

Je t'envoie une lettre de Laure arrivée le surlendemain de ton départ. Je te l'avais d'abord envoyée à Lausanne, et là elle m'est revenue.

Nous ne savons toujours rien quant à la date du prochain convoi. Mais il ne serait plus tarder aujourd'hui.

Depuis deux jours nous avons un temps sec et ensoleillé. Je ne puis malheureusement sortir beaucoup. Je suis sorti avant-hier pour la première fois. Je n'allais pas vite et boitillé fort. Mais je suis parvenu jusque chez la bonne femme qui tricotait les bas de Marcel. La première paire était finie. Comme elle ne voulait pas s'engager à terminer la 2e paire d'ici 10 jours, j'ai jugé plus prudent de ne pas la laisser commencer. D'ailleurs, cette brave demoiselle n'avait pas l'air d'y tenir. J'ai donc repris la laine restante.

Hier après-midi, je suis allé jusqu'à la frontière. Je voudrais bien marcher convenablement pour le retour en France, car c'est vraiment ridicule d'arriver clopin-clopant à cause d'une foulure.

Catala n'est toujours pas revenu. On ne sait où il est. D'aucuns prétendent l'avoir aperçu à Lausanne. Chez lui, on prétend qu'il a télégraphié son retour en France le 23 octobre.

Je n'espère guère de lettre de toi avec cette frontière fermée, car la fermeture peut durer longtemps.

Au revoir, ma chère Thérèse. Je t'embrasse affectueusement ainsi que Marcel. Il aura, je pense, retrouvé son pioupiou, son chemin de fer et Mr Ours.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Vendredi 9 novembre 1917

Mon cher Paul,

Je n'ai guère de lettres de toi. J'espère que ton entorse sera bientôt guérie et que tu n'es plus pour bien longtemps à Morgins.

Depuis ma lettre d'avant-hier, nous avons été déjeuner chez père hier avec les Demangeon et aussi Émile de passage à Paris pour 24 heures. Il semble très bien portant et espère te voir bientôt.

Je n'ai pas eu le temps de monter chez Madeleine et de voir tous ces enfants, car Louise à mon arrivée m'a prévenue que le cours de solfège que Marcel pouvait suivre commençait dans l'après-midi à 2 heures. Ce qui nous a un peu bousculés pour le déjeuner. Nous sommes donc allés au cours de Madame Jullien (le fameux cours où toute la famille envoie ses enfants). Marcel a été enchanté, il a trouvé le professeur très amusant et voudrait aller à ce cours tous les jours. Il y avait une dizaine d'enfants, dont les deux jeunes jumeaux Lancrenon. Ils sont à présent installés à Paris non loin de chez Père paraît-il. À propos de famille, Madeleine Puiseux est mariée à un ingénieur travaillant dans une usine non loin de Paris. Je ne me rappelle plus bien son nom. Le mariage a eu lieu il y a déjà quelque temps à Fontenay. Je n'ai pas encore vu Charlotte.

Hier, j'ai dû faire avec Marcel les courses pour lui ; un chapeau d'étoffe pour aller à l'école et du velours pour lui faire un costume. J'ai bien trouvé finalement. Mais à Paris, si on ne manque de rien, du moins, tout est hors de prix ; les étoffes surtout. Quant au linge, il vaut mieux ne pas en acheter il est (*mot supprimé par la censure*) fois plus cher qu'avant la guerre. Rapporte donc toutes tes vieilles chemises. Ne laisse que les paires de bas de coton noir trop usées. Je suis bien satisfaite que tu n'aies rien laissé, pas même une ficelle, j'espère, à cette vieille surnoise de propriétaire. A-t-elle rendu le petit verre ?

Il fait toujours très doux ici, mais tantôt il pleut. Hélène viendra tantôt avec sa petite bande. Je pense que Marcel dès son retour de l'école va se précipiter sur son chemin de fer pour y jouer avec ses petits cousins.

Je me suis installé dans la chambre des Jeannin, laissant la chambre sur la cour pour les Rouyer qui arrivent demain soir.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 10 novembre 1917

Ma chère Thérèse,

Je ne t'ai pas écrit depuis le 5 espérant toujours mon départ prochain. Il est probable que je serai à Paris avant ma lettre d'aujourd'hui, mais dans le doute je t'écris tout de même.

Cette fermeture de frontière m'a empêché d'avoir des nouvelles de ton voyage et il ne me semble pas vraisemblable qu'elle se rouvre de sitôt. Je dois donc faire mon deuil de recevoir tes lettres. Comme le service télégraphique fonctionne néanmoins, je pense que tu n'hésiteras pas à t'en servir en cas de besoin.

Nous avons eu quelques jours où la température s'est beaucoup radoucie par suite du fœhn. Il tombe la nuit un peu de neige, mais elle ne tient guère dans la journée. Je fais quelques petites promenades dans les environs, mon pied va mieux, j'éprouve encore quelques petites gênes. Mais le mieux journalier est indéniable. Je prends seulement soin de poser le pied bien à plat.

Aucun changement ici. Nous sommes toujours les mêmes à l'hôtel. Hier pourtant un jeune séminariste est arrivé pour remplacer le prêtre belge qui doit faire partie du prochain convoi de rapatriés.

Au revoir, ma chère Thérèse. Reçois pour toi et Marcel mes plus affectueux baisers. Ne m'oublie pas auprès de toute la famille.

Paul

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Morgins, 13 novembre 1917

Ma chère Thérèse,

Toujours pas de nouvelles du rapatriement. Je ne sais si cette fermeture de frontières et la cause du retard. Pourtant, elle n'a lieu que dans un sens. Récemment, elle a été rouverte 48 h. Nous espérions avoir un important courrier de France. Il n'est rien arrivé pour nous.

Nous avons la neige depuis quelques jours, avec un soleil splendide. La neige est peu épaisse, mais elle tient. Elle est insuffisante pour le ski. Vallet pourtant en a fait. Mal lui en a pris, car il s'est rompu un ligament du genou dans une chute violente. Par contre, on a sorti les bobs et les luges. J'ai fait du bob hier toute la journée. On part un peu en dessous de l'hôtel Victoria et on arrive jusque près de la gendarmerie. La piste commence à être bonne. Il y a 2 bobs, l'un à 6 l'autre à 4. J'ai usé les deux. On n'y a fait monter le docteur qui avait quelque peu d'appréhension. Quand il a su que je tenais le volant, il s'est décidé. Jusqu'au curé belge qui a fait une descente. Il nous faudrait de la neige maintenant. J'ai préparé une paire de ski. J'ignore si je pourrais m'en servir, surtout à cause de mon pied qui n'est pas encore bien adroit.

J'aurais bien voulu avoir de tes nouvelles, mais je n'y compte guère maintenant.

Si tu avais besoin d'argent au Crédit Lyonnais, tu n'aurais qu'à reprendre un carnet de chèques et t'en signer toi-même un, car tu es toujours autorisée à le faire.

Le courrier vient d'arriver, toujours pas de lettre.

Au revoir, ma chère Thérèse. Embrasse bien Marcel sur ces deux grosses joues et reçois mes meilleurs baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Laure à son beau-frère Paul*

Chalon, 18 novembre 1917

Mon cher Paul,

Thérèse m'écrit que vous quittez la Suisse demain et que vous nous télégraphierez votre passage ici. Nous espérons vous voir bientôt. Il n'y a que 2 express : celui de 8 h 22 du matin et celui du soir à 22 h 10. Tous deux s'arrêtent 5 minutes ici. Mais si vous étiez libre de partir dans la journée il y a un train commode qui part de Lyon à 14 h 16 et qui vous permettrait de dîner avec nous à Chalon et de reprendre à minuit ½ l'express qui part de Lyon à 22 h 10 pour arriver à Paris à 7 h. Cela ne vous retarderait donc pas et nous serions très heureux de vous voir quelques instants après les dures années que vous venez de passer. Toute notre famille nous écrit que Thérèse paraît en bonne santé et que Marcel est un géant. Je voudrais bien les voir, mais je ne peux guère quitter toute ma bande. J'espère que vous pourrez nous les amener. Nos affectueux souvenirs en attendant de vous embrasser au passage.

Votre sœur, Laure



1916-1918

*Lettre de Jean Tommy-Martin à son beau-frère Paul*

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio  
Etats-Unis d'Amérique  
Le dimanche 23 décembre 1917

Mon cher Paul,

J'aurais voulu être en France pour t'embrasser à ton retour. Que de choses se sont passées depuis trois ans ! Que de vide parmi nous ! Charlotte m'écrit que tu as fait la connaissance de mon petit Abel et de ma petite Marie-Rose. Il m'a toujours semblé qu'il y avait une ressemblance entre Abel et Marcel. Je crois que tu as deux mois de congé. Que penses-tu faire ensuite ?

Pour moi je pense revenir en France au printemps avec la 83e division de l'armée nationale des États-Unis dont je fais actuellement partie. J'aimerais à reprendre ma place sur le front français, entouré de soldats américains. Il y a dans cette armée américaine de nombreux et excellents éléments sur lesquels on peut compter pour enlever la victoire décisive, mais comme tout ce qui est nouveau et jeune, il lui faut un entraînement progressif.

Mon métier de chef de petite mission est très intéressant et comme je suis en même temps un informateur d'artillerie (on ne nous appelle pas instructeurs) tu peux supposer que je n'ai pas le temps d'avoir la nostalgie.

À bientôt, mon cher Paul, donne-moi de tes nouvelles ou prie Thérèse de m'écrire. Je suis heureux à la pensée que vous habitez cet hiver notre vieil appartement de la rue Frédéric Bastiat, si plein de souvenirs pour nous tous. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Thérèse et Marcel.

Ton frère dévoué, Jean Tommy Martin

1916-1918

*Lettre d'Emile à Paul et Thérèse*

31 décembre 1917

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Mes vœux vous arriveront certainement en retard. Mais avec nos déplacements dans ses derniers jours de l'année, je n'ai pas trouvé le temps.

Nous sommes tous très contents de notre nouveau secteur. Il est très calme et nous permet de longues excursions en montagne. Le pays est très joli, et par endroit très sauvage avec ses gorges et ses grands sapins chargés de neige. Nous venons de faire une longue promenade et à plusieurs reprises nous regrettions de ne pas avoir de skis. Nous en étions réduits à descendre les pentes moitié sur les pieds moitié sur le fonds de culottes. À un moment, nous sommes passés à 300 mètres des boches sans nous en douter. La guerre est tellement drôle ici ! Il est arrivé que sans s'en douter on traversait les lignes et que brusquement on se trouvait au milieu des boches. Les tranchées sont discontinues, seul quelques fois un ravin forme la ligne de démarcation. Il existe aussi des réseaux de fil de fer parcourus par des courants à haute tension pour électrocuter ceux qui voudraient passer ou bien des réseaux avertisseurs. Toi, mon cher Paul, qui veut visiter le front, c'est le moment ou jamais de venir par ici. Le voyage est assez long, mais tu verrais ici des installations modernes de guerre. Les cagnas sont parfaitement arrangées. On a eu le loisir de les perfectionner. Elles sont éclairées à l'électricité et sont même ornées de petites compositions en bois découpé.

Je vous embrasse tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse, ainsi que le petit Marcel qui doit être en vacances en ce moment et peut jouer avec ses petits cousins.

Votre frère qui vous aime, Émile

1918

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, le 25 janvier 1918, 6h3/4 du soir

Ma chère Thérèse,

Me voici arrivé à Tarbes. Je t'écris de ma chambre et vais te donner des nouvelles de mon voyage.

Je suis arrivé gare d'Orsay, une heure 1/2 d'avance, avec mes nombreux colis. La préposée au pesage qui se trouve dans une petite guérite regardait avec effroi l'aiguille de la bascule monter. Puis tout à coup, saisie d'une idée subite, elle s'écria : « Mais quand vous aurez fini de monter sur la bascule ? » Les hommes qui avaient amené le chariot se défendirent d'avoir commis pareille maladresse et la préposée lançant alors un mot énergique ajouta : « Ah bon alors, ça fait 320 kg ». J'exhibe mon ordre de transport et tout fut alors enregistré.

Le train n'était pas aussi comble que sur les lignes de l'Est ou du PLM. Il faut néanmoins retenir dès l'arrivée des places au wagon restaurant, sans quoi on risque de devoir manger au premier service qui est à 11h. Le second à midi est préférable, surtout que le menu est des plus succincts et qu'il ne serait guère possible d'attendre de 11h à 7h le repas du soir sans crampes d'estomac. Le pain est mesuré rigoureusement : 2 morceaux, et les plats sont vraiment justes. Dans le courant du voyage impossible de rien acheter tu feras donc bien de te munir pour le goûter, de pain, de chocolat, pain d'épices ou pommes.

Le voyage n'est pas désagréable. Le paysage est joli ; et la contrée avant et après Limoges est, avec ses collines naissant, intéressante à contempler. Le coucher de soleil est vraiment beau, les teintes et reflets sur la campagne sont superbes ;

Après Brive, on se met à table pour dîner. Il fait sombre et le voyage alors a moins de charmes. La soirée est très mauvaise, on est secoué au point presque d'avoir le mal de mer, les bouteilles sont agitées au point parfois de tomber. Quand on arrive à Toulouse, on en a tout de même assez. Le trajet est trop long et l'on aspire à trouver son lit.

Dans mon compartiment se trouvait un officier qui devait coucher à Toulouse pour repartir le lendemain à Perpignan. Il avait lié connaissance en cours de route avec un civil, faisant le même voyage, et semblant connaître fort bien Toulouse.

Quand ils descendirent, je les suivis. Ils se dirigèrent à l'hôtel qui se trouve dans la gare même et qui est l'hôtel de la Compagnie du Midi et non l'hôtel Terminus comme je le croyais. Là, pas de place. On vous conseille d'aller à l'hôtel Regina. Cet hôtel se trouve presque en face de la gare, mais un peu à droite. Il est neuf, très bien. On m'octroya généreusement une chambre à 12F. Il était tard. Où aller ? J'acceptai. La chambre était spacieuse, très propre, deux grands lits de cuivre, fauteuils, coiffeuse et salle de bain avec toilette, bidet porcelaine et WC. Le lendemain matin pour en avoir pour mon argent, j'allais à la baignoire : pas d'eau chaude. Je me contentai donc de la douche. Puis m'habillai. Tout à coup le garçon d'hôtel accourut et entra dans ma chambre en criant : « L'eau coule dans la cave. » Je lui répondis : « Que voulez-vous que ça me fasse ? » « Mais, les robinets de la baignoire doivent être ouverts, » ajouta-t-il, et il pénétra dans le cabinet de toilette. Il constata qu'ils étaient fermés sans se douter que je les avais ouverts précédemment et il partit gesticulant ! « Il y a certainement un tuyau de crever dans la cave. »

Ma matinée à Toulouse fut fortement occupée. A 8h je déjeunai, puis guide en main, commençai méthodiquement la visite de la ville. Je marchai presque sans m'arrêter durant plus de 4h ; je n'entrai naturellement pas dans les musées, mais j'eus un aperçu assez complet de tout ce qui est à voir à Toulouse. Je tournai et j'entrai dans presque toutes les églises qui sont vraiment intéressantes. Je vis nombre hôtels de Capitouls. En

un mot, je suis content de moi et j'ai bien travaillé. Quand je retournerai à Toulouse, je saurai bien où aller voir les curiosités, vieilles façades et vieilles cours de maisons à l'aspect extérieur peu engageant. Je franchis la Garonne sur le pont Saint-Michel puis sur le pont neuf. Auparavant, je parcourus le jardin royal, le jardin des Plantes, etc. Je montai même à la tour de l'Hôtel d'Assésat pour avoir une vue d'ensemble de la ville. Malheureusement, la brume empêchait de voir la chaîne des Pyrénées.

A 1h38, je prenais le train pour Tarbes où j'arrivai vers 5h. Presque toute la route on aperçoit les sommets neigeux des Pyrénées. Au sortir de Toulouse de vastes usines sont en construction. On franchit plusieurs fois la Garonne dont on suit le cours sans la voir.

Tarbes est une ville assez étendue. Mon impression en est sommaire, puisque sitôt débarqué je courais à l'agence de location. Aucun appartement en vue sauf un seul, au coin de la rue Soult et de la rue des Haras, sur les allées Nationales, en rez-de-chaussée, sur cave. La maison comporte deux étages dont un mansardé. Il y aurait linge et argenterie, mais le détail je l'ignore. J'y ai été. Il faisait nuit noire. Une lanterne de bicyclette à bougie m'éclairait vaguement ; la distribution de l'appartement est défectueuse, les pièces sont séparées par le couloir d'entrée de la maison, mais pourtant peuvent communiquer par la cuisine. Le nombre de lits est très suffisant. Nous aurions une chambre en plus avec grand lit de cuivre. Cette chambre commande la chambre de domestique. Pourtant en cas de besoin, on peut accéder à la chambre en sortant de l'office sur la cour, et la chambre de bonne a une entrée sur la cour. Un vice rédhibitoire de cet appartement est qu'il n'a le gaz que dans la cuisine et pas d'électricité. Je vais étudier la possibilité de l'y mettre. C'est d'ailleurs par suite de l'absence d'électricité que l'appartement ne se loue pas. Si la dépense n'est pas trop élevée, je crois que c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire. En partant, nous pourrions probablement nous faire rembourser une partie des frais en menaçant de tout enlever. Le prix de cet appartement est de 130F. L'agence de location me parlait ce soir de 150F, mais je me rappelai que dans sa dernière lettre elle m'avait offert le même 130F. Je protestai et il convint qu'il ne me ferait payer que 130F. A propos de changement de prix, il m'en est arrivé une bien bonne. Ce matin je demandai ma note à l'hôtel Regina. La bonne femme du comptoir l'établissait devant moi en disant : « 15F de chambre et 1,50F de déjeuner, soit 16,50 » et elle ajouta « cela fait 16,50, nous sommes bien d'accord ? » Je pensai tout d'abord avoir mal entendu la veille au soir. Puis à la réflexion, sa phrase « nous sommes bien d'accord » me parut suspecte, et la moutarde me monta au nez. Je lui dis : « Votre établissement est vraiment curieux. Le prix de vos chambres augmente donc de 3F par nuit, 12F hier au soir, 15F aujourd'hui, 18F demain probablement. » La dame du comptoir parut gênée et n'insista pas. « Ah! parfaitement dit-elle, c'est bien 12F, je me trompais. » En sortant de l'hôtel, je me rappelai une recommandation du Baedeker d'avoir soin à Toulouse de toujours faire le prix d'avance. Ces gars du midi sont coutumiers du fait. Ce matin en quittant Toulouse je m'aperçus que juste en face de la gare se trouvait l'hôtel Terminus, qui est d'aspect plus modeste que Regina et dont les prix doivent être plus modérés.

Si demain je me décide pour cet appartement, ce qui des plus probables parce qu'il n'y a rien d'autre, je t'envoierai un télégramme pour prendre tes billets avant les années de Marcel. Vous voyagerez tous les trois dans la même classe naturellement, et surtout en voyage fais chaque fois appel à l'aide des porteurs ; inutile de te faire du mal. Pour prendre les billets, il te faut un laissez-passer. Mais que les compartiments sont sales surtout dans le Midi, c'est répugnant !

Mille bons baisers à vous deux.

Paul Wallon.

1916-1918

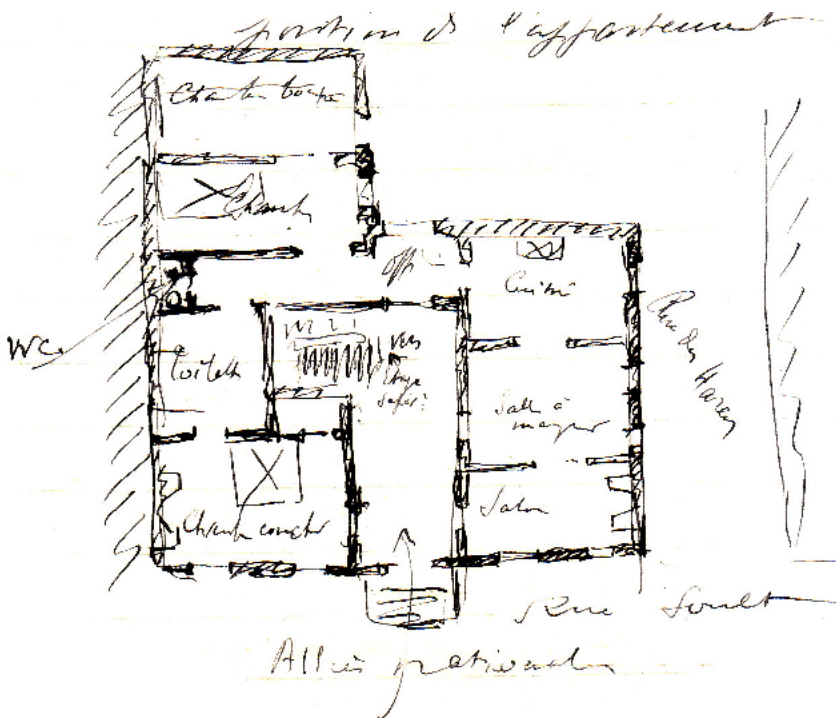
*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, le 26 janvier 1918, 6h du soir

Ma chère Thérèse,

Je continue le récit de l'emploi de mon temps.

Je suis allé ce matin vers 9h1/2 à l'atelier de construction. J'ai vu le colonel Rekin, le Directeur, qui m'a reçu immédiatement. Chose qui m'a surpris, j'étais attendu. On avait prévenu de mon arrivée et mon nom figurait, il y a deux jours, à l'Officiel. Nous avons causé quelques instants et le colonel m'a envoyé au Directeur technique le commandant Perret avec qui j'ai causé plus longuement. D'ailleurs il touche à l'industrie par son père, inventeur du four Michel Perret. Je n'avais pas fait le rapprochement. Il est parent de Lancrenon, en ce sens que sa soeur a épousé un frère de Lancrenon, le mari d'Anna, à moins que ce ne soit son frère qui ait épousé de Paul Lancrenon. Je ne me rappelle plus. Il connaît les Chantre et aussi les Petit qu'il a vu lorsque mon oncle était à Grenoble. Le commandant Perret à l'air de rapports agréables. L'atelier de Construction se subdivise en services indépendants les uns des autres. Je ferai probablement partie du service du commandant Casanave (?), service dénommé « le Central » et qui s'occupe de l'outillage pour tous les autres services.



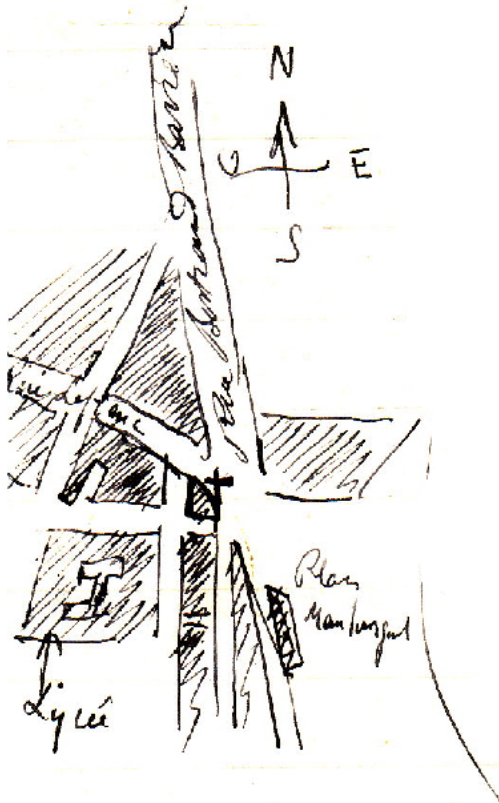
Je quittai alors l'atelier de construction et me dirigeai sur mon agence de location Daubous. Armé des clefs j'allai revoir l'appartement de la rue Soult donnant sur les allées Nationales. Mon impression de la veille qui n'avait pas été trop mauvaise ne fut pas bonne. Il était sale et surtout il semblait manquer de pas mal de choses: dont la batterie de cuisine, etc. Mais ce qui surtout me refroidit étrangement, ce sont les WC. Ils se trouvaient dans un placard sans aucun moyen d'aération et des plus primitifs. Le siège était bien en bois, mais d'un diamètre

pour poupées. Voici d'ailleurs le croquis de la disposition de l'appartement. J'allais néanmoins voir un électricien pour taxer le prix que coûterait l'installation électrique. Il y en aurait pour 3 à 400F.

Je retournai alors chez Daubous pour lui dire la très mauvaise impression que j'avais de l'appartement. Il me parla alors d'un autre appartement, mais que vraisemblablement aller prendre le major de la garnison récemment arrivé. A tout hasard j'allai voir cet appartement. Il est bien, mais exposition au nord-est et ne donnant pas sur des jardins. Il se trouve tout près du lycée, dans la rue Lefranc, au coin de cette rue et de la rue Bertrand Barrère. J'ai mis une croix à l'emplacement de la maison. L'appartement



est au 2ème. Il n'a jamais été loué. Très propre, très bien meublé. Poêle à anthracite dans l'antichambre. Poêle en faïence à bois dans une chambre. Le propriétaire a 400Kg d'anthracite dans la cave, et 3 stères de bois qu'elle céderait.



Dans le courant de l'après-midi, je revis Daubous qui me signala que le préfet était changé et que son secrétaire le suivait. Or ce secrétaire habitait en ville rue Radeau, villa avec jardin. J'allai à cette villa. Le secrétaire n'y était pas. Je me rendis à la Préfecture. Il me dit qu'il partait bien, en effet, mais qu'il laissait sa famille à Tarbes.

Sur ces entrefaites, j'allai dans un magasin où j'apprenais qu'il existait à Tarbes une autre agence de location. J'y courus. On m'indiqua une villa située en dehors de la ville, il fallait franchir l'Adour et le chemin de fer. Cette villa se trouvait route de Tournais à Cénéac. Elle était très propre, très bien meublée, un excellent vaste jardin. Elle se composait d'un corps principal à louer, accolé à une partie moins importante habitée par le propriétaire. Mais vice rédhibitoire, pas de cuisine. Donc rien à faire de ce côté. Pourtant à cette dernière agence j'avais appris, chose intéressante, qu'un major de la garnison venait de louer un appartement que lui avait indiqué cette agence. Je retournai alors chez la propriétaire de la rue Lefranc pour lui annoncer ce que j'avais appris, et lui dire que s'il s'agissait bien du même

major, elle n'avait pas à compter sur ce locataire. J'en profitai pour lui dire que son appartement me paraissait d'un prix un peu levé (200F) et je lui tins le raisonnement suivant: "Votre appartement est d'un prix supérieur à ce qui se fait actuellement. Or, que va-t-il arriver? Si je loue, ou si un autre vous loue à présent, parce qu'il ne trouve rien d'autre disponible, à la première occasion sérieuse, il va chercher à vous quitter, car il trouvera moins cher, et vous aurez à nouveau votre appartement sur les bras. Tandis que si vous louez un prix raisonnable, vous n'aurez pas de peine à garder votre locataire." Elle parut à moitié convaincue, et nous tombâmes d'accord pour 185F, dans le cas où le major de la garnison aurait bien loué ailleurs. Du moins je ne me suis pas complètement engagé, car il y aurait peut-être quelque chose à louer en face du jardin Massez. Mais ce côté est peut-être humide, car il pleut beaucoup à Tarbes. L'inconvénient que je verrai à l'appartement de la rue Lefranc est qu'il est exposé au N.E. et qu'il ne donne pas sur des jardins. Pour ce qui d'argenterie, vaisselle, on s'arrangerait. Pour les draps, elle voudrait ne donner que deux paires par lit, mais puisque nous avons les nôtres, l'inconvénient n'est pas grand. Pour les couteaux elle n'en a que six ordinaires, et préférerait ne pas donner son beau service. Cela est de peu d'importance puisque j'ai 12 couteaux dans ma malle. Deux oreillers suffisent-ils? Elle a une grande lessiveuse. On peut étendre le linge sur le toit, ou le laver près du canal et le rincer à une pompe près de la maison. Elle pourrait nous fournir l'adresse d'une femme pour laver. J'ai causé en somme assez longtemps avec elle. Si l'on veut du charbon, il faut être à l'affût et envoyer sa domestique avec une brouette au dépôt voisin ; la domestique s'arrangerait avec celle du premier et elles se donneraient mutuellement un coup de main. Si on veut du lait, il faut aller le chercher, car les paysans trouvent plus commode de le porter simplement au marché ! Elle en avait ainsi deux litres par jour. Le prix est de 0,50 à 0,55F le litre. En se démenant bien on arrive aussi à avoir un peu de pétrole. Il y a une coopérative pour la boucherie, et une pour

l'épicerie et qui sont avantageuses. L'appartement se compose de deux chambres à coucher avec chacune un grand lit, d'un salon, d'une salle à manger, d'un petit cabinet de toilette, et d'un grand cabinet de toilette où on pourrait coucher si besoin. Il y a l'eau dans le petit cabinet de toilette. Pas d'eau dans les WC. Ces derniers s'aèrent sur l'extérieur, mais on y entre par la salle à manger. La chambre de domestique est grande, elle est à l'étage au-dessus. Elle est éclairée par deux tabatières. On serait obligé d'y mettre les malles. Il n'y a pas de garde-manger à la cuisine. D'ailleurs, cette dernière est au midi. Il faudra mettre les provisions à la cave.

L'électricité coûte 3,75F par mois, moyennant quoi on peut allumer dans quatre pièces à la fois. Le gaz est à 0,25F le m<sup>3</sup>, mais à une pression insuffisante. De 10h à midi, impossible de faire bouillir de l'eau. A certaines heures l'électricité fait aussi défaut, car la consommation est trop grande dans les usines.

#### Dimanche 27

Je viens d'aller me renseigner, l'appartement dont on m'avait parlé, en face le jardin Matthey est loué depuis un certain temps déjà. D'ailleurs il eut été trop grand et trop cher. Je n'ai donc plus en vue que l'appartement de la rue Lefranc. Je saurai demain s'il est disponible, et aurai à me décider. L'ennui est d'habiter la province et de ne pas avoir un bout de jardin devant soi. Il faut aller pour se promener soit au jardin Massey, soit aux allées Nationales. Ce n'est pas loin, 7 à 8 minutes, mais encore faut-il y aller. Un autre ennui de cet appartement est qu'il n'a le soleil que très peu de temps dans la matinée. La propriétaire qui avait cru comprendre à ma question que je craignais le soleil, insista même pour me dire que le soleil ne venait jamais. Mais elle exagérait un peu. Je ne sais d'ailleurs si à Tarbes il faut rechercher ou fuir le soleil. Il pleut d'ailleurs beaucoup, paraît-il. Par le froid, l'appartement pourrait bien se chauffer, car il y a un poêle en faïence dans une chambre (à bois), et un dans le vestibule à anthracite. On pourrait soit placer le notre dans le salon, soit dans le vestibule à la place de celui existant, soit encore mettre celui en faïence dans le salon et le notre dans la chambre.

Les Tarbais, du moins les commerçants, se réjouissent à la pensée que les Américains doivent venir dans leur ville. Cela est moins réjouissant pour nous si la nouvelle est vraie. Une autre nouvelle était que l'Etat Major du 18ème corps serait transporté de Bordeaux ici. Cela vaudrait mieux. En tous cas toutes les casernes, tous les locaux militaires sont mis en état pour recevoir du monde.

Il fait depuis mon arrivée à Tarbes un temps merveilleux. Les matinées, les soirées et les nuits sont fraîches, mais dans le courant de la journée on jouit d'un temps printanier et il fait trop chaud. J'ai été ce matin me promener dans le jardin Massey qui est assez vaste, avec de grands arbres, et offre de nombreuses allées bien tracées. Tout y pousse de façon vivace. D'ailleurs on voit pas mal de palmiers, jusque dans les jardins particuliers. On n'a pas l'impression qu'il y ait beaucoup de monde à Tarbes et pourtant la population a doublé. A l'atelier de construction, il y a environ 1500 ouvriers.

Au revoir ma chère Thérèse. Je t'embrasse et j'embrasse aussi tout particulièrement Marcel dont c'est la fête le 29.

Paul

PS a/ N'oublie pas d'apporter ma canne et la tienne. Je les ai oubliées ainsi que le guide du Touring Club.

b/ Si je loue l'appartement rue Lefranc il faudra cinq à six jours pour tout mettre en ordre. Les parquets sont encaustiqués, tu pourras donc apporter ton encaustique.

c/ Je ne parviens pas à retrouver ta liste d'objets nécessaires dans une location. Me l'as-tu donnée ? Je n'ai pas dû l'emporter.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Dimanche matin 27 janvier 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ton mot hier soir. Je pensais bien que tu visiterais Toulouse par ce beau temps, car ici aussi, il fait un temps superbe, mais avec beaucoup de brume matin et soir.

Marcel a congé ces jours-ci à cause de la carte de pain que l'on va chercher dans les locaux de l'école. Nous avons déjà les nôtres. Louise nous a demandé de déjeuner chez elle aujourd'hui avec père et Émile. Je vais lui rapporter sa courroie. Je te renvoie une lettre de Laure qu'elle t'avait adressée à Lyon.

Estelle est venue jeudi pour s'installer ici. Elle fait encore bien des choses et m'aide ainsi. Elle s'occupe aussi de ma chambre si bien que je n'ai plus à m'occuper de ménage le matin. Mais ces jours-ci elle est repartie chez elle pour 2 jours pour s'occuper de sa carte de pain. Je fais de la chaise longue après le déjeuner et je me couche de bonne heure le soir. Ces jours-ci, j'aurais encore Victorine pour m'aider et Lucie pour terminer toute la couture, je n'aurai donc pas à me fatiguer. Et j'aurai terminé tout ce que je voulais mettre en ordre ici avant mon départ. Vendredi une grande partie des affaires de Philippe ont été remises en état et Lucie terminera le reste après-demain. Je vais le lui écrire et il sera bien heureux de retrouver tout cela en bon état quand il reviendra.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

J'espère avoir bientôt une lettre de toi dater de Tarbes.

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, le 28 janvier 1918, 7h1/2 du matin

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu hier après-midi un mot de la propriétaire de la rue Lefranc. Elle a loué son appartement au commandant avec qui elle était en pourparlers ; ce commandant, à l'encontre de ce qui m'avait été dit n'avait donc pas loué ailleurs. C'est regrettable, car il est probable que j'aurais pris cet appartement. Je n'avais d'ailleurs pas le choix.

Je n'ai donc plus rien en vue. Il me faut attendre qu'une vacance se produise quelque part. Dans ces conditions je vais probablement prendre une chambre meublée, cela me coûtera moins cher que de coucher à l'hôtel.

Hier après-midi je me suis promené dans Tarbes et les environs. J'ai constaté qu'il y avait beaucoup d'habitants. Il faisait beau. Tout le monde était dehors, et les grandes voies étaient très fréquentées par la foule.

Ce matin vers 6h1/2, grand bruit de foule sur la place de la gare, appels, coups de sifflet, des gens qui s'interpellaient. C'était l'heure de l'arrivée des trains ouvriers pour l'atelier de construction.

Je déjeune en ce moment pour aller à l'atelier à 8h. Je continuerai ma lettre ensuite.

Midi 1/2 : Je suis rentré de l'Arsenal à 11h1/2 et ai déjeuné. Je reprends le récit de mes faits et gestes. Ne t'étonne pas si à chaque fois que je reprends la plume je t'annonce quelque chose de différent de ce que laissaient prévoir mes précédents récits. Je me borne à relever ce qui survient au fur et à mesure. J'ai donc été à 8h voir le commandant Perret, le directeur technique. Il arriva quelques minutes après moi à son bureau. Il m'annonce avoir causé de moi avec le colonel Rokin et qu'étant donné ce que j'avais fait il désirait me mettre à la tête d'un service, que malheureusement tous étaient occupés, mais qu'à Pau il y avait un atelier de montage de fusées, employant 1200 ouvriers ou plutôt ouvrières et que le directeur actuel, le capitaine Carbonel, homme très capable d'ailleurs, un ancien Central, avait demandé à se retirer, et qu'alors on pourrait nommer à sa place un commandant revenu du front, très fatigué, incapable d'aucun travail, actuellement surveillant une caserne d'ici occupée par des Annamites et que je serais envoyé pour l'épauler et diriger effectivement l'atelier. « D'ici là, a-t-il ajouté, vous vous mettez au courant de ce qui se fait ici, et ferez partie de l'atelier central, trait d'union entre tous les services et dans un mois à un mois 1/2 vous partirez pour Pau. »

Il semble donc bien décidé que je ne resterai pas à Tarbes. Je cesse donc toutes mes recherches et vais jusqu'à nouvel ordre ne pas quitter l'hôtel. D'autant plus que je vais faire hâter mon départ pour Pau, car d'ici 15 jours j'aurai vu définitivement ici ce qui peut m'intéresser pour mes futures occupations.

Je fus mis alors en rapport avec le commandant Cesnak, chef d'escadron de l'atelier central dont Dehant ainsi qu'un autre lieutenant font partie. Dehant doit justement aller ces jours-ci à Pau pour des questions concernant l'atelier de fusée de là-bas. Je vais profiter pour l'accompagner et m'arrangerai avec Carbonel pour me faire réclamer par lui. J'aimerai bien en effet être mis au courant par ce dernier avant l'arrivée du futur directeur le commandant Prospere, l'invalidé au point de vue intellectuel. Dehant me disait que ce Prospere n'était pas seulement fatigué, mais complètement loufoque, et d'une loufoquerie dangereuse par les répercussions qu'elles peuvent avoir dans une usine. Je crois que ce brave homme me donnera plus de mal à lui seul que toute l'usine. Mais cette manière de faire est bien militaire!!

Je me réjouis d'aller à Pau. C'est une ville qui aura plus de ressources que Tarbes et sera beaucoup plus agréable à habiter.

Je m'apprête donc à continuer le cours de mes pérégrinations avec mes 320Kg de bagages, et mon poêle.

J'ai déjà commencé à visiter l'atelier de Tarbes et j'y ai vu un de mes camarades de promotion Venot, très gentil, ici depuis 6 mois et qui a déjà fait faire de grands progrès dans son service. Il tâche d'insuffler un peu de l'esprit industriel, mais c'est dur, car la routine militaire est bien la plus enracinée de toutes. On est constamment arrêté par des remarques qui vous cassent bras et jambes.

Les heures de travail pour les ouvriers vont de 6h1/2 à 11h et de 1h à 6h1/2. Les officiers sont à 8h, 8h1/2, repartent vers 11h, 11h1/2 et reviennent à 2h1/4 environ.

Le ravitaillement à Tarbes ne doit pas être trop difficile, car il y a depuis peu de temps à l'Arsenal, à côté de la coopérative pour les ouvriers, une coopérative pour les officiers. On ne manque en tous cas de rien en ville, si j'en juge par les menus de l'hôtel où on a tout plutôt en abondance et où on ne se ressent pas du tout de la guerre, sauf en ce qui concerne les prix.

Je n'ai toujours pas de lettres de toi, il est probable que ce soir ou demain le courrier m'apportera de tes nouvelles.

Mille bons baisers à tous deux.

Paul.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, le 29 janvier 1918

Ma chère Thérèse,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 27, c'est à dire de dimanche. Tu ne me parles pas de ta visite chez Potocki, que tu as dû aller voir vendredi.

Ton départ maintenant n'a plus rien de pressé puisqu'il est probable que je ne resterai pas à Tarbes. Je ne sais rien de nouveau sur la date de mon départ. D'ailleurs, il me faudra quelques jours pour bien me mettre au courant de ce que j'aurai à faire là-bas. Comme je te l'ai dit, c'est un atelier de montage de fusées, uniquement. Par conséquent un service assez simple. On a plutôt des difficultés du côté de la question ouvrier, car ces 1200 femmes ne sont pas très faciles à conduire et, par suite de certaines erreurs commises, un peu inévitables, elles sont arrivées à un état d'esprit indiscipliné.

J'ai continué ce matin ma visite de l'usine. J'ai visité la fabrication des obus de 155. Je suis fort intéressé par tout ce que j'ai vu jusqu'ici. D'ailleurs j'ai reçu un accueil très sympathique, la grande majorité des chefs de service sont des centraux, heureusement pour l'Arsenal.

Nous avons toujours un temps splendide, frais, même froid le matin et le soir, mais chaud à midi. Tarbes est une ville de province sans rien de bien spécial, sauf d'assez nombreux petits ruisseaux traversant la ville. On se sent bien dans une ville du Midi ; tous les gens vous parlent avec cet accent particulier en faisant rouler les R. C'est parfois vraiment amusant. On ne peut s'empêcher, en les entendant, de se rappeler toutes les plaisanteries dont ils sont l'objet, avec leurs histoires, et leur faconde.

Le matin je ne suis pas réveillé par le chant du coq, mais par le braiment d'un baudet qui à 5h éprouve le besoin de faire entendre sa voix puissante. On rencontre en ville beaucoup de petits ânes traînant des voitures, voitures petites, mais lourdement chargées. Je n'ai pas encore assisté à des scènes locales, il faudra que je me renseigne sur le jour du marché.

La ville a comme hôte beaucoup de Kabyles et d'Annamites, la plupart soldats à l'Arsenal où on en occupe pas mal. L'annamite réussit assez bien dans certains genres de fabrication.

Prochainement, on va établir à Tarbes les dépôts du 18ème corps actuellement à Bordeaux, ce qui va encore augmenter le nombre des habitants de la ville.

En arrivant ici, je me suis renseigné sur la rue du Roc, et j'apparis sa non-existence, mais l'existence de la rue d'Urac Restant. Je ne m'y suis pas rendu, car pour le moment je ne vois pas l'intérêt de défaire mes paquets de draps et de serviettes, ignorant encore le temps que je vais rester ici. J'ai peur d'avoir encore à refaire un paquet avant que tout ne soit terminé. A quelques jours près, il me semble préférable d'attendre, car j'ai l'impression que je ne ferai pas long feu ici.

Il est possible que demain j'aille à Pau passer la journée. Ce sera en tous cas dans le courant de la semaine. J'aurai ainsi un aperçu de mon nouveau domaine. Renseigne-toi sur les ressources de Pau, prends des adresses de médecins, etc. Marcel pourra tâter du lycée de Pau où a été jadis son oncle André.

Mille bons baisers.

Paul.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Mardi 29 janvier 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 25 et celle du 26 hier soir. J'étudie d'après le plan les emplacements des logements dont tu me parles. Au sujet de l'appartement rue Lefranc, 2 oreillers sont suffisants. Mais, si on doit mettre les malles dans la chambre en haut, peut-on alors loger Henriette dans la pièce cabinet de toilette pouvant faire chambre ? J'espère que tu pourras m'envoyer dans ta prochaine lettre un plan de cet appartement.

La liste des choses nécessaires à trouver en location se trouve dans ta valise, tu l'y as jetée devant moi en la faisant. Je crois que les deux feuilles étaient bordées de noir. Je ne retrouve pas ici le guide Touring Club, tu as dû l'emporter.

Marcel a été très heureux tout à l'heure au déjeuner de trouver un album à colorier pour ces 7 ans avec un petit bouquet de violettes. Hier, il t'a écrit une lettre (rébus) que je t'envoie ainsi qu'un mot de Monsieur Prodhomme auquel j'ai répondu que tu avais déjà quitté Paris et que tu regretterais bien de ne pouvoir te rendre à son aimable invitation. Une carte déposée hier de Mr Mouchet pour toi.

Je te quitte pour faire partir tout de suite ce mot. Bons baisers de nous deux.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Mercredi 30 janvier 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier soir ta lettre du 28, et ce soir, celle du 29. Je suis très contente d'apprendre que tu serais nommé à Pau. C'est une très jolie ville et une grande ville avec beaucoup de ressources, je pense. Par Amélie Fourcade qui habite à présent aux environs de Pau, nous pourrions avoir des renseignements intéressants.

C'est lundi seulement que j'ai vu le Docteur Potocki ; il m'a trouvé en bon état. Il ne m'a donné aucun traitement à suivre, insistant sur ce que je ne devais rien faire avec excès ; ne pas me fatiguer naturellement, mais aussi ne pas trop me reposer. Approuvant la chaise longue après le déjeuner. C'est pourquoi je t'écris au crayon soit en étant étendue ou le soir couchée, car je me couche dès que Marcel est au lit.

Les Weiller ont demain soir à dîner Paul et Antoinette Martin. J'ai décliné l'invitation pour moi.

On travaille ces jours-ci dans la maison de tous les côtés. Les maçons sont partis tantôt ayant réparé le corps de cheminée dans le petit salon, mais la pièce et dans un bel état à présent ! Cette poussière de plâtre a pénétré dans tout l'appartement. On m'a promis le bois pour demain. Je verrai si on tiendra cette nouvelle promesse. Enfin, je serais bien aise quand tout cela sera réglé dans la fin de la semaine.

Je n'attends pas les des Maisons vendredi, car ayant été grippés leur départ se trouve retardé de plusieurs jours.

Pierre a, paraît-il, eu de la fièvre et il souffre à l'endroit de sa blessure. Il va plutôt mieux depuis qu'on l'a transporté à l'hôpital. On espère donc ne pas avoir à lui rouvrir la cicatrice ni à lui faire de ponctions.

Après le solfège de Marcel demain, nous irons rue Bonaparte porter de tes nouvelles. J'espère aussi voir ainsi Émile avant son départ.

Jeudi 31.

1 heure matin. Voilà une heure que je suis réveillée par des détonations lointaines. Ce doit être des avions boches qui sont aux environs bien que je n'ai pas entendu de signal d'alarme. D'ailleurs, on entend de temps en temps des avions passer au-dessus de la maison.

Jeudi matin.

Les Gothas<sup>1</sup> sont venus cette nuit sur Paris. L'article de l'Aurore est complètement censuré. Il y a donc eu beaucoup de dégâts et de victimes sans aucun doute.

Nous t'embrassons, Marcel et moi tendrement.

Thérèse

---

<sup>1</sup> Le Gotha était un bombardier allemand.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, 31 janvier 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu hier ta lettre et celle de Marcel. Tu l'embrasseras bien pour le remercier. On ne pourra pas dire qu'il n'a pas l'orthographe originale, il fait évidemment honneur à ses professeurs. Nous avons toujours un temps splendide. Pourvu qu'il dure pendant mon séjour ici, car l'hôtel par la pluie n'est pas drôle, bien que je n'y revienne que pour déjeuner et pour dîner. J'ignore la date de mon départ. Il aura lieu vraisemblablement entre le 15 et la fin février, car rien encore n'est officiel et la démission du capitaine Carbonel n'est pas encore acceptée. En tout cas lundi prochain, j'irai dans l'après-midi à Pau et ferai connaissance de Carbonel.

J'ai retrouvé la liste des objets nécessaires à une location. Elle se trouvait dans ma valise. Comme tu ne dois plus avoir besoin du plan de Tarbes, tu n'as qu'à me le renvoyer, je le remettrai à Dehaut.

Pau devant être notre résidence, c'est par Bordeaux Dax que tu viendras me rejoindre. Les trains sont assez commodes ; il y a une voiture directe pour Pau, du moins je le crois.

Je mettrai aujourd'hui ou demain un mot à Prodhomme pour lui faire des reproches de m'avoir écrit trop tard.

Mille bons baisers.

Paul

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, 1 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai lu dans les journaux d'hier et d'aujourd'hui le récit du raid boche sur Paris. J'espère bien qu'aucun des membres de notre famille n'en a souffert. J'attends avec impatience une lettre de toi qui me donne quelques détails, car les journaux ne disent jamais grand-chose.

Je n'ai rien de nouveau à t'annoncer. Je vais régulièrement tous les jours à l'arsenal et je suis la fabrication que j'aurai à faire à Pau. Je vais là de 8 h heures à 11 h ½ et de 2 h à 7 h ½. Je n'ai aucune fonction, je me mets seulement au courant.

Ma nomination à Pau n'est pas encore officielle, mais pourtant fort probable. Le colonel est seulement quelque peu ennuyé, car j'aurais sous mes ordres un officier d'administration à trois galons. D'après le règlement cela n'est pas une objection, un officier de l'armée a toujours le pas sur un officier d'administration, eut-il quatre galons. Mais c'est la crainte de froissements possibles qui fait hésiter le colonel.

Quant à moi, je vais essayer qu'on ne m'envoie pas avec ce fameux commandant Prosper. Le colonel ne tient guère à l'avoir à Pau, mais c'est toujours le peu de galons que j'ai sur le bras qui le gêne pour m'envoyer seul.

Le temps est toujours splendide. On voit de Tarbes la chaîne des Pyrénées. La plaine s'étend jusqu'au pied de la chaîne, qui s'élève brusquement à pic.

Comme je te l'ai dit, je vais lundi passer la journée à Pau. Je partirai le matin vers 7 h et je rentrerai sans doute pour dîner. Je compte que d'ici là le beau temps ne va pas changer, ce qui ne serait pourtant pas étonnant. Aucune autre nouvelle.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Marcel. Ne m'oublie pas auprès de toute la famille.

Paul



1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, vendredi 1er février 1918  
(5 heures soir)

Mon cher Paul,

Je t'écris de la rue Bonaparte, auprès de père malade, Émile étant venu à la maison vers 4 heures m'avertir que père était très très souffrant. Puis, un instant après, il me dit : « Je dois même te dire que l'état est des plus graves, papa n'ayant plus sa connaissance depuis ce matin. »

C'est vers 8 heures qu'Émile ne voyant pas venir père déjeuner, alla dans sa chambre et constata que son état était très grave et qu'il avait dû avoir une petite congestion cérébrale. Il fit prévenir aussitôt Louise et demanda le docteur Zubert ami d'Henri. Ce médecin ordonna des synapsies et préférera attendre pour faire une saignée. Il doit revenir ce soir. Il avait dit ce matin qu'il ne pouvait pas se prononcer avant 48 heures.

Émile qui devait partir demain a obtenu 3 jours de plus. Ce soir, Madeleine restera jusqu'à minuit auprès de père, puis Émile se lèvera pour venir la remplacer.

Je suis en ce moment ici avec Louise et Émile. Père semble dormir, mais avec un ronflement qui est trop profond pour être du sommeil ; et par moment, il est pris de convulsions, tout son corps se soulevant au-dessus de son lit. C'est bien triste ! Et il n'y a rien à faire ! Émile assure à Louise que père ne souffre pas ; mais il semble cependant bien agité.

Je vais vite porter ce mot à la poste avant 6 heures. Je t'écrirai de nouveau ce soir si le docteur est venu avant que je rentre dîner rue Bastiat.

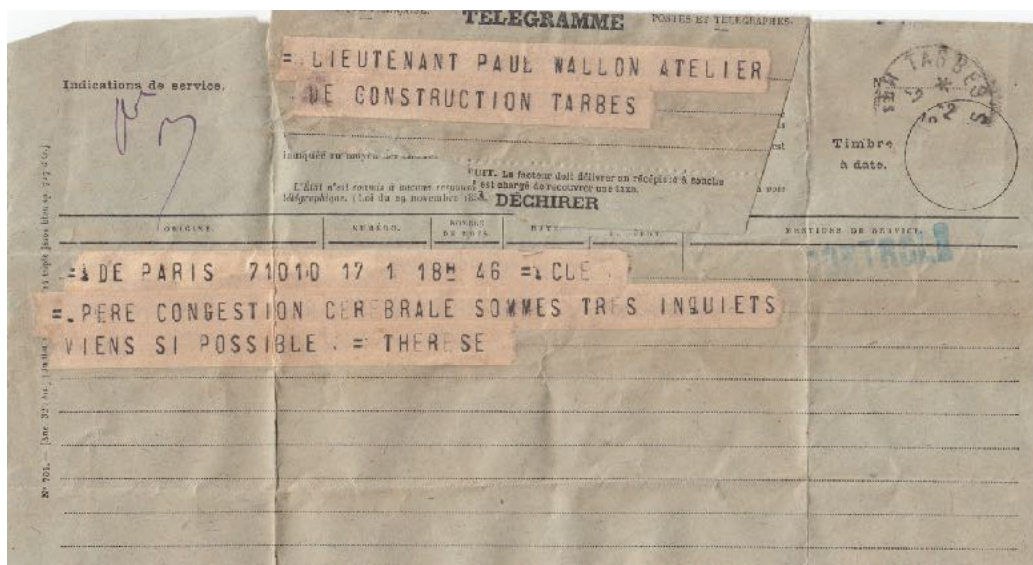
Je t'embrasse bien tendrement et suis bien triste de t'envoyer toutes ces nouvelles, mon cher Paul.

Thérèse

*Télégramme de Thérèse à son époux Paul*

2 2 18

= LIEUTENANT PAUL WALLON ATELIER DE CONSTRUCTION TARBES  
= DE PARIS 71010 17 1 18H46 =  
= PERE CONGESTION CEREBRALE SOMMES TRES INQUIETS VIENS SI POSSIBLE =  
THERESE



1916-1918

*Lettre de Pierre à sa sœur Thérèse*

Laghouat (Algérie), mercredi 6 février 1918

Ma chère Thérèse,

Alité depuis le 8 janvier, transporté à l'hôpital le 14, opéré le 19, j'ai quitté l'hôpital pour rentrer chez moi le 1er février. J'y suis encore assez impotent et je ne pense reprendre mon service que vers le 13 ou le 15 février. Heureusement, le médecin qui fait mon pansement tous les 2 jours le confectionne assez bien pour qu'il ne lâche pas. Je peux ainsi me déplacer un peu. Les cabinets sont dans le jardin, naturellement.

Je crois que Paul devait partir ces jours derniers pour Tarbes et peut-être es-tu déjà partie avec Marcel pour le rejoindre. Je pense qu'il a pu assez facilement vous trouver un logis à Tarbes. Tu connais déjà les Pyrénées, mais sans doute pas ce trou de Tarbes qui est cependant une préfecture. Nous vous verrons certainement cet été. Je bénéficierai sans doute soit d'un mois d'eaux et un mois de permission ou de deux mois de congé. Je préférerais le deuxième cas, sans doute.

Le général Hanoteau (génie) frère aîné de Jean H. était de passage ici samedi soir et dimanche matin, avec sa femme (Clermontoise) et son fils cadet Ct d'artillerie. Ils ont poussé plus au sud et doivent repasser ici jeudi matin rentrant à Alger. Marie les a vus. Je ne sais si je les verrai. Le général H. commande le génie d'Algérie et Tunisie depuis quelques mois.

Nous avons appris par les débats les fiançailles de Marie Jeanne de Villeneuve Guibert avec un Lt aviateur (est-ce la 2e ?) Et par une lettre de Laure les fiançailles de Geneviève J. Jeanson avec un s-lieut, Jacques Meffre (artilleur). Connais-tu cette famille Meffre. Dans le tout Paris 1915 j'ai lu : Marcel Meffre et Mme née Dumas-Vence, 234 faubourg Saint-Honoré.

J'ai su qu'en décembre le croiseur commandé par Amédée Jeanson (le Châteaurenault) avait été coulé en Méditerranée orientale, mais je crois qu'il n'y a eu que 6 noyés. Donne-moi des détails si tu en as. Quel est donc l'emploi exact d'Émile Calas au ministère de la guerre. Mon camarade le cdt Naquet Laroque (du génie) et aussi au ministère ne le connaît pas. Mais il doit y avoir une masse considérable d'officiers rue Saint-Dominique.

Il y a eu de si nombreuses gelées en décembre que tous les citrons de notre jardin ont gelé sur les arbres et la plus grande partie des mandariniers. Les orangers plus résistants ont moins souffert. D'autres jardins de Laghouat mieux abrités ont sauvé leurs citrons, mais en petite quantité.

Depuis que je suis à la maison chaque après-midi à 17 heures des camarades viennent jouer au bridge avec moi. Il y a 3 jeunes femmes qui viennent parfois et font un peu de musique avec Marie, car nous avons loué un piano. Il est faux à plaisir, mais impossible de trouver un accordeur. Peut-être y en aura-t-il un parmi les 1000 à 1500 Russes dont on nous annonce toujours le prochain internement à Laghouat. Ce serait des types refusant et de se battre et même de travailler. Ils viendraient ici avec leurs officiers et des tirailleurs pourvus de mitrailleuses pour les garder. Il y a de quoi les loger et les isoler.

Laghouat a été de 1872 (prise d'El Golea) à 1883 (conquête de Tunis) une garnison formidable qui comptait 120 officiers et près de 3000 hommes. La plupart étaient au bivouac, mais on a bâti alors des casernes immenses qui n'ont servi utilement que quelques années. Actuellement nous n'avons pas 150 hommes tout compris et, à part 90 spahis, ce sont des Annamites infirmiers et une collection de COA et RAT hors d'âge, juifs algériens en grand nombre. Comme personnel à mon bureau où je devrais avoir avec moi 3 officiers et un interprète, je n'ai plus qu'un officier. Un capitaine en outre est venu depuis

1916-1918

quelques jours faire mon intérim et on m'annonce un jeune interprète juif et marié, Cohen-Bakri. Le deuxième nom est bien algérien et rappelle la conquête (créances Busnack et Bakri le coup d'éventail).

As-tu réussi à embaucher pour la rue Bastiat l'ex-femme de chambre de Tante Regnault ? Je crois que tu as dû recevoir au passage la visite des demoiselles des Maisons. Où est leur frère François ? Que fait-il ? Avec ou sans galons ? Donne-nous de tes nouvelles dès ton installation aux Pyrénées. Amitiés à Paul, caresses à Marcel. Je t'embrasse tendrement, Marie vous embrasse.

Pierre

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Tarbes, 8 février 1918

Ma chère Thérèse,

Je suis arrivé à Tarbes à 2h1/4 avec un peu de retard. J'ai fait fort bon voyage. Le train à Paris était complet. Pourtant, par suite de l'absence d'un voyageur j'ai pu prendre un coin au départ et une place fut occupée par un autre. Mais j'ai failli manquer le train. En sortant de la maison, j'allais place Saint-Philippe du Roule ; pas de voiture. Je suivis la rue du Faubourg Saint-Honoré. Il faisait noir. Il pleuvait. À chaque auto que je croisais, j'agitais les bras. Les taxis ne me regardaient pas et j'ignore s'ils étaient vides ou non. J'enfilai l'avenue Gabriel en pressant fortement le pas et j'arrivai place de la Concorde, quand je fus rejoint par une voiture de maître, une auto électrique. Le chauffeur me demanda si j'allais loin et s'offrit à me conduire. Je montais dans une voiture vaste et luxueuse qui me conduisit rapidement à la gare. Là je renvoyais mon chauffeur (avec une pièce de quarante sous) et je pénétrais dans la gare. Il était 8h. Je me demande si faisant la route à pied j'aurais pu arriver à temps. Le train de 20.25 met à Pau à 12.30. C'est le plus commode. Il y a une voiture directe. Il y a bien un train le matin à 8h27, mais il faut changer à Bordeaux, à Dax et à Puyoô. On arrive dans la nuit. Je te mets ci-inclus l'horaire. Je suis venu ici par Pau. Je devais changer à Morcenx pour reprendre la ligne de Toulouse, mais je m'aperçus à temps que le train que je devais prendre avait été supprimé, et pour ne pas attendre 2h, je remontai dans mon train et continuai jusqu'à Dax, d'où je pris la ligne de Pau, Lourdes, Tarbes.

Sitôt rentré, j'allai à l'arsenal et m'annonçai chez le colonel. Ce dernier me demanda si j'avais eu assez de temps et m'informa si l'on m'avait bien prévenu à mon départ que je pouvais rester quand je voulais. Puis il m'annonça que j'aurais à partir prochainement à Pau. Le commandant Prosper venait en effet d'être nommé en remplacement du capitaine Carbonel et comme on ne voulait pas le laisser partir seul, il me fallait rejoindre mon nouveau poste dès mardi. D'ailleurs ce commandant Prosper est sous le coup d'être mis à la retraite d'après la nouvelle loi de rajeunissement des cadres. Il se peut donc, d'ici quelque temps, que j'en sois débarrassé. Je l'ai vu cet après-midi. Ça a l'air d'un brave homme, mais cela ne suffit pas pour qu'il soit apte à diriger l'atelier de Pau. Il a eu une attaque de paralysie et a maintenant besoin de repos. J'ai demandé qu'on m'établisse mon ordre de transport pour lundi. J'ai insisté pour que le poids de bagages ne soit pas limité, et comme l'on me demandait le poids approximatif de mes bagages, je répondis : « Oh j'en ai beaucoup, beaucoup » – « Mais combien à peu près ? » – « Oh, je

1916-1918

ne sais pas exactement, mais probablement plus de 200 kg. » – « Ah je croyais que vous alliez me dire 2000 kg. »

Comme tu le vois, je ne suis pas encore au diapason. Je ne suis pas assez gradé. Sitôt arrivé à Pau, je chercherai un appartement. Il paraît que ce n'est pas très facile à trouver.

Je quitterai donc définitivement Tarbes lundi prochain. Je n'aurai plus à y revenir que de temps en temps, l'après-midi pour affaire de dossiers. Envoie toujours tes lettres ici. Elles suivront. Mille baisers.

Paul

P. S. Retiens plutôt 2 places dans le sens de la marche du train si l'on ne veut pas le soleil en cours de route, et le coin vis-à-vis pour Henriette, à moins que tu n'aimes mieux que Marcel soit à côté d'Henriette et être seul à aller dans le sens de la marche du train. Il faut voyager en première et demander la voiture directe pour Pau.

*Lettre de Marie-Pierre à sa belle-sœur Thérèse*

Laghouat, 9 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai appris avec une bien vive peine la mort de votre beau-père et je vous prie de partager avec Paul l'expression de mes condoléances les plus affectueuses. Je sais combien il est douloureux de perdre un bon père, digne de respect et de tendresse comme l'était le vôtre, aussi je m'associe de tout cœur à votre chagrin. Vos regrets seront d'autant plus vifs que vous entouriez davantage Mr Wallon afin d'atténuer un peu la solitude de son veuvage et la douloureuse épreuve que lui avait causé plus récemment la mort d'André. Et pour Paul et ses frères, c'est la disparition de ce cher foyer familial auquel se rattachent les si bons souvenirs de l'enfance et de la jeunesse. Votre si parfaite union adoucira cette souffrance en resserrant encore, j'en suis sûr, l'intimité qui existe entre vous tous.

L'éloignement de Paul et de plusieurs de ses frères ne leur aura sans doute pas laissé la dernière consolation de revoir leur père au dernier instant. Vous, ma chère Thérèse, vous aurez rempli ce devoir avec vos belles-sœurs, et je suis persuadé que la douleur de Paul et moins amère, en pensant que vous avez pu faire ce qu'il eût voulu faire lui-même s'il avait été là.

Ne tardez pas trop à me donner de vos nouvelles et quelques détails que je lirai avec le plus affectueux intérêt. Si vous allez à Paris et que vous le désiriez, je pourrais vous mettre en relation avec la femme d'un ingénieur qui est de la Nièvre et avec qui nous sommes liés. Sa famille connaît les Martin et beaucoup de nos parents. Ce n'est pas un milieu mondain, mais qui peut vous être utile et dévoué à l'occasion, c'est pourquoi je vous en parle, malgré votre deuil. Il y a une fille, mon amie, mariée à Bordeaux et 2 fils mobilisés.

Au revoir, ma chère Thérèse, nous avons de bonnes nouvelles de Jean, mais peu de courrier. Il y a eu un torpillage la semaine dernière. Je vous embrasse avec affection ainsi que Paul et Marcel. Votre sœur dévouée.

Marie-Pierre

1916-1918

*Lettre de Pierre à sa beau-frère Paul*

Laghouat, samedi 9 février 1918

Mon cher Paul, c'est hier que nous avons appris le décès de ton père et je t'ai aussitôt adressé un télégramme rue Bonaparte.

Nous avons reçu hier une lettre d'Hélène commencée le 1er et terminée le 2 où elle disait que ton frère Émile était venu rue Bastiat chercher Thérèse pour la conduire auprès de ton père sans connaissance. Mais cette lettre ne disait pas autre chose. C'est dans les Débats du 4 que j'ai trouvé la mention du décès. Marie se joint à moi pour t'adresser nos tristes condoléances et l'expression de toute notre sympathie.

Peut-être as-tu pu te rendre à Paris pour l'enterrement et ramèneras-tu dans le midi avec toi Thérèse et Marcel. Nous savons que tu ne dois pas rester à Tarbes, mais être ces jours-ci affecté à Pau. Cette résidence vous conviendra mieux à tous les trois. Marie va écrire à Thérèse, à Madeleine. Je suis encore assez impotent et je garde la chambre encore quelques jours.

Au revoir, mon cher Paul, nous sommes de cœur avec toi, avec Thérèse, en ces jours douloureux. Je t'embrasse avec affection.

Ton frère, Pierre

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, samedi 9 février 1918

Mon cher Paul,

J'espère avoir un mot de toi ce soir me disant que tu es bien arrivé.

Hier, j'ai eu la visite de Georges qui est reparti le soir. Je verrai demain les autres membres de la famille chez Madeleine où nous irons déjeuner ; je crois que Charles sera déjà de retour. J'ai eu quelques visites hier, entre autres quelques personnes qui n'avaient pu se rendre à l'enterrement mardi.

Marcel est très sage, mais il est un peu étourneau ; je lui recommande chaque jour de remettre à son professeur son cahier de notes signé, et chaque fois, il oublie de le donner. Enfin, tantôt, il m'a bien promis d'y penser.

Ces nuits-ci, je dors très bien ce qui ne m'était pas arrivé depuis un certain temps. J'ai fait des provisions de tisane afin de varier chaque soir.

Je crains que les des Maisons ne renoncent à leur voyage à Chalon, car elles sont toujours souffrantes et elles m'ont écrit de ne pas compter sur elles ces jours-ci. Je le regrette bien, car j'avais espéré que leur séjour à Chalon aurait permis à Laure de venir me voir avant notre départ.

Hélène m'a apporté de la part de Pierre une boîte d'excellentes dattes ; nous nous en régalons Marcel et moi et je crois que nous aurons vite fait de vider le tout. Je vais lui écrire pour la remercier et lui demander de ses nouvelles.

Nous t'embrassons tous deux bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 10 février 1918  
6 h soir

Ma chère Thérèse,

Je t'ai mis un mot ce matin. Je te récris ce soir pour te dire que j'ai définitivement loué un appartement. Il est très propre, sa situation centrale : rue Nogué, marquée d'une croix sur le plan ci-inclus. Il serait peut-être trop chaud en été, car il est en plein midi. Mais dans deux mois nous essaierons d'avoir une villa, ce qui sera possible, la saison d'hiver finissant en mai et les personnes quittent alors Pau. L'appartement n'a ni linge ni argenterie. Je crois que le reste y est. Les personnes qui le quittent pour rentrer chez elles à Arcachon ont l'air fort bien ; Monsieur et Madame avec 2 domestiques. Les appartements sont plutôt rares ici. Aussi ai-je loué séance tenante. Nous pouvons emménager le 16 février. J'ai loué à partir de cette date, ce qui fixera ton départ et le jour où tu pourras trouver des places en chemin de fer. Prends des premières. Quelle vue magnifique on a de la terrasse de Pau ! Mille baisers affectueux.

Paul

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, le 11 février 1918

Ma chère Thérèse,

Je suis arrivé ce matin à Pau. J'ai déjà visité quelques appartements, mais n'ai encore rien trouvé. Cet après-midi je dois aller voir une villa sur la route de Bordeaux, mais elle ne serait disponible qu'au 15 mars.

Ne crois pas que je sois descendu à l'Hôtel Continental, j'y suis seulement pour déjeuner. On ne sait pas s'il y aura des chambres disponibles ce soir. Je vais tâcher de trouver ailleurs, car cet hôtel ne me plaît guère. Le déjeuner fut d'une longueur interminable.

Si tu m'écris, écris-moi : Atelier de Construction de Tarbes, annexe de Pau.

Ici les locations se font sans linge ni argenterie. Nous avons donc bien fait de tout apporter. Tu pourras demander à Louise si elle ne peut nous donner 2 ou 3 nappes de la rue Bonaparte. Je vais m'occuper de faire coudre les draps. Hier j'ai passé ma journée à Lourdes. Le temps est toujours splendide. Je t'écrirai peut-être ce soir. Mille bons baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
lundi 11 février 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 8 qui est restée bien longtemps en route.

Je t'écris de mon lit : j'ai eu un accès de fièvre samedi soir provoqué par un mal de gorge et la fièvre n'est pas encore tout à fait tombée. J'ai dû envoyer un pneumatique à Madeleine pour nous décommander hier matin chez elle. Dans la journée, j'ai eu les visites de Louise, de Germaine et d'Henri. Celui-ci m'a conseillé de me toucher la gorge avec du jus de citron et de me gargariser avec de l'eau oxygénée. Je vais mieux aujourd'hui quoique je sois fatiguée de la tête ; je ne tousse pas du tout. Je pense que ce n'est qu'une simple petite angine dont plusieurs jours de lit auront vite raison.

Marcel hier m'a tenu compagnie et était mon petit commissionnaire. Il me disait : « Tu vois, je te rends de petits services ! » Demain, il aura congé à cause du Mardi gras. Je croyais qu'on avait supprimé ce congé depuis la guerre, mais je vois que non.

Je t'envoie une lettre de Philippe. Je reçois tout ces jours-ci des lettres de condoléances, je les mets de côté ne pouvant y répondre en ce moment.

Le temps est très beau et doux. Chaque matin, je fais ouvrir la fenêtre pour respirer un peu de bon air. Dans les jardins, on voit déjà quelques bourgeons et les petits oiseaux commencent à chanter.

Si tu pouvais trouver à Pau un logement avec un bout de jardiner, ce serait bien agréable déjà en cette saison.

Affectueux baisers de nous deux.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, le 12 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ta lettre du 9 ; ici à Pau, mon adresse exacte est :

Atelier annexe de chargement de Pau.

Mets F.M. dans le coin de l'enveloppe.

J'ai pris contact ce matin avec mon nouveau lieu de travail. Je me suis rencontré à l'arsenal avec le brave commandant Prosper et j'ai vu le capitaine Carbonel que nous sommes chargés de remplacer. La matinée a été occupée par la visite des ateliers. Cet après-midi le colonel Robin, directeur de Tarbes, doit venir à 1h1/2. Il tient, je crois, à exposer lui-même dans quelles conditions je viens ici. Je crains qu'il ne soit légèrement vaseux, et il me faudra lui faire préciser devant tous ce qu'il aimerait mieux laisser dans le vague.

J'ai passé mon dernier dimanche à Lourdes, par un temps radieux. J'ai grimpé (en funiculaire) sur le pic de Ger (900 m) qui domine la région et d'où la vue s'étend dans toutes les directions. Puis j'ai revu la grotte, et les trois églises superposées le Rosaire, la Crypte de la basilique et la Basilique. Il y avait pas mal de monde aux vêpres. J'ai assisté à la sortie et suis entré après. Il paraît que Lourdes est en fête ces jours-ci. C'est le 60<sup>e</sup> anniversaire de la vision de Bernadette. Il y a actuellement 3 prélats à Lourdes. Dimanche, je me suis trouvé dans le compartiment de l'un d'eux. Était-ce l'archevêque d'Auch où l'évêque de Tarbes, je l'ignore, dans tous les cas il était en violet et c'était un méridional pur sang.

Certains des bâtiments annexes de la basilique sont occupés par des soldats convalescents, français ou belges, notamment les abris d'ordinaire réservés aux pèlerins. Les souvenirs que j'avais de Lourdes lors d'une visite d'il y a plus de 20 ans étaient assez exacts. Je n'ai pas vu grand changement, quoiqu'il y ait quelques constructions nouvelles. Mais nous n'y avons alors fait que passer rapidement, tandis que cette fois-ci, j'ai eu tout le temps de bien vouloir tout.

Tu m'enverras une bande de chacun des trois journaux : Cours de banque, Le Temps et l'Œuvre que je puisse faire mon changement d'adresse.

Reçois pour toi et Marcel mes plus affectueux baisers.

Paul

Tu feras bien d'emporter quelque chose pour manger pendant le voyage. Il est assez difficile de prendre du café en gare de Bordeaux, car le nombre de voyageurs est trop considérable pour arriver à se faire servir. De plus, le bar est assailli par un grand nombre de personnes. Et il faut éviter de se laisser prendre sa place pour ne pas avoir de discussions. Pourtant l'arrêt est de 25 minutes et si l'on veut on peut prendre des cafés.



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, le 12 février 1918  
9h soir

Ma chère Thérèse,

J'ai eu une journée assez occupée. A 1 h 1/2 j'étais à l'atelier de montage. Carbonel y était déjà ainsi que Prosper. Peu de temps après arriva le colonel. On causa de toutes sortes de choses et finalement le colonel ne fut pas fort positif au sujet de la façon dont il comprenait la nouvelle organisation. Mais à la fin de l'après-midi, j'ai pu causer seul à seul avec Carbonel, qui est vraiment un homme fort aimable. Il entre absolument dans mes vues. J'ai donc pu préciser avec lui certaines questions. Demain, il doit entreprendre le commandant Prosper pour lui expliquer que le mieux est de se promener le plus longtemps possible sur la terrasse de Pau, afin de recouvrer la santé. Nous avons trouvé d'autre part, pour Prosper, une petite besogne qui l'occupera suffisamment. S'il veut bien marcher dans la combinaison, tout ira à peu près. D'ailleurs, Carbonel m'a dit avoir lu une lettre du colonel au ministre lui disant que Prosper ne pouvait probablement pas rester à ce poste et qu'alors il n'y aurait qu'à m'y laisser tout seul.

Nous avons décidé de l'organisation des bureaux. Tout s'est arrangé pour le mieux. Je m'étais promis d'être intransigeant sur le fait d'être seul dans ma pièce, et d'éviter ainsi la présence continue de Prosper à mes côtés. Je me suis commandé immédiatement les meubles nécessaires, ce qui a fait tiquer ce pauvre Prosper, qui a commencé à m'expliquer qu'au service des forges où il était avant, on n'était pas si difficile, etc., etc. Il allait commencer à m'expliquer que je n'avais pas besoin de tiroir à mon bureau, j'ai coupé court à ses explications.

Je suis stupéfait de voir combien Carbonel est occupée à l'atelier. Il y arrive entre 6 h 1/2 et 7 h du matin et le soir il y ait encore à 7 ou 8 h. Il exagère vraiment, et c'est bien du dévouement de sa part, surtout étant donné le peu de reconnaissance qu'on lui en a.

Si tu as de la place dans ta malle, tu pourrais prendre mon complet civil et mon pardessus d'été, qui sont dans le carton du petit cabinet près le petit salon. Tu pourrais aussi prendre 3 chemises molles à plis qui se trouvent dans un 2ème carton du même petit cabinet. Dans ta caisse à chapeau, tu mettrais mes 2 chapeaux civils. On peut très bien ici se mettre en civil dans la soirée, ou le dimanche. Penses-tu que dans ces conditions je puisse mettre ce complet avec un crêpe ?

Affectueux baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
mardi 12 février 1918

Mon cher Paul,

J'ai eu ce matin ta lettre d'hier lundi. Je vois que les logements ne sont pas non plus commodes à trouver à Pau.

Aujourd'hui, je vais déjà mieux, j'ai moins mal à la tête, mais la fièvre persiste autour de 38°. J'ai eu tantôt les visites de Louise, de Germaine et d'Henri, et ce matin celle d'Hélène. Les gargarismes désinfectants ont bien agi, mais j'ai la gorge comme emportée aussi Henri m'a-t-il recommandé d'autres adoucissants cette fois. J'ai toujours bon appétit.

Marcel a tant toussé au lit hier soir que j'ai profité de son congé pour le laisser coucher. Mais comme il va très bien maintenant, il retournera demain à l'école. Louise m'a demandé la liste des personnes auxquelles nous désirions envoyer des faireparts. Je la ferai demain d'après le livre d'adresses de la maison que j'avais remise en ordre ces temps derniers. Mais tu m'enverras la liste de tes camarades et des agents de Saint-Gobain auxquels tu désires aussi en envoyer. Charles qui aura toutes les listes se chargera d'effacer tous les doubles.

J'ai une longue lettre de Pierre écrite de son lit. Il semble aller bien à présent. Nous t'embrassons tous deux tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 14 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 11, retour de Tarbes, m'annonçant que tu étais souffrante. Je pense que tu ne vas pas devoir rester trop longtemps à la chambre. Tu as dû recevoir mes lettres t'annonçant que tu peux venir ici dès que tu seras remise et que tu auras fini tes courses à Paris. Mais inutile de te fatiguer en voulant bâter ton départ.

Le 16 c'est-à-dire après demain samedi j'irai faire l'inventaire et je ferai porter mes bagages rue Nogué. Je les déferai ainsi petit à petit. J'ai donné les draps à coudre. J'en aurai 2 paires samedi prochain c'est-à-dire avec celle de Louise de quoi nous installer. Je l'ai fait marquer au coton rouge W.M. dans un coin. J'ai donné aussi à marquer au coton rouge les 12 serviettes de table et ½ douzaine de chaque genre de serviettes de toilette et torchons, qui m'ont été promis pour samedi.

Depuis hier le temps a changé. Brouillard d'abord, aujourd'hui pluie. La température rafraîchie. Dans notre appartement, nous aurons 3 pièces au midi, les 2 chambres à coucher et le salon, ce qui ne sera pas mauvais pour 2 ou 3 mois. On prétend même qu'en été, les soirées étant fraîches, il n'y a pas lieu de craindre l'exposition au midi.

À l'atelier de montage, il y a un peu de grabuge. Si le commandant Prosper reste, ce sera l'anarchie complète. On ne peut voir de situations semblables que dans le métier militaire. Le colonel est parti pour Paris pour essayer de régler cette question. Mais comme lui-même n'est pas très prompt aux décisions, la seule solution possible ne sera peut-être pas prise de suite. Les histoires inouïes auxquelles on assiste seraient drôles, si on n'y voyait pas la source de conséquences graves.

Pour ce qui est de trouver une villa ici, je crois que l'on pourra y arriver, mais les locations se font en avril ou mai. Nous aurons donc le temps de chercher.

Reçois mes baisers les plus affectueux et transmets-en au petit garde-malade.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
jeudi 14 février 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi : celle avec le plan indiquant l'appartement que tu as loué, et ta lettre du 12 au matin. Aujourd'hui, j'ai ta lettre du 12 à 4 heures.

Tu dois savoir à présent que j'ai été souffrante, je suis toujours au lit. Ce matin je n'avais plus de fièvre, mais mon mal de gorge et si tenace que je n'espère pas être débarrassée ce soir de l'accès de fièvre qui me reprend chaque jour vers 5 heures et qui fait monter ma température vers 38°5. Je suis beaucoup moins fatiguée que ces jours-ci et je n'ai plus mal à la tête. Je voudrais bien être bientôt complètement remise de toute cette vilaine grippe. Dès que je pourrai sortir, j'irai retenir nos places.

Je suis contente que tu aies arrêté un appartement qui te plaise. J'espère que tu pourras m'en envoyer bientôt le plan. J'ai dressé la liste des personnes à qui nous aurons à envoyer des faibles parts ; il y a déjà 135 noms.

Charles et Louise ont décidé de garder l'appartement de la rue Bonaparte jusqu'à nouvel ordre. Ce qui permettra à Émile et à Georges de se retrouver chez eux quand ils viendront, car ils y ont beaucoup de leurs affaires.

Je n'ai pas encore eu de visite tantôt. Hier, Hélène et Antoinette sont venues me voir. Je t'envoie une lettre que Marcel vient de t'écrire et les trois bandes de journaux. Tu me conserveras les journaux pour que j'y jette un coup d'œil quand j'arriverai.

Affectueux baisers de nous deux.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 15 février 1918  
1h vendredi

Ma chère Thérèse,

J'ai été ce matin faire visite au secrétaire de la mairie et au maire Mr de Lassence. Le capitaine Carbonel m'a présenté comme son remplaçant. La situation est vraiment bizarre, que va penser le maire quand il va recevoir la visite du commandant Prosper. Ce dernier a demandé au capitaine Carbonel de l'accompagner chez le préfet, mais il ne veut pas que j'aille avec lui. J'irai donc voir le préfet mardi avec le capitaine Carbonel. C'est de la pure comédie. Je vais aussi rendre visite à toutes les autorités et comme Carbonel s'est très gentiment offert pour me piloter, j'ai accepté. Il fera ainsi ses visites d'adieu et me présentera comme son successeur. Le commandant Prosper ne fait que gaffe sur gaffe. Il est inouï.

Le temps est assez frais. Il ne pleut pas, mais les rues sont mouillées et le ciel nuageux. On ne voit pas les montagnes de la terrasse, mais seulement les coteaux proches, ce qui est déjà magnifique.

Demain matin, je vais rue Nogué pour l'inventaire. Je recevrai au début de l'après-midi 2 ou 3 paires de draps et des serviettes marquées. J'y ferai transporter mes bagages et pourrai ainsi commencer le déballage. Si tu arrives d'ici quelques jours, une première partie du travail sera faite.

Je t'écris au début de l'après-midi généralement, afin que mes lettres partent par le train de 5h et arrivent demain matin vers le 8h à Paris.

Je retourne tout à l'heure à l'atelier où on est en train d'aménager mon bureau. Je ne compte guère être installé avant une huitaine. C'est une période ennuyeuse.

Reçois mes plus affectueux baisers. Embrasse bien Marcel.

Paul

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 16 février 1918  
Samedi 7h1/2 matin

Ma chère Thérèse,

J'ai été hier au bureau de police pour nos cartes de pain. Il te faudra apporter ici ta carte de pain et ta carte de sucre. Ce n'est que sur le vu de ces cartes que l'on pourra t'en délivrer de nouvelles pour Pau.

Pour ce qui est de la demande que je t'avais faite de m'apporter mon complet veston et mon pardessus d'été, étant donné notre grand deuil, je ne sais si je pourrais le mettre avec un crêpe seulement. Voit donc si s'est donc la peine de l'apporter. Qu'en penses-tu ?

1h1/2

Je suis allé ce matin faire l'inventaire. Je crois qu'il ne manque pas trop de choses nécessaires. Il nous sera pas possible de rien obtenir de notre propriétaire. J'ai été acheter marteau, tenailles et ciseaux, car ces objets font défaut. J'ai commandé du coke que j'obtiens par faveur spéciale comme étant de l'arsenal et parce que Tarbes a livré en son temps de grandes quantités de coke à l'usine à gaz de Pau pour le service électrique. Je vais essayer de me procurer du charbon. Lundi, je ferai acheter 2 stères de bois au marché.

Ce matin à l'arsenal il y a eu une séance quelque peu orageuse entre le commandant Prosper et moi. Tout semble s'arranger, jusqu'à nouvel ordre. J'espère avoir une lettre de toi cet après-midi, car depuis plusieurs jours je n'ai rien. Le temps est frais, mais ensoleillé. Ce matin, il y avait une brume intense.

Reçois mes plus affectueux baisers pour vous deux.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Samedi 16 février 1918

Mon cher Paul,

Je commence seulement aujourd'hui à être débarrassée de ma grippe. Je n'ai que 37°3 ce soir ; je me lèverai donc demain. J'ai reçu tantôt la visite de Melle Eliot, puis celle de Germaine et d'Henri.

Lundi ou mardi, je pourrais sortir et retenir nos places à la gare. Je pense ainsi que nous pourrons partir à la fin de la semaine prochaine. Tu ne m'as pas envoyé un petit plan de l'appartement ni le numéro de la rue Nogué que nous habiterons. Je ne sais à quel hôtel tu es actuellement.

Je t'envoie une lettre d'Amélie Fourcade reçue ce matin. Elle habite à Bébénacq<sup>2</sup> à 8 km de Pau, mais j'ignore dans quelle direction et ce pays ?

Il fait très beau temps à Paris, mais la nuit, il gèle. Demain, Antoinette viendra chercher Marcel pour le promener de 2 à 4 aux Champs-Élysées.

Il paraît que Charles est très content de ses nouvelles fonctions à Saint-Cyr ; il est son maître. Il part le matin vers 7 heures et revient le soir à 7h1/2.

Demain dimanche, les Demangeon reçoivent la famille à déjeuner ; nous manquerons à la réunion. Louise est occupée ces jours-ci par la pose de l'électricité dans son appartement. Albert est venu vendredi me voir et à emporter ma liste pour les faireparts. As-tu des noms à m'envoyer ?

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Tes deux dernières lettres étaient du 14 et du 15.

---

<sup>2</sup> Il s'agit très vraisemblablement de Bénéjacq, au sud-est de Pau.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, dimanche 17 février 1918  
9h soir

Ma chère Thérèse,

Je t'écris de la rue Nogué. J'ai commencé les rangements, et j'ai passé ici une grande partie de la journée. Mais je me suis aperçu qu'il y avait beaucoup de poussière et à la fin de l'après-midi mes mains et mon torchon étaient noirs de poussière. Je pense que quand tu arriveras tout sera à peu près en ordre. J'ai constaté que la chambre de bonne n'avait aucun moyen d'éclairage. Je vais essayer de demander de poser un fil électrique et mettre une ampoule. Je ne le demande pas à la Cie, car on ne veut actuellement faire aucune nouvelle pose de lampes. Je ne vois pas autrement comment on pourrait éclairer cette chambre. Il y a aussi dans cette chambre une grande armoire normande pour accrocher les vêtements. Cela ne me paraît pas fort pratique. Je prendrai demain un menuisier pour démonter cette armoire et la mettre dans l'autre chambre. La place est malheureusement très juste. On pourra mettre à la place de cette armoire les caisses et malles qui prendront moins de place, je pense.

Tu seras satisfaite, car il y a dans ta chambre un thermomètre. Il est minuscule, mais très lisible. On peut même voir la température de son lit. Je mettrai le poêle dans le salon. D'ailleurs, il sera toujours assez mobile. Il n'y aura qu'une plaque à mettre. Surtout dit à Marcel de ne pas apporter de cerceau. Il y en a justement un ici. Il y a aussi une dizaine de balles de tennis que je viens de déballer.

Si tu m'apportais des vêtements civils, tu pourrais prendre mon parapluie qui se trouve dans l'armoire de la future salle de bains.

C'est demain lundi le marché principal de la semaine. C'est ce jour-là que l'on fait des emplettes pour toute la semaine.

Nous avons eu fort beau temps. Le soleil toujours chaud à midi, mais le matin il faisait réellement froid.

J'ai eu hier soir ta lettre du 14. Je pense que ta grippe sera bientôt passée. Mais ne fait pas d'imprudence. La lettre de Marcel m'a fait beaucoup de plaisir.

Reçois mes baisers des plus affectueux.

Paul

Apporte ton encaustique tous les parquets sont encaustiqués ici.



1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Lundi 18 février 1918

Mon cher Paul,

Je me suis levée hier et suis restée à la chambre à faire de la chaise longue, car je n'ai pas encore repris beaucoup de force. Tantôt, j'espère pouvoir sortir un peu pour aller au commissariat de police. Il fait beau, mais très froid. Hier, Antoinette Martin s'est chargée de Marcel pour le promener aux Champs-Élysées, puis elle a passé un bon moment avec moi me parlant de Pau et de Rébénacq où elle a été en séjour en 1915.

Je reçois ce matin ta lettre du 16. Nous avons eu hier soir vers 10h1/2 une alerte. Je dormais, mais me suis réveillée en entendant Estelle et Henriette circuler dans l'appartement. Le canon se mit à tonner ; je m'habillai et j'habillai Marcel pour descendre au 2ème. Comme j'étais déjà dans l'escalier de service, on entendit les pompiers repasser et sonner la berloque. Il n'y avait plus qu'à retourner se coucher. Marcel en était fort heureux et une fois couché, il me dit d'un air satisfait : « Ca n'a pas duré longtemps ! »

Il paraît que les Allemands ont déclaré qu'il ne reviendrait plus sur Paris si nos avions évitaient d'aller sur les villes allemandes. Mais cela n'est sans doute qu'une manœuvre.

J'attends ce matin la visite d'Hélène. Je peux toujours t'apporter ton complet gris, tu peux en avoir besoin cet été.

Affectueux baisers de nous deux.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Mercredi 20 février 1918

Mon cher Paul,

J'ai été hier retenir nos places à la gare d'Orsay. Nous partirons lundi 25 par le train de 20h25. Il n'y avait pas de place les jours précédents. Voilà qui retarde bien notre départ. Il paraît que quantité de personnes quittent ces temps-ci Paris, sans doute à cause des Gothas. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais eu d'approvisionnement aussi abondant. La laitière nous donne ces temps-ci autant de lait que nous voulons ; quant au pain, il faut en décommander. À ce sujet, nous serons moins favorisés à Pau où on a le droit seulement à 200 g, ai-je lu dans les journaux.

Il fait très froid à Paris. Il y a une sorte de brouillard jaune et sombre qui annonce la neige. Hélène a failli partir avec nous pour Pau. Elle serait descendue chez la cousine des Fourcade qui tient pension. Puis après hésitations et consultations, elle reste à Paris jusqu'à nouvel ordre, attendant le 15 avril pour s'installer à Viroflay. Je regrette bien qu'elle hésite à se soigner plus sérieusement.

J'irai demain rue Bonaparte avec Marcel pour voir la famille qui y sera réunie vers 3 heures. Henri repart aujourd'hui. Donne-moi donc notre numéro rue Nogué, s'il y en a un. À quel hôtel es-tu actuellement ? Où prends-tu tes repas ? Où se trouve l'Arsenal à Pau ? Est-ce à Haute-Plante ?

Si l'appartement rue Nogué est sale, il faudrait prendre quelqu'un pour le nettoyer avant notre arrivée, pour battre les lits et les couvertures et donner un coup de balai. S'il fait beau, il faudrait ouvrir des fenêtres le plus possible. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de faire de désinfection. Les Rabut ont fait passer au formol leur villa à Arcachon avant de s'y installer ; c'est un usage assez courant dans le pays à cause de tous les malades qui y habitent.

Je te quitte en t'embrassant tendrement. Bons baisers de Marcel.

Thérèse

J'ai reçu hier soir ta lettre du 17.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 21 février 1918  
Jeudi 1h  
2 rue Nogué

Ma chère Thérèse,

Je pense que tu seras bientôt complètement remise et que tu pourras m'annoncer la date de ton arrivée. J'ai fait toutes les petites modifications nécessaires et les principaux rangements. Nous avons dans l'autre chambre la grande armoire-penderie qui se trouvait dans la chambre de bonne. On pourra l'y remplacer dans cette chambre par les malles. J'ai descendu deux de mes caisses à la cave. Les 3 stères de bois que j'avais commandés sont maintenant en cave, ainsi que 200 kg de charbon. Je n'ai pas jusqu'à présent été chercher le coke que je m'étais fait réserver. Est-ce bien utile d'en avoir ? Si tu voulais plus de charbon, j'en pourrais commander encore. Mais pour combien de temps serons-nous encore ici ? C'est toujours la même question.

Nous avons dans la maison un épicier et un pharmacien, ce qui peut être commode. Nous donnons sur la grande place, et il sera facile d'aller tous les lundis au marché qui a lieu sous nos fenêtres. Dans la maison il n'y a aucun poêle, mais seulement des cheminées à bois, ce qui serait peut-être insuffisant en hiver.

Le capitaine Carbonel est parti après une altercation pénible avec son successeur le commandant Prosper. Vraiment quelle pétaudière que cette administration militaire !

Nous avons toujours beau temps. Quand tu seras ici, il faudra t'arranger pour passer une bonne partie de l'après-midi dans un square, ou sur la terrasse du Midi où se trouvent de multiples bancs.

Je viens de recevoir les dernières paires de draps, et les serviettes marquées. La note se monte à 25,70. Tout notre linge est donc au complet. J'ai remplacé aussi quelques ampoules électriques, le propriétaire ne voulant rien entendre. J'ai installé une ampoule dans la chambre de bonne, mais il ne faudra pas l'oublier en partant. Nous ne sommes pas loin du lycée ici. Ce sera le meilleur mode d'éducation pour Marcel. S'il ne peut y aller seul, je pourrais l'y conduire le matin et le soir.

Je t'envoie ci-inclus quelques adresses pour l'envoi de faireparts. Tu voudras bien dire à Charles de nous réserver quelques exemplaires (3 ou 4) des notices nécrologiques sur papa. J'en ai vu une assez courte dans la « Construction moderne ».

Reçois mes meilleurs baisers.

Paul

P. S. J'ai fait faire le changement d'adresse aux journaux.

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 22 février 1918

Mon cher Paul,

C'est moi qui aurais dû, t'écrire, ne fût-ce que pour te donner des nouvelles de Thérèse qui a eu la mauvaise fortune de tomber malade au lendemain de ton départ ; et je l'aurais certainement fait si le mal, était plus sérieux, mais j'ai pu me convaincre qu'après deux journées de fièvre et de mal de gorge le mieux s'établissait rapidement, et te sachant renseigner par la malade elle-même, j'ai pensé que rien de meilleur ne pouvait te parvenir ; en dépit de quelques vagues remords, j'ai donc laissé dormir ma plume. Thérèse et bien maintenant quoique sa mine soit encore un peu tirée, mais il y a à cela une cause bien naturelle dont m'a parlé Thérèse et dont je ne saurais trop vous féliciter tous deux. Papa en eût été bien heureux aussi !

Demain nous irons passer notre après-midi rue Bastiat auprès de Thérèse et de Marcel puis ce sera la séparation pour de longs mois, sans doute. Je vois avec plaisir que tu as trouvé une installation à ton gré. L'exposition sud, sud-est est certainement la plus agréable et la plus saine et Thérèse se retrouvera bien de ce repos en plein soleil.

Je comprends ton plaisir à reparcourir la ville de Pau ; moi pour qui elle est plus familière encore, j'aurais une véritable émotion à la revoir. Notre maison était au 36 rue Porte neuve si je me souviens bien, au 2e ou 3e étage.

J'ai eu des nouvelles d'Émile et de Georges depuis leur retour. Les pauvres garçons semblent bien souffrir de l'oisiveté de leur existence ; cette oisiveté qui n'est jamais drôle devient singulièrement pénible quand l'âme et tout envahie d'une grande tristesse. Henri est parti mercredi dernier, bien triste aussi, toujours sous le regret affreux d'être arrivé trop tard, alors que tout, tout était fini ! Enfin il faut faire effort pour reprendre la vie de chaque jour, qui à chaque pas réveille de si douloureux souvenirs. Nous ne savons encore ce que nous ferons de nos vacances de Pâques. Charles songe un peu à louer pour sa famille aux environs de Saint-Cyr. Peut-être irions-nous à Champagne. Tout cela est encore vague.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul, en te remerciant bien de ta bonne lettre.

Ta sœur qui t'aime, Louise



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 22 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ta lettre m'annonçant ton départ. J'irai t'attendre mardi à l'arrivée de ton train. J'achèterai des œufs, du jambon et du fromage pour que nous puissions déjeuner. L'appartement est à peu près en ordre. Je ne crois pas nécessaire de le faire désinfecter. Il était habité avant nous par 2 personnes qui y sont restées un mois  $\frac{1}{2}$  et qui sont d'habitude voyageuses ; s'ennuyant à Pau elles s'en sont retournées à Arcachon. Les précédents locataires étaient un médecin mobilisé et sa famille. Le propriétaire est un officier actuellement en garnison au Havre. J'ouvre la fenêtre chaque après-midi afin d'y faire entrer le soleil. J'ai secoué les couvertures de nos lits et ai passé le chiffon et le balai à peu près partout. Il y aurait la cuisine à récurer, fourneau et casseroles. Il est difficile d'avoir des femmes de ménage. Toutes celles disponibles travaillent maintenant à l'Arsenal. Notre poêle à bois est installé dans le salon et j'ai déjà fait du feu. Il marche bien.

Tu me demandes où est l'Arsenal. Je crois te l'avoir déjà dit. En tous cas, la lettre d'Amélie Fourcade que tu m'as envoyée te dit qu'il est que sur la haute Pla... Je suis descendu hôtel .... où je prends mes repas. Je me suis occupé des cartes de pain. Nous avons droit à nous quatre à 1 kg 100 de pain. On m'a octroyé 400 g, je ne sais pourquoi, et à Henriette 300 g. L'hôtel ne me donne d'ailleurs même pas 200 g de pain. Aussi je vais dorénavant apporter mon pain.

Je regrette que tu n'aies pas décidé Hélène à t'accompagner. Enfin il est encore possible d'arriver à la convaincre. Elle pourrait tout au moins venir te rejoindre.

Reçois pour toi et Marcel mes meilleurs baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Vendredi 22 février 1918

Mon cher Paul,

Nous avons été hier rue Bonaparte où nous avons trouvé Louise terminant les faireparts. Nous avons vu Madeleine et les enfants. Dimanche, je resterai à la maison, Louise m'amènera ses enfants et Charles et Madeleine viendront aussi.

Il fait moins froid ces jours-ci ; il y a le soir une lune superbe. On doit toujours craindre l'arrivée nouvelle de Gothas. Dans toutes les stations de métro il y a à présent des sergents de ville, au cas où une alerte amènerait une trop grande quantité de personnes se réfugiant dans le métro. Ici, il est convenu que toute la maison descendra au premier étage qui est inhabité et qui est gardé par une domestique.

Hélène viendra ce matin déjeuner avec nous et passer la journée. Elle a, je crois, quelqu'un en vue pour garder la rue Bastiat. Nous devons en parler ensemble cet après-midi. Je vais déjà commencer ma malle. J'allais me trouver sans bois ces jours-ci lorsque sur le conseil de Madame Kermorgant, j'ai pu trouver enfin un homme pour en monter. Figure-toi que c'est un soldat que nous avons fait demander au ministère de l'Armement (rue de Ponthieu). On a là quelquefois des chauffeurs qui ont du temps libre et qui sont heureux de gagner quelque chose en travaillant en dehors de leurs services. Il y a donc toujours moyen de s'arranger avec eux. Nous partons toujours lundi soir à 20h25. L'omnibus qui viendra nous chercher nous est assuré.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Marcel t'embrasse bien ; il est très sage ces jours-ci.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Pau, 23 février 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ce matin une lettre de Pierre avec une de Marie qui, elle, t'était adressée. Je te les envoie. Quoique Pierre ne nous parle guère de sa santé, il semble qu'il se remette puisqu'il doit aujourd'hui avoir quitté la chambre.

J'ai été porté nos cartes de pain chez le boulanger. Bien que d'après ces cartes nous ayons droit à 1100 g, il ne nous en sera donné que 800 g, soit 200 g par personne, le manque de pain obligeant de rationner tout le monde au même taux. J'ai eu aussi nos cartes de sucre. Apporte néanmoins tes cartes de pain et sucre, car il peut être nécessaire de les montrer.

Les journées sont toujours belles. Le matin brume, mais à partir de midi soleil ardent. Dans les rues à l'ombre il fait toujours frais. Je suis de semaine depuis midi. La semaine est prise alternativement par tous les officiers. Cela consiste à être à toutes les heures d'entrée et sortie des ouvriers afin qu'il y ait toujours un officier en cas d'incidents ou d'accidents. Je dois donc en principe être là le matin à 7h et à 11h1/2 et l'après-midi à 1h1/2 et à 7h.

Je pense que tu n'auras pas oublié de donner notre nouvelle adresse à René Caron pour qu'il nous fasse ici ses envois de beurre. Je ne me suis pas encore préoccupé d'avoir du lait. Je ne sais pas si ce n'est pas assez difficile d'en obtenir. J'avais cherché à avoir des biscottes chez les épiciers pour remplacer le pain, mais impossible de rien trouver.

Au revoir, ma chère Thérèse, et à bientôt. Je t'embrasse tendrement.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
dimanche matin 24 février 1918

Mon cher Paul,

Je vais sortir un peu Marcel ce matin, car cet après-midi, nous resterons à la maison pour recevoir la famille qui viendra nous dire au revoir. Louise amènera les enfants, Charles et Madeleine doivent aussi venir. Nous partons toujours demain soir à 7h d'ici. Je mettrai les trois petites nappes que Louise m'a remises au fond de la malle. J'emporte aussi d'ici une très vieille petite paire de draps de berceau comme vieux linge si nous en avons besoin. Je préviendrai Laure en lui envoyant son inventaire de l'armoire au linge que j'ai pu faire ces jours-ci, avec l'aide de Lucie. En partant d'ici, je remettrai une clé de l'escalier de service à Victorine la femme de ménage pour qu'elle continue à venir 2 fois par semaine 2 heures, et ainsi, tenir propre l'appartement jusqu'à l'arrivée de Philippe en permission.

Nous avons appris ces jours-ci le mariage d'Henri Gosset avec la fille d'un avocat, Melle Josette Maufroy.

J'ai reçu tes lettres du 21 et 22 février. Hier, j'ai reçu la visite de René Caron de passage à Paris pour affaires. Je lui ai donné notre adresse : 2 rue Nogué. Il craint que les envois arrivent irrégulièrement. Enfin, nous verrons. Pour le coke, il me semble que nous n'en avons pas besoin, puisque nous aurons charbon et bois. Tu ne me dis pas s'il y a le gaz à la cuisine ?

Il fait assez brumeux à Paris. On se couche le soir en toute tranquillité.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse*

Paris, 8 mars 1918

Ma chère Thérèse,

Je n'ai pas encore répondu à ta carte faute de temps ; il faut te dire que je suis sans bonne depuis bientôt 8 jours ; j'ai dû congédier la mienne, elle prenait un ton avec moi que je ne pouvais admettre et qu'il eût été contraire à toute dignité de tolérer ; mais je ne sais quand je trouverai à la remplacer, car la crise domestique sévit ici dans toute sa rigueur ! Tout cela me fait une vie très occupée et très fatigante et sans grand agrément tu le devines. Heureusement tout le monde se porte bien ; il ne faudrait pas de complications de santé par là-dessus.

Muni ou non de personnel, nous comptons passer les vacances de Pâques à Champagne. Ce sera un séjour bien triste ; comment imaginer cette petite maison sans papa et ce jardin où il s'occupait si volontiers et dont il était si heureux d'offrir les fruits et les fleurs ! Mais il faut bien vivre avec son chagrin ; les vacances sont si longues qu'il serait difficile d'occuper les enfants ici, et puis Albert me fait espérer qu'il viendrait avec nous et il a si peu l'occasion de prendre l'air que je ne veux pas laisser échapper celle-ci. Il est assez probable que Madeleine viendra aussi avec ses enfants ; nous nous casserons facilement dans cette maison qui sans être grande offre beaucoup de commodités de logements. Les enfants sont ravis à la pensée de ce séjour en commun dont ils se le promettent mille joies.

Je pense que la neige de Pau a complètement disparu et que tu peux faire de longues séances de repos au soleil sur le boulevard du Midi. J'en ai conservé un souvenir de bien-être engourdissant auquel la vue magnifique des montagnes ajoutait une sorte de charme de rêve. Que d'heures nous y avons passées il y a plus de 20 ans.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Georges ; il compte prendre sa permission dans 3 semaines et à double destination Pau et Paris ; ce qui ne veut pas dire qu'il ira certainement à Pau, car le voyage est vraiment bien long pour si peu de temps. Du moins s'en réserve-t-il la possibilité.

Je ne sais si Charles a écrit à Paul au sujet de la notice de papa qui nous préoccupait tant. Les choses semblent s'arranger. Mr Lafollye a eu la même impression que nous ; il est absolument résolu à ne pas la laisser paraître ainsi ; il la remaniera complètement et prend la chose sur lui et vis-à-vis de Pascal. Je crois que nous pouvons avoir confiance.

Rien de particulier à te dire sur notre vie ; elle est régulière et uniforme au premier chef. Je pense que tu me donneras quelques détails sur la vôtre ; Paul est-il satisfait de ses chefs et collaborateurs ? Marcel est-il content du lycée de Pau ? A-t-il établi quelques parallèles entre l'école primaire et l'enseignement secondaire ? Nous attendons beaucoup de récits sur votre nouvelle existence à tous.

Je t'embrasse pour nous tous, ma chère Thérèse, ainsi que Paul et Marcel.

Ta sœur, Louise

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 20 mars 1918

Mon cher Paul,

Rassure-toi les Gothas ne nous ont pas encore mis à mal ; d'ailleurs nous sommes devenus prudents, la vue des immeubles éventrés donnant à réfléchir ; au signal d'alerte, nous descendons maintenant au second, ce n'est pas à la sécurité parfaite, mais il y a bien moins de risque qu'au 5e où il n'y avait rien à espérer en cas de bombe. C'est le 6e arrondissement qui a été le plus abîmé au dernier raid, et Madeleine a cru un instant que sa maison était touchée. En fait le coup avait démoli une maison de la rue Mézières.

Nous attendons Georges d'un instant à l'autre ; il nous disait dans sa dernière lettre prendre sa permission à partir du 20 ; je pense qu'il arrivera demain matin ; il ne nous a rien dit sur l'emploi de sa permission, tu es peut-être plus renseigné que nous. Pour nous, nous partons à Champagne samedi ainsi que Madeleine et ses enfants ; le temps n'est pas bien riant, et sans la question des enfants nous resterions certainement ici. Je suis toujours sans bonne, j'ai pu heureusement trouver à Champagne une femme qui viendra tous les jours travailler plusieurs heures pendant notre séjour, ce sera toujours un petit répit. Marguerite (la bonne) est toujours rue Bonaparte, elle paraît fort indécise au sujet de son retour en Suisse ; elle est sans nouvelles de sa famille et ne veut se mettre en route que lorsqu'elle aura reçu réponse à ses lettres et saura si la vie est supportable là-bas ; si elle se décidait à rester, songeriez-vous toujours à lui demander de garder l'appartement de la rue Bastiat ? Je crois qu'elle prendrait volontiers la place, mais tout cela reste subordonné aux renseignements qu'elle recevra de Suisse. Tu me diras à l'occasion si Thérèse est toujours désireuse de lui confier la rue Bastiat afin que je la renseigne au besoin.

Vous devez avoir de belles journées qui doivent faire du bien à Thérèse et à Marcel qui ont le loisir de se reposer au soleil. Albert est parti pour deux jours à Gaillon faire une petite visite à sa mère. Il viendra avec nous à Champagne ; je souhaite qu'il y trouve du repos, car il est bien fatigué.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher Paul, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise



Bombardier « Gotha »

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne s Oise, 27 mars 1918

Mon cher Paul,

Je reçois ce matin ta lettre qui a suivi de près ta dépêche, il faut te dire que celle-ci m'a été transmise de Paris par la poste. Je te remercie de tout cœur de ton offre, bien touchée de ta sollicitude si affectueuse ; comme tu le vois, nous sommes partis à Champagne comme il était convenu et je ne crois pas que les événements nous obligent à en quitter plus tôt que nous n'avons le projet de le faire. La situation est, comme tu le dis, bien angoissante ; on s'attendait d'ailleurs à cette ruée sauvage ; maintenant que les premiers jours de chocs sont écoulés sans amener le désastre que ce formidable coup de bélier pouvait causer, je crois que nous pouvons attendre avec confiance, avec confiance oui, mais le cœur désolé en songeant aux carnages horribles qui ensanglantent notre malheureux pays. Quant aux bombardements de Paris, aériens et autres, ils ne produisent pas grand effet ; il est certainement enrageant de penser que les Allemands puissent se vanter de tenir Paris sous leurs canons, mais ces tirs sont encore bien moins efficaces que les bombes jetées par les Gothas. Nous sommes partis samedi au milieu de ce bombardement original on ne savait à ce moment de quoi il en retournait, et c'est avec la plus vive curiosité que chacun plongeait de tous ses yeux dans l'azur absolument pur du ciel sans pouvoir découvrir l'avion distributeur de bombes. Notre voyage n'a pas été précisément agréable, car, arrivés à la Gare du Nord nous nous sommes trouvés devant des guichets fermés, les employés ayant prudemment gagné les sous-sols et il nous a fallu attendre plus de 3 heures assis sur nos valises pour avoir la permission de passer sur le quai. Une fois partie le voyage s'est effectué sans incident. Nous avons beau temps, mais il fait froid ; les enfants courent et jardinent sans ressentir la rigueur de cet air âpre, mais pour nous nous gardons plutôt la maison. Madeleine est arrivée dimanche avec ses enfants et nous faisons maison pleine. Je n'ai pas de nouvelles de Georges ; tu sais que sa permission a été ajournée par suite de la maladie de son commandant. Il était au repos quand a commencé la bataille, mais n'a-t-il pas dû prendre part à l'action. Quant à Émile il pérégrine en Lorraine ne sachant au juste où se fixer avec ses batteries. Il traverse un pays bien dévasté où l'horreur du Boche et la haine sont à leur paroxysme. Ces pauvres pays ont tant souffert !

Tu ne nous parles pas de Thérèse ; j'espère qu'elle n'est pas trop fatiguée.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher Paul, en te remerciant encore de la généreuse hospitalité que tu nous proposes. Mille bons baisers à Thérèse et à Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre du Lieutenant G. Mouchel à Paul*

Aux armées, 29 mars 1918

Mon cher ami,

Ta lettre 9 écopulé m'a bien été transmise et j'aurais aussi été très heureux de pouvoir causer un peu avec toi. J'espère que nous pourrons arriver à nous rencontrer. Je te préviendrai lorsque je serai sur le point de repartir à Paris pour ma permission.

Je suis actuellement sur le front de Verdun (rive droite de la Meuse) et j'ai pris depuis le 1er février le commandement de la première colonne de ravitaillement du 11e régiment d'artillerie. Jusqu'à cette époque, j'étais officier d'approvisionnement du premier groupe. Ayant du reste pas mal circulé avec mon régiment depuis le début de la campagne que j'ai commencée en Lorraine dans la région Cury Baccarat. Après la Marne, bataille à laquelle nous n'avons pas pris part, nous arrivons dans l'Oise au début de septembre 1914 et soutenons de violents combats entre Compiègne et Lassigny. Au début de novembre, au moment de la course à la mer, nous allons en Belgique dans la région d'Ypres où nous restons un mois ; nous revenons dans l'Oise aux environs de Compiègne prendre un repos de 3 semaines et allons prendre ensuite, la ligne s'étant stabilisée, un secteur au nord-est de Montdidier. Nous restons là aux mêmes positions toute l'année 1915, ce n'était pas la guerre. Nous quittons en décembre 1915 les positions pour aller faire des manœuvres et au milieu de janvier 16 nous reprenons un secteur voisin de celui occupé en 1915. À fin janvier, au moment de l'attaque contre Verdun, nous y sommes immédiatement amenés et passons là tout le mois de mars sans aucune installation et ayant des pertes assez grandes. Nous retournons dans l'Oise et après une quinzaine de jours de repos, nous reprenons un secteur en lisière de la forêt de Laigue au nord-est de Compiègne. Nous y passons jusqu'à fin juin, retournons 15 jours au repos et prenons position au milieu de juillet dans la région de Laon pour la bataille de la Somme. Nous y restons jusqu'à fin décembre et passons 6 mois pas très agréablement craignant à cette époque une attaque boche de la région de Belfort. On nous transporte à côté de Neufchâteau pour nous faire prendre un mois de repos. Et fin janvier nous prenons le chemin de l'Oise reprenant presque exactement les positions que nous avons occupées en septembre 1914. Le 17 avril, les Boches opérant leur recul, nous partons à leur poursuite et nous trouvons arrêter aux portes de Saint-Quentin. Nous restons 3 mois dans cette région contribuant de notre mieux à la réorganisation de ces régions nouvellement reprises et au 14 juillet nous sommes ramenés dans la Marne à 20 km de Vitry-le-François. Nous avons quelques jours de repos et dès le 1er août nous retournons à Verdun (rive gauche la Meuse) pour les attaquer sur le Mort Homme et la côte 304 de fin août. Nous y restons jusqu'à fin septembre, et appuyons ensuite à gauche prenant un secteur vis-à-vis de Boureuilles-Vauquois où nous restons jusqu'au 10 janvier. Ensuite repos dans la région de Revigny et au début de février 1918 rive droite de la Meuse où nous sommes encore, peut-être pas pour très longtemps maintenant avec les événements actuels.

J'espère que tu as satisfaction de ton nouveau poste et que tu as pu installer avec toi ta femme et ton fils dont tu t'es trouvé séparer pendant longtemps.

Je te serre bien cordialement la main.

G. Mouchel

Lieutenant commandant la première CR du 16e régiment d'artillerie. SP 216

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne s Oise, 7 avril 1918

Mon cher Paul,

J'ai enfin reçu des nouvelles d'Émile et de Georges après 15 jours de silence qui m'ont paru très longs. Ce ne sont que de simples petits mots, car les pauvres garçons n'ont pas grand temps à eux. Tous deux se dirigent à marche forcée vers l'ouest et les étapes de nuit doivent être rudes. Peut-être actuellement sont-ils mêlés à l'action, la lettre d'Émile était du 28 mars et celle de Georges du 2 avril. Toutes deux me sont parvenues hier. Nous passons des heures bien critiques toutefois la confiance semble complète maintenant, mais que c'est dur, et de quel sacrifice payons-nous la défense du moindre pouce de territoire.

Voici nos vacances achevées et l'on songe au retour à Paris. Charles ne se résout pas à laisser rentrer sa petite famille et a loué un appartement à Versailles pour le dernier trimestre afin de ne pas exposer les siens au risque d'un bombardement qui pourrait s'intensifier. Sa conviction avait fini par nous convaincre et nous avons presque décidé de laisser les enfants à Champagne ; mais vraiment ce bombardement et si anodin qu'il n'est pas bien utile de bouleverser son existence et de priver les enfants d'études pendant trois mois en son honneur ; il est donc plus que probable que nous rentrerons après-demain. Albert par dès aujourd'hui ; il a pu prendre quinze jours de repos, malheureusement il n'a pu en tirer tout le profit désirable, car il n'a pu se débarrasser d'un mal de gorge qui ne veut pas lâcher prise et qui le fatigue beaucoup. Nous avons eu beau temps dans l'ensemble et malgré quelques journées de pluie nous ne pouvons pas nous plaindre, car on ne peut demander davantage à la saison. Les enfants ont bien joui de leur séjour ici et ont des mines resplendissantes. Mais je n'envisage pas sans honte le retour à Paris dans l'état où ils ont mis leurs vêtements ; les fonds de culotte sont à faire dresser les cheveux sur la tête des honnêtes gens, et Suzanne en pérégrinant à travers les branches des arbres a réduit ses jupes en charpie.

Je ne sais si tu as été tenu au courant des projets dont nous avons causé ensemble au sujet de l'avenir d'Émile. As-tu su que le 31 janvier, veille de sa mort, papa avait justement écrit à Arthur Lambert pour lui faire part de l'idée qu'il avait eue. Il y a une quinzaine de jours, j'ai reçu une lettre d'Arthur. Il me parle de cette lettre de papa dont il me cite plusieurs passages et m'exprime toute la satisfaction que lui et ses enfants éprouveraient à voir se réaliser ces projets, à condition naturellement qu'ils soient conformes aux désirs des intéressés. Il est donc convenu qu'à la prochaine permission d'Émile ces entrevues auront lieu afin d'éclaircir et de fixer l'opinion des jeunes gens. Les choses en sont là.

J'espère que tout va bien chez vous, embrasse bien Thérèse et Marcel pour nous et reçois mes bien affectueux baisers.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Charles à son frère Paul*

St Cyr, 11-4-18

Mon cher Paul,

Tu trouveras inclus deux lettres d'avis qui te concernent, l'une tout au moins. Je les ai trouvées lundi soir dans le courrier qui m'attendait rue Bonaparte.

Nous avons passé, tu le sais, Louise ses enfants et nous nos vacances de Pâques à Champagne. J'avais pu faire coïncider ma permission de détente de 7 jours avec la semaine de Pâques.

Voici maintenant les Demangeon rentrés depuis mardi à Paris attendant la reprise des bombardements pour prendre le parti de s'installer plutôt à la campagne, je serais plus tranquille de les voir prendre leur décision dès maintenant, car il ne paraît malheureusement pas douteux que les raids de Gothas et les tirs de grosses pièces reprennent un jour ou l'autre avec plus d'intensité. Les dégâts sont insignifiants, il est vrai, en comparaison de tout l'appareil mis en jeu ; mais si minime que soient les risques ne doit-on pas les éviter quand on le peut ? C'est dans ce sentiment que je viens de louer à Versailles, 10 rue Saint-Honoré, un appartement meublé pour Madeleine et les enfants. Madeleine y voit l'avantage qui lui sourit beaucoup de se rapprocher de Saint-Cyr et de me voir ainsi deux fois par jour pour les repas. Elle s'installe dès dimanche prochain. Louise que j'ai été voir hier soir pour avoir ton adresse n'accepte pas de nous suivre à Versailles ; s'il le faut, elle préfère retourner à Champagne avec ses enfants et Albert rentrerait à Paris pour son travail. Les classes du lycée sont, m'a-t-elle dit, complètement désorganisées ; les élèves de 7e et 8e sont groupés dans la même classe et c'est deux jours l'un deux jours l'autre que professeurs de 7e et 8e font la classe alternativement.

Et ton petit Marcel, fréquente-t-il comme autrefois l'oncle André le lycée de Pau ? La lettre de Thérèse que Louise m'a fait lire hier nous montre qu'elle profite bien du chaud soleil de la terrasse du Midi qui doit bien réparer les fatigues de son dernier séjour à Paris. Malgré des démarches réitérées d'Albert et de moi, nous n'avons pas encore obtenu du notaire la possibilité de toucher aux comptes et au dépôt des titres du CL et de la SG ; de jour en jour on nous remet ; les lenteurs des établissements de crédit qui ne travaillent, paraît-il, qu'avec un personnel de fortune et inexpérimenté lui fournissent un prétexte dont il use largement pour de successifs attermoiements.

Au revoir, mon cher Paul, je t'embrasse de toute ma tendresse ainsi que Thérèse et Marcel.

Ton frère, Charles Wallon

P.S. J'envoie aujourd'hui à la Coopérative la facture B.J. que Thérèse avait adressée à Louise et que celle-ci m'a remise hier soir. Mais n'y a-t-il pas un délai entre l'achat et la remise des factures et n'est-il pas dépassé ? Nous verrons !

1916-1918

*Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse*

Paris, 15 avril 1918

Ma chère Thérèse,

Je n'ai pu répondre plus tôt à ta lettre ; notre retour à Paris et les multiples occupations qui en sont résultées m'ayant privé de tout loisir ; et maintenant, je prépare mon départ pour Champagne. Nous sommes des gens bien agités comme tu vois. La vérité est que depuis notre retour ici la vie à Paris nous semble dépouillée de tout charme. Nous sommes rentrés, chauds d'un bel enthousiasme à reprendre la vie normale. Dès le lendemain les enfants retournaient au lycée, pour une amère déception : l'enseignement est complètement désorganisé ; les élèves dans les basses classes tout au moins ont déserté dans la proportion de 7 sur 8 ; de plus pour abandonner les salles considérées comme dangereuses en cas de bombardements, on réunit dans une même salle plusieurs classes différentes ; le professeur s'adresse tantôt aux uns, tantôt aux autres, une vraie tour de Babel. Là-dessus, le bombardement reprend, les Gothas arrosent notre quartier sans crier gare, il est tombé une bombe sur la garde républicaine alors que l'alerte achevait de sonner et que les enfants étaient encore au lit. D'autres bombes, quelques mètres plus loin où elles ont allumé un immense incendie ; tout cela n'est pas bien encourageant pour les habitants d'un 5e ; aussi avons-nous résolu de retourner à Champagne. Tu me réitères votre affectueuse invitation à aller vous retrouver à Pau ; c'est bien séduisant par plus d'un côté, et je sais que c'est de grand cœur que nous serions reçus ; mais d'une part je ne puis me résoudre à aller si loin ce qui serait abandonner complètement Albert pour de longs mois, d'autre part, je ne puis songer à vous envoyer des enfants ; ce sont trois lurons qu'il faut tenir, et ce n'est pas dans un moment où il te faut un repos tout particulier qu'il serait séant de t'infliger ce surcroît de fatigues et de préoccupations. La solution de Champagne est plus pratique à tous égards. J'avais tout d'abord l'intention de mettre les enfants à l'école, mais leur professeur me le déconseille vu la différence des méthodes et il préfère me donner un programme que je me charge de leur faire étudier. Suzanne et Paul feront leur 1re communion à l'église de Champagne, voilà qui réglé. J'ai proposé à Germaine de venir aussi s'abriter à Champagne, j'avais senti dans certaines lettres d'Henri qu'il était préoccupé de la savoir à Paris ; elle a accepté avec joie et je crois qu'Henri sera heureux de la solution.

Voilà donc la famille plus dispersée que jamais. Les nouvelles d'Émile et de Georges sont bien rares ; de Georges nous n'avons rien reçu depuis le 2 avril. D'Émile, depuis le 6 avril ; dans quelles batailles sont-ils engagés ! Henri est toujours en Italie et semble assez triste. Albert a vu Charles et Madeleine à leur passage à Paris hier ; ils sont maintenant à Versailles. Il se passe des phénomènes d'immigration assez curieux ; beaucoup de Versaillais fuient leur ville ; les Parisiens par contre se précipitent sur Versailles et tout le monde est content.

Mille bons baisers à toi, à Paul et à Marcel.

Ta sœur, Louise Demangeon

1916-1918

*Lettre de Louise à Paul et Thérèse*

Champagne, 7 mai 1918

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Pourquoi avoir encore gâté nos enfants à ce point. Vous serez donc toujours aussi peu raisonnables, ces bijoux sont mille fois trop jolis pour des enfants de leur âge ; il est vrai qu'ils en jouiront toute leur vie. Mais ce n'est pas une excuse et tout en vous remerciant pour eux de ces jolis cadeaux, je ne puis m'empêcher de vous faire des reproches.

Il y a plusieurs jours déjà que je voulais vous écrire pour vous donner des nouvelles de nos militaires, mais je rentre d'un petit séjour à Paris pendant lequel je n'ai pas eu un instant à moi comme de juste. Nous attendons Georges incessamment, il nous a annoncé son arrivée en permission vers le 8 mai, cette malheureuse permission a été si souvent remise que nous n'y croirons que quand nous tiendrons notre Georges ici. Émile est en ce moment du côté du Kemmel, ce n'est pas un bon coin, mais ils sont merveilleusement accueillis par la population et par l'armée belge et cela leur fait plaisir. Par exemple, l'armée anglaise n'a pas bonne presse ; on les accuse de lâcher pied avec une facilité désespérante et d'entraîner le recul de toute la ligne ; et puis leur orgueil semble leur aliéner beaucoup de sympathie. Je ne me souviens pas de vous avoir dit qu'Émile à sa prochaine permission fera en sorte de se rencontrer avec les Texier ; il y a eu un échange de lettres entre Clarisse et moi d'où il ressort que de côté et d'autre les projets de notre pauvre papa ne rencontrent qu'approbation ; il s'agit que les jeunes gens fassent suffisamment connaissance pour ne pas se décider à la légère. Je souhaite pour ma part de la manière la plus vive le succès de l'affaire, il est rare que le mariage se présente avec tant de raisons de confiance dans l'avenir. Il est assez probable, puisque Charles et Madeleine sont à Versailles, que c'est chez eux qu'Émile passera la plus grande partie de sa permission ; les rencontres se feront ainsi très facilement et pourront être à la fois longues et fréquentes. Il n'y a malheureusement pas moyen d'organiser quelques parties entre Champagne et Versailles ; les communications actuelles ne le permettent pas. J'ai eu ce matin même des nouvelles de Madeleine ; elle semble ravie de son séjour à Versailles ; les enfants vont au cours et s'y plaisent beaucoup. Madeleine à retrouver là-bas beaucoup d'amis ; on se rencontre au parc où l'on fait de longues promenades ; enfin c'est le bonheur.

Ici l'existence que je mène ne me plaît qu'à moitié ; obligé d'abandonner des enfants ou de laisser Albert solitaire, je n'ai jamais le cœur où je suis. Mais les enfants ont des mines superbes, ils s'amuse comme des dieux et ne souhaitent rien d'autre. Je les fais travailler assez régulièrement avec les indications de leurs professeurs afin d'atténuer le dommage de cette interruption fâcheuse. Tout cela, joint aux travaux du ménage, m'occupe fort. Germaine est auprès de nous ; par elle j'ai de fréquentes nouvelles d'Henri. Il reste définitivement affecté au contingent d'Italie. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles ; il y a bien longtemps que nous n'en avons reçus ; Thérèse n'est-elle pas trop fatiguée ? Et l'illustre Marcel que devient-il ?

Embrasser le bien pour nous tous et garder pour vous mon cher Paul et ma chère Thérèse une partie de nos baisers bien affectueux.

Votre sœur, Louise Demangeon



1916-1918

*Lettre de Suzanne à sa tante Thérèse*

Champagne, le 7 mai 1918

Ma chère tante Thérèse,

Si tu savais comme j'ai été contente du joli collier que tu m'as donné ; tu es trop gentille de me faire un si beau cadeau ; je suis si joyeuse que je saute de joie depuis ce matin ; je l'ai mis à mon cou et je le garde toute la journée. Ma première communion n'est que le 2 juin au lieu du 2 mai si j'avais été à Paris. Paul et moi, allons au catéchisme de Champagne qui a lieu tous les 2 jours à 7h1/2. Il est très amusant ; le curé nous fait rire ; il dit des choses drôles ; il nous dit : tu, et il nous embrasse avant et après le catéchisme ; tout le monde l'aime beaucoup. L'autre jour, il dit à une petite fille : « Je t'interrogerai sur le chapitre de l'ordre pour voir si tu veux être papesse. » A une autre qui rapporté : « Monsieur le curé, elle remue tout le temps ses pieds. » Il a répondu : « Eh bien ! Remue les oreilles, toi. » Il a demandé à une autre si elle se sentait appelée au mariage ; elle a répondu avec indignation : « Ah ! Non, par exemple. » J'aide souvent le curé à préparer l'autel, je porte les chandelles ; j'arrange des fleurs ; Paul a même servi la messe ; il a aussi porté le gros livre ; il était très fier de cet honneur.

Nous nous amusons beaucoup dans le jardin ; nous en avons chacun un petit où nous avons semé des radis et des fleurs ; cela a semblé si amusant à tante Germaine de cultiver son bout de terrain qu'elle va aussi se faire un petit jardin. À côté de chez nous demeurent des enfants très mal élevés et très grossiers ; ils s'amuse à nous ennuyer en nous jetant des bouts de terre ; ils montent par-dessus le mur et s'asseyent pour nous dire des grossièretés ; quelquefois même, il descendent dans le jardin ; ils ont une carabine et nous lancent de vrais plombs ; ils pourraient très bien nous crever les yeux, puisque l'autre jour, ils ont mis comme cible leur chapeau et ils l'ont transpercé ainsi qu'une boîte de fer-blanc ; s'ils continuent, maman ira parler à leurs parents et papa leur donnera une rossée. L'autre jour, nous avons trouvé les asperges toutes piétinées et toutes les têtes cassées ; c'est sûrement eux ; ils en sont bien capables, puisque l'année dernière ils se sont fait dresser un procès-verbal par le garde champêtre pour piétiner les concombres d'un voisin.

Le jardin est rempli de fleurs ; il y a des jacinthes, du muguet, beaucoup de lilas. Marcel s'amuserait bien s'il était là.

Je te remercie encore une fois du joli collier et je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse pour moi l'oncle Paul et Marcel.

Suzanne Demangeon

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 19 mai 1918

Mon cher Paul,

Je pense que vous devez avoir bien chaud et que le boulevard du Midi doit être tout à fait inabordable du moins au milieu du jour. Ici, le soleil tape dur déjà, et nous nous tenons comme au fort de l'été, derrière nos persiennes closes. Je viens de passer deux jours à Paris, et il n'y fait pas bon non plus. Nous sommes toujours à attendre notre malheureux Georges dont la permission n'arrive pas à se déclencher. Suivant les dernières nouvelles, c'est vers le 20 qu'il nous arrivera ; mais que croire maintenant ? Si l'offensive reprend, les permissions seront à nouveau suspendues ; c'est désespérant. Je

ne puis te dire quels sont exactement les projets de Georges pour ces quelques jours de liberté ; il ne m'en a jamais soufflé mot dans ses lettres, d'ailleurs toujours très courtes. Il s'est toujours borné à parler de l'impatience qu'il éprouve à venir nous retrouver, sans être plus explicite ; de sorte que je ne sais rien de précis. Je pense qu'il voudra passer quelques moments à Paris, sans doute ira-t-il un jour à Versailles, j'espère qu'il nous donnera quelques jours ici ; et peut-être le voyage de Paris lui paraît-il bien considérable, mais encore une fois je me borne à des suppositions.

Je crois t'avoir dit qu'Émile est près du Kemmel ; dans sa dernière lettre, il nous dit que depuis 3 jours le secteur est assez calme ; il me parle aussi de pluies torrentielles qui rendent le pays bien désagréable, mais depuis les troupes sont changées ou plutôt la troupe.

« La grande marguerite » dont tu t'informes va de vicissitudes en vicissitudes. Tu sais sans doute que, un peu pressé par Charles et Madeleine qui ne voyaient aucune utilité à sa présence rue Bonaparte, je lui ai rendu sa liberté au moment de Pâques ; elle était d'ailleurs résolue à retourner en Suisse, et s'efforçait bravement de vaincre toutes les difficultés opposées à son rapatriement ; puis il y eut des périodes d'hésitation. Ce fut alors que l'affaire de la rue Bastiat la tenta, mais au moment du bombardement, elle décida de s'éloigner de Paris avant tout. À ce moment une place s'offrait à elle, une sœur de Mme Jacquesson voulait l'emmener à La Baule pour plusieurs mois ; ce fut une grande joie pour la pauvre fille qui ne pouvait rentrer en Suisse. La frontière étant fermée. Hélas ! Les Américains ne l'ont pas entendu ainsi. La Baule est zone de guerre, et mille démarches, nul certificat des anciens maîtres n'ont pu fléchir les autorités ; la pauvre Marguerite est l'indésirable et n'est pas autorisée à séjourner dans la région. Selon les dernières nouvelles que j'ai reçues d'elle, elle partait pour la Suisse ; mais a-t-elle eu de nouvelles des aventures ? L'autre jour elle est venue voir Albert, en son absence, de sorte qu'il n'a rien su, toujours est-il qu'elle est toujours là ; et dans un état moral que tu comprends facilement. Tant qu'elle a été rue Bonaparte, elle s'est acquittée avec beaucoup de conscience de tous les soins d'entretien et de propreté et a laissé l'appartement dans un état d'ordre parfait. Depuis évidemment le tout a dû se recouvrir d'une couche épaisse de poussière. Je crois que malgré tout Émile et Georges auront plaisir à s'y retrouver à leur prochaine permission.

Je n'aurais vu pour ma part aucun inconvénient à conserver Marguerite pour l'entretien de l'appartement, à supposer qu'elle y eût consenti ; mais je sentais que Charles et Madeleine n'en étaient pas partisans, et il est bien vrai que les séjours d'Émile et de Georges y sont bien rares. D'autre part, gardé ou non, il est je crois nécessaire de conserver l'appartement toute question de sentiments mis à part, que ferait-on des meubles ? Aucun de nous ne possède d'installation assez vaste pour leur offrir asile. (Tu sais que Charles doit décidément occuper le rez-de-chaussée de l'avenue de Breteuil au 15 octobre prochain). Le garde-meuble est, à mon avis et d'après ce que j'ai entendu dire, une mauvaise solution onéreuse et très préjudiciable aux objets confiés. Alors ?

Quoique tu en penses, je ne puis considérer que la guerre puisse durer encore 2 ou 3 ans, et je crois que le mieux est encore le statu quo. Le bail arrivant à son échéance en avril dernier Charles ne l'a toutefois pas renouvelé et a demandé aux propriétaires l'autorisation de prolonger l'occupation sans bail sous condition de prévenir 6 mois à l'avance en cas de départ ce qui a été accepté. Voilà où en sont les choses.

Je t'embrasse de tout cœur, mon cher Paul, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

Paris, 4 juin 1918

Mon cher Paul,

Au train dont vont les choses, la guerre ne sera pas terminée cette année. D'autre part, si les lignes allemandes ne sont pas refoulées par quelque heureuse contre-offensive, il est à craindre que le séjour de Paris ne soit pas très agréable, ni même très sûr si l'ennemi rapproché intensifie ses raids d'avion et son bombardement par grosses pièces. Ces considérations que je n'ai pas encore soumises à Louise m'amènent à me demander s'il ne serait pas quelque jour prudent de l'éloigner avec les enfants. Il me paraît difficile de renoncer à leurs études et il faudrait, en cas de départ, que je les envoie dans une ville qui ait des lycées pour garçons et filles. Je crois que Pau est dans ce cas. D'autre part, malgré l'affluence des déracinés qui encombrant la ville, y a-t-il chance de trouver à se loger à Pau ? Je voudrais que tu me répondes là-dessus d'une manière générale. Si nous étions obligés à cet exode, j'estime que, malgré la distance et malgré la séparation longue qui en résulterait pour nous, Louise aurait l'avantage d'être auprès de toi et de Thérèse ce qui constituerait un bloc familial compacte.

J'espère que toutes ces spéculations seront inutiles, mais il vaut mieux prévoir le pire.

Reçu un mot de Georges qui était à la recherche de sa batterie et un mot d'Émile toujours en Flandre belge, très tranquille.

Je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

Ton frère A. Demangeon

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 10 juin 1918

Mon cher Paul,

Nous avons reçu ta bonne lettre répondant aux questions d'Albert ; merci de tout cœur pour la proposition que tu nous fais ; je ne sais si ce serait vraiment la plus pratique, car je ne doute pas qu'elle ne vous apporte une grande gêne ; vous aviez loué ce qu'il vous fallait pour trois, par quel miracle d'organisation pourrions-nous arriver à 4, à 5 même (avec une bonne) sans vous apporter aucune gêne ? Mais le cœur à des combinaisons que la raison ne connaît pas. Quoi qu'il en soit, si seulement nous ne pouvons trouver à nous caser ailleurs, nous serons très heureux d'aller faire ménage commun avec vous, tu le devines sans peine ; je continue à penser que cette éventualité ne se produira pas ; nous avons devant nous 4 mois encore qui peuvent changer bien des choses et nous permettre de rester à Paris sans risque pour nos enfants. La dislocation d'un foyer est chose si pénible et si compliquée sous tous les rapports que l'on ne s'y résout qu'à la dernière extrémité. Ta proposition nous offre entre autres grands avantages celui de nous permettre de réserver notre décision sans crainte de nous trouver ensuite dans l'impossibilité d'immigrer. Merci encore à toi et à Thérèse de votre geste si profondément affectueux.

Ce qui rend Albert particulièrement soucieux des mois à venir, c'est que je suis en ce moment assez fatiguée, pour une cause qui ne devrait nous donner que de la joie, mais qui après les épreuves que je déjà traversées nous donne plutôt de l'appréhension et de l'inquiétude ; aussi ne suis-je pas pressée de l'annoncer et ma retraite à Champagne me rend la discrétion facile.

Albert a reçu l'autre jour la visite de Charles ; son service sera sans doute transféré à Romorantin ; je crois que l'intention de Madeleine serait d'aller s'y installer, mais pour combien de temps serait-ce ? D'ailleurs la chose est, je crois, encore confidentielle. Dans ce cas elle renoncerait à aller aux Petites Dalles. Quant à nous, notre intention est de rester ici pendant tout l'été si les événements ne nous en chassent pas. Ce n'est évidemment pas le séjour rêvé pour des vacances calmes et tranquilles. Nos nuits sont bien agitées par les raids des Gothas qui passent forcément au-dessus de la vallée dans leur agression sur Paris ; il y a alors un déchaînement de canonnade à faire trembler les vitres ; l'autre jour un obus est même tombé sur le village ce qui a mis en gros émoi la population. Heureusement, avec une facilité merveilleuse les enfants ont pris l'habitude de dormir imperturbablement au milieu de ce bruit ; leur seul regret, c'est que je ne consente pas de les réveiller pour voir les éclairs sortirent des canons qui tirent. Les risques sont d'ailleurs des plus minimes et nous avons ici l'incomparable avantage d'être chez nous libre et tranquille, avantage que nous trouverions difficilement dans quelque villégiature de location. J'ai seulement l'œil ouvert sur les communiqués et sur la carte pour ne pas me laisser surprendre par un mouvement de recul de l'armée. Il semble que l'offensive déclenchée hier ne nous réserve pas les mêmes tragiques angoisses et que cette fois l'ennemi ait trouvé tout de suite à qui parler.

J'ai reçu hier une longue lettre de Georges de retour de sa batterie ; il ne me laisse pas du tout soupçonner où il se trouve, mais il a eu une peine infinie à retrouver son régiment, il a évolué entre Paris et Compiègne pendant 2 jours sans pouvoir obtenir de renseignements. Son voyage en chemin de fer a été troublé en outre par un accident de chemin de fer qui eût pu être grave. Son train s'est précipité d'une allure effrénée sur un convoi de marchandises et lui a écrasé 3 wagons ; les wagons du train tamponné sont alors retombés sur les rails voisins au moment où passait un train d'Américains. Plusieurs furent blessés et la voie embouteillée pour plusieurs heures naturellement. Georges nous raconte tout cela avec son humour et son entrain habituels ; lui n'a rien eu qu'une forte commotion. Et maintenant, le voilà dans l'âpre et dur combat, et ce sont pour nous les longues journées d'attente anxieuse pour les nouvelles. Émile est toujours au Kemmel, coin calme pour l'instant ; peut-être la dernière offensive va-t-elle le rapprocher du centre de la bataille.

Je ne sais si tu as su qu'Henri est rentré en France ; son nouveau centre est la Fère-Champenoise. Il est très content d'être rentré en France, mais il a un service des plus actifs, car hélas ! les blessés ne manquent pas et les évacuations se suivent sans trêve ni relâche. Il ne sait pas du tout encore quand sonnera l'heure de sa permission.

Ici nous nous portons très bien ; les enfants sont tannés par le soleil et prennent des allures d'hommes de la terre. Suzanne et Paul ont fait leur 1<sup>re</sup> communion il y a hier 8 jours ; cette cérémonie religieuse, dans le joli décor de cette délicieuse église de Champagne et dans l'angoisse de ces heures de guerre, prenait un caractère vraiment émouvant. Suzanne se promet d'écrire à Marcel et de lui envoyer une image ainsi qu'à tante Thérèse. Je lui laisse le plaisir de l'envoi. Albert qui est ici aujourd'hui se joint à moi pour vous embrasser tous trois bien tendrement.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 18 juin 1918

Mon cher Paul,

Je te remercie de tous les renseignements que nous donne au sujet de notre voyage éventuel à Pau ; ils nous seront très précieux le jour de nous mettre en route une fois venue ; mais dans la pensée d'Albert pas plus que dans la mienne il n'était question d'une aussi prompte résolution ; nous envisagions surtout les circonstances qui pouvaient rendre notre séjour à Paris impossible ou tout au moins dangereux à la rentrée des classes ; pour l'instant, nous croyons qu'il n'y a aucune urgence à nous éloigner d'ici.

Nous le ferions, sois-en certain, si quelque danger nous menaçait, et c'est à Pau que nous irions tout droit dans ce cas ; mais cette solution comporte trop d'inconvénients réels pour que nous l'adoptions sans raisons sérieuses. Par la chaleur de l'été, il serait pénible pour tout le monde, pour Thérèse plus encore que pour tout autre, de se resserrer tous ensemble dans un appartement que votre affection fait grand, pour nous recevoir tous, mais qui, pour un tel nombre d'occupants, serait forcément exigü ; et la présence de mes trois grands enfants, tous plus turbulents l'un que l'autre et habitués depuis trois mois à la liberté et aux grands espaces, serait une société tout à fait indésirable et bien fatigante pour vous comme pour moi d'ailleurs. Le mieux est donc de gagner de plus de temps possible ; et cela nous semble d'autant plus raisonnable qu'il n'est guère probable que la marche des Allemands, si inquiétante ces dernières semaines, reprenne. Pour ce qui est de l'encombrement des trains, ce ne serait pas y échapper que de partir dès maintenant, je crois qu'il ne pourra jamais être plus intense qu'il ne l'est en ce moment, d'après ce que j'entends dire. Enfin nous nous tenons prêts à partir si les événements l'exigent et il serait bon que je sache dès maintenant à peu près exactement ce qu'il me faudrait apporter pour pourvoir à notre installation, tu me le diras dans une de tes prochaines lettres.

Si nous devons passer un assez long temps à Pau, mon opinion est qu'il serait plus pratique de chercher dans la suite un appartement ; votre offre si hospitalière me permettra tout au moins de me retourner tout à mon aise une fois arrivée là-bas. Tu me dis qu'il serait inutile d'amener une bonne ; reste à savoir si l'on trouve facilement à Pau la personne qu'il faudrait pour la remplacer c'est-à-dire la femme qui, couchant chez elle, pourrait néanmoins nous donner toute sa journée, tout son temps comme le ferait une bonne ; il ne faudrait pas moins pour nous servir tous et je crains bien que dans une ville industrielle comme l'est devenue Pau se soit chose tout à fait introuvable. Je ne m'embarquerai certainement pas cependant sans avoir la certitude que dès notre arrivée le service puisse s'organiser ainsi ; je sais trop ce que sont ces difficultés matérielles de service pour consentir à les voir peser sur votre intérieur par suite de notre irruption. Tout cela est à bien considérer.

J'ai reçu une lettre de Georges hier daté du 12 juin ; lettre très brève naturellement. Il se trouve au nord de l'Aisne (à 300 m). Cela te permet de juger qu'il est bien exposé. Il nous dit qu'ils sont soumis à un bombardement très pénible d'obus ordinaires et d'obus asphyxiants qui les oblige à garder leur masque de longues heures. Émile a changé de région provisoirement. Il remplace un médecin. Je ne sais pas trop où il est. Il regrette les gras paysages des Flandres.

Albert se joint à moi pour t'embrasser ainsi que Thérèse et Marcel.

Ta sœur, Louise

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 28 juin 1918

Mon cher Paul,

Cette date du 29 juin nous rappelle à tous des fêtes joyeuses qui hélas ! ne reviendront plus. Du plus loin qu'il m'en souviens, je revois par la pensée le plaisir que nous avons à souhaiter cette double fête à notre pauvre papa et à toi, et les deux bouquets de roses l'un gros et l'autre qui nous en semblait être le petit enfant que l'on t'offrait après avoir embrassé papa tour à tour ; puis, c'était la tarte du dessert, et les petits verres de vin sucré nouvelle occasion de recommencer les souhaits. Dans ce temps-là maman était encore avec nous, âme de toutes ces fêtes comme elle l'était de notre vie tout entière. Quand elle nous eût quittés, ce furent de bien tristes anniversaires tout imprégnés de son cher souvenir, aujourd'hui, c'est sur une tombe qu'il nous faut revivre tous ces jours de bonheur et de tendresse. Mais mon cher en Paul, en toi nous pouvons retrouver une partie de ce passé et je viens t'adresser mes vœux t'associant dans le plus profond de mon cœur à celui dont nous pleurons la mort. Il y aura bientôt 5 mois qu'il nous a quittés ! Que ce temps semble long déjà !

Nous avons reçu des nouvelles de Georges du 22 juin, nous les attendions avec impatience, car nous le savions dans un secteur très actif. Ce secteur se calme, paraît-il, et les combats sont moins pénibles. Georges ne nous donne guère de détails, mais le principal pour nous est de le savoir bien portant. J'ai eu en même temps des nouvelles d'Émile. Il avait quitté pendant une quinzaine son petit coin de Belgique pour remplacer dans un autre régiment un médecin évacué ; il est maintenant de retour très heureux de se retrouver dans un pays qui n'a pas trop souffert de la guerre et dont l'aspect verdoyant repose de tous ces paysages dévastés.

J'ai eu récemment des nouvelles de Charles il est bien éprouvé par des furoncles très profonds qui se succèdent sans lui laisser de répit. Tout son travail doit en devenir bien pénible. On ne songe plus pour l'instant à transporter le service à Romorantin, et il est bien possible que Madeleine passe tout l'été à Versailles. Dans ce cas, elle quitterait l'appartement qu'elle occupe pour une maison avec jardin, mais il n'y a encore rien de décidé à ce sujet.

Albert est très occupé par les examens en Sorbonne, on précipite les choses pour libérer au plus vite les candidats et les séances se suivent sans trêve ni répit. Je pense que vers le 12 juillet tout sera fini et qu'Albert pourra donner à Champagne un peu plus de temps.

Nos santés sont bonnes, nous menons une vie très paisible. Les nuits sont plus agitées que les jours ; cependant, nous avons eu une quinzaine parfaitement tranquille. D'aucuns disent que la présence du roi d'Espagne à Paris en été la cause. Il faut croire qu'il a regagné ses états, car les Gothas se sont remis en route de cela 2 nuits.

Germaine est toujours auprès de nous ; elle espère qu'Henri reviendra bientôt en permission, mais, rien de précis à ce sujet.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse*

Champagne, 19 juillet 1918

Ma chère Thérèse,

Je remercie de ta bonne lettre. Je n'ai pu y répondre plutôt, car elle m'est arrivée au moment où je prenais le train pour Paris où je viens d'aller passer deux jours. Je suis rentrée avec plaisir dans mon petit coin tranquille, car par cette chaleur il ne fait pas bon courir la ville ; il fait chaud ici, mais il y a toujours un peu d'air et les soirées sont agréables. Je te remercie bien de l'offre que tu me fais d'être la marraine de ton second enfant, j'accepte avec le plus grand plaisir cet honneur et souhaite que les circonstances ne me fassent pas attendre trop longtemps le plaisir de faire sa connaissance. J'ai pris bonne note de la petite liste que tu m'as envoyée. Quant à présent nous ne pouvons prendre aucune décision. Tout dépend absolument de l'état du front. Il y a eu ce matin un excellent communiqué. Cela nous présage-t-il d'un réel changement dans la situation des mois prochains ; on ose encore fonder trop d'espoir ; mais chacun a bien le sentiment qu'il ne peut y avoir que du mieux.

J'ai reçu ce matin même une lettre d'Émile. Il comptait arriver en permission ces jours prochains ; les voici de nouveau suspendues, c'est une vraie déveine. Outre le regret que nous éprouvons d'avoir différé notre plaisir de nous retrouver avec lui, nous sommes contrariés de penser qu'il manquera sans doute l'excellente occasion de retrouver Charles et Madeleine à Versailles. Ceux-ci quittent Versailles à la fin du mois pour s'installer à Romorantin. Ce serait même un fait accompli, mais ils n'ont pu jusqu'à présent dénicher une installation possible. Toutefois je crois Madeleine absolument décidée à partir coûte que coûte fin juillet, persuadée qu'une fois là-bas elle ne tardera pas à trouver à se loger.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Georges depuis une dizaine de jours. À ce moment son secteur était redevenu calme ; mais depuis, il y a eu un tel changement que j'ai peine à croire qu'ils n'ont pas été intimement mêlés aux événements.

Nous avons eu Henri la semaine dernière ; son train passant la visite à Villeneuve-Saint-Georges il a pu passer 4 jours à Paris et un ici. Sa permission ne viendra que plus tard.

Albert n'a pu encore venir s'installer ici pour un long séjour. J'espère qu'à la fin du mois il se trouvera un peu plus libre. Ma santé est assez bonne en ce moment, et jusqu'à présent les choses suivent un cours normal. Nous menons d'ailleurs ici une vie propice au repos.

Embrasse bien Paul et Marcel pour nous, ma chère Thérèse, et reçois les bien affectueux baisers de ta sœur Louise.

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 26 juillet 1918

Mon cher Paul,

Un mot seulement pour te donner les nouvelles d'Émile et de Georges que je viens de recevoir. Georges : « Je suis en ce moment complètement abruti par le bruit du canon ; les Boches tirent sans discontinuer autour de moi... On avance petit à petit, malheureusement pas très vite, car les Boches se sont à peu près ressaisis bien que la surprise ait été des plus complètes. » Il occupe des positions abandonnées par eux. Cette lettre est du 21 juillet. Il me tarde d'avoir d'autres nouvelles, car il est bien exposé. Émile est de nouveau au calme après deux journées de grande agitation dues à la crainte d'une offensive qu'avait annoncée un prisonnier boche et qui n'a pas eu lieu. Rien de nouveau sur nos autres frères et sœurs non plus que sur nous.

Mille bons baisers pour Thérèse, pour Marcel et pour toi.

Ta sœur, Louise

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes ( Basses Pyrénées)  
lundi 29 juillet 1918 (6h du soir)

Mon cher Paul,

Nous avons un temps superbe, on voyait ce matin très bien le pic du Ger le long duquel il y a encore de la neige. À présent, le ciel se couvre du côté des montagnes.

C'était cet après-midi la consultation du docteur Vidant. J'y ai mené Marcel. Il y avait beaucoup de monde au salon d'attente. Il est médecin à 2 galons et a 2 décorations, dont la Légion d'honneur. Il a ordonné des bains pour Marcel et des gargarismes ; c'est demain que je lui ferai commencer le traitement, et je dois le reconduire chez le docteur samedi. C'est le docteur Vidant qu'on consulte généralement d'après les renseignements que j'ai pris à l'hôtel.

J'ai le certificat pour le supplément de pain pour Marcel, mais il me faut sa carte d'alimentation. Envoie-moi-la donc avec les cartes de pain. Par complaisance, cependant, à la mairie, on m'a remis les trois bons de ces jours-ci pour finir le mois.

L'air d'ici fait joliment bien dormir. Je passe des nuits complètes et je m'aperçois que je dors encore près de deux heures après le déjeuner étendue sur mon lit. Marcel aussi s'endort aussitôt au lit, et la bonne nous réveille en nous apportant le petit déjeuner.

Nous faisons toujours des petites promenades. Celle dite de l'impératrice est assez douce en zigzag tout le long de la colline boisée au fond du pays. Elle commence derrière l'hôpital militaire au-delà de l'église. Marcel me porte mon pliant comme un petit homme.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes ( Basses Pyrénées)  
mardi 30 juillet 1918

*Reçu jeudi*

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin le mot de Louise que tu m'as renvoyé. Je viens de lui écrire. J'ai reçu aussi les journaux de samedi (Temps et Aurore).

Marcel a commencé le traitement : ce matin un bain de 10 minutes qui lui a fait plaisir ; tantôt, la cuillerée d'eau l'a moins réjoui. Il fait très chaud aujourd'hui. Qu'est-ce que cela doit être alors à Pau ! Je pense que ce beau temps te permet quelques parties de tennis.

Tu penseras bien à m'envoyer nos cartes de pain et la carte d'alimentation de Marcel. Madame Abbadie m'a prévenue que le mois prochain chacun achètera son pain pour toute la journée ; qu'elle préfère donner l'argent et ne pas s'occuper de la question n'arrivant pas à fournir suffisamment ses clients, tout en se privant ainsi que son personnel. J'aime autant cela, car le pain est si frais ici que je pourrai m'arranger pour le manger que le lendemain.

Je t'écris de la terrasse du casino d'où la vue est très nette vers l'Est ce soir. On a affiché la soirée de gala avec le concours de Cleo de Mérode. Cela aura lieu samedi soir 3 et non le 5. Si tu prenais le train samedi soir vers 7 heures à Pau, il arrive à 8h50 et avec l'auto on est ici à 9h1/4. Nous aurions encore le temps d'aller à cette soirée si tu le désires. Mais cela t'obligerait à dîner de bonne heure avant de partir. Le matin, le train part à 5h50 de Laruns et doit arriver vers 8 heures à Pau. Le courrier par d'ici à 5 heures du matin, c'est évidemment tôt. Tu es resté si peu de temps dimanche ici que j'espère que tu pourras venir pour plus longtemps la prochaine fois.

Nous t'embrassons Marcel et moi tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 31 juillet 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ton mot hier. Je compte que le traitement de bains à donner à Marcel ne le fatiguera pas. Sans quoi, il faudrait l'abandonner sans aucune hésitation. Les bains ne peuvent pas évidemment lui faire de mal. Mais il ne faut pas oublier qu'un médecin de ville d'eaux conseille toujours d'en prendre, car il a partie liée avec l'établissement d'eaux.

Je t'envoie ci-inclus ta carte d'alimentation ainsi que celle de Marcel. J'ignore de quelle utilité elle peut t'être, car les coupons de pain d'août manquent. Tu me les renverras pour toucher le sucre, à moins que tu ne désires les toucher là-bas. Mais ce serait te charger inutilement. On a apporté hier les pantoufles de Marcelle. Les tiennes ne sont pas encore prêtes. Un colis de beurre, celui du 18 juillet, est arrivé. Il n'en restait plus qu'un petit morceau tant il avait fondu. Ce peu qui restait était abîmé, et Henriette a préféré le jeter.

On donne demain à laver la toile à matelas. La laine a été mise dans un drap cousu sur un côté.

Je suis content que tu aies beau temps. Nous aussi nous ne pouvons nous plaindre. La soirée d'hier a été très chaude. J'ai été jusqu'à 10 heures sur le balcon des Pyrénées, il y avait du monde. Tous les bancs étaient combles. Les nuits sont excellentes. Le matin il fait frais.

Mille bons baisers.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes ( Basses Pyrénées)  
mercredi 31 juillet 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 30 avec les 6 cartes de pain. Je pense que je recevrai demain la carte d'alimentation de Marcel comme je te l'ai demandée pour son supplément de pain. Chaque jour, je prendrai moi-même la portion à laquelle nous avons droit. Je crois que ce soir on n'aura pas de pain au dîner. À l'hôtel, on prétend qu'on a donné plus que la ration à chacun ; qu'on ne refuse pas de supplément au restaurant et que se trouvant à la fin du mois, il ne reste plus rien parce que le boulanger a donné la veille le pain du lendemain. Il sera en effet plus juste de prendre chacun son pain.

Marcel continue le traitement : un jour bain, un jour des inhalations. La cuillerée d'eau qu'il prend matin et soir lui paraît moins mauvaise aujourd'hui. Hier, il n'était pas très enthousiasme du traitement, mais aujourd'hui, ayant rencontré des enfants de son âge à l'établissement, il s'y rend à présent presque avec une certaine fierté.

Il a fait très chaud cet après-midi jusqu'à 4 heures. Il y avait beaucoup de moustiques tantôt, mais il ne fait pas orageux cependant. Je me suis renseigné ici, il n'y a pas moyen d'avoir des fruits bon marché cette année parce qu'ils sont trop rares. Peut-être lundi à la fin du marché Henriette pourrait-elle acheter un reste de panier pour faire des confitures, soit des prunes soit des mirabelles : 5 kg environ. Mais je ne veux pas les payer plus de 1 franc la livre. Ici, on les apporte de Pau aussi est-ce hors de prix : 2,50 fr. la livre.

Il faudra qu'Henriette prenne le plus tôt possible le sucre. Je vais toujours très bien, mais j'évite les promenades par cette chaleur. Marcel semble s'amuser beaucoup dans ce jardin central avec tous les enfants qu'il y retrouve. Il est très gai et fait rire parfois nos voisins de table par son animation.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

J'ai reçu les Temps de dimanche et lundi et l'Aurore de dimanche.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 1 août 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ce matin ton mot de mardi. Les soirées jusqu'à 10 h du soir sont plutôt tièdes. Hier, après dîner, j'ai été m'asseoir sur un banc du boulevard des Pyrénées. Ces bancs sont toujours tous occupés et de nombreux promeneurs circulent de long en large sur la terrasse. Je me suis assoupi sur mon banc. À 10 heures, le vent s'est levé amenant des tourbillons de poussière ; vent d'Ouest, vent de pluie. Le temps allait-il changer ? Ce matin il faisait encore beau, mais depuis le déjeuner le ciel se couvre, il fait très lourd et l'orage sera pour ce soir.

J'irai dimanche prochain aux Eaux-Bonnes comme la semaine dernière. Y aller la veille au soir ne me donnerait guère plus de temps qu'en partant le matin. Rester le dimanche soir, me ferait partir de bien bonne heure et ferait une nuit écourtée ; et la chambre est vraiment petite pour 3 personnes.

Je t'envoie une lettre de Laure arrivée ce matin.

Le cordonnier a rapporté ta pantoufle aujourd'hui. Je la prendrai avec moi dimanche.

Je pense que tu as reçu les 6 cartes de pain et les 2 cartes d'alimentation. Fais-le-moi savoir.

Mille bons baisers.

Paul

17 heures, je reçois ta lettre du 31. Il pleut.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes ( Basses Pyrénées)  
jeudi 1er août 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 31 avec les 2 cartes d'alimentation. J'avais seulement besoin de la carte de Marcel, car on exige la présentation de cette carte pour donner la carte supplémentaire de pain de Marcel. Je te rendrai ces 2 cartes dimanche, car je n'en ai plus besoin. Pour le sucre, on n'en fournit pas aux étrangers ici, même sur la présentation de la carte. D'ailleurs, nous n'avons pas intérêt à le prendre aux Eaux-Bonnes. J'ai prévenu René Caron de ne plus avoir à envoyer de beurre durant le mois d'août puisqu'il arrive si mal par la chaleur. Il a fait un peu d'orage tantôt. Il fait meilleur maintenant. Cette nuit avait été très chaude ; je pense qu'à Pau cela a dû être pénible.

Marcel a pris un bain ce matin ; il prend matin et soir une cuillerée d'eau. Le traitement ne semble nullement le fatiguer, je pensais que c'était plus violent comme effet immédiat. Je ne me fatigue pas du tout ici. Je ne fais d'ailleurs que me reposer tout le temps. Toutes les après-midi, je me repose sur mon lit.

Il est arrivé beaucoup de monde tantôt, sans doute parce que c'est le 1er août ; les voitures ont dû retourner 3 fois à la gare. Dis-moi par quel train tu arriveras ici, il est peut-être prudent que je te retienne ta place à l'avance pour que tu n'attendes pas un second voyage. Dis-moi si je dois la retenir. Figure-toi que le bonhomme de dimanche nous a roulés à propos de la vanille ; son compère la vend à présent 0,40 fr. pièces. Cela doit être la même. Il vient de s'installer un marchand de dentelle, mais il a à peine terminé son déballage dans une petite boutique. Je n'ai donc pas vu s'il avait quelque chose d'intéressant.

À bientôt, mon cher Paul, à samedi, j'espère. Nous t'embrassons tous deux tendrement.

Thérèse

J'ai tous les journaux de dimanche, lundi et mardi.

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 2 août 1918

Ma chère Thérèse,

Ainsi que je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, j'arriverai aux Eaux-Bonnes dimanche matin comme la dernière fois et repartirai à 2h. Tu peux donc me retenir une place si tu veux (aller et retour).

Henriette a acheté ce matin 5 kg de prunes à 0,90 fr. la livre qui consommeront 3,750 kg de sucre.

Ta pantoufle est revenue hier, réparée.

Il a beaucoup plu hier. Le temps se remet. J'irai probablement aux ternes ce soir. Mille baisers.

Paul

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes ( Basses Pyrénées)  
lundi 5 août 1918

Mon cher Paul,

Ce matin le temps était superbe, mais cet après-midi le ciel est tout couvert de nuages ; la chaleur va sans doute nous ramener de l'orage. Marcel voulait dessiner le pic du Ger, mais ce ne sera pas pour tantôt.

Je crois que nous sommes en plein dans la saison des Eaux-Bonnes, les autos ont encore fait plusieurs voyages aujourd'hui amenant des baigneurs. Mme Abbadie m'a dit que nous pourrions changer de chambre dès demain. Celle du deuxième en dessous de la nôtre sera libre. Elle m'a averti que ce serait avec un petit supplément. Je n'ai pu obtenir encore la note de notre première semaine, mais je pense l'avoir cependant ce soir.

J'ai envoyé ce matin Marcel de bonne heure pour avoir du pain. Il m'a raconté qu'il s'était glissé entre les jupes de personnes qui faisaient queue et il est revenu me rapportant la portion représentant la moitié de nos tickets d'hier. Le gendarme assistait à la distribution. On n'a pu lui donner davantage. Peu après, il n'y avait plus de pain du tout à la boulangerie. Ce soir, à 6 heures, j'espère que nous pourrions obtenir tous nos tickets d'aujourd'hui. Il sera prudent que tu achètes 2 boîtes de biscottes. Tu pourras nous en apporter une dimanche. Nous en avons encore ici, elles sont très bonnes et en sommes très nourrissantes.

Le pays ici, sauf pour la viande, ne semble guère bien approvisionné. On a donné aujourd'hui du lait concentré. C'est plutôt vexant en pays de montagnes.

Marcel s'amuse beaucoup, il saute à la corde avec des petites filles et des petits garçons et on entend son gros rire ravi. Mais je ne trouve pas qu'il se bronze ici quoique tout le temps dehors.

Tous deux nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 6 août 1918

Ma chère Thérèse,

Nous avons eu très beau temps jusqu'à ce matin. En ce moment il pleut, mais on n'en est pas fâché. Les soirées sont d'ailleurs agréables et les nuits fraîches.

Si tu peux te faire donner un supplément de sucre par le docteur, obtiens-en un, en tout cas, pour Marcel. Si tu as besoin de tes cartes d'alimentation, dis-le-moi. Le sucre n'en est pas encore touché, il faut attendre jusque vers le 15, l'épicier ne donnant maintenant que la moitié de la ration à laquelle on a droit nous aurons donc touché 1 kg pour nos 4 cartes.

Ci-inclus un timbre de 0,15 centime que je t'envoie, car je ne m'en sers pas. Il m'a été rendu en guise de monnaie. Marcel trouvera dans cette lettre un mot d'Albert D. Dis-moi de suite si l'hôtel peut nous recevoir à coucher samedi soir, auquel cas je viendrai peut-être par le train mettant vers 9 h à Laruns, tu aurais à me retenir une place dans l'auto. Mais on ne peut pas songer à coucher tous les trois dans la même chambre ni tous les deux dans un même lit. Ils sont beaucoup trop étroits. Il ne faut pas non plus la combinaison de toi et Marcel dans un lit. La chambre qu'on donnait d'habitude peut-être, puisque c'est pour une nuit.

As-tu besoin que je t'apporte des biscottes ou plutôt des languets ?

Je t'embrasse tendrement ainsi que Marcel.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes (Basses Pyrénées)

mardi 6 août 1918

Mon cher Paul,

Je n'ai pas eu de courrier aujourd'hui sauf les journaux que tu m'as envoyés (le Temps de dimanche 4 et les Œuvres du 3 et 4).

Nous sommes tout à fait dans les nuages et la pluie. Cela n'a pas grand charme à la montagne. Si ce temps continue, je ne vois pas l'utilité de rester ici et nous pourrions rentrer avec toi dimanche prochain, d'autant plus que le ravitaillement ici est des plus défectueux. On ne nous donne plus qu'1/3 de pain sur nos tickets et peut-être en manquera-t-on tout à fait puisqu'on ne reçoit la farine qu'au fur et à mesure. À l'hôtel, on ne donne plus que du lait concentré. Enfin, ce matin, j'ai souffert beaucoup de l'estomac ; je crois que c'est à cause de ce lait. J'avais demandé au déjeuner des pommes de terre à l'eau en supplément, Marcel se plaignant toujours de la faim, mais j'ai eu de la peine à en avoir, c'est qu'on en manque en ce moment. Bref, on serait bien plus à l'aise chez soi dans ces conditions.

Il est inutile que tu m'envoies des cartes de pain supplémentaires. On a fait une sorte de recensement des baigneurs, et la boulangère s'arrange pour ne donner qu'environ 100 g de pain par personne. Nous sommes parmi les privilégiés, car Marcel et moi en avons eu davantage. Qu'Henriette prenne toujours de la farine, ou si elle a du pain de reste, quelle le grille pour le conserver.

Envoie-moi par la poste une boîte de biscottes. Nous n'en avons plus guère.

Nous avons déménagé tantôt ; nous sommes au 2e, la chambre n° 8 juste en dessous. Elle est, je crois, plus grande. Marcel a un grand lit de bois.

Les baigneurs de l'hôtel se renouvellent ces jours-ci. Les nouveaux arrivants semblent être du pays et ont l'allure de gens de la campagne.

Paul et moi t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 7 août 1918 17h

Ma chère Thérèse,

Je viens de recevoir ta lettre. Je suis allé aussitôt acheter des biscottes. Le premier épicier a exigé en échange des cartes de pain. Je suis donc parti tout désappointé. En revenant j'ai vu une boutique de thé et à tout hasard ai demandé des biscottes. Ils m'en ont donné me disant qu'il n'était pas encore nécessaire de donner des cartes de pain. Je t'envoie par la poste ce soir une boîte de biscotte. Je t'en apporterai 2 autres dimanches. Ici non plus il n'y a plus de pommes de terre. C'est vraiment ennuyeux que vous soyez si privé. Je t'apporterai des petits gâteaux. Ce pauvre Marcel va bientôt être « mouru » de faim. Espérons que la farine arrivera bientôt aux Eaux-Bonnes.

Mille baisers.

Paul

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Hôtel & Maison Pierre Abbadie  
Les Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées)

Le mercredi 7 août 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 6 contenant la lettre d'Albert Demangeon. Je vois que les permissions sont rétablies puisque Émile a pu avoir la sienne. J'ai aussi reçu le Temps de lundi.

Nous avons eu une belle journée aujourd'hui quoiqu'un peu nuageuse. Comme j'allais bien et que je ne souffrais plus de l'estomac, j'ai fait avec Marcel tantôt la promenade Gramont dans les bois au-dessus du casino. On arrive assez haut le long d'un rocher d'où on a une jolie vue sur les montagnes environnantes, et on redescend en face de l'hôpital militaire.

Marcel a été faire queue ce matin à la boulangerie. Il est très fier de cette mission. Il m'a raconté qu'on lui avait marché sur les espadrilles, et alors, qu'il s'est mis à marcher sur les pieds de ses voisins, et ils rient beaucoup de cette bonne farce. Cette fois, on lui a donné 75 % comme d'ordinaire sur les tickets. Je demanderai pour un supplément de sucre au docteur, mais il ne sera pas possible dans tous les cas de le toucher ici, puisqu'on n'en distribue pas aux baigneurs ; ils n'ont pas de sucre dans le pays pour les étrangers. On m'a promis une chambre pour toi ici pour samedi, je compte bien sur toi samedi après-midi. D'après le communiqué de ce soir, l'offensive semble arrêtée.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Maison Abbadie , Les Eaux-Bonnes (Basses Pyrénées)  
jeudi 8 août 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 7 contenant une lettre d'Amélie Fourcade. J'ai également reçu une lettre d'oncle Meissas. Ta boîte de biscottes est bien arrivée ; elle est la bienvenue, car notre première boîte est presque terminée. J'ai reçu aussi le Temps de mardi et l'Œuvre de lundi.

Je suis toujours décidée à partir dimanche, car j'ai hâte à présent de rentrer à la maison. Je ne crois pas prudent de rester ici 8 jours davantage avec cet approvisionnement irrégulier d'ici. Ces jours-ci, on semble remplacer les légumes à l'hôtel par de la viande ; cette alimentation ne peut nous convenir ni à Marcel ni à moi. Il vaut mieux que nous retournions avec toi dimanche à Pau.

Le temps était très beau ce matin, mais tantôt assez nuageux. Nous avons fait tout à l'heure la route de l'Impératrice jusqu'à la cascade d'Escot.

Dis à Henriette de prendre le pot-au-feu pour dimanche soir avec un légume quelconque qu'elle trouvera. Qu'elle recommande le lait chez la boulangère pour dès dimanche matin. Si la boulangère connaît une femme de ménage, qu'elle me l'envoie lundi matin avant déjeuner pour que je m'entende avec cette femme pour toutes les matinées.

J'ai retenu ta place à l'auto découverte pour l'arrivée du train de 3h20 soir à Laruns. Le chauffeur semble bien te connaître d'ailleurs. Ta chambre est également retenue ici pour samedi soir. J'espère que nous aurons beau temps samedi après-midi pour faire encore une promenade. J'irai demain avec Marcel pour la dernière visite chez le docteur.

À bientôt, mon cher Paul, nous t'embrassons tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Georges à son frère Paul*

19 août 1918

Mon cher Paul,

J'ai été bien long à répondre à ta lettre et à te remercier du magnifique gant éponge que tu m'as envoyé. Il m'a été des plus utiles. Je me trouvais à ce moment dans le bois de Mauley qui se trouve situé entre Hartennes et Gr. Rozoy dont tu as peut-être remarqué les noms dans les communiqués et les ravitaillements dans cette région n'étaient pas commodes. Après nous avoir fait faire un petit pas de conduite aux Boches jusqu'à la Vesle, on s'est décidé à nous envoyer au repos. J'espérais qu'après avoir demandé à la division ce qu'on lui a demandé, on nous aurait donné un cantonnement convenable dans les environs de Paris par exemple. Mais non, notre général de division est la dernière des croûtes et on en profite. On nous a renvoyé au sud de Verdun dans un pays que nous avons parcouru en tous sens pendant 3 ans, et avec la douce perspective de remonter la Haule du côté de la côte du Poivre ou du Mort Homme. Je crois que ce secteur est devenu fort calme ; mais quel bled ! Toutes les prairies, tous les bois jusqu'à 40 km au sud ravagés par la troupe. Un pays usé, au village sans habitants, mais inondé de mercantis, un pays dont nous avons roulé archi coupé et auquel je préfère n'importe quelle région du front.

J'ai eu l'autre jour la surprise de voir arriver Émile. Il était quelques jours auparavant dans les Flandres et le voici maintenant cantonné aux environs de Saint-Dizier, à 25 km d'ici. Je l'avais vu 4 jours auparavant à Paris où j'étais allé passer 24 heures profitant de ce que ma batterie était aux environs de Château-Thierry. D'ailleurs en revenant de cette petite permission, j'ai appris que ma batterie était partie pour une destination inconnue et que j'aurais des renseignements à Revigny. Somme toute, je n'ai mis que 50 petites heures pour la rejoindre dans les environs de B.L.D. Tu comprends que pour moi dans ces conditions, un voyage à Pau est à peu près analogue à une promenade à Saint-Cloud en temps de paix.

Je suis obligé de te quitter, mon cher Paul. J'espère que tu continues à me chercher avec une énergie farouche une bonne petite place d'ingénieur dans le midi pour moi. Je troquerais volontiers pour elle mes hautes fonctions de chef de batterie.

Mille bons baisers à Thérèse et à ce jeune Marcel. A-t-il retrouvé l'endroit où on joue aussi bien au cerf-volant ?

G. Wallon

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 26 août 1918

Mon cher Paul,

Je te remercie bien vivement de tes affectueux vœux de fête ; j'ai eu en même temps grand plaisir à recevoir de vos nouvelles : car il faut avouer que ces dernières semaines nous avons été à peu près aussi muets les uns que les autres ; et la raison en est sans doute la monotonie de l'existence que chacun mène de son côté. Ici c'est la stagnation complète, la douce vie végétative au milieu des arbres et des légumes. On

jardine un peu, on arrose quand l'air est trop sec ; un peu petit peu de travail par dessus et voilà encore une journée finie. Je ne me promène guère, me contentant du jardin pour tout horizon ; les enfants font un peu de bicyclette avec Albert qui est installé ici pour quelque temps ; ce sont là tous nos divertissements. Malgré tout, les enfants ne s'ennuient pas ; Ils ont toujours quelque nouvelle idée en tête, bonne ou mauvaise, dont la réalisation donne une saveur renouvelée à une vie prodigieusement plate et monotone. Nous resterons ici jusqu'à la fin de septembre, nous réservant quelques jours pour respirer avant la rentrée de nos trois miséreux d'enfants qui ont mis en loque successivement toutes les pièces de leur garde-robe dans mille exercices, excellent pour la santé je me plais à le croire, mais tout à fait déplorable sous le rapport du costume.

Nous avons eu dernièrement la bonne surprise de voir arriver Georges, il avait quitté sa batterie en déplacement vers un cantonnement de repos et venait nous embrasser à la hâte ; au bout d'une heure, il nous quittait, ce fut court ; mais notre joie a été vive ; il avait été si exposé ces derniers mois ! La division a fait toute l'offensive sur l'Ailette et a été fort éprouvée ; sa batterie seule a perdu 20 hommes. Enfin le voilà pour quelque temps au repos. Il est à Saint-Dizier ; très content de faire connaissance avec un coin qu'il ne connaissait pas encore. Émile a pu le rencontrer dans son bref passage par Paris et Champagne ; il achevait précisément sa permission ; depuis, le hasard les a encore rapprochés à Saint-Dizier où Émile se trouve en ce moment. Cette permission d'Émile s'est passée en grande partie à Versailles ; mais ce séjour n'a pas donné les résultats que nous espérions ; il y a une incompatibilité d'opinions trop accentuée sous le rapport des idées religieuses, chose qui m'a beaucoup surprise je l'avoue, et d'un commun accord on a décidé de s'en tenir là. J'en ai bien du regret, car les chances de bonheur étaient nombreuses et sûres, si l'on en exceptait cette malheureuse question qui a tout gâté.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Madeleine ; elle m'apprend qu'elle a quitté Versailles, ayant enfin trouvé un gîte dans les environs de Romorantin. Elle est installée dans une ferme, la ferme de la Barillère ( à Pruniers ) dont elle occupe trois pièces ; c'est en pleine Sologne, au pays des pins ; je crois que le mobilier et des plus rudimentaires et la vie forcément très primitive, mais Madeleine est enchantée d'avoir ainsi Charles tous les soirs. Le pays est très agréable, très sain et les enfants s'en donnent à cœur joie. Tout le monde est satisfait.

J'ai eu par une lettre de Germaine des nouvelles d'Henri ; il est pour l'instant dans un bien vilain endroit, aux environs de Châlons-sur-Marne, dépotoir de tous les fermiers des environs ; heureusement il en est fréquemment absent par ses voyages d'évacuation. Nous avons un moment espéré qu'il allait être appelé à un poste plus intéressant et qui l'eut en même temps ramené à Paris ; mais nous n'entendons plus parler de rien.

Voilà toutes les nouvelles de famille que je puis te donner. Nous pensons bien souvent à vous, attendant la grande nouvelle qui nous annoncera la naissance d'un neveu. En voyant ta lettre ce matin, je me demandais si le bonhomme n'avait pas déjà fait son apparition ; je suis heureuse qu'il ne soit pas tant pressé. Je souhaiterais en être au même point que Thérèse. Jusqu'à présent, cela va bien, mais je ne suis pas au port.

Nous vous embrassons tous bien tendrement, toi, Thérèse et Marcel.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à son frère Henri*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 29 août 1918

Mon cher Henri,

Je te mets un mot seulement pour t'annoncer que Thérèse est heureusement accouchée d'une fille. Nous l'avons appelée Simone. Elle est venue cette nuit et a été soignée par le docteur Denis de Bordeaux, spécialiste en la matière, mobilisé dans un hôpital d'ici et d'ailleurs médecins de secteur. Je craignais toujours qu'il ne soit absent le jour de l'accouchement, car de par ses fonctions il est souvent en tournée.

Heureusement, que de retour de voyage de la veille, il était en soirée chez des amis ou je l'ai trouvé hier soir à 23 h. La petite est venue à 0 h 10. Thérèse va bien. Tout s'est passé normalement. La petite pèse 6l,100. Elle est assez potelée. Nous comptons l'élever au biberon. C'est d'ailleurs l'avis de Denis qui nous paraît quelqu'un de tout à fait à la hauteur, et très gentil par ailleurs ce qui ne nuit pas.

Que voici longtemps que nous n'avons de tes nouvelles. Nous avons su seulement que tu avais quitté l'Italie. Reçois nos bons baisers.

Ton frère Paul

1916-1918

*Lettre de Louise à Paul et Thérèse*

Champagne, 30 août 1918

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Nous avons appris avec joie l'heureuse naissance de votre petite Simone ; nous partageons du fond du cœur votre bonheur, et votre satisfaction d'avoir passé ce moment toujours un peu préoccupant de la venue au monde de l'enfant. Je pense que vous devez être enchantés d'avoir une fille ; son grand frère Marcel sera un vrai petit protecteur dans la vie ; et ces rapports de grand frère à petite sœur sont si charmants. Pour l'instant, il doit être bien occupé et bien affairé auprès du berceau. Je souhaite que la maman n'ait pas été trop éprouvée et qu'elle se remette bien vite. Je compte, mon cher Paul, que tu nous donneras des nouvelles fréquentes jusqu'à son complet rétablissement. Je mets à la poste une petite capote de bébé que j'ai fait à l'intention de ma nièce ; elle n'est jolie que par la broderie qui l'orne, et cette broderie, tu la reconnaîtras peut-être, mon cher Paul, elle te rappellera tes promenades dans les fermes du pays de Caux où, en amateur distingué, tu savais dénicher de jolies choses dans les armoires vénérables des vieilles Normandes. Suzanne a voulu aussi faire quelque chose pour sa petite cousine et elle lui a confectionné une brassière qui n'a guère de prétention, mais qu'elle a eu beaucoup de joie à faire lorsqu'elle a su qu'il y aurait peut-être un petit enfant chez tante Thérèse. Paul qui n'a pas voulu être en reste à fabriquer sur des patrons à lui personnels quelque chose d'informe auquel il a mis tout son cœur et que je n'ose faire disparaître de crainte de le contrister trop violemment. Quant à Albert il lui envoie Nénette et Rintintin de sa confection. Il n'est pas mauvais d'avoir de puissants protecteurs quand on fait son entrée dans le monde. J'espère que vous excuserez tous ces enfantillages en pensant aux sentiments d'affection qui les a inspirés.

Maintenant je voudrais que vous me disiez tout simplement ce que je puis offrir à ma filleule. A-t-elle un couvert d'argent ? Une timbale ? Si ces objets lui sont déjà donnés quel est celui qu'il vous plairait davantage qu'elle reçoive. Cela me rendrait service d'être guidée et m'éviterait de faire fausse route.

Combien j'ai tout de suite pensé à notre pauvre papa en recevant votre dépêche. Il eût été si heureux ! Lui que tout accroissement de sa famille donnait toujours autant de bonheur, et cette petite il ne l'aura même pas vue en rêve !

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de notre chère maman ; elle n'aura connu aucun des enfants de ses enfants !

Je vous embrasse tous deux bien tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse ; de bons baisers sur les grosses joues de Marcel, et un petit baiser bien léger et bien doux sur le la menotte de ma petite filleule. Albert joint tous les siens aux miens.

Votre sœur, Louise

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

ARTILLERIE  
Atelier de Construction  
de Tarbes  
Annexe de Pau

Pau, le 30 août 1918

*Attention, cette lettre est manifestement mal datée ! Il ne peut pas s'agir du 30 août.*

Ma chère Thérèse,

Je t'envoie ci-inclus 6 cartes de pain. Tu verras si tu as intérêt à les donner toutes les six à l'hôtel, et si pour cinq cartes tu n'aurais pas autant de pain que pour six. Ici, rien de nouveau. Il fait un temps splendide. Les nuits sont fraîches et les journées sont moins chaudes que d'ordinaire. Je crois en effet qu'à partir du 20 août les chaleurs sont passées à Pau.

Me Berdadac est venue te voir hier, paraît-il. Henriette lui a dit ton départ pour Eaux-Bonnes.

Le colis de beurre du 18 juillet est arrivé, mais il a eu chaud. J'espère que tu continues à aller bien et que tu reposes.

J'ai fait hier une partie de tennis avec Mr Dessort. Il gémit toujours sur la quantité de travail qui l'accable.

C'est le 3 août au soir qu'a lieu aux Eaubonne la séance ou Cléo de Mérode doit jouer. De grandes affiches annoncent à Pau cette fête.

Le courrier ne m'a apporté aucune nouvelle de Paris. J'ai eu des renseignements sur Épernay. La ville serait presque entièrement détruite et toutes les grandes maisons de Champagne auraient terriblement souffert.

J'ai reçu la carte de Marcel hier. Au revoir, reçois mes meilleurs baisers ainsi que Marcel.

Ton Paul

1916-1918

*Lettre de Charles à son frère Paul*

Chantiers de l'ARA 2  
à Villefranche s/Cher (L. et Ch.) le 2.9.18

Mon cher Paul,

Non je n'ai pas reçu ton télégramme et c'est seulement ta lettre du 30 août qui m'apporte à l'instant la bonne nouvelle. J'en éprouve, tu le devines, une grande joie et les larmes me montent aux yeux en pensant à celle qu'aurait eue notre cher papa à son émotion et à son contentement de voir s'augmenter d'un de plus le nombre de ses petits-enfants.

Adresse, je te prie, de ma part les plus vives félicitations à Thérèse qui a si vaillamment supporté cette attente toujours fatigante pour la santé des mamans. Embrasse-la bien affectueusement pour moi ainsi que petite Simone pour qui je fais du fond du cœur les vœux les plus sincères de santé et de bonheur.

Tiens-nous bien au courant des débuts dans la vie de cette petite personne qui, je n'en doute pas, doit être douée déjà d'un physique très agréable.

Madeleine va être bien heureuse quand je vais lui rapporter ce soir ce que je viens d'apprendre. Je l'ai installée en effet à une douzaine de kilomètres d'ici dans une ferme avec les enfants et je les rejoins chaque soir ma journée finie. Je n'ai pu trouver de domicile plus rapproché tout le pays est surpeuplé d'Américains.

Au revoir, mon cher Paul, encore une fois pour Thérèse et pour toi mes meilleurs souhaits et mes plus tendres baisers à partager avec vos enfants.

Ton frère CH. W.

Que pense Marcel de l'événement ?

*Lettre de Georges à sa belle-sœur Thérèse*

4 septembre 1918

Ma chère Thérèse,

Je viens de recevoir une lettre de Paul qui m'apprend la naissance d'une gentille petite fille ; toutes mes félicitations à vous deux. J'espère que la lourde chaleur que vous subissez ne te fatigue pas trop. Il est si pénible de rester couché dans ces conditions-là. Il est vrai que ce brave Marcel doit te distraire avec ses histoires interminables ; il se chargera d'apprendre à parler à sa petite sœur, nul doute que d'ici 2 mois elle sache parler aussi impeccablement que Viviani.

Mais qu'elle fasse attention grand Dieu ! On se perd avec une facilité étonnante sur cette terrible terrasse du Midi. Crois-en ma vieille expérience. Maintes fois, il y a de cela quelque 25 ans, j'y ai erré triste et mélancolique à la recherche de mon chemin.

Je suis en ce moment confortablement installé moi aussi dans la montagne ; elles ne valent évidemment pas les Pyrénées, mais le secteur est assez calme, le pays joli et les villages y pullulent, tous garnis de leurs habitants. Une entente tacite existe par ici, on ne bombarde par les villages, seules les positions des batteries et les tranchées sont soumises à ce genre de fait.

Il reste que tous les dimanches à L. où je possède mon PC il y a grande représentation théâtrale. Cinéma, chanteurs... On y vient en foule des environs grâce à ma haute fonction (je commande un sous-groupement) je suis assis tout à côté de Mr le maire. Je donne le signal des réunions et des applaudissements.

Comme tu le vois, je suis fort occupé, et c'est ce qui explique que, dérangé à chaque instant par le téléphone ou par des importuns, ma lettre eut aussi un complément de censure.

Mille bons baisers ma chère Thérèse et ne m'oublie pas auprès de Paul, de ce vieux Marcel et de votre charmante petite Simone.

Georges



1916-1918

*Lettre d'Henri à Paul et Thérèse*

7 septembre 1918

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

Germaine ayant été voir Louise à Champagne en a rapporté la nouvelle de l'heureuse naissance de votre petite Simone. Depuis combien de jours est-elle au monde ? Thérèse est-elle maintenant bien remise ? Je regrette d'avoir ignoré quelque temps peut-être un événement qui est une occasion de venir à vous de toute l'affection que j'ai pour vous et de tous ces vœux que je fais pour votre petite fille, pour ma nouvelle petite-nièce. Il est à penser qu'elle va pousser comme son grand frère sans jamais une anicroche, qu'elle deviendra aussi jolie et aussi belle enfant que lui. La présence de sa petite sœur doit bien sérieusement l'occuper.

Voici la saison qui va devenir plus agréable à Pau et Thérèse ne songera certainement pas d'ici longtemps à venir faire un tour à Paris. D'ailleurs, nous y sommes les uns et les autres si rarement que nous n'aurions guère de chances de l'y rencontrer, je n'ai pas encore eu de permission depuis celle de février. Il faut donc remettre sans doute à beaucoup plus tard le plaisir de vous revoir tous et de faire connaissance avec la petite Simone. J'espère du moins que nous aurons assez souvent de ses nouvelles. Par Louise, je sais de temps en temps ce que deviennent Émile et Georges; j'ai appris également que Madeleine a été rejoindre Charles près de Romorantin. Pour moi le métier que je fais m'oblige à passer ma vie dans un isolement désespérant. J'ai la promesse d'être nommé dans un centre de psychiatrie, sitôt qu'il y aura un poste vacant ; mais il y en aura-t-il ? Ceux qui les tiennent s'y cramponnent. Qu'en attendant vienne ma permission, se sera déjà une petite détente. Si je l'ai les avant la fin de septembre, nous irons en passer une partie, Germaine et moi, aux Petites Dalles. Nous avons un égal désir, elle de connaître, moi de lui montrer la maison si pleine de souvenirs pour nous.

Donnez, je vous prie de ma part, un gros baiser de bienvenue et de tendresse à petite Simone, n'oubliez pas d'embrasser également pour moi petit Marcel et recevez les plus affectueux baisers de votre frère.

Henri

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne, 7 septembre 1918

Mon cher Paul,

Je remercie bien vivement des nouvelles que tu me donnes de Thérèse, et de tous les détails que tu devines bien m'intéresser. Je me réjouis de voir les choses marcher à souhait et Thérèse se remettre si vite ; quant à Simone, je crois sans peine que c'est une petite merveille pour avoir fait tourner la tête à toute sa famille et avoir su arracher l'admiration à des natures aussi pondérées et impartiales que son père et sa mère. Mais tu as été trop sobre de détails et je n'ai pu satisfaire l'ardente curiosité des trois cousins qui voudraient savoir la couleur de ses cheveux, de ses yeux, la forme de son nez, que sais-je encore ! Tu n'as pas non plus répondu à ma question au sujet du souvenir que je voudrais offrir à ma filleule. C'est la crainte d'envoyer un objet faisant double emploi qui m'a poussé à te consulter ; sans quoi, je lui aurais offert le classique couvert d'argent, mais je craignais que quelques autres membres de la famille n'eût pris les devants.

Nous poursuivons ici notre vie tranquille et très solitaire ; sans incident d'aucune sorte ; à part les promenades à bicyclette qu'Albert fait avec les enfants, rien ne nous tire de notre ermitage ; les amusements y sont variés et utiles ; on arrache les pommes de terre, on cueille les haricots ; il n'y a malheureusement pas un fruit aux arbres ; mais la vigne donne de belles promesses si toutefois les guêpes ne sont pas trop gourmandes.

Nous ne dépasserons sans doute pas le 25 septembre ; c'est te dire que nos jours sont comptés. Je me porte assez bien quoique très vite fatiguée par la marche ; tout est normal jusqu'à présent dans mon état ; si tout se passe bien, ce sera vers le milieu de l'automne que l'enfant naîtra.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Georges. Il est dans les Vosges, le secteur est calme, mais il est assez occupé par l'organisation dont il est chargé, car il commande un sous-groupe composé de plusieurs batteries. Il espère pourtant pouvoir disposer d'ici peu de quelques loisirs qui lui permettront de parcourir les environs.

Émile n'a pas donné de ses nouvelles depuis une quinzaine de jours de sorte que je ne sais où il s'est arrêté depuis son départ de Saint-Dizier.

Henri doit arriver en permission ces jours prochains ; il a toujours l'intention de passer quelques jours aux Petites Dalles ; il viendra aussi nous voir ici.

Voici les dernières nouvelles de la famille. Quant à Charles et Madeleine, ils sont bien silencieux et je n'ai pas de récentes nouvelles de leur séjour en Sologne. Il est vrai que je n'écris guère non plus.

Albert se joint à moi pour vous embrasser tous deux ainsi que vos enfants à qui les nôtres font mille caresses.

Ta sœur, Louise Demangeon.

1916-1918

*Lettre d'Emile à Paul et Thérèse*

420e artillerie  
1e groupe S.P. 20

10 septembre 1918

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

J'apprends seulement aujourd'hui l'heureuse nouvelle ; une lettre de Louise me laisse prévoir qu'elle date déjà de quelque temps, mais elle l'oublie de me donner la date exacte. Le principal, c'est que cette jeune Simone ait fait son entrée dans le monde dans de bonnes conditions. Comme vous devez être heureux que tout se soit bien passé, et je vous en félicite de tout mon cœur.

J'espère faire bientôt la connaissance d'une nouvelle petite-nièce. À une prochaine permission, je passerai par Pau ; je ne crois pas que ce sera dans bien longtemps. J'attends pour fixer la date de mon départ de savoir quand Georges compte prendre la sienne. Je serais bien content de pouvoir vous revoir. Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous nous sommes quittés, plus de 7 mois. J'avais déjà à ma dernière permission espéré d'aller à Pau ; mais un autre projet m'a pris tout mon temps, sans d'ailleurs aboutir à un heureux résultat : les entrevues avec Suz. T.

Dès mon retour au front, en Belgique, nous avons changé de région. D'abord une escale près de Saint-Dizier où j'ai eu le plaisir de voir Georges une journée, puis une rapide apparition près de Verdun, mais les positions se préparaient, les pièces allaient monter, quand l'ordre est venu d'aller dans un autre secteur ; au milieu des Américains, à leur disposition. Ils vont commencer à voler de leurs propres ailes, nous verrons les résultats. Le temps ne les favorise guère ; pluie ininterrompue depuis 3 jours, qui gêne tous les transports et qui fatigue les hommes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher Paul et ma chère Thérèse, bons baisers pour Simone et le « grand » Marcel qui s'élève immédiatement au grade d'aîné.

À bientôt, votre frère Émile

1916-1918

*Lettre d'Émile à son frère Paul*

19 septembre 1918

Mon cher Paul,

Ta lettre m'est enfin parvenue après avoir fait un stage dans toutes sortes de secteurs postaux, et dans les dépôts des régiments dont nous avons successivement emprunté le numéro : 112, 305, et enfin 420, car maintenant je suis aux 420e régiment d'artillerie, 1er groupe, SP 20. Je te le signale à tout hasard. Je suis bien content d'avoir des nouvelles (!) un peu plus complètes sur les santés respectives de la mère et de l'enfant. J'espère ne plus beaucoup tarder à les voir : 3 semaines peut-être.

Nous continuons la guerre avec les Américains. Après les avoir aidés à prendre Saint-Mihiel, nous avons repris la route et sommes installés « ailleurs », où va se déclencher une nouvelle poussée. On nous a pressés beaucoup ; nous avons à peine eu le temps de jeter quelque coup d'œil sur les tranchées, les batteries, les organisations boches du secteur reconquis. Ce que nous en avons vu était très intéressant. J'aurais voulu aller voir Saint-Mihiel dont le spectacle était très curieux au lendemain de l'avance, mais un ordre précipité m'en a empêché. La pluie tombe sans répit, et rend très désagréable les déplacements et installations, le froid, l'humidité de l'automne s'installent, et nos articulations craquent. Il est temps que j'aie fait une saison dans cette bonne ville de Pau, au doux climat.

Bons baisers pour toi Thérèse et pour Marcel et sa petite sœur qu'il doit entourer de bien des soins.

Ton frère, Émile

1916-1918

*Lettre d'Henri à son frère Paul*

Paris, 22 septembre 1918

Mon cher Paul,

Le retard de la lettre où tu m'annonçais la naissance de Simone provient de mes changements de secteur. Je n'appartiens plus au secteur 28 depuis que j'ai été en Italie, et depuis que j'ai quitté l'Italie je relève d'un 3e secteur le 186. Ta lettre a donc beaucoup voyagé pour m'atteindre. Je reçois ce matin celle que tu as fait passer par l'intermédiaire de Louise. Je suis bien heureux qu'elle me confirme toutes les bonnes nouvelles que nous avons déjà sur la santé de Thérèse et de Simone. Germaine se promet d'écrire à Thérèse. Elle en a été empêchée ces jours derniers parce que j'étais arrivé - enfin ! - en permission et nous sommes repartis immédiatement aux Petites Dalles que j'avais le plus grand désir de lui faire connaître. J'ai trouvé là l'occasion de la présenter à ma tante Jeanne qui l'avait déjà vue près de papa et à ma tante Valentine. Dans les 4 jours que nous sommes restés là-bas, l'une et l'autre ont trouvé moyen de nous inviter et nous ont fait le plus charmant accueil. Ma Tante Jeanne est avec Odile Deboudé; ma tante Valentine avec Marguerite D. et Jeanne Renard. Les petites D. sont charmantes. Marguerite nous a développé les raisons de croire quand même au retour de son mari après la guerre. Mais hélas les présomptions de sa mort paraissent bien fortes. Si tout de même il pouvait revenir ! Telle est la pensée qui nous étreint, le vœu que l'on voudrait pouvoir former avec quelque espoir en écoutant les raisonnements de Marguerite et en regardant les 5 enfants qui entourent cette maman d'aspect encore si jeune. Le temps a favorisé notre séjour aux Petites Dalles, nous n'avons eu de la pluie que par grains très passagers. J'ai pu prendre deux bains et nous avons eu pour la grande marée d'équinoxe une mer assez agitée qui était belle à voir. J'achève maintenant ma permission à Paris. Je repars jeudi. Je repartirai avec le cafard si je n'avais quelque espoir de quitter mon train où la vie me devient insupportable à la longue. Quand je revenais, entre chaque évacuation à Paris la bêtise du métier était largement compensée par la possibilité de reprendre pied chez moi à intervalles assez rapprochés ; quand j'étais en Italie, je n'étais plus dans mon train, mais détaché dans un hôpital de Milan et puis Milan est une ville si intéressante. Maintenant, j'en ai des évacuations par-dessus la tête. Le directeur des services de psychiatrie de la région parisienne, un médecin des asiles, se déclare très favorable à ma nomination dans un des services qui dépendent de lui, et depuis quelques semaines déjà il dit envisager des vacances possibles. Le directeur de la psychiatrie du secrétariat du service de santé, un professeur de Bordeaux, se déclare également très partisan de ma candidature. Et j'attends pourtant encore. Est-ce preuve qu'il n'y a pas eu de poste disponible ? Si j'étais sûr que le prochain soit pour moi, je prendrais mon train en patience. Mais si d'ici quelque temps je vois que j'y reste, si je m'aperçois que je manque des pistons nécessaires pour entrer dans un hôpital ou une ambulance, je demanderai purement et simplement à repartir dans un régiment où je trouverai du moins une vie plus libre et moins casanière, où j'aurai des camarades, où je pourrai faire du cheval et obtenir des permissions de 48 heures dans les intervalles devenus si longs de grandes permissions.

Germaine se joint à moi pour vous adresser nos plus tendres baisers à Thérèse et à petit Marcel et sa sœur Simone.

Ton frère Henri

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Champagne s Oise, 22 septembre 18

Mon cher Paul,

Je viens te donner quelques nouvelles de tous les nôtres avant d'être trop absorbée par mes préparatifs de départ, auxquels succéderont de laborieux travaux d'installation. J'ai reçu d'ailleurs cette semaine des lettres de tous nos frères ce qui me rend la tâche facile et agréable.

Tu apprendras avec plaisir que Georges est au repos. Il cantonne dans un village des environs de St-Dié, qui est resté occupé par les habitants, ce qui le rend plus agréable et plus confortable pour le régiment appelé à y séjourner. La population est accueillante, des réceptions s'organisent ; petits concerts, dîners auxquels on riposte par d'autres invitations. Bref, les journées s'écourent dans une détente et je m'en jouis bien pour notre grand Georges qui a plus souvent connu les mauvais jours et les tranchées malsaines que les secteurs tranquilles. Émile au contraire est en ce moment en pleine activité avec les Américains sous les ordres de qui il opère. Il est sur les Hauts de Hense un peu au sud des Eparges ; du moins m'écrivait-il de là, mais il m'annonce son départ pour la nuit suivante. Il paraît que de son côté aussi les Boches sont partis très précipitamment, laissant bien du matériel. Émile constate avec satisfaction que les effets de l'artillerie franco-américaine ont été vraiment excellents et des plus réconfortants.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre d'Henri du 17 septembre écrite aux Petites Dalles où il venait d'arriver. Il avait fait depuis longtemps le projet d'y passer une partie de sa permission ; mais la permission se faisait attendre depuis si longtemps qu'il y avait à craindre que le projet devînt peu pratique avec la mauvaise saison. Il aura essuyé quelques coups de vent et quelques bons grains, mais le temps lui aura certainement permis de bonnes courses à travers la campagne. Il a dû rentrer à Paris aujourd'hui où il achèvera sa permission. C'est là que nous le verrons, car nous partons mercredi 25. Charles nous a écrit tout récemment. Tu sais peut-être qu'il avait formé le projet de louer du 15 septembre au 15 octobre à Versailles où leurs enfants auraient attendu à l'abri de la poussière que les parents aient achevé le déménagement. Mais une véritable malchance s'est acharnée après eux. Ils sont arrivés à Versailles ayant arrêté une maison qui leur a manqué au dernier moment. De sorte qu'ils ont dû le soir coucher à l'hôtel. Charles qui ne disposait que de son dimanche a regagné le lendemain matin Villers s Cher, laissant la pauvre Madeleine se débrouiller comme elle pourrait ; elle a battu la ville toute la journée et, ne trouvant rien, a regagné Paris avec ses enfants. Nous l'y retrouverons donc bientôt à moins que quelque nouvel incident l'entraîne ailleurs.

Et la charmante Simone, ma filleule, comment va-t-elle ? A-t-elle fait ses premières sorties avec sa maman ? C'est pour le coup que Marcel sera fier et multipliera les présentations.

Embrasse bien pour moi Thérèse et les deux petits minois et reçois pour toi nos meilleurs baisers.

Ta sœur, Louise

1916-1918

*Lettre d'Albert Demangeon à son beau-frère Paul*

29 septembre 1918

Mon cher Paul,

Louise vient de me donner ce matin à une heure un gros garçon joufflu qui ne paraît pas avoir souffert de la politique des restrictions. Cette naissance nous a un peu surpris, nous l'attendions une bonne huitaine plus tard ; mais le jeune homme ne paraît pas avoir pâti de ce manque à gagner. Louise qui a pas mal souffert va aussi bien que possible. J'espère qu'elle se rétablira aussi vite que Thérèse. D'autre part, j'espère que Simone vous donne toujours les plus grandes satisfactions ; on est bien désireux ici de faire sa connaissance.

Nous appelons notre petit, André, en souvenir de notre frère bien-aimé dont le nom vivra ainsi sur nos lèvres.

Reçois nos baisers à tous.

A. Demangeon

*Lettre d'Émile à son frère Paul*

10 octobre 18

Mon cher Paul,

Je t'envoie un mot rapide pour t'annoncer mon arrivée. Je quitte Paris demain soir et serai à Pau vers midi 1/2. Mais comme le train a facilement du retard, vous ferez bien de ne déranger en rien vos heures de repas.

Georges doit arriver aujourd'hui ou demain matin. J'espère qu'il pourra m'accompagner, mais il est si silencieux que je ne sais pas quelles sont ses intentions.

Bons baisers à tous.

Ton frère Émile

1916-1918

*Lettre de Charles à son frère Paul*

Villefranche, 17.10.18

Mon cher Paul,

Je puis enfin te faire parvenir à une réponse au sujet des renseignements que tu me demandais : à moins que tu aies fait confusion sur l'orthographe du nom, il semble que ce confrère n'est pas connu du tout dans le monde des architectes. La lettre de Mr Ch. Dupuy que je t'adresse t'éclairera à ce sujet.

J'espère que Thérèse se porte bien et que petite Simone prospère et progresse sous l'œil attendri de son frère.

J'ai été passé dimanche lundi et mardi à Paris où j'ai eu le plaisir de voir Georges qui doit, je crois, aller te faire une petite visite ; Émile a dû te quitter ce matin ou hier soir et n'aura bien juste le temps d'apercevoir Georges à son passage à Paris retour au front.

Henri, dont j'ai reçu une lettre hier soir, paraît bien fatigué et bien énervé de sa situation militaire actuelle où il a l'impression d'être en butte à toutes sortes de vexations : je souhaiterais bien pour lui un changement prochain, car il s'exaspère visiblement.

Au revoir, mon cher Paul, je t'embrasse de toute ma tendresse ainsi que Thérèse et vos chers enfants.

Ton frère Ch. Wallon

*Lettre de Suzanne à son cousin Marcel*

Paris, le 24 octobre 1918

Mon cher Marcel,

L'oncle Émile m'a donné les belles balles que tu me donnes ; je te remercie ; je joue avec ; elle est très bonne ; je n'ai pas encore donné la sienne à André, parce qu'il est trop petit ; je l'ai rangée et dès qu'il pourra la tenir dans ses mains, je lui donnerai. Je ne mettrai pas toutes tes plumes à la fois sur mon chapeau, ça serait trop lourd ; je vais en mettre une, et quand elle sera usée j'en mettrai une autre.

L'oncle Émile nous a dit que ta petite sœur est très gentille ; notre petit frère est très gentil aussi ; il a des yeux bleus foncé ; et beaucoup de cheveux noirs qui se dressent sur sa tête ; il commence à sourire. Il n'est pas encore baptisé, je serai sa marraine. Il paraît que tu ne vas pas en classe ; tu en es heureux, c'est honteux... Paul, Albert et moi nous y allons tous les jours, sauf le jeudi et le dimanche.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que ton papa, ta maman et Simone.

Suzanne



1916-1918

*Lettre d'Émile à Paul et Thérèse*

Le 30 octobre 1918

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

Je voulais vous écrire plus tôt dès mon retour, mais des déplacements successifs et le manque d'installation m'en ont empêché. Le répit de ces deux derniers jours me laisse des loisirs, nous sommes toujours dans la même région, avec la même armée. Elle n'a pas encore fait beaucoup de progrès. Il y règne encore beaucoup d'incertitudes et de désordre, et c'est fort dommage. Les nouvelles des autres secteurs sont bonnes, maigre consolation !

Depuis quelques jours les Boches témoignent d'une grosse activité, leurs avions ne cessent de nous survoler, parfois par bande de 25, je n'en ai jamais tant vu. Il nous envoie parfois des manifestes en français et en anglais. Ça vaut mieux que des marmites ; dommage qu'ils ne s'en tiennent pas là.

Je parie que dès que j'eus quitté Pau, le temps est devenu immédiatement remarquablement clair, et si j'en juge par la température que nous avons ici, vous ne devez pas avoir froid. J'ai passé près de vous quelques jours bien agréables, et vous remercie de votre affectueux accueil. Que devient petite Simone ? Ce décide-t-elle à se contenter de ses rations ? Et Marcel, toujours bon camarade avec son professeur. Embrassez-les tous deux bien fort de ma part et gardez pour vous mes meilleurs baisers.

Votre frère, Émile  
420e Rég d'Art lourd 1er groupe SP 215

1916-1918

*Lettre de Louis Jeannin-Naltet à son beau-frère Paul*

Jeannin-Naltet  
Chalon-sur-Saône

6 novembre 1918

Mon cher Paul,

Je rentre de Paris où j'étais allé reconduire Henri après ses vacances de la Toussaint.

J'ai vu Hélène hier soir. Extérieurement elle ne semble pas aussi malade qu'elle l'est parce que ses traits ne sont pas fatigués et qu'elle ne s'est pas amaigrie. Mais elle a de la fièvre depuis 25 jours et la question est de savoir 1<sup>er</sup> quelle est la cause actuelle de la fièvre, 2<sup>e</sup> combien de temps son organisme résistera à cette fièvre qui ne diminue pas.

Le professeur Rénon a été appelé en consultation mardi (il avait été indiqué à Pierre par oncle Henri).

Il a complètement changé le traitement et a prescrit une méthode nouvelle se composant d'injections de divers produits. Ceux-ci sont difficiles à se procurer et les premières injections n'auront lieu que vendredi 8. Je ne sais à quel moment ce nouveau traitement pourra produire son effet.

En tout cas, le docteur Rénon a déclaré ceci, qu'il est nécessaire que tu connaites : « La situation est grave, nous tenterons l'impossible ; nous pouvons réussir comme nous pouvons ne pas réussir. »

Hélène ayant manifesté un très vif désir de voir Laure, celle-ci partira demain jeudi et restera à Paris suivant la forme des événements.

En principe, elle reviendrait dimanche soir et prolongerait son séjour s'il était nécessaire.

J'ai dîné avec Jean mardi. Je lui ai demandé de te tenir au courant, pour éviter le retard provenant du passage par Chalon.

René et sa mère sont bien tristes et bien fatigués.

Amitiés à Thérèse.

Ton frère dévoué.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

3 rue Frédéric Bastiat , Paris  
Samedi soir 9 novembre 1918

Mon cher Paul,

Tu as dû recevoir peu après mon départ le 2e télégramme de Jen t'apprenant la triste nouvelle. Je suis arrivée pour ne voir qu'un cercueil ! Mercredi, on croyait Hélène sauvée, mais le soir la fièvre reprit et elle entra bientôt dans le coma. Elle lutta, lutta contre la mort tant elle avait encore de vie. Ce n'est que le vendredi à deux heures du matin qu'elle s'éteignit après cette agonie atroce. Son visage redevint calme après la mort, et Laure me dit combien elle était belle sur son lit dans sa chemise de mariée. Les quatre petits, qui n'avaient pas revu leur mère depuis 3 semaines, sont entrés hier un instant dans la chambre et ils ont dit : « Maman s'est faite belle pour aller voir le petit Jésus ». Ils ne comprennent pas, les pauvres petits. Ce soir, je les ai vus ; ils étaient bien sagement dans leur chambre et y jouaient comme d'habitude.

Quelle douleur est celle de René ! Jean heureusement était là auprès de lui pendant tous ces affreux moments.

L'enterrement aura lieu lundi à midi à Saint-Philippe du Roule. Le corps sera placé provisoirement dans le caveau de la famille Hallopeau au Père-Lachaise en attendant que René fasse faire un tombeau dans le même cimetière.

Philippe ne pourra pas assister à la cérémonie, il a encore de la fièvre. Il est très affaibli et dans un état nerveux qui fait qu'on redoute pour lui les émotions ; ce n'est que ce matin qu'il a su la mort d'Hélène et nous devons lui cacher nos larmes. Jean s'occupe de le faire retourner à l'hôpital, et après, il lui faudrait bien un mois de convalescence. Les Jeannin repartent mardi pour revenir 15 jours après.

C'est demain que je fixerai le jour de mon départ ; je pense rester quelques jours pour voir Jean. Je n'ai pu t'écrire plus tôt. Tu seras resté longtemps sans avoir de mes nouvelles. Je ne suis arrivée qu'à midi ; Jean après une heure d'attente à la gare, et ne me voyant pas à l'arrivée du train de Toulouse, était reparti. Toutes les voitures étant prises, je laissai ma valise en face de la gare chez les Faÿ. C'est là que j'appris que je ne pouvais plus avoir l'espoir de revoir Hélène. Dis à Marcel que je compte qu'il veille bien sur sa petite sœur. Donne-leur à chacun un baiser pour moi. Bien triste, je t'embrasse tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Dimanche soir 10 novembre 1918

Mon cher Paul,

J'ai été ce matin auprès de René qui veillait seul le cercueil. Et tantôt, nous avons passé les Jeannin, les Jean et moi une grande partie de l'après-midi rue Lord Byron, laissant Antoinette auprès de Philippe. Ce dernier se trouve plus remonté tantôt depuis qu'il a reçu la visite du médecin à cinq gallons qui l'autorise à rentrer à l'hôpital, et le jour qu'il voudrait. Comme il a encore 38° de fièvre, il ne partira pour Saint-Cloud qu'à la fin de la semaine. Là, il recevra le congé de convalescence qu'il faudra. Oncle Hallopeau venu ce matin pour le voir ne nous a pas caché que le congé de convalescence devrait être donné largement pour le complet rétablissement. Antoinette soigne Philippe avec beaucoup de dévouement et lui met les ventouses. Victorine, la femme de ménage, couche dans la chambre à côté pour la nuit. Les angoisses nerveuses au cœur le laissent plus tranquille. Son état n'est pas grave, mais il est très faible. Il ne veut voir personne en dehors de nous. Matin et soir, il vient du monde ici soit des parents ou des amis.

Henri Jeannin est avec nous aujourd'hui, il reste couché ici ce soir pour assister à l'enterrement demain.

Lundi soir Madame Weiller emmènera René et les enfants 6 rue Poussin ou ils y resteront une dizaine de jours afin de faire désinfecter complètement l'appartement du 10 sur rue Lord Byron.

Je t'écrirai demain après la cérémonie. Bons baisers bien affectueux pour vous trois.

Thérèse

Je reçois ton télégramme. Je passerai la journée plus tranquille au sujet des enfants.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Lundi soir 11 novembre 1918

Mon cher Paul,

Donc ce jour si heureux pour tous fut pénible pour nous ! Comment nous nous rendions ce matin rue Lord Byron, le premier coup de canon se fit entendre ; une sirène, des clameurs et les drapeaux sortants comme par enchantement de beaucoup de fenêtres. C'est au milieu de toute cette foule en délire que notre triste cortège du se frayer un passage. Comme c'était plus pénible encore en cette circonstance pour René ! Il se fit entourer à droite par Jean et à gauche par Louis pour suivre le convoi. Il y avait tant de gerbes et de couronnes de fleurs que la voiture en était couverte.

Il y eut un long défilé à l'église. Tout le monde était bien ému ; Hélène avait tant d'amies qui l'aimaient si sincèrement. Le petit Albert pendant la messe semblait regarder tout avec étonnement, mais ces trois pauvres petites sœurs comprenaient mieux et étaient bien peinées. Ils partirent pour Auteuil tout de suite après le défilé.

Dis à Marcel décrire à ses petites cousines pour leur dire qu'il les aime bien.

J'ai reçu ce matin ta lettre. Comme c'est dur d'être si loin l'un de l'autre en des moments si tristes ! J'ai vu ce matin Louise à la cérémonie. Je lui ai dit que j'irai la voir mercredi. Je resterai demain avec les Jeannin qui repartent le soir pour revenir dans une quinzaine voir René. Philippe n'a ce soir que 37°5. Il va beaucoup mieux et dit qu'il se sent entrer en convalescence. L'appétit lui revient et j'espère que les forces lui reviendront vite à présent.

Pierre non plus n'aura pas pu assister à l'enterrement. Comme il doit être désolé d'être si loin en ce moment ! Il a eu heureusement le bonheur de revoir Hélène juste avant sa maladie vu qu'il a passé dernièrement 24 heures à Paris.

Marie-Jacques est venue d'Orléans. Je l'ai remise à son train à 6 heures du soir. Et je suis revenu par la place de la Concorde où il y avait une foule considérable. J'ai bien pensé à père en passant devant les statues de Lille et de Strasbourg enfin délivrées. Il eut passé aussi devant ces statues couvertes de fleurs avec un profond soulagement.

Je t'embrasse tendrement ainsi que les deux petits. J'espère qu'ils vont toujours bien et sont sages.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Mardi soir 12 novembre 1918

Mon cher Paul,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi ce matin. J'espère que Marcel est sage et que Simone ne te donne pas de soucis avec ses biberons. Il me faut passer encore plusieurs jours ici avant de vous rejoindre. Jean a été retenu à la gare, mais il n'y en avait pas de libre avant le samedi 16. J'aurais voulu partir avant.

J'espère que la femme de ménage pourra venir ces jours-ci l'après-midi pour aider Henriette et lui permettre de sortir Simone s'il fait beau.

Je n'arriverai donc pas à Pau avant dimanche midi ½. Il ne faudra pas m'attendre pour le déjeuner ; je le prendrai dans le train vers 11 heures.

Jean et Charlotte sont venus déjeuner avec nous aujourd'hui. J'ai passé presque toute la journée avec les Jeannin à recevoir des visites de famille et d'amies.

Je ne pourrais pas faire de courses tantôt, les magasins étant fermés. Il doit y avoir une foule telle dans les rues que cela doit être difficile de circuler. Garde-moi tous les journaux que je verrai à mon retour. Je n'ai pas le temps d'en lire ici. Paul Martin nous tient au courant des événements le soir au dîner. J'irai demain déjeuner chez les Demangeon. Je n'ai fait qu'entrevoir Louise hier à l'enterrement ainsi que Charles et Madeleine.

Dans l'après-midi, j'irai rue Gay-Lussac voir Abel et Marie-Rose.

René viendra me voir après le dîner. Tantôt, il a été au cimetière avec Louis et Henri Jeannin. Les Jeannin sont repartis ce soir pour Chalon. Philippe s'est levé un peu et il a très bon appétit.

Mercredi 13 (matin)

Je reçois ta lettre du 11. Je pars pour toute la journée.  
Bien affectueux baisers pour toi et les enfants.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat  
Mercredi soir 13 novembre 1918

Mon cher Paul,

J'ai déjeuné tantôt chez les Demangeon. Le bébé de Louise est énorme, il pèse 9 livres ; Simone serait très petite à côté de lui. Il a l'air d'un enfant paisible.

Georges a, paraît-il, passé à Paris dimanche. Il avait pu avoir une permission pour aller chez lui à Lille. Il a retrouvé presque tout, ainsi que dans l'appartement d'André toutes ses affaires ; sauf le mobilier utile comme le lit, etc.

J'ai passé rue Bonaparte pour voir Madeleine et les enfants. Charles était reparti depuis le matin. Il reviendra samedi pour leur déménagement. J'ai terminé la journée chez les Rivière auprès de Jean, de Charlotte et de leurs enfants.

C'est Jean qui se charge de la préparation des faires part et il faudrait que tu lui envoies ton titre exact, car il a mis Chef de service à l'arsenal de Pau ; est-ce bien cela ?

Philippe se remet bien, il a très bon appétit ce qui lui permettra de reprendre plus vite ses forces ; il en a bien besoin. Il se lève un peu tous les jours. Dès qu'il pourra venir nous voir jusqu'à Pau, je crois qu'un séjour à Barèges lui ferait le plus grand bien.

Jeudi matin. Je n'ai pas de lettre de toi ce matin. J'espère que Marcel est sage et que Simone prend bien son biberon. Je passerai l'après-midi à Auteuil auprès de Mme Weiller et des quatre petits.

Jean a écrit à Bordeaux pour me retenir une place de Bordeaux à Pau ; car de Paris, je ne peux partir que par la voiture pour Irún, ce qui m'oblige à changer. J'arriverai donc dimanche à Pau après le déjeuner.

Bien affectueux baisers pour toi et nos deux petits et à bientôt.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 1er décembre 1918

Mon cher Paul,

Nous apprenons avec grand plaisir ta prochaine venue à Paris ; il y a bien longtemps que nous sommes éloignés, je pense comme toi qu'Henri, Émile et Georges pourront se rendre libres afin de profiter de ta présence, car il n'y aurait aucune raison pour qu'on se montrât avare de permissions maintenant. Henri est en ce moment à Paris où il passe avant de se rendre à Tours où il vient d'être nommé dans un service psychiatrique. Cette nomination qui lui eût fait grand plaisir il y a quelque temps ne l'enchanté pas outre mesure à l'heure actuelle où il ne rêve plus que d'être démobilisé ; espérons que cela ne tardera plus trop. Je n'ai pas de nouvelles d'Émile et de Georges depuis quelque temps. Georges dans sa dernière lettre regrettait vivement de ne pas être appelé à faire la conquête de l'Alsace ; il est resté dans son trou de Vic-s/Aisne au milieu d'un pays ruiné et sali ; s'ennuyant profondément. Émile ne bouge pas non plus pour l'instant. Quelle bonne détente de ne plus avoir à trembler pour leur existence !

Madeleine s'installe toujours laborieusement avenue de Breteuil ; elle est encore dans la période ingrate et rebutante où le découragement vous casse les bras et les jambes en face de tout ce qu'il y a à faire ; cette impression est d'autant plus vive chez elle que ce changement d'appartement et de quartier est loin de l'enchanter. Charles paraît toujours content de sa combinaison. Je pense qu'il faudra profiter de ta présence à Paris pour nous occuper du partage du mobilier de notre pauvre papa, et mettre tout au moins l'opération en train. Charles a, sur ce sujet, une opinion qui me paraît bonne. Au lieu de tirer au sort les gros meubles, ce qui amènerait peut-être dans le lot de certains d'entre nous des meubles dont il n'aurait pas l'emploi, chez lui, et pour lesquels il trouverait peut-être difficilement de la place ; chacun se porterait amateur de ce qui peut lui convenir, et le tirage s'opérerait entre les compétitions, le gagnant ne prenant pas part au tirage suivant ; on ferait en sorte ensuite d'équilibrer les parts. Il est bon de penser à cela un peu à l'avance afin d'alléger la durée de tout ce travail pénible ; pour tous les objets d'art, ce qu'il y aura de mieux sera de faire comme papa en a toujours eu l'idée, des lots qui de l'avis de tous seront de même intérêt et à peu près de même valeur et de les tirer au sort.

Ici tout le monde va bien. Nous vous embrassons tous trois de tout notre cœur.

Ta sœur, Louise

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Dimanche 8 décembre 1918

Mon cher Paul,

Je t'envoie de nos nouvelles pour que tu ne restes pas trop longtemps sans en recevoir. Simone est très sage et elle se porte bien. Moi aussi.

Moi, je souffre davantage de mon abcès, mais je ne le crois pas assez formé pour le faire percer. Je reste au lit, car j'ai toujours un peu de fièvre. Nous avons un vilain temps gris. J'enverrai seulement l'après-midi de demain Marcel au lycée. J'espère que tu es arrivé à Paris sans trop de retard. À l'heure qu'il est tu dois déjà avoir vu quelques membres de la famille. Ne m'oublie pas auprès de tous. Je t'embrasse tendrement.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris 9 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

Je suis arrivé hier matin vers 11h. Je n'avais guère qu'une ½ heure de retard, mais le voyage est vraiment long par Toulouse. À Toulouse, j'ai eu la chance de pouvoir trouver une place, un voyageur voulant troquer la sienne contre une couchette.

J'ai déjeuné rue Bastiat avec Paul et Antoinette. Paul doit être démobilisé d'ici le 20 décembre. Après déjeuner, j'ai été voir René. Il sortait avec ses enfants, sa mère et Henri Jeannin. Les petits Weiller ont bien bonne mine, le petit Albert est un peu pâlot. Il aurait besoin de l'air de la campagne.

Avec René et Henri Jeannin, j'ai été au Père-Lachaise où nous avons circulé assez longtemps, après avoir été à la tombe d'Hélène, pour trouver l'emplacement du caveau que René va faire construire. Vers 4h1/2 nous quitions le cimetière. J'ai laissé René et allé voir Louise. Les enfants sont superbes. Quel bel enfant que Suzanne ! Toujours aussi exubérante et affectueuse. On ne peut pas rêver une jeune fille mieux élevée, quelle charmante femme elle fera. Le petit André est vraiment gros garçon. On serait même tenté de le trouver presque trop gros.

Ce matin je vais aller à Saint-Gobain. Je déjeunerai rue Bastiat. Cet après-midi je vais aller voir Philippe à Saint-Cloud, et je passerai comme hier chez Louise.

Je pense que tes dents te laissent tranquille, et que Marcel se remet.  
Je vous embrasse tous trois tendrement.

Ton, Paul

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Lundi 9 décembre 1918

Mon cher Paul,

J'aurai probablement demain de tes nouvelles. J'ai hâte de savoir comment s'est passé ton voyage. Je me sentais fatiguée hier et j'ai beaucoup souffert de mon abcès cette nuit ; comme ce matin il était assez formé en boule sur la gencive supérieure, j'ai donc fait prévenir le docteur Foin qui me l'a ouvert. Du premier coup il s'est bien vidé, ce qui m'a vite apporté un grand soulagement. Le docteur m'a dit qu'il reviendrait demain voir comment ça allait, mais que certainement la fièvre tomberait ce soir et que l'amygdale ne serait plus douloureuse. Me voilà donc enfin débarrassée de ce vilain mal.

Marcel a voulu aller au lycée dès ce matin. Cela ne semble pas le fatiguer. Simone est très sage. Elle gazouille même la nuit avant de se rendormir. Son vaccin forme une belle pastille ; elle n'en aura vraiment pas souffert. Quant aux miens, ils sont ratés. Tant pis !

Donne-moi des nouvelles de toute la famille. Tu as tant de choses à faire à Paris que ton temps doit passer très vite. Je pense qu'aujourd'hui tu auras été à Saint-Gobain.

Le temps est assez variable ici. J'espère qu'il fera beau à Paris pour l'arrivée du président Wilson.

Tous trois nous t'embrassons bien, mon cher Paul.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris 10 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai vu hier Philippe à Saint-Cloud il commence à faire quelques légères petites promenades. Il est content de sa santé, car il passe de bonnes nuits. Il a bien l'intention de se reposer plusieurs mois s'il le faut. À la fin de l'après-midi, j'ai vu Jean et Charlotte rue Gay-Lussac ils sont légèrement enrhumés. Abel a grandi et il a fort bonne mine. Marie-Rose est un bel enfant. J'ai été dîner chez Louise.

Ce matin j'ai été à Saint-Gobain. J'y avais été hier, mais sans pouvoir rencontrer Monsieur Dellaye. J'avais appris seulement que Schrader était rentré depuis quelques jours. J'ai vu ce dernier ce matin. Hofen a, paraît-il, habité notre maison, où tout subsiste, sauf quelques chaudrons de cuivre réquisitionnés par les Allemands. Si donc les alliés ne s'en mêlent pas, nous retrouverons la presque totalité de nos meubles.

Notre nouvelle maison est habitée en partie par un employé de l'usine. Notre auto a été réquisitionnée par la municipalité d'Heilendorf, les scellés ont été mis sur les portes du garage. Mais on l'a oublié et personne n'a osé briser les scellés.

Monsieur Dellaye veut envoyer une mission à Stolberg, composée de Schrader, moi-même et Bousliand. Il a fait la demande au général en chef. La question est de savoir si je serais ou non mis en sursis. Je dois aller voir Monsieur Dellaye cet après-midi afin de discuter la chose. Je crois en effet pouvoir rendre beaucoup plus de services tant que durera l'occupation en restant en uniforme. La remise en route de l'usine se ferait ainsi plus facilement. Le personnel obéirait avec plus de soumission et les réquisitions nécessaires pourraient être obtenues plus facilement des troupes d'occupations.

Je n'ai rien reçu de toi. Mille bons baisers à tous trois.

P. Wallon

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Mardi 10 décembre 1918

Mon cher Paul,

Je n'ai pas encore de nouvelles de ton voyage, mais cela ne peut plus tarder. Je vais beaucoup mieux aujourd'hui, mais je reste encore au lit ayant encore un petit mouvement de fièvre. Je vais à présent pouvoir mieux m'alimenter. Simone est toujours d'une sagesse exemplaire. Marcel reprend sa vie irrégulière de travail. Hier, il avait un devoir bien long : 2 pages à écrire et j'ai dû lui faire tant de corrections qu'il a préféré le recopier. On leur donne vraiment trop de travail en dehors des classes pour cet âge. Je lui ai dit d'inviter Henri Mainvielle à goûter pour jeudi. Nous avons un temps gris et pluvieux qui de toute façon empêcherait Simone de sortir.

Je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Fais mes amitiés à Antoinette et à Paul.

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Mercredi 11 décembre 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier soir ta lettre de dimanche et vois que tu n'as pas eu trop de retard. Mais en effet, c'était un voyage bien long (près de 24 heures).

J'ai hâte d'avoir ce soir une lettre de toi me racontant ta visite à Saint-Gobain, et si on a des nouvelles de Stolberg. D'après les journaux, les usines de cette région semblent marcher et le pays ne manquerait pas d'approvisionnements. Ici rien de nouveau. On a apporté hier les 10 couteaux réparés. Ils me paraissent bien.

Hier on a pesé Simone, le ticket marquait 6 kg, 700. Elle aurait grossi de 700 g en 8 jours, cela me paraît beaucoup.

Mon abcès a beaucoup diminué, je n'en souffre plus. Je reste encore au lit aujourd'hui pour ne plus avoir de température et me lever demain. Je pense que le docteur viendra tantôt puisqu'il n'est pas venu hier.

Marcel va très bien, mais il est un peu étourneau. Il a oublié son carnet hier et devra faire 2 devoirs ce soir. Heureusement que c'est demain jeudi.

Embrasse Louise et les enfants pour nous. Bons baisers de nous trois.  
Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris, 12 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

Je ne t'ai pas écrit hier, car je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai reçu tes deux premières lettres. Je suis bien aise que ton abcès soit percé. Tu vas pouvoir te reposer un peu mieux.

Je t'ai dit que j'avais vu Schrader qui m'a donné des nouvelles rassurantes sur ce que nous retrouverions de notre mobilier, si les alliés ne s'en mêlent pas. Je ne sais quand je suis susceptible de partir à Stolberg. Mais cela ne saurait tarder, paraît-il. Si Schrader n'est pas nouveau séquestre de l'usine, comme Saint-Gobain le propose, ce serait moi qui remplacerais le séquestre allemand. Je ferai une rentrée triomphale à Stolberg.

J'ai été voir Madeleine hier. J'y ai rencontré Charles qui est maintenant à Saint-Cyr. Sa classe est démobilisée. Dès le 5 février, il doit être libre. D'ailleurs, tous les régiments sont renvoyés d'ici cinq à six semaines dans leurs foyers. Il nous faudra donc déménager de Pau. Que comptes-tu faire ? As-tu vu Me Minvielle. Hier soir je dînais avec René et Jean qu'Antoinette avait invités rue Bastiat. Jean a fait le deuil d'aller à Stolberg pour aller visiter l'usine à plomb qui y existe. Ce serait amusant de nous y retrouver tous les deux. J'ai acheté 4 taies d'oreiller au Gagne-Petit à 13 fr. Faut-il te rapporter ta chemise de nuit de la rue Bastiat ? Je puis me procurer ici tout le sucre.

Je rapporterai de la rue Bonaparte une petite valise et une enveloppe avec courroies qui peut nous être utile dans nos prochains déplacements.

Aujourd'hui, je déjeune boulevard Henri IV et irai au baptême d'André après. Ce soir j'ai fait signe à Prodhomme, nous irons dîner ensemble. Je ne peux pas revenir avant le milieu de la semaine prochaine. J'ai encore pas mal de choses à faire à Paris.

Je vous embrasse tendrement tous trois.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Jeudi 12 décembre 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier soir ta lettre de mardi. Je suis contente des nouvelles que tu me donnes de Stolberg et de l'espoir de revoir notre mobilier ; cela est bien appréciable, même s'il a été abîmé pendant ces 4 ans d'absence. Mais je pense que c'est l'auto qui doit être dans un piteux état ! Marcel est inquiet au sujet de ses joujoux et spécialement de son cheval à bascule. Je crois aussi comme toi que ton uniforme là-bas faciliterait beaucoup la besogne. Cela doit être possible à obtenir. Tu dois à présent avoir reçu de mes nouvelles. Tous les trois, nous allons bien. Le docteur Foix est venu ce matin et a constaté que l'abcès était presque guéri. Il m'a conseillé d'aller le plus tôt possible chez le dentiste. À présent, je me lève, mais il fait si mauvais temps que je ne sais quand je sortirai.

Marcel attend tantôt son ami Henri Mainvielle. Il est sorti ce matin pour aller au marché avec Henriette, et s'est dépêché ensuite de terminer ses devoirs. Je te renvoie une lettre de Charles pour toi. Il est probable que tu l'as déjà vu à Paris. Madeleine est-elle installée à présent ? Tu diras à Antoinette que j'ai vu hier Amélie Fourcade qui est venue me voir. J'écrirai ces jours-ci à René au sujet du petit bonnet bleu qui m'a fait envoyer par Charlotte. Je suis heureuse que Philippe se soigne sérieusement ; alors, il a des chances pour qu'il vienne me retrouver cet hiver à Pau. Simone est toujours la petite fille modèle. Bons baisers de nous trois.

Thérèse

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris, 13 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu deux lettres de toi hier. Je pense que Simone ne te fatigue pas trop la nuit. Il faut espérer que tu ne vas pas tarder à être complètement remise.

J'ai déjeuné hier chez Louise. Le baptême d'André devait avoir lieu dans l'après-midi. Il a dû être décommandé, car il avait passé une mauvaise nuit. Il doit avoir quelques végétations dans la gorge qui le gênent et lui donnent des petits mouvements de fièvre. Mais le médecin dit que ce n'est pas grand-chose. J'ai conduit les petits Demangeon au Gaumont Palace. On y voyait l'entrée des alliés à Strasbourg. Que cette cérémonie a dû être impressionnante.

J'ai dîné le soir avec le vieux Prodhomme. Il est toujours le même. Il passe sa vie à avoir des histoires invraisemblables avec les chauffeurs de taxi.

Je ne sais rien de nouveau sur Stolberg et sur Saint-Gobain. J'y passerai un de ces jours probablement pour faire définir ma situation là-bas dans le cas où je devrais y rester. Je veux aussi demander à Schrader si sa famille doit prochainement réintégrer Stolberg.

Je déjeune ce matin chez les Demangeon et ce soir chez Charles et Madeleine. Je pense trouver Madeleine moins dégoûtée de son appartement et de son quartier. Son déménagement a été assez dur et elle a dû le faire toute seule.

Reçois mes plus affectueux baisers. Embrasse bien les deux petits.

Paul

1916-1918

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)

Vendredi 13 décembre 1918

Mon cher Paul,

Je n'ai pas eu de lettres de toi ni hier ni aujourd'hui. J'espère que tu arrives à faire tout ce que tu voulais faire pendant ton séjour à Paris.

Je crains que Wilson n'ait pas très beau temps pour son arrivée à Paris. Ici, il pleut tous les jours. Hier, Madame Mainvielle est venue rechercher son fils qui était venu goûter et jouer avec Marcel. Elle paraît satisfaite de la nomination de son mari. Ils comptent quitter Pau vers le 20 janvier pour s'installer à Marmande ; ce n'est qu'à une heure de Bordeaux. Dans cette dernière ville, ils ne trouveraient pas à se loger en ce moment. Ils emporteront toutes leurs provisions d'ici, même leur bois puisqu'ils peuvent avoir un wagon à l'œil. Ils sont au mois actuellement et pensent aviser ces jours-ci leurs propriétaires de leur départ. Ils paient les 6 mois d'hiver à partir d'octobre : 230 fr. ; les mois d'été sont moitié prix. Elle m'a invité à venir voir l'appartement au cas où cela pourrait nous convenir. J'irai le voir ; et à ton retour, tu décideras si nous devons le prendre.

Je te quitte pour que Marcel emporte ce mot en allant au lycée. Simone est toujours très gaie. Nous t'embrassons tous trois tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris, 14 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

Le temps enfin a été un peu meilleur hier. Jusqu'à ce jour, la pluie était tombée sans discontinuer depuis mon arrivée. Aujourd'hui, il fera sinon beau du moins une journée sans pluie. Il faut s'en féliciter pour l'arrivée de Wilson.

J'ai encore déjeuné hier chez les Demangeon. Je ne prends donc guère de repas rue Bastiat, sauf le petit déjeuner du matin. Hier soir, j'ai dîné avenue de Breteuil. J'y ai rencontré Germaine qui part aujourd'hui rejoindre Henri à Tours. Henri m'avait écrit pour me demander de m'y arrêter un jour en revenant. Mais je ne puis guère le faire.

Je compte partir mercredi soir prochain 18 pour avoir le jeudi après-midi à Pau. Je tiens en effet à assister à une réunion de camarades le mardi soir. Je vais demain matin retenir ma place gare d'Orsay.

J'ai vu Schrader hier et l'ai questionné sur le ravitaillement à Stolberg. Il paraît que si je vais là-bas il me faudra faire envoyer des colis tout comme aux prisonniers. Mais je confierai naturellement ce soin à St-Gobain, dont c'est le rôle d'approvisionner ses agents.

Je reçois à l'instant un télégramme de Tarbes me demandant de passer au cabinet du ministre pour mission qui me sera confiée. Pourvu qu'ils ne m'envoient à Stolberg tout de suite.

Antoinette Martin m'avise que le cousin Auguste Vigouroux est décédé des suites d'une opération. La levée du corps a eu lieu hier. L'enterrement se fera lundi à D...

Mille bons baisers.

Paul

Je viens de voir le chef de cabinet du ministre. Je dois venir le trouver lundi avec Mr Dellay pour discuter mon départ à Stolberg.

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Samedi 14 décembre 1918

Mon cher Paul,

Le beau temps est enfin revenu. Je t'écris du square où je suis pour 1 heure avec Simone. Marcel ayant toussé cette nuit (une grosse toux de faux croup), je l'ai laissé aujourd'hui au lit. Il n'a que 37°6. Je pense que demain ce sera fini ; et s'il n'a plus de fièvre et s'il fait beau, il sortira un peu demain, car il ne semble pas bien malade. Aujourd'hui, on a congé au lycée en l'honneur de Wilson. Marcel n'a même pas de devoirs à faire d'ici lundi. Il a fallu ce matin que j'accroche son drapeau à la fenêtre. J'espère qu'il fait beaucoup aussi à Paris pour cette journée de fête.

Ma chemise de nuit est pour rester rue Bastiat ainsi que les mouchoirs du Gagne-Petit. Ta raquette a-t-elle été bien réparée ?

Je pense aller tantôt chez Mme Mainvielle pour visiter son appartement. J'espère que je la trouverai. Voilà le temps qui change brusquement avec du vent. Je ramène Simone tout de suite à la maison. Je t'embrasse tendrement.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris, 15 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

Je reçois ta lettre du 13, et je m'aperçois que mes lettres ne t'arrivent pas bien régulièrement. Je ne sais si tu pourras attendre le 21 janvier pour déménager. Notre propriétaire doit être prochainement démobilisé, peut-être pas, toutefois, avant cette époque. L'ennui est que tu sois obligée de changer d'appartement sans moi, et ce te sera une cause de fatigue. Ainsi que tu l'as vu par mes dernières lettres, je dois partir incessamment pour Stolberg. Du moins je le pense. Dans ce cas, je ne ferai que retourner à Pau prendre mes affaires et repartirai pour Paris. Demain je serai fixé après ma visite au ministère.

J'ai dîné hier soir chez les Rivière. Jean avait fait venir des plats de chez Prunier. Il nous a fait faire un fin dîner. J'ai vu là presque tous les Rivière. Charlotte est toujours un peu enrhumée. Je déjeune aujourd'hui chez les Demangeon et cet après-midi je vais aller voir les oncles Meissas et Hallopeau et la tante Guibert.

Hier matin j'ai vu l'arrivée de Wilson. La foule était enthousiaste et nombreuse, mais on pouvait néanmoins voir sans difficulté.

Au revoir et reçois ainsi que Simone et Marcel mes meilleurs baisers.

Paul

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Dimanche 15 décembre 1918

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 13 ce matin. Nous jouissons d'un temps magnifique et je t'écris du square où je suis avec Simone. Marcel malheureusement n'a pu venir avec nous ; il est encore un peu fiévreux et je l'ai laissé au lit. C'est ennuyeux qu'il soit si souvent arrêté, son travail est bien souvent interrompu. Henri Mainvielle lui a prêté son carnet et je crois qu'il pourra rattraper facilement la semaine qu'il a manquée en faisant les devoirs oralement. Je n'ai pas trouvé hier Mme Mainvielle. La visite de son appartement est donc remise à une autre fois.

Il fait si bon à Pau en ce moment que je crois de plus en plus que la meilleure solution est que je reste avec les enfants ici jusqu'au printemps. Il faut espérer que notre propriétaire ne va pas nous renvoyer avant que l'appartement de Mme Mainvielle ne soit libre.

Je vais très bien à présent. Le dentiste m'a donné un rendez-vous pour jeudi matin. Je lui conduirai en même temps Marcel. Simone ne me fatigue pas la nuit. Mais cette nuit-ci, ni l'une ni l'autre nous ne nous sommes réveillées malgré le réveil. Il était six heures moins un quart lorsque je m'en suis aperçu ce qui a mis un peu de retard dans les repas du matin. Je n'ai pas les journaux ni d'hier ni d'aujourd'hui à cause des fêtes. J'espère que tout a été bien hier pour l'arrivée de Wilson : temps et accueil.

Bons baisers mon cher Paul de nous trois.

Thérèse

1916-1918

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*

Paris, 16 décembre 1918

Ma chère Thérèse,

J'ai ta lettre du samedi 14. Ce matin je devais aller avec Mr Dellay voir Loucheur. Mais Monsieur Dellay est souffrant. Nous devons prendre rendez-vous demain. J'espère que rien ne viendra contrecarrer nos projets. Je ne voudrais pas être obligé de remettre mon départ pour Pau. J'ai déjà retenu une place. J'avais été dimanche matin à 8h à la gare. Il ne restait plus que 3 ou 4 places, et le bureau n'avait ouvert qu'à 7h. Je pense que la décision de principe une fois prise de m'envoyer à Stolberg ainsi que Schrader, il se passera une dizaine de jours avant mon départ. Les bureaux ne sont pas expéditifs et pour fabriquer les pièces nécessaires, il leur faudra, heureusement pour moi dans la circonstance, un certain temps.

Passant ce matin devant le Printemps, je t'ai acheté un agenda et un memento. Je crois que tu en avais acheté un l'année dernière. J'ai dîné avec Charles et Madeleine hier. J'avais été dans l'après-midi voir l'oncle Meissas qui m'a offert une tasse de thé. Il voulait même me retenir à dîner. Il a été très content de ma visite. Il a remarqué que je ne faisais pas comme certains, et qu'à chacun de mes passages à Paris je venais le voir. Il a critiqué, François Guerrin je crois, qui circule beaucoup en chemin de fer, va voir sa mère, des tantes, etc. sans s'inquiéter qu'il contribue à la crise des transports. Me Hachette, actuellement à Paris, lui a parlé en termes élogieux de Marcel, dont lui-même a gardé un très bon souvenir.

J'ai fait ensuite visite à l'oncle Hallopeau qui ne change guère. Il m'a demandé de venir déjeuner chez lui mercredi. Il aura à sa table un artiste de l'opéra, paraît-il. J'ai terminé mon après-midi par la tante Guibert qui va assez bien en ce moment. Elle m'a donné de bonnes nouvelles de tous les siens. Aujourd'hui, j'ai déjeuné rue Bastiat, ce soir je vais dîner avec les Demangeon. Le temps est couvert, mais il ne pleut pas. Je pense que tu vas tout à fait bien et que le rhume de Marcel ne va pas durer. Je t'envoie un mot de Laure. J'ai touché le chèque.

Mille affectueux baisers.

Paul

*Lettre de Thérèse à son époux Paul*

2 rue Nogué, Pau (Basses-Pyrénées)  
Lundi 16 décembre 1918

Mon cher Paul,

Nous avons bien vilain temps aujourd'hui. Marcel n'a que 37°5, mais il tousse beaucoup. Je le soigne en le laissant au lit et en lui mettant des cataplasmes. Simone gazouille beaucoup ; je commence à lui augmenter ses biberons à partir de tantôt. J'espère que tu sauras bientôt à quelle époque tu devras te rendre à Stolberg. Une de tes prochaines lettres me l'apprendra. J'ai reçu tout à l'heure la visite d'Amélie Fourcade qui apportait quelques châtaignes à Marcel. Rien de nouveau ici. Il vient d'arriver un mot de Monsieur Comberousse en réponse du fairepart de la mort d'Hélène. Je vais sortir porter ta lettre à la poste et prévenir le lycée de l'absence de Marcel.

Nous t'embrassons tous trois tendrement, mon cher Paul.

Thérèse



1916-1918

*Lettre de Louise à son frère Paul*

Paris, 26 décembre 1918

Mon cher Paul,

Je pense que tu nous donneras prochainement des nouvelles de ta petite Simone, nous sommes peinés de la savoir souffrante et de vous savoir tourmentés à son sujet ; tu as bien raison, rien n'est pénible comme de voir souffrir ces petits êtres si faibles, si innocents, si doux et si charmants ; heureusement, s'ils sont vite abattus, ils sont vite remis aussi, en quelques heures presque ils recouvrent la santé. Notre petit André aussi a de la bronchite ; aujourd'hui, il va mieux, mais hier il avait beaucoup de fièvre et était très accablé. On le traite par des bains à 38° d'une durée de 10 minutes, suivi d'un enveloppement de couverture qui provoque la transpiration et dans lequel on le laisse 20 minutes ; cette opération lui cause un grand soulagement et un visible bien-être. Quelle sale saison que l'hiver pour tous ces petits. Il faut espérer que tu ne quitteras pas Pau avant d'avoir vu ta petite fille tout à fait revenue à la santé ; on se tourmente si facilement dès qu'on est au loin. Nous attendions de jour en jour ton passage. Georges venu passait les trois jours de vendredi samedi et dimanche, il a bien vivement regretté de ne pas avoir su que tu étais à Paris ce vendredi, il se serait efforcé de te joindre. Il est passé rue Bastiat samedi ; la bonne lui a dit que tu devais être à Aix-la-Chapelle lundi et nous en avons conclu que tu passerais le dimanche. Georges était très désireux de te voir pour causer avec toi au sujet de la situation qu'il cherche ; il en paraît assez préoccupé et ne sait de quel côté orienter ses démarches et ses recherches. Mais maintenant que les permissions sont longues, il lui sera facile de te joindre d'une manière ou de l'autre.

J'ai reçu une lettre d'Émile ; une récente circulaire lui permettrait de rentrer à Paris terminer ses études tout en restant affecté à un hôpital militaire ; malheureusement ici il n'a eu connaissance de la chose qu'après le 20 décembre date à laquelle il fallait avoir remis sa demande et les états à fournir ; le voilà donc bien contrarié ; il demandait à Albert de le pistonner, mais auprès de qui ? Albert n'a aucune attache auprès du service de santé et est malheureusement tout à fait impuissant à l'aider. À bientôt, n'est-ce pas, des nouvelles de la petite malade. Dis à Marcel que sa petite lettre m'a fait grand plaisir et que ses cousins l'ont tous lus avec le plus grand intérêt. Comme je voudrais être à Pau pour voir toutes ces belles baraques !

Embrasse bien Thérèse Marcel et petite Simone pour nous, mon cher Paul, et reçois mes bien affectueux baisers.

Ta sœur, Louise

1916-1918

Edité par Pierre Wallon

Mont-Saint-Aignan

2018